BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
C
29
NAPOLI

L. IV. C. 29.

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ANGLETERRE
Depuis le commencement de la Monarchie.

Par le Pere D'ORLEANS
De la Compagnie de JESUS.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chapelle.

M. DC. XCV.

TECA NAZIONALE VITTORIO EMA... NAPOLI

HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE CINQUIE'ME.

Aprés le beau Regne d'Edouard III. Richard II. petit fils de ce Prince, & son successeur à la Couronne, est dépossedé par Henri de Lancastre Comte de Derby son cousin germain.

LE regne d'Edoüard III. fit encore mieux voir que celuy d'aucun de ses predecesseurs, que ce n'est pas dans les Rois d'Angleterre, comme dans tous les autres Princes du monde, un juste préjugé de la bonne ou de la mauvaise fortune du fils, que le bonheur ou le malheur du pere. Quoy que fils d'un Pere dépossedé, ce Prince porta l'autorité Royale & la gloire du sceptre An- 1326.

Quoy qu'ils en ayent dit, on ne peut nier, que ce traité ne fut un effet de la sageſſe conſommée de ce fameux reſtaurateur de la monarchie Ecoſſoiſe. Le trouble que la dépoſition d'un Roy avoit mis dans la cour d'Angleterre, la foibleſſe d'une minorité, la diſcorde de deux Miniſtres, dont le moins conſiderable en naiſſance exerçoit toute l'autorité, avoit paru à Brus une conjoncture favorable, pour faire ou une guerre utile, ou une paix glorieuſe. Dans ce deſſein, à peine Edoüard avoit été couronné Roy, que Brus avoit fait entrer ſur ſes terres une puiſſante armée, conduite par Thomas Randolphe & Jacques de Douglas. Le jeune Monarque s'étoit mis à la tête de ſes troupes pour l'aller combattre: mais le ſage Ecoſſois connoiſſoit trop bien la ſcituation des affaires d'Angleterre pour n'en pas tirer un avantage plus ſolide que le gain d'une bataille: évenement d'ailleurs hazardeux, & dont les plus groſſes armées ni les plus experimentez Capitaines ne ſçauroient jamais bien répondre. Brus n'ignoroit pas qu'Edoüard II. vivoit encore, & jugeoit de là que ſon ſucceſſeur pouvoit donner long-temps aux affaires étrangeres une attention dont il avoit beſoin pour les domeſtiques; qu'ainſi pour peu que la guerre durât, il quitteroit bientôt la frontiere pour ſe rendre dans ſa capitale, où ſa preſence étoit neceſſaire, & qu'en cette conjoncture il ſeroit heureux, qu'un tolerable traité de paix le délivrât des ſoins d'une guerre, qu'il ne pouvoit ſoûtenir qu'en ſe partageant avec beaucoup de danger & de fruit. Sur ce raiſonnement, le Roy d'Ecoſſe avoit ordonné à ſes Generaux d'éviter d'en venir à une bataille, & de ſe contenter d'amuſer l'ennemi par des campemens, des irruptions bruſques & des retraites. Il avoit été ſi bien ſervi par ces deux Capitaines, qu'Edoüard perdant enfin patience, 1326.

& d'ailleurs rappellé à Londres par des affaires
1327. plus preſſées, avoit d'abord fait treve avec luy, & peu de temps aprés une paix, dans laquelle ayant accordé Jeanne d'Angletetre ſa ſœur à David fils de ce Roy, il avoit renoncé en faveur de ce mariage à tout le droit de Souveraineté, que luy ou ſes predéceſſeurs avoient pretendu ſur l'Ecoſſe. Ainſi Robert Brus avoit comſommé l'ouvrage de la liberté de ſon pays, & avoir terminé par là le cours glorieux d'une vie qui l'a mis au rang des heros. Car il étoit mort peu de temps aprés, laiſſant ſon fils, encore trop jeune pour gouverner, ſous la tutelle du brave Randolphe, qu'il avoit fait regent du Royaume.

Edoüard s'étoit toûjours ſceu mauvais gré, d'avoir cedé ſur la Souveraineté d'Ecoſſe des pretentions qui pouvoient ſervir de pretexte à ſon ambition pour en faire une conqueſte. Il n'attendoit que l'occaſion de ſe relever d'un traité, auquel il n'avoit conſenti, que parce qu'on l'y avoit engagé dans un temps où étant mineur, il n'uſoit de la puiſſance Royale que pour en autoriſer les volontez d'autruy. Le regne de Brus, & la regence de Randolphe auſſi redouté que Brus même, avoient paru des ſaiſons mal-propres à faire la guerre à l'Ecoſſe; outre que les pretentions qu'il avoit euës, & chaudement pourſuivies ſur la couronne de France à la mort de Charles le Bel, avoient accupé ſon eſprit d'une trop agreable eſperance, pour luy permettre de
1329. ſe diſtraire ailleurs.

Les Ecoſſois étoient demeurez en repos durant ce temps-là: mais enfin Randolphe étoit mort, empoiſonné par les Anglois, ſi nous en croyons l'hiſtoire Ecoſſoiſe. Philippe de Valois, auquel Edoüard avoit conteſté la couronne de France, en étoit poſſeſſeur paiſible. Ce fut dans cette conjoncture, que le jeune Monarque

An-

Anglois se trouvant d'un côté dans un repos peu convenable à son genie, & de l'autre apprenant que les Ecossois commençoient à se diviser, se résolut de profiter de son loisir & de leur discorde, pour les remettre sous le joug. 1329.

Un scelerat, que la justice poursuivoit pour ses violences, fut cause de ce nouveau trouble dans la monarchie Ecossoise. C'étoit un de ces Anglois qui du temps d'Edoüard premier s'étoient habituez en Ecosse. Il s'appelloit Laurens Tuine, homme débauché & scandaleux, qui ayant été excommunié par l'Evesque de Glascou pour ses crimes, avoit pris l'Official de ce Prelat, & l'avoit obligé à racheter sa liberté d'une grosse somme d'argent. Quelques-uns disent qu'il fut banni par la justice seculiere pour cet attentat sur l'Ecclesiastique : d'autres écrivent qu'il prit la fuite : quoy qu'il en soit, il passa en France, & pour se vanger de l'Ecosse, il alla trouver Edoüard de Bailleul, qui vivoit en homme privé dans les terres qu'il avoit herité du Roy Jean son pere en Normandie. Ce Prince se souvenoit à peine qu'il fût né pour autre chose, que pour passer doucement ses jours parmi les tranquilles occupations que donne la vie de la campagne à un homme de qualité, qui a pardonné à la fortune de l'avoir éloigné des affaires publiques. Tuine sceut si vivement retracer les idées de la Royauté dans cet esprit superficiellement philosophe, qu'il luy en redonna le goût, & luy en réveilla l'esperance par la peinture qu'il luy fit de l'état où étoit l'Ecosse sous le gouvernement d'un enfant, & sous la regence d'un homme mourant. Car Randolphe languissoit des ja, & on commençoit à en desesperer. Tuine n'oublia pas d'asseurer Bailleul, que le jeune Roy d'Angleterre favoriseroit ses desseins, pour peu qu'il flatât son ambition par quelque om- 1330.

bre de dépendance: ajoûtant que le brave Douglas étant mort en portant le cœur du feu Roy
1331. son maître à Jerusalem, comme ce Prince l'en avoit chargé, les appuis de la famille Brusienne luy avoient manque tout d'un coup.

A ce discours, la philosophie d'Edoüard de Bailleul s'évanoüit, l'ambition s'empara de son cœur, & luy fit tellement fermer les yeux à toutes les difficultez d'une entrepriſe si hardie, qu'il ne pensa plus qu'à partir. Quelques-uns disent neanmoins, qu'il commença par s'asseurer du secours qu'il attendoit d'Angleterre, & qu'Edoüard luy donna six mille hommes. D'autres pretendent qu'ils n'en avoit que six cens, ramassez partie de ses terres, partie des exilez d'Ecosse, parmi lesquels étoient les Comtes de Buquam, d'Angus & d'Atol. Il est constant qu'il prit des liaisons avec le Roy d'Angletterre; mais il ne paroît pas dans l'histoire que ce Prince entrât si-tôt sur la scene, attendant vray-semblablement l'occasion d'y faire avec plus de dignité le personnage qui luy convenoit. Ainsi il n'assista Bailleul dans ces commencemens que sous main, & celuy-cy n'entra en Ecosse qu'avec une tres-petite armée, mais si à propos, & dans une conjoncture si favorable à ses desseins, qu'il parut à Perthe en même temps que Randolphe rendoit l'esprit. Alexandre Seton ne laissa pas de ramasser un petit corps pour combattre Beilleul à la descente; mais il n'eut que la gloire de son zele. Il fut défait avec sa troupe; ce qui ayant enflé le cœur à celle de son adversaire, elle osa bien livrer bataille à une armée de quarante mille hommes, qu'elle rencontra prés de Domblain, commandée par Duncan Comte de Merche Regent du Royaume en la place de Randolphe. Le General fut tué sur la place, aprés avoir perdu la victoire & plus de quatorze mille

des

des siens, dont la perte fut suivie de celle de beaucoup de places importantes. 1332.

Un évenement si inopiné changea tout d'un coup la face des affaires, & consterna toute l'Ecosse: dequoy Bailleul profita si bien, qu'en peu de temps il fut en état, non pas seulement de disputer le Royaume, mais d'en prendre possession par un couronnement solemnel. La ceremonie s'en fit à Scone en l'année mille trois cent trente-deux. Les serviteurs du jeune Roy ne manquerent ni de fidelité ni de courage en cette rencontre pour le maintenir sur le trône. Afin de mettre sa personne à couvert des évenemens d'une guerre dont le commencement faisoit apprehender l'issuë, ils le firent passer en France avec la Reine son épouse, où Philippe de Valois les receut avec des demonstrations d'amitié capables de leur faire oublier leur pays, s'ils n'y eussent jamais regné. Quelques historiens mettent plus tard ce passage de David en France, mais je suis l'histoire d'Ecosse dans une chose qu'elle a dû marquer plus exactement que celle d'Angleterre, & qu'elle n'a pas interêt de déplacer. En même temps qu'on mettoit le Roy en seureté, on pourvût au gouvernement du Royaume par le choix d'un nouveau Regent, qui fut André Comte de Murray fils d'une sœur de Robert Brus. Les Stuards, les Douglas, les Randolphes, les Frasers & grand nombre d'autres des plus grands Seigneurs de l'Etat se mirent en campagne, & quelques-uns d'eux userent de tant de promptitude, qu'ils surprirent Bailleul à Anand, où il ne pensoit qu'à recevoir les hommages de ses nouveaux sujets. Il y trouvoit si peu de resistance, qu'Alexandre Brus Comte de Carieth & de Gallway parent de David s'étoit laissé emporter au torrent, & avoit reconnu Bailleul; qui joüissoit de ces honneurs dans la securité qu'inspire une

trop prompte prosperité, lors qu'Archambault
1332. de Douglas, son neveu Guillaume; Jean Randolphe & Simon Fraser luy vinrent inopinément tomber sur les bras. Ils n'avoient que mille chevaux, mais ayant pris le temps de la nuit pour executer leur entrepriſe, ils mirent Bailleul & ſes gens dans un ſi extrême deſordre, qu'ils tuerent à ſes côtez les plus affidez de ſes amis, & l'obligerent à ſe jetter ſur un cheval ſans ſelle & ſans bride, pour ſe ſauver à le faveur des tenebres.

Il gagna à peine Roſbourg, l'une des places qu'il avoit conquiſes, & il n'y fut pas plûtôt entré, qu'il s'y vit aſſiegé par le Regent. Il fut attaqué avec vigueur, mais il ſe défendit avec un courage égal: & ſa fortune, qui ſembloit l'avoir abandonné, revenant tout d'un coup à luy, il eut le bonheur, dans une ſortie où les ſiens repouſſez lâchoient pied, & ſe retiroient dans leurs murailles, de prendre priſonnier le Regent d'Ecoſſe. Car ce Seigneur s'étant avancé pour ſuivre les fuyards juſqu'au de-là d'un pont qui étoit entre la ville & ſon camp, ne s'apperceut pas qu'il n'étoit plus ſuivi, & tomba ainſi tout victorieux qu'il étoit entre les mains de ſes ennemis. On apprit preſqu'en même temps que Guillaume de Douglas avoit été défait, bleſſé & pris par d'autres troupes qui ſuivoient le parti de Bailleul; & ce fut dans cette conjoncture que le Roy d'Angleterre, qui juſques-là n'avoit favoriſé que ſous main l'entrepriſe du nouveau venu, ſe déclara ouvertement pour luy. Afin de garder neanmoins quelques meſures de bienſéance avec un Prince qui avoit épouſé ſa ſœur, il envoya un Ambaſſadeur aux Seigneurs de ſon parti, pour leur redemander Berwic, qu'il diſoit luy appartenir depuis la conqueſte qu'en avoit fait le Roy Edoüard premier ſon

grand

grand pere, & dont Edoüard second même son pere avoit long-temps joüi paisiblement. 1332.

Tout en desordre qu'étoient alors les Seigneurs du parti de Brus par la prise du Comte de Murray, & par le malheur de Douglas, ils répondirent à l'Ambassadeur avec moderation, mais avec fermeté, que Bervic avoit toûjours appartenu à l'Ecosse; qu'Edoüard premier l'avoit usurpé, & que Robert Brus l'avoit reconquis; que le Roy d'Angleterre regnant avoit tout nouvellement renoncé dans un traité fort solemnel à tout le droit que luy ou ses ancêtres avoient pretendu, non seulement sur cette place, mais sur toutes celle du Royaume; qu'ils n'avoient rien fait depuis ce temps-là qui leur deût attirer les armes d'Angleterre; qu'ainsi ils prioient l'Ambassadeur de representer au Roy son maître, qu'il n'étoit ni de sa justice, ni de sa gloire de les attaquer dans les conjonctures presentes; que leur Roy étoit son beau-frere, qui dans la jeunesse où il étoit, & dans la persecution qu'il souffroit, avoit droit d'attendre de luy de la protection & du secours, loin d'en être opprimé & détruit; qu'au reste ils pouvoient asseurer Edoüard qu'ils ne manqueroient à rien pour luy plaire, hors à la fidelité qu'ils devoient à leur Prince, mais que sur cet article on ne les entameroit jamais, & qu'ils étoient tout résolus à répandre jusqu'à la derniere goute de leur sang pour maintenir les interêts & l'indépendance de la couronne.

Edoüard qui avoit assez préveu la réponse du Conseil d'Ecosse, ne l'avoit pas attenduë pour se mettre en campagne, & si les Ecossois n'eussent eu la prévoyance de le prévenir, il eût sans doute surpris Bervic, qu'il assiegea par mer & par terre avec deux armées redoutables. Mais dés le commencement de la guerre on avoit

compté en Ecosse sur la mauvaise volonté des
1332. Anglois, & dans cette veuë on avoit muni Bervic d'une bonne garnison. Alexandre Seton commandoit dans la ville, & Patrice Comte de Dombar dans la forteresse ; l'un & l'autre se défendit si bien, qu'ils soûtinrent le siege trois mois durant contre toutes les forces d'Angleterre, commandées par un jeune Roy des plus belliqueux qu'elle eût encore eus. Aprés une resistance si longue, comme il ne paroissoit point de secours, les Gouverneurs s'accorderent avec le Roy, que s'ils n'en recevoient point dans un temps dont ils convinrent avec luy, ils rendroient la place, & en sortiroient vies & bagues sauves avec leurs soldats. Parmi les ôtages qu'ils luy donnerent pour asseurance de ce traité, étoit Thomas Seton fils aisné d'Alexandre, dont les Anglois tenoient déja un cadet nommé Alexandre comme son pere, qu'ils avoient pris dans une sortie.

L'issuë de ce traité fut tout autre qu'elle ne pa-
1333. rut d'abord devoir être. A peine quelques jours s'étoient écoulez, qu'on vit la campagne couverte d'une nombreuse armée d'Ecossois ; qui venoit au secours de la place sous la conduite d'Archambault de Douglas. Les assiegez ne douterent pas de leur délivrance à la veuë de ces troupes, dont la contenance & l'ardeur sembloient répondre de la victoire. La joye qu'inspiroit cette esperance paroissoit peinte sur le visage des habitans & des soldats ; mais elle fut de courte durée.

Quelques uns disent qu'aussi-tôt qu'Edoüard vit approcher l'armée ennemie, il fit sommer la place de se rendre, sans avoir égard que le temps dont on étoit convenu n'étoit pas expiré, & que sur le refus qu'on en fit, il menaça le Gouverneur de faire pendre ses deux enfans à un gibet

éle-

élevé exprés par son ordre à la veuë du rempart, où il fit conduire ces jeunes Seigneurs; que la tendresse paternelle paroissant ébranler Seton, sa femme, mere des deux enfans, luy avoit affermi le courage par tout ce qu'auroit pû dire en sa place une heroïne née dans les temps des plus pures vertus Romaines; & que l'ayant déterminé à sacrifier à sa patrie, à son Roy, à la gloire de son nom des enfans dont la destinée ne pouvoit être plus heureuse que par une si belle mort, elle eut l'adresse de l'emmener ailleurs, pendant que sur son dernier refus on fit cette triste execution, pour le retirer de l'occasion de montrer encore une fois de la foiblesse. 1333.

Je ne garantis pas ce fait, que je ne rapporte que sur la foy de l'histoire Ecossoise, qui n'en a gueres, quand il s'agit des deux grands Edoüards qui luy ont imposé le joug: s'il est veritable, le vaillant Monarque en couvrit bien-tôt l'horreur par la victoire qu'il remporta sur les Ecossois. Les plus sages d'entr'eux n'étoient point d'avis qu'on donnât bataille à Edoüard, mais qu'on entrât dans son pays pour l'obliger à diviser ses forces, s'il s'obstinoit à continuer le siege. On fut confirmé dans la pensée que c'étoit là le bon parti, quand Edoüard s'étant avancé pour combattre, eut occupé une éminence, qui luy donna sur l'armée d'Ecosse tout l'avantage du terrain. Douglas avoit voulu le combat, & son feu l'avoit emporté sur le phlegme de ses anciens. On étoit en presence de l'ennemi, où l'on voyoit la faute qu'on avoit faite, mais il n'étoit plus temps de la corriger. On ne pouvoit se retirer sans exposer toute l'arriere-garde à une défaite inévitable. On fut assez long temps en presence, Douglas faisant tous ses efforts pour faire changer de poste au Roy, & l'attirer en rase campagne; mais il avoit affaire à un Prince qui sçavoit moderer son feu

pour prendre & garder ſes avantages. Il ne fut
1333. pas ſi maître du ſien. Voyant Edoüard immobile ſur ſon éminence, il s'impatienta, & réſolut d'aller à luy tête baiſſée. Il porta la peine de de ſa temerité: avant que les Ecoſſois euſſent pû monter aſſez avant ſur la colline pour être à portée de donner des coups, ils en étoient des ja couverts, & beaucoup ſe trouverent hors de combat avant que d'en être venu aux mains. Ceux qui atteignirent les ennemis arriverent à eux ſi fatiguez, qu'il ne fallut pas grand effort pour les renverſer ſur ceux qui les ſuivoient, & les mettre tous en déroute. Il en demeura dix mille ſur la place, parmi leſquels on conta les Comtes de Roſſe, de Sutherland, de Caricth, trois Fraſers, trois Stuards, le General même qui donna en cette occaſion des preuves d'une valeur memorable, mais trop funeſte à ſa patrie, pour en faire un merite à ſa perſonne. Avec Bervic les Ecoſſois perdirent preſque toutes leurs places: aucun Seigneur du parti de Brus n'oſa plus tenir la campagne, la plûpart ſe retirerent dans la foreſt Gedeours, & on eut toutes les peines du monde à ſauver le petit Robert Stuard, heritier preſomptif de la couronne, des mains de ceux qui le cherchoient. Ainſi Bailleul fut Roy d'Ecoſſe, ſans que preſque perſonne s'y oppoſât plus, n'y ayant plus gueres, dit un hiſtorien, que les enfans qui dans leurs jeux oſaſſent donner ce nom à Brus. Edoüard receut du nouveau Roy tous les hommages qu'il en exigea, & luy ayant laiſſé des troupes ſuffiſantes, pour achever de réduire le peu de places qui ne l'avoient pas encore reconnu, il ſe retira en Angleterre, d'où quelque démêlé ſurvenu entre les Anglois qu'il avoit laiſſé en Ecoſſe l'ayant rappellé quelque temps aprés, parce que quelques partiſans de David avoient paru en vouloir

loir profiter, il mit les choſes dans un état à ne plus rien apprehender d'eux. Aprés quoy, pour 1334.
s'aſſeurer même contre les tentations que Bailleul eût pû avoir de ſecoüer le joug, il l'emmena à Londres avec luy, & établit Regent en Ecoſſe David Cumin Comte d'Athol, qu'il jugeoit plus irreconciliable avec les Brus que Bailleul même.

Edoüard acheva cette conquête tout à propos pour profiter de l'occaſion qui ſe preſenta d'en entreprendre une autre bien plus glorieuſe, & que ſes flateurs ne luy faiſoient gueres moins facile. Il n'en vint pas à bout: la France, qu'il attaqua avec toutes ſes forces & celles d'une puiſſante ligue, en fut quitte pour des batailles & des places perduës; mais la gloire qu'il y acquit le dédommagea de ce qu'il n'y conquit pas. A la mort de Charles le Bel, qui n'avoit laiſſé qu'une fille, Edoüard avoit prétendu qu'étant ſon neveu il devoit luy ſucceder plûtôt que Philippe de Valois, qui n'étoit que ſon couſin germain; & quand on luy avoit oppoſé la loy Salique, il avoit répondu qu'il n'en étoit pas queſtion, puis qu'il ne s'agiſſoit pas de mettre la couronne ſur la tête d'une fille, mais ſur celle d'un Prince, qui n'ayant point l'excluſion de la loy Salique, ne pouvoit juſtement être privé de l'heritage que luy donnoit la loy univerſelle des ſucceſſions. Le tour étoit d'un habile homme, mais la raiſon n'en avoit pas paru moins mauvaiſe. On avoit répondu que le Roy d'Angleterre ne pouvant pretendre de droit ſur la couronne de France, que comme heritier de ſa mere, ſa mere n'en étant point heritiere, & la loy Salique empêchant qu'elle ne fût même capable de l'être; toutes les pretentions du fils étoient caduques & mal fondées. Pendant qu'Edoüard ſollicitoit, Philippe avoit été reconnu. Edoüard avoit fait

diffi-

difficulté d'acquieſcer à ſon couronnement, &
1336. s'étoit quelque temps défendu de rendre les hommages dûs pour la Guyenne & pour le Ponthieu ; mais la bataille de Caſſel, où Philippe avoit défait les Flamans, ayant mis le nouveau Monarque en état de ſaiſir ces provinces, Edoüard, qui eut peur de les perdre, étoit venu à Amiens en rendre un hommage d'autant plus humiliant pour luy, que le Souverain avoit affecté d'y paroître avec plus d'éclat. La conquête de l'Ecoſſe, qu'il avoit entrepris dans le deſeſpoir de conquerir la France, l'avoit amuſé ; mais elle ne l'avoit pas ſatisfait. Il regardoit toûjours ce beau Royaume comme un heritage dont on l'avoit fruſtré, & auquel il ne renonçoit que juſqu'à ce que la fortune luy fournît l'occaſion de s'en rendre maître. A un eſprit moins ſolide que le ſien, les victoires paſſées auroit répondu des futures, & l'Ecoſſe vaincuë auroit perſuadé que la France n'étoit pas invincible ; mais ce Prince n'étoit pas moins conſideré qu'il étoit ambitieux & brave. Il ſçavoit la puiſſance de cette Monarchie, le zele des François pour leurs Rois, leur attachement à défendre la loy immuable des ſucceſſions : il n'ignoroit pas que dans le temps même où plus de la moitié de la France vivoit ſous les loix de l'Angleterre, & que les Monarques Anglois regnoient à dix lieuës de Paris, les plus habiles & les plus belliqueux avoient échoué dans leurs projets, lors qu'ils avoient entrepris ſur la couronne de ceux qu'ils étoient obligez, malgré l'étenduë de leurs Etats, de reconnoître pour leurs Souverains. L'hiſtoire luy apprenoit que l'étoile de Jean Sans-terre avoit juſques-là regné ſur preſque tous ſes ſucceſſeurs, comme celle de Philippe Auguſte ſur les ſiens, & il voyoit que de tant de belles provinces que l'Angleterre avoit poſſedé en France, il ne

luy

luy restoit plus, que ce que l'excessive delicatesse de conscience dont avoit usé saint Loüis luy avoit bien voulu laisser. 1337.

Des considerations si fortes l'eussent vray-semblablement emporté sur l'ambition dans l'esprit d'Edoüard, si cette passion, qui d'ailleurs étoit fort vive dans ce Prince, n'eût été secondée à propos par la haine d'un mauvais François, contre son Roy & sa patrie. Robert d'Artois Prince du sang, & Comte de Beaumont-le-Roger, d'ami zelé du Roy Philippe, dont il étoit même beau-frere, étoit devenu son ennemi implacable. Personne n'avoit plus contribué à luy asseurer la couronne contre les pretentions de l'Anglois; mais Robert en avoit exigé une reconnoissance, que l'honneur & la conscience de Philippe ne luy avoit pas permis de luy rendre. Il avoit perdu son procés contre Eudes, IV. Duc de Bourgogne pour la succession de l'Artois: le Roy avoit laissé agir la justice, & le Comte avoit pretendu qu'il la forçât en sa faveur. Sur cela ils s'étoient aigris, & avoient poussé si loin leur aigreur, que le Comte ayant eu l'insolence de faire des menaces au Roy, le Roy l'avoit chassé du Royaume. Ce rebelle avoit demeuré quelque temps en diverses Cours des Pays-bas, d'où aprés avoir disposé la plûpart des Princes Flamans à seconder ses mauvais desseins, il étoit passé en Angleterre pour engager Edoüard à le vanger de son banniſſement, en se vangeant soy-même de son exheredation.

Edoüard trouvoit dans son propre cœur de si grandes disposition à faire la guerre à la France, qu'aucune des raisons que Robert d'Artois luy apporta pour la luy persuader, ne luy parut foible. Son droit pretendu sur cette Couronne, le mécontentement que le Comte supposoit qu'avoient

voient les François du gouvernement de Philippe, le secours des étrangers qu'il luy promettoit, luy semblerent des motifs pressans d'entreprendre cette conquête, & de grandes facilitez pour y réüssir. Son Conseil n'en jugea pas tout-à-fait de même, & aprés luy avoir representé la puissance du Royaume de France, il conclut que l'entrepriſe étoit d'une si grande importance pour la gloire d'Edoüard, qu'avant que de s'y engager, il étoit de sa prudence de s'asseurer par luy-même d'une forte ligue des Princes de la haute & basse Allemagne. Edoüard trouvant cet avis fort sage, envoya l'Eveſque de Lincolne negocier dans les Pays-bas, où ce Prelat réüssit si bien, & par sa propre habileté, & par les disposítions favorables que Robert d'Artois avoit laissé dans les Cours des Princes Flamans, qu'il attacha au parti d'Edoüard le Comte de Hainault, l'Archeveſque de Cologne, les Ducs de Gueldres & de Brabant, le Marquis de Juliers, le Seigneur de Fauquemont, & le fameux Jacques Artevelle, brasseur de biere par son extraction, mais devenu, par sa revolte contre le Comte de Flandre son souverain, arbitre de la paix & de la guerre parmi la populace Flamande, qui le suivoit comme son chef, & luy obeïssoit comme à son maître.

1338.

La partie se lioit trop prés de France, pour y être tout-à-fait ignorée. Philippe étoit alors occupé à renouveller les Croisades pour reconquerir les Saints lieux. Déja plus de trois cens mille personnes s'étoient engagées à son exemple & par ses sollicitations, à passer dans la Paleſtine. Tout étoit prêt, lorsque ce Prince fut secretement averti des mauvaises intentions d'Edoüard, & des menées de ses Miniſtres. Pour s'éclaircir d'une choſe qu'il avoit peine à croire, il s'avisa

de

de l'envoyer inviter à prendre la Croix avec luy. La réponſe d'Edoüard fut nette, & ne laiſſa plus aucun lieu ni aux doutes, ni aux ſoupçons. Il dit à l'Ambaſſadeur de France qu'il prendroit volontiers la Croix, quand Philippe luy auroit rendu ce qu'il avoit uſurpé ſur luy. 1339.

Aprés une déclaration ſi préciſe, Philippe quitta le deſſein de paſſer dans la Paleſtine, pour défendre ſa propre couronne contre un ſi puiſſant ennemi. Il commença par s'aſſeurer des anciens alliez de l'Etat, & pour oppoſer une ligue à une autre, il s'attacha les Rois de Navarre & de Boheme, le Duc de Lorraine & le Comte de Savoye, le Dauphin de Viennois & pluſieurs autres. Ses ſujets luy donnerent des marques d'un zele ardent & dévoué. Les Normans ſignalerent le leur, par l'offre qu'ils firent d'aller à leurs frais, à l'exemple de leurs anceſtres, faire deſcente en Angleterre au nombre de trente mille hommes, & d'entreprendre une ſeconde fois cette conquête, pourveu que le Roy leur voulût donner pour chef le Prince Jean ſon fils, déclaré depuis peu Duc de Normandie. Philippe avoit accepté leur offre, & Jean faiſoit les préparatifs neceſſaires à cette entrepriſe, lors qu'Edoüard parut dans les Pays-bas à la tête de quatorze mille chevaux, & de ſoixante mille hommes de pied, & mit le ſiege devant Cambray. Il étoit d'autant plus réſolu de le prendre, que pour mettre dans ſon parti Loüis de Baviere alors Empereur, il s'étoit engagé à luy, de rendre cette place à l'Allemagne aprés l'avoir ôtée à la France, dont il ſe flattoit que la conquête repareroit ſuffiſamment le deshonneur qu'il fit en cette occaſion à la Majeſté des Rois d'Angleterre, en acceptant le titre de Vicaire de l'Empire, que l'Empereur luy donna pour en attacher plus fortement à ſes interêts tous les vaſſaux.

1339. A la nouvelle de ce siege, Philippe quitta la pensée d'attaquer l'Angleterre pour défendre la France, & marcha avec toutes ses forces à la défense d'une ville qui en étoit le boulevard. Edoüard ne l'y attendit pas; mais s'avançant dans la Picardie le plus avant qu'il pût au devant de luy, il le trouva à Vironfosse, où luy ayant envoyé des Heraults, selon la coûtume de ce temps-là, pour luy presenter la bataille, le jour fut arrêté: car Philippe la souhaitoit autant que luy. Les Seigneurs François userent en cette occasion d'une circonspection d'autant plus loüable, qu'elle convient moins à leur genie, & que les exemples en sont plus rares chez eux. Ils avoient une belle armée, & à peu prés égale en nombre à celle de leurs ennemis. Ils avoient moins d'infanterie qu'eux, mais ils les surpassoient en cavalerie. Ils voyoient quatre Rois à leur tête: ceux d'Ecosse, de Boheme, & de Navarre ayant voulu accompagner en personne le Monarque François à cette guerre. Avec tous ces avantages, ces braves gens furent de l'avis de Robert le Sage Roy de Naples, qui mandoit à Philippe de ne point combattre. Ce Prince apportoit des raisons tirées de l'Astrologie judiciaire ausquelles il y a apparence qu'on n'eût pas beaucoup déferé, si elles n'eussent été soûtenuës par d'autres, qui avoient plus de solidité. Il disoit qu'on ne risquoit pas également; Edoüard ne pouvant perdre qu'une bataille, & Philippe pouvant perdre son Royaume. Il ne regardoit pas même les Rois qui se trouvoient dans l'armée Françoise comme une chose bien avantageuse, mais plûtôt comme un embarras, par le soin qu'il faut prendre de les garder. Ces raisons furent trouvées si plausibles par tous ceux qui composoient le Conseil du Roy, que personne n'y opina au combat. Comme le Roy neanmoins

le

le vouloit, le jour marqué étant venu, il rangea son armée en bataille, & l'on eût marché aux Anglois, si la prudence du Conseil n'eût trompé le courage du Monarque, ayant trouvé moyen de faire tellement tirer la marche en longueur, qu'avant qu'on pût marcher la nuit vint. On le representa au Roy, & on luy remontra qu'il restoit trop peu de jour pour engager une si grande action. Comme la chose étoit visible, Philippe ne s'opiniâtra pas; mais ne perdant point l'envie de combattre, il remit la partie au lendemain. On étoit informé dans le camp François, que les Anglois manquoient de vivres: en effet ils en avoient eu à peine pour ce jour-là même. Le Conseil de France n'avoit pas douté, que le delay de la bataille ne leur fit croire qu'on ne la vouloit point donner, & qu'on n'avoit accepté leur défi que pour les amuser, & ruiner leur armée par la disette & par la faim. On apprit le lendemain qu'on avoit deviné juste. Le Roy d'Angleterre se retira, se plaignant que Philippe avoit manqué de parole; & comme la saison étoit déja avancée, on ne fit rien de toute cette année, qui selon la commune opinion étoit l'année mille trois cens trente-neuf, le Roy de France de son côté ayant licentié son armée. 1339.

L'intervalle de l'hyver fit perdre à Edoüard quelques-uns de ses alliez. L'Empereur gagné par la France, luy ôta le Vicariat de l'Empire: quelques Princes d'Allemagne se retirerent: mais Artevelle luy suggera le moyen de reparer ces pertes, en luy persuadant de prendre le titre & les armes de Roy de France. Par là il attira le peuple & les villes de Flandre dans son alliance, ce qu'il n'avoit pû faire auparavant, parce que dans les derniers traitez des Flamans avec cette Couronne, ils s'étoient engagez au Pape qui en

en avoit été mediateur, à payer une groſſe ſom-
1340. me d'argent, ſe ſoumettant même à l'excommunication, s'il leur arrivoit de ſe revolter contre les Rois de France leurs Souverains. Edoüard ne fit pas ſans quelque peine une démarche ſi extraordinaire: les Flamans ne la firent pas non plus ſans ſcrupule. Ceux-cy craignirent d'être excommuniez & d'être privez des Sacremens, celuy-là craignit le ridicule qu'il y a à prendre un vain titre, perſuadé que la vanité eſt une tache dans un Heros, qui ternit l'éclat de la vraye gloire. Ils ſe fortifierent contre ces craintes, l'un par le ſolide avantage que ſa chimere luy apportoit, les autres par la promeſſe qu'on leur fit de leur envoyer des Prêtres d'Angleterre, en cas que les leurs fuſſent interdits, qui ſans égard aux cenſures du Pape, leur adminiſtreroient les Sacremens.

Edoüard s'étant ainſi aſſeuré du pays & du peuple Flamand, paſſa promptement dans ſon Royaume pour y faire de nouvelles levées. Il eut beſoin en cette occaſion d'uſer de grande diligence pour revenir en Flandre à temps de s'oppoſer au Duc de Normandie, qui dés le commencement de la belle ſaiſon ſe mit en campagne, & deſola le Haynault, pendant que l'armée navale du Roy ſon pere commandée par ſes Amiraux Hugues de Kervel & Pierre Bahuchet, croiſoit dans la manche pour diſputer à Edoüard le retour dans les Pays-bas. Mais ce fut là que ce Roy guerrier commença à faire éclipſer l'étoile de Philippe Auguſte, par l'aſcendant qu'il prit ſur la France, à laquelle il fit des playes qu'à peine pluſieurs ſiecles ont pû fermer. Sur l'avis qu'il receut de l'entrée du Duc de Normandie en Haynault, il s'étoit mis en mer, & repaſſoit en Flandre, lors qu'il rencontra vers l'Ecluſe la flote Françoiſe. Cette ren-

rencontre ne l'étonna pas. Il réſolut de combattre, & comme ſi toute ſa vie il n'eût fait autre choſe que de commander ſur mer, il rangea ſes vaiſſeaux en bataille, & gagna l'avantage du vent, avec une capacité que les plus experimentez admirerent. Le combat fut ſanglant. Les Anglois picquez de vangeance contre les Amiraux François, qui avoient depuis quelque temps fait une deſcente en Angleterre, où ils avoient pillé Hamptoncour, allerent à l'abordage avec quelque choſe de plus vif que de la valeur. La preſence de leur Roy, qu'une bleſſure, qu'il receut d'abord à la cuiſſe n'empêcha pas d'avoir l'œil à tout en Capitaine conſommé, en même temps qu'il s'expoſoit en ſoldat, augmentoit encore leur audace. Les François ne démentirent point cette réputation de courage, que les plus grands ennemis de la nation n'ont encore pû luy conteſter, mais la fortune commençoit à ne leur être pas favorable, & leur défaite en cette rencontre, où tous les hiſtoriens conviennent qu'ils avoient l'avantage du nombre, fut un gage qu'elle donna à Edoüard des faveurs qu'elle luy vouloit faire. La ſuite n'en fut pas neanmoins auſſi prompte qu'il l'avoit eſperé. Il aſſiegea Tournay, & ne le prit pas. Robert d'Artois avec ſes Flamans fut battu devant Saint-Omer, & y perdit quatre mille hommes. Edoüard fut reduit à faire appeller Philippe en duel, *pour decider*, portoit ſon cartel, *à qui demeureroit le Royaume de France*; mais Philippe luy répondit avec plus de phlegme qu'il n'appartient à un François, qu'outre que ſon cartel ne s'adreſſoit pas à luy, puis qu'il l'inſcrivoit au Comte de Valois, il n'y auroit pas de prudence à lier une telle partie avec un homme qui ne mettoit rien du ſien au jeu. 1340.

Par de telles propoſitions Edoüard faiſoit aſ-

ſez

fez connoître, que ſes affaires demandoient une
1341. action plus déciſive que celles qui s'étoient paſſées juſques-là. En effet ſon armée diminuoit par la deſertion des Flamans fatiguez du ſiege de Tournay, & rebutez par leur défaite devant Saint-Omer. Les Ecoſſois reprenoient cœur, & l'on appprenoit tous les jours de mauvaiſes nouvelles de ce côté-là. Dans cette ſituation une bataille auroit fort convenu à Edoüard, qui n'y pouvoit perdre que de hommes, la plus grande partie étrangers: mais elle ne convenoit pas à Philippe, qui ne pouvoit être défait ſans laiſſer à l'ennemi ſon Royaume ouvert juſqu'à Paris: de ſorte qu'Edoüard jugeant de ce que ce Prince feroit par ce qu'il devoit faire, ou par ce qu'il auroit fait luy-même s'il avoit été en ſa place, ne croyoit pas pouvoir l'attirer au combat. Philippe de ſon côté étoit mal propre à faire long-temps le Fabius, & quoy que ſon Conſeil luy pût dire, il étoit dans un état violent, d'être obligé de voir devant luy ſon ennemi ſans le combattre. Les deux Rois étoient dans cet embarras, lorſque Jeanne de Valois douairiere de Haynault, ſœur de Philippe & belle-mere d'Edoüard, ſortit de l'Abbaye de Fontenelle où elle s'étoit retirée aprés la mort de ſon mari, & vint dans les deux camps negocier la paix. Elle n'y réuſſit pas. Les deux Rois étoient trop animez l'un contre l'autre, pour s'engager à devenir amis; mais la ſituation de leurs affaires, & la conſideration qu'ils eurent tous deux pour la vertueuſe Princeſſe, les fit condeſcendre, malgré Artevelle qui s'y oppoſa fortement, à une treve de dix mois, dont quelque temps aprés les Legats du Pape obtinrent la continuation pour deux ans. Ainſi Philippe licentia ſes troupes; Edoüard remena les ſiennes en ſon Iſle, où il en avoit grand beſoin.

Les

Les Ecoſſois avoient profité de ſon abſence; Le jeune Robert Stuart, celuy qui dans la ſuite mit la couronne d'Ecoſſe dans ſa maiſon, n'avoit pas plûtôt été en âge de porter les armes, qu'étant ſorti d'une fortereſſe où les amis de ſa famille l'avoient caché, il declara la guerre aux Anglois. Les Douglas, les Ranulphes, les Ramiſes, les Comtes de Dombart & de Murray, & les autres Ecoſſois fidelles étoient ſortis de leurs forêts pour ſuivre cet exemple, & ayant défait David Cumin, avoient fait de ſi grands progrés, qu'il ne reſtoit plus aux Anglois, & aux Ecoſſois du parti de Bailleul, que Rokeſbourg, Sterlin & Bervic. 1341.

Telle étoit la ſituation des affaires d'Ecoſſe, quand Edoüard arriva en Angleterre. La diligence dont il uſa pour conſerver le reſte de ſa conquête parut admirable; mais elle luy fut inutile. En peu de temps il eut une groſſe armée, à la tête de laquelle il marcha à grandes journées vers Sterlin, que les Ecoſſois aſſiegeoient; mais à peine fut-il à Bervic, qu'il apprit que la place étoit priſe, & qu'il y arriveroit trop tard. La ſaiſon étoit avancée, les vivres manquoient à l'armée Angloiſe, une flotte qui en devoit fournir ayant été malheureuſe ſur la mer, & les Ecoſſois ayant eu ſoin de faire le dégât ſur la terre: deſorte qu'Edoüar fut contraint d'en demeurer là pour cette fois, & les Seigneurs Ecoſſois, auſquels il paroiſſoit toûjours à craindre, s'étant ſervi d'une conjoncture qui ſembloit aſſez favorable pour luy faire des propoſitions, traiterent avec lui d'une treve, à la fin de laquelle ſi leur Roy ne revenoit point en Ecoſſe dans un temps dont ils convinrent, ils conſentoient à reprendre le joug.

Il y a apparence que ces braves gens ne croyoient pas beaucoup riſquer en prenant cet engagement, & qu'ils étoient bien aſſeurez que

David, qui commençoit déja à donner des
1341. preuves de sa valeur, ne manqueroit ni à sa patrie ni à luy-même en cette occasion. En effet on le vit bientôt paroître en Ecosse lors qu'il eut receu la nouvelle de ce traité, & il y a même des historiens, qui disent qu'il étoit parti de France avant que de l'avoir receuë: ce que je crois d'autant plus aisément, qu'il paroît plus de diligence dans le voyage de ce Prince, & dans les préparatifs qu'il fit pour attaquer son ennemi.

Edoüard étoit peu accoûtumé non seulement à être surpris, mais même à être prévenu. Il le fut neanmoins en cette rencontre. David ayant en tres-peu de temps composé une grosse armée, partie de ses sujets, partie de troupes qui luy étoient venuës de Norvege & de Danemarck, entra dans le Northumberland, qu'il desola entierement. Il assiegea Neucastel sur Thynne, qu'il ne prit pas à la verité, mais il s'en récompensa par la prise de Durham, qu'il emporta d'assaut, & où aprés avoir fait passer jusqu'aux femmes & aux enfans au fil de l'épée, il abandonna au pillage tout ce que le soldat pût enlever. Chargé d'un si riche butin, il alla camper prés d'un chasteau du Comte de Salisbery, où étoit la Comtesse sa femme, & Guillaume de Montaigu fils de son frere, avec une garnison assez forte. Il avoit dessein de passer outre, mais Montaigu ayant attaqué quelques troupes de son arriere-garde, l'obligea pour se vanger de cette insulte, à l'assieger dans son chasteau. Il esperoit le prendre avant qu'il fût secouru, mais trouvant la place plus forte, & la garnison plus nombreuse qu'il ne se l'étoit figuré, & apprenant d'ailleurs qu'Edoüard le suivoit à grandes journées, il ne crut pas devoir exposer sa fortune naissante au hazard d'une bataille. Edoüard n'arriva à Salisbery que six heures

heures aprés qu'il en fut parti, mais ce peu d'avance suffit à David pour luy donner temps de se retirer, & de se mettre en seureté, l'armée Angloise étant fatiguée, & ayant besoin de repos. 1342.

Ce fut en cette occasion qu'Edoüard conceut pour la Comtesse de Salisbery cette passion éclatante qui a donné tant de part à cette vertueuse femme dans l'histoire de ce heros. Il ne l'avoit pas veuë depuis ses nopces. Car quoy qu'elle fût d'un rang à vivre à la Cour, & qu'elle eût mille qualitez qui l'y deussent faire regner, elle demeuroit à la campagne appliquée à son domestique, pendant que le Comte son mari, qui étoit alors prisonnier en France, servoit son Roy & sa patrie dans l'employ où l'engageoit sa naissance & sa profession. Quoy qu'au temps de son mariage elle deût être encore plus belle qu'elle ne l'étoit au temps dont je parle, le Roy n'en avoit pas été touché, & il n'eut envie de la voir aprés l'avoir délivrée du siege, que par une politesse dont un jeune Prince ne pouvoit honnêtement se dispenser. Sa civilité luy coûta cher. Il n'eut pas veu la Comtesse, qu'il l'aima, & persuadé qu'un Roy n'a pas tant de chemin à faire qu'un autre pour parvenir à être aimé, il s'expliqua sans trop de détour de ce qu'il sentoit pour elle, & de ce qu'il s'attendoit qu'elle sentît pour luy. Jamais homme n'espera plus & ne desespera plûtôt. Quelque presomption que luy inspirât & son merite personnel & l'éclat de son diadême, le discours que luy tint la Comtesse pour répondre à sa déclaration, luy découvrit un fond de vertu, & un attachement à son devoir, qui dés le premier entretien le fit songer à la retraite, & à sortir plûtôt d'un lieu, où aimant éperduëment & n'esperant plus d'être aimé, il ne faisoit qu'irriter une playe, qui étoit

devenuë ſans remede. En quittant la Dame, il ne l'oublia pas. Il en porta long-temps l'image, qui luy laiſſa peu de repos, mais qui luy repreſentant toûjours autant de vertu que de beauté dans cette admirable perſonne, aſſaiſonna ſa paſſion d'un reſpect dont il a voulu que la memoire paſſât juſqu'à nous, en inſtituant à ſon honneur l'ordre de la Jartiere. Ces mots: *Honni ſoit que mal y penſe*, leſquels en font comme la deviſe, & qu'on dit qu'Edoüard profera en relevant la jartiere de cette femme, qui s'étoit dénoüée en dançant, auroient perſuadé la poſterité de la ſageſſe de ce Prince, ſi ſon hiſtoire avoit ſupprimé d'autres exemples de ſa foibleſſe.

1342.

Edoüard n'ayant pû fléchir la Comteſſe, alla chercher les Ecoſſois, croyant vaincre plus facilement ſes ennemis que ſa maîtreſſe. Il ne fit ni l'un ni l'autre. David ayant mené ſon armée dans la forêt de Gedeours, retraite ordinaire des plus foibles, ſceut ſi bien s'y retrancher, qu'Edoüard deſeſpera de l'y forcer, & remena la ſienne à Bervic, où un évenement nouveau luy donnant une nouvelle occaſion de pouſſer ſes pretentions ſur la France, il conſentit à faire treve avec l'Ecoſſe pour deux ans.

L'évenement dont je parle fut la mort de Jean troiſiéme Duc de Bretagne, & le celebre démêlé qu'eurent pour ſa ſucceſſion Charles cadet du Comte de Blois de la maiſon de Chaſtillon, & le Comte de Montfort. Charles de Blois, ainſi l'appelle ordinairement nôtre hiſtoire, avoit épouſé Jeanne fille d'un ſecond frere du Duc, & pretendoit à la Duché par droit de repreſentation. Le Comte de Montfort, étoit luy-même frere du Duc, cadet des trois, mais pretendant que dans l'heritage dont il s'agiſſoit le mâle excluoit la femelle. Charles eut recours

recours au tribunal du Monarque & des Pairs de France, qui jugerent l'affaire en sa faveur. Le Comte procedant par voye de fait, s'empara des meilleures villes de Bretagne. Celuy-là eut recours à Philippe pour maintenir son droit: celuy-cy s'adressa à Edoüard pour défendre sa possession. Philippe crut devoir soûtenir un vassal, & de plus un neveu, dont il avoit jugé le droit bon: Edoüard ne crût pas devoir negliger une occasion d'entrer en France, par une porte si facile; & le scrupule de rompre la treve ne fut pas assez fort en luy pour vaincre cette tentation. Telles furent les premieres étincelles du fameux & fatal incendie, qui pensa consumer la France sous le regne des deux premiers Valois, & qui rend encore aujourd'huy la memoire du regne d'Edoüard si precieuse à l'Angleterre, plus fiere des conquêtes qu'elle ajoûta alors aux anciens heritages qu'elle avoit chez nous, qu'humiliée de n'y avoir plus ni heritages ni conquêtes. 1343.

Les commencemens de cette guerre se passerent comme se passent d'ordinaire celles où les forces sont égales, en prises & reprises de villes; en quelques combats avantageux, tantôt à un parti, tantôt à l'autre. Le Comte de Montfort s'étoit saisi de Nantes, de Rennes, de Vannes & d'Hennebond. Le Duc de Normandie luy prit Nantes, & le prit dans Nantes luy-même, d'où il fut envoyé à Paris, & mis en prison dans la tour du Louvre. Quelques-uns disent qu'il y mourut, d'autres qu'il en sortit, mais pour ne rien faire, par le peu de temps qu'il vêcut depuis, qui le rendît recommandable. Ce premier malheur avoit ruiné les esperances de son parti, si sa femme plus habile que luy ne les eût relevé par son courage. La fable n'a rien feint des Amazones de plus extraordinaire, & de plus

merveilleux en fait de guerre & de combats, que
1343. ce que l'hiſtoire raconte de Marguerite de Flandre Comteſſe de Montfort. Elle ne pût empêcher qu'on ne luy prît Rennes : mais elle s'enferma dans Hennebond, où elle ſoûtint vigoureuſement juſqu'à l'arrivée des Anglois un ſiege opiniâtre & meurtrier. Elle fit des ſorties elle-même, elle alla brûler le camp des François pendant qu'ils étoient à l'aſſaut, & quelques unes de leurs troupes luy ayant coupé chemin pour empêcher le retour, elle ſe retira pour quelques jours à Breſt, d'où lorſqu'on y penſoit le moins revenant à la tête de cinq cens chevaux, elle ſe fit jour au travers des aſſiegeans, & rentra dans la place. L'arrivée de Gautier de Mauny, celebre Capitaine Anglois, avec un corps de ſix mille hommes la délivra elle & ſa place du danger de tomber entre les mains de ſes ennemis, & avec ce foible renfort elle mit les choſes dans un état, que quoy que ſon competiteur eût alors beaucoup d'avantage ſur elle, par l'aſſiſtance qu'il recevoit continuellement des François, il conſentit à une treve dont elle avoit fort grand beſoin. Elle paſſa en Angleterre durant cette ſuſpenſion d'armes, pour hâter les puiſſans ſecours qu'Edoüard luy faiſoit eſperer, mais qui venoient trop lentement. La preſence de cette heroïne, dont la mine haute & l'eſprit vif ne démentoient point la réputation, mit toute la Cour d'Angleterre en mouvement. Chacun luy offrit ſes ſervices, & ceux-là ſe trouverent heureux, qui furent choiſis pour compoſer la belle armée qu'Edoüard luy donna ſous la conduite de Robert d'Artois.

Avec ce ſecours la courageuſe Comteſſe remonta incontinent ſur ſes vaiſſeaux, & prit la route de Bretagne. Charles de Blois l'attendoit au paſſage avec une flotte de trente navires. On com-

combattit de part & d'autre avec tant de valeur & d'opiniâtreté, que le jour n'ayant pas suffi pour décider de la victoire, la nuit obligea les deux partis de remettre la decision au lendemain. On pretendoit revenir à la charge, lors qu'une furieuse tempête éloigna les armées l'une de l'autre, & ayant jetté celle de Charles bien loin vers les côtes d'Espagne, donna moyen à celle de Robert d'aller prendre terre auprés de Vannes, que ce Prince assiegea, & qu'il prit. Il ne le garda pas long-temps. Le Mareschal de Beaumanoir le luy reprit incontinent, & Robert y ayant receu une blessure dangereuse, voulut repasser en Angleterre, où il acheva une vie, que sa valeur auroit rendu illustre, si sa revolte ne l'eût point soüillée. 1543.

Le chagrin qu'eut Edoüard de cette mort luy inspira, à ce qu'écrivent les historiens de ce temps-là, un violent desir de vangeance, & le porta à passer la mer avec une nouvelle armée, pour aller soûtenir en personne le parti qu'il avoit embrassé. Il y a apparence que la crainte de perdre les grands avantages, qu'il avoit esperé tirer des troubles de Bretagne pour l'avancement de ses desseins, contribua beaucoup plus encore que la douleur & l'amitié, à luy faire precipiter une entrepriſe qui n'étoit pas meure. Il passa en Bretagne, il assiegea Rennes, Vannes, & Nantes en même temps, mais il ne prit aucun des trois; le Duc de Normandie, qui survint avec une armée plus forte que la sienne, l'ayant obligé de se retrancher dans le champ qu'il avoit devant Vannes. Si ce fut un chef-d'œuvre de sa prudence & de son sçavoir en l'art militaire, que de s'être mis en état de ne pouvoir être ni forcé ni affamé entre une ville & une armée ennemie beaucoup plus forte que la sienne; ce fut un effet de son bonheur, que la grande abondance de pluye qui

tomba en cette saison. L'armée Françoise en
1343. fut si notablement incommodée, que les Legats, qui se trouvoient presque toûjours dans les deux camps pour espier les occasions de parler de paix, n'eurent pas de peine à obtenir une treve qu'ils proposerent, & qui devoit durer trois ans, mais qui ne dura en effet, que jusqu'à ce que le Roy d'Angleterre eût pris des mesures pour ne plus revenir inutilement en France. Sa politique ne manqua à rien pour s'en ouvrir toutes les portes. La treve luy conservoit celle de Bretagne, & la Comtesse de Montfort luy en étoit un bon garand. Il étoit maître de celle de Guyenne. Il en pratiqua une troisiéme par la Flandre, où Artevelle luy fit esperer de faire reconnoître pour Souverain le Prince de Galles son fils aisné.

Edoüard étoit agissant & prompt. Il ne demeura pas long-temps aprés son retour en Angleterre, sans être prêt à attaquer la France par tous ces endroits. Il ne luy manquoit plus qu'un pretexte de rompre la treve avec honneur; mais de toutes les choses necessaires à la guerre, c'est celle qu'on trouve le plus aisément. La mort de quelques Seigneurs Bretons arrêtez à Paris aprés un tournoy, & accusez d'intelligence avec le parti Anglois, luy en fut un assez plausible. Il pretendit que cette execution étoit une contravention à la treve, & sur cela il fait passer de nouveaux secours en Bretagne où la guerre se renouvelle, envoye le Comte de Derby en Guyenne, qui prend ce qu'il veut aux environs, les François ne s'attendant point à être si-tôt attaquez par là; pendant qu'il se dispose luy-même à passer en Flandre avec son fils au premier signal d'Artevelle.

Quelques justes que fussent ces mesures, il y avoit

avoit apparence qu'Edoüard n'en auroit pas tiré grand fruit pour avancer ſes deſſeins en France, ſi la fortune ne s'en fût mêlée. Les intrigues d'Artevelle retomberent ſur luy, & les Flamans eurent tant d'horreur de la propoſition qu'il leur fit de changer de domination, qu'ils l'aſſaſſinèrent dans Gand. La France & les Bretons de ſon parti ſoûtinrent Charles de Blois en Bretagne, & le Duc de Normandie entrant en Guyenne avec une armée fort ſuperieure aux forces du Comte de Derby, y donna la loy à ſon tour, & reprit les places perduës. Le ſeul Aiguillon l'arrêta, & ſa reſiſtance fut ſi opiniâtre, qu'il donna envie à Edoüard de l'aller ſecourir en perſonne. Ce Prince étoit monté ſur ſa flotte à ce deſſein avec une armée de trente à quarante mille hommes, lorſque le vent étant devenu contraire, on fut quelques jours ſans avancer. 1345.

Ce fut là que la fortune d'Edoüard fit ce qu'il y a apparence que toute ſon habileté n'auroit pû faire. Il avoit auprés de luy un Seigneur François cadet de la maiſon d'Harcourt, qui à l'exemple de Robert d'Artois fuyant la colere du Roy ſon maître, auquel il étoit ſuſpect de trahiſon, s'étoit donné à ſon ennemi. Ce Gentilhomme nommé Geoffroy, Baron de Saint-Sauveur le Vicomte, voyant l'impatience d'Edoüard, que le vent contraire tenoit à l'ancre il y avoit déja ſix jours, s'aviſa de luy conſeiller d'aller deſcendre en Normandie au port de la Hougue-Saint-Vaſt. Il fit la choſe ſi facile, & repreſenta tant d'avantage d'une diverſion à laquelle la France ne s'attendoit pas, qu'Edoüard entra dans ſes ſentimens. Il éprouva en abordant que Geoffroy ne l'avoit pas trompé : il ne trouva aucune deffenſe ſur les côtes de Normandie, & mit à terre ſon armée ſans que perſonne s'y oppoſât. Quelques-uns prirent à mauvais

augure, de ce qu'en sortant de son vaisseau il
1444. tomba, & feigna du nez; mais il rassura les timides par la même réponse qu'autrefois Guillaume le Conquerant avoit fait en abordant en Angleterre dans une cheute toute semblable: *Bon*, dit il, *cette terre me desire*. S'étant relevé en disant ces mots, il divisa ses troppes en trois corps, qui ayant desolé toutes les villes de ces quartiers à droit & à gauche, se réünirent aux approches de Caën.

Philippe averti de la descente des ennemis en Normandie, y avoit envoyé pour defendre Caën les Comtes d'Eu & de Tancarville, en attendant qu'il pût assembler une armée capable de tenir la campagne. Les Comtes conseillerent aux habitans de Caën d'attendre les Anglois dans leurs murailles, & d'abandonner leurs fauxbourgs trop étendus pour être gardez; mais les bourgeois se croyant braves, parce qu'ils ne voyoient point l'ennemi, voulurent sortir, & donner bataille. Ils la donnerent, & la perdirent presque aussi-tôt qu'ils l'eurent commencée; & les vainqueurs les poursuivant toûjours battant jusques dans les murailles, entrerent pêle-mêle avec eux, & furent en peu de temps les maîtres dans cette riche & grande ville, où ils firent prisonniers les deux Comtes, & trouverent un butin infini. Edoüard y vouloit mettre le feu, parce qu'environ cinq cens des siens y avoient été tuez avec des pierres qu'on leur avoit jetté des maisons; mais Geoffroy d'Harcourt l'appaisa, & luy persuada d'avancer, pour ne rien perdre de l'avantage qu'il pouvoit tirer du desordre & de la consternation des François. Le Monarque le crut, & ayant donné ordre qu'on conduisît ses prisonniers à ses vaisseaux, qui suivoient les côtes, il continua son chemin vers Paris, & vint jusqu'à Poissy, sans rien trouver qui l'arrêtât, que

les

les dépoüilles des malheureuſes villes qu'il abandonnoit au pillage. 1344.

On ne peut dire les inſultes qu'il fit à Philippe, & encore moins la deſolation que ſon armée cauſa aux environs de Paris. Pontoiſe, Saint-Germain en Laye, Saint-Cloud, le Bourg-la-Reine éprouverent la fureur des Anglois, & l'on voyoit des fenêtres du Louvre les flammes qui les réduiſirent en cendres. L'hiſtoire ne nous a point appris quel étoit le deſſein d'Edoüard en s'avançant ſi avant dans le Royaume, au lieu de conquerir en Normandie, d'y garder les places, & de s'y fortifier. Peut-être ſuivoit-il l'inſtinct d'un homme heureux, qui ſe laiſſe conduire avec confiance à ſa bonne fortune. Il y a apparence qu'il pretendoit attirer Philippe à une bataille à la veuë de la capitale, eſperant avoir bon marché d'une armée de milice & de bourgeoiſie précipitamment aſſemblée, mais dont la défaite eût été capable de cauſer une grande révolution. Il ne fut hazardeux qu'à demi, & ne crut pas qu'il luy fût permis de ſatisfaire ſa valeur aux dépens de ſa prudence. Il envoya offrir la bataille. On luy répondit qu'on l'acceptoit, & Philippe en effet l'attendit dans la plaine de Saint Germain des-prez; mais un champ clos de tant de rivieres ne convenoit pas à Edoüard. Il comprit qu'il commençoit à être trop prés de Paris, où les troupes Françoiſes augmentoient par les ſecours qu'amenoient au Roy ſes alliez & ſes ſujets. Il n'eut de temps que ce qu'il luy en fallut, pour ſe rendre aux bords de la Somme, avant que Philippe l'eût atteint avec une armée de prés de cent mille hommes, qui ſe trouva à Amiens avant qu'Edoüard eût encore pû paſſer la riviere, dont on avoit rompu les ponts. Il eût été embarraſſé ſi un homme du pays nommé Agace ne luy eût enſei-

1346. gné le gué de Blanquetaque, où malgré Gondemar du Fay Gentilhomme Normand qui gardoit ce paſſage avec les milices des villes voiſines, l'armée Angloiſe paſſa toute entiere, avant que celle de Philippe qui la ſuivoit de prés l'eût atteinte.

Ce Prince eut un extrême chagrin d'avoir manqué ſon ennemi, dans un lieu où ſans le combattre il auroit pû aiſément l'affamer, le tenant ſerré entre ſon armée, la riviere de Somme & la mer. Il ſe conſola par l'eſperance de reparer bien-tôt ce malheur. Il ſe preſſa de paſſer l'eau, ce qu'il fit en aſſez peu de temps, ayant le pont d'Abbeville libre. Outre que ſon armée étoit nombreuſe, on y voyoit beaucoup de Princes & de Seigneurs d'une haute naiſſance. Quelques-uns ont écrit qu'il y avoit ſix Rois, ce qui eſt contre toute l'hiſtoire ; mais ce qui eſt ſeur, c'eſt qu'outre Philippe, on y voyoit Jean Roy de Boheme, qui tout aveugle qu'il étoit, & dans un âge peu propre à la guerre, avoit voulu venir en perſonne ſecourir un Prince qu'il regardoit comme ſon ami perſonnel, & y avoit amené ſon fils Charles de Luxembourg éleu Empereur : exemple d'amitié bien rare dans les perſonnes de ce rang. Charles Comte d'Alençon frere du Roy, les Comtes de Flandre, de Savoye, de Blois, de Nevers, de Namur, de Haynault, de Saint-Paul, d'Auxerre, d'Harcourt frere du malheureux Geoffroy, les Ducs de Bourbon & de Lorraine, le Dauphin de Viennois, les Seigneurs de Montmorency, de Beaujeu, d'Aubigny, de Montfort, Grimaldi & Doria Genois, paroiſſoient à la tête des troupes avec une contenance guerriere, qui eût aſſeuré le ſuccés d'une bataille mieux conduite que ne fut celle de Crecy, qui ſe donna le vingt-ſixiéme d'Août de l'an mil trois cens quarante-ſix.

Crecy

Crecy village du Ponthieu fut le lieu fatal où Edoüard s'arrêta pour attendre Philippe, qu'il ne pouvoit plus éviter, Le Flamand qui a écrit ſon hiſtoire, dit qu'il avoit à peine un ſoldat qui n'en eût plus de huit à combattre: apparemment il exagere; mais les auteurs François conviennent qu'en ce combat nos ennemis nous etoient inferieurs en nombre, & que nous les ſurpaſſions de moitié. Auſſi avoient ils en récompenſe d'autres avantages ſur nous bien plus eſſentiels que celuy du nombre, une armée diſciplinée, des ſoldats aguerris, un grand General, de bons Officiers; au lieu qu'on peut dire que les François avoient beaucoup de troupes & point d'armée, grande multitude d'hommes & peu de ſoldats, des Rois à leur tête & point de Chefs, Les ſeuls préparatifs de la bataille en devoient faire deviner l'iſſuë. Edoüard ſe voyant obligé de combattre, s'étoit arrêté ſur un terrain propre à ôter beaucoup à ſon ennemi de l'avantatage du plus grand nombre. Dés le matin de l'action, aprés avoir entendu la Meſſe, où il communia avec ſon fils & la plûpart des Seigneurs de ſa ſuite, il diviſa ſon armée en trois corps, la rangea en bataille, alla par les rangs, exhortant tout le monde à bien faire avec un air ſi dégagé, tant de ſens froid, & en même temps tant de gayeté & de manieres gracieuſes, que chacun crût voir ſur ſon front un pronoſtique de la victoire. Les Comtes de Warvik, d'Arondel, de Northampton, Geoffroy d'Harcourt, Regnault de Gobeghen, le fameux Jean Chandos, Neville, Thomas Clifford, Holland, Stafford, Baſſet, Villougby, & pluſieurs autres Milors & Chevaliers commandoient ſous le Roy chacun dans ſa place. Ce qui étant ainſi diſpoſé, Edoüard fit repaître ſes troupes; & pour empêcher qu'elles ne ſe fatigaſſent en attendant le combat, 1346.

qu'il jugeoit bien, par ce que ſes coureurs luy
1346. rapportoient de la longue marche des ennemis, ne devoir commencer que fort tard, il ordonna que les cavaliers deſcendiſſent de cheval & ſe repoſaſſent, prenant ſur luy de veiller à tout, & d'empêcher qu'on ne fût ſurpris. Par une conduite tout oppoſée l'armée Françoiſe fit ce jour-là une grande traite, & le Roy fit ſix lieuës. Tout le monde marcha ſans ordre, & quoy que Philippe, averti de la contenance des Anglois, eût acquieſcé au conſeil que luy donnerent quelques Officiers de remettre la partie au lendemain, les troupes ſe preſſant par un mauvais point d'honneur, & faute d'être diſciplinées, de ſe devancer les unes les autres, on arriva dans cette confuſion à la veuë des ennemis. A peine elles pûrent être rangées en bataille, & les archers Genois qu'on mit à la tête pour commencer l'action, déclarerent d'abord qu'ils étoient ſi las de la longue marche qu'ils venoient de faire, qu'on ne devoit pas attendre grand ſervice d'eux. On dit que des corbeaux & des tonnerres annoncerent aux François leur malheur, mais leur imprudence & leur mauvaiſe conduite leur en fut un plus ſeur pronoſtique. On en vit bientôt les effets.

Les Genois plierent d'abord, ou pour mieux dire, ſe rebuterent; & jettant leurs arcs; qu'une groſſe pluye avoit preſque rendu inutiles, cauſerent un deſordre dans le reſte de l'armée qu'on ne pût jamais reparer. Le Roy & le Duc d'Alençon ſon frere contribuerent même à l'augmenter, par une parole qui leur échappa en voyant les Genois lâcher pied: *Qu'on tuë ces canailles*, s'écrierent ils, *qui ne ſervent qu'à nous embaraſſer.* Ces mots furent pris à la lettre: la cavalerie la plus proche de ces archers déconcertez ſe jetta bruſquement ſur eux, & de ces deux corps ainſi

mêlez

mêlez il se fit un chaos confus, qui facilita aux Anglois la défaite de l'un & de l'autre. Ils en 1346.
firent un carnage horrible, & poussant ceux qui pûrent fuïr sur les corps postez derriere, on ne combattit plus qu'en tumulte, sans garder de discipline, sans attendre de commandement; chacun ne se proposant plus d'autre fruit de son courage que de mourir en homme de cœur. Par une conduite tout opposée aucun des escadrons Anglois ne se remua qu'à propos, & par l'ordre de ceux qui conduisoient l'action. Le Roy étoit sur une éminence d'où il voyoit & conduisoit tout; connoissant mieux le fort & le foible de chaque endroit où l'on combattoit, que ceux mêmes qui y combattoient. Quelqu'un l'étant venu avertir qu'un corps commandé par le Prince de Galles étoit pressé, & avoit besoin qu'on se hatât de le soûtenir: *mon fils est-il mort ou blessé?* demanda-t-il à l'Officier qui luy venoit donner cet avis; & comme il eut appris que non: *allez*, reprit-il, *laissez-le faire, il faut qu'il gagne ses éperons. Je veux qu'il ait seul l'honneur de cette journée.* Ce fut en effet la premiere des victoires dont fut tissuë la vie illustre du celebre Prince de Galles surnommé le Prince Noir de la couleur de ses armes, qui donnoit de l'éclat à la blancheur de son visage, & du relief à sa bonne mine.

Il n'avoit pas encore quatorze ans, & c'étoit là son coup d'essay. Sa conduite en cette occasion montra qu'il étoit déja maître, & qu'il avoit receu de la nature ce genie superieur pour la guerre, qu'apportent les heros en naissant, & que la plus longue experience ne donne point aux hommes ordinaires. Si l'imprudence des François leur fit perdre cette bataille, leur valeur la soûtint long-temps. Quand on n'espera plus de vaincre, on voulut mourir avec honneur: & en

allant

allant chercher la mort, on tâcha de bien vendre sa vie. Le Roy de Boheme en donna l'exemple. Comme il étoit & vieux & aveugle, il fit lier son cheval par la bride à deux de ses cavaliers qui voulurent bien suivre sa destinée, & se faisant conduire au lieu où l'on combattoit avec plus d'ardeur, il se mêla parmi les ennemis, & y trouva la mort qu'il cherchoit, & par laquelle ce Roy guerrier crût s'être bien dédommagé de la perte de la victoire. Le Comte d'Alençon, à qui l'histoire attribuë une bonne partie du malheur de cette journée, les Comtes de Blois & de Flandre, les Ducs de Lorraine & de Bourbon, le Dauphin de Viennois, & plus de quinze cens Seigneurs de marque eurent le même sort. Le Roy & le nouvel Empereur ne furent que blessez, mais on eut peine à faire retirer le premier, qui plus soldat que Capitaine ne faisoit pas reflexion, qu'on ne répare point avec deux bras ce qu'on a perdu avec cent mille. Il fallut que Jean de Haynault, qui combattoit auprés de luy; prît son cheval par le chanfrain, & le retirât de la mélée pour l'obliger à se sauver. On dit que le Châtelain de Broye, par où il passa en allant à Amiens, faisant difficulté de luy ouvrir parce qu'il ne le connoissoit pas, il luy cria: *Ouvrez, Chastelain, c'est la fortune de la France.*

1346.

Apparemment ce Prince se flattoit, que la fortune ne l'avoit pas encore tout à-fait abandonné; mais la suite fit voir qu'elle s'étoit livrée à Edoüard, & que toutes ses faveurs étoient desormais pour luy. Un esprit moins solide que celuy de ce Roy en auroit abusé dans la conjoncture, & se seroit aisément persuadé que trente mille morts à Crecy luy auroient laissé la France ouverte, & qu'avec la chimere de son droit, il n'y avoit plus qu'à paroître pour s'en mettre

mettre en poſſeſſion. Il ne raiſonna pas ainſi. Détrompé de la facilité de conquerir la France depuis même qu'il l'avoit traverſée en victorieux, ayant vû de prés les reſſources qu'un Roy naturel y peut trouver dans l'affection de ſes ſujets contre les efforts d'un uſurpateur, il tourna ſes penſées à s'y faire des entrées, à s'y étendre, à s'y bien affermir par des traitez avantageux, & à y rétablir la domination Angloiſe au point qu'elle étoit autrefois. Ce fut pour ſuivre ce plan, qu'il ne rejetta point les propoſitions de paix que luy firent tant de fois les Legats des Papes, qui n'avoient preſque plus d'autre employ que celuy-là dans les deux Cours, & qu'il conſentit à beaucoup de treves. On luy en propoſa une aprés la bataille de Crecy, qu'il refuſa en homme ſage: perſuadé qu'une victoire dont on ne profite pas peut être bonne à ſatisfaire l'orgueil frivole d'un eſprit vain, non à contenter un grand Roy, qui doit avoir en faiſant la guerre un but & des veuës plus ſolides. Le fruit qu'il ſe propoſa de la ſienne fut la priſe de Calais, qu'il aſſiegea. Le ſiege dura long-temps, & un Capitaine moins experimenté qu'Edoüard n'en ſeroit pas venu à bout. La place étoit forte: Jean de Vienne qui en étoit Gouverneur ſçavoit ſon métier: il y avoit une garniſon nombreuſe, & les bourgeois même étoient ſoldats. Philippe mettant tout en œuvre pour la ſecourir, avoit envoyé une flotte dans la Manche, rappellé le Duc de Normandie, & l'armée que ce Prince commandoit en Guyenne attachée au ſiege d'Aiguillon. Ses alliez luy avoient envoyé des troupes nombreuſes & bien aguerries: il avoit prés de deux cens mille hommes, à la tête deſquels il ſe mit, faiſant porter devant luy l'Oriflamme, comme dans les guerres où il s'agit de la fortune de l'Etat. Il arriva à temps à Calais, 1346.

lais, mais il fut bien étonné d'y trouver Edo-
1347. üard ſi à couvert & ſi bien retranché, qu'il ne crût pas même le pouvoir attaquer. Il luy fit offrir le combat: mais Edoüard répondit ſagement, qu'il étoit venu là pour prendre la ville, qu'il feroit ce qu'il avoit entrepris; que c'étoit à Philippe, qui étoit venu pour le combattre, à chercher par où l'attaquer. Ainſi Edoüard rendit inutile cette nombreuſe armée, & Calais n'eſperant plus d'être ſecouru fut contraint de ſe rendre au vainqueur, aprés un an tout entier de ſiege.

Cet évenement fut accompagné de tant d'autres proſperitez, qu'il n'avoit preſque pas le temps d'en goûter à loiſir aucune. Sa flotte défit dans la Marche celle que Philippe y avoit miſe pour empêcher la communication de ſon camp avec l'Angleterre. La Reine ſa femme vint en perſonne luy apporter devant Calais la nouvelle de la défaite du Roy d'Ecoſſe, qui ſe ſervant de l'occaſion de l'abſence du Monarque Anglois, étoit entré dans ſon Royaume avec une armée de quarante mille hommes. Elle avoit elle-même conduit contre luy les troupes qui luy étoient reſtées, l'avoit vaincu, pris priſonnier, & fait conduire à la tour de Londres. En Guyenne, depuis le départ du Duc de Normandie, le Comte de Derby avoit conquis Saint-Jean-d'Angely & d'autres places importantes, pris, pillé & ruiné Poitiers. En Bretagne, Charles de Blois, qui juſques-là avoit prévalu
1348. malgré le courage & les efforts de la Comteſſe de Montfort, aprés avoir gagné deux batailles, en ayant perdu une à la Roche d'Arien, y avoit été fait priſonnier, mené à Hennebond, & delà à Londres, où il tenoit compagnie au Roy d'Ecoſſe.

Ce fut dans cette conjoncture qu'Edoüard écouta-

écouta les Legats, qui luy demandoient une treve: ſes troupes ayant beſoin de repos, & ſes affaires domeſtiques de ſa preſence. Philippe n'avoit garde de la refuſer, trop intereſſé à rompre au moins par là le cours rapide de tant de malheurs. Ainſi elle fut bien-tôt concluë, & chacun ſe retira chez ſoy, Philippe aprés avoir licentié une belle armée inutile, Edoüard aprés s'être aſſeuré de la conſervation d'une conquête importante. 1348.

Cette treve fut aſſez longue pour ennuyer les inquiets de l'un & de l'autre parti: car le Pape cherchant toûjours quelque moyen de negocier une paix, fit continuer la ſuſpenſion d'armes huit ou neuf ans à diverſes repriſes. Durant ce temps-là, quoy qu'il y eût peu de guerre ouverte, ceux qui l'aimoient ne laiſſerent pas de trouver occaſion de ſatisfaire leur inquietude par de bruſques expeditions, que les Rois deſavoüoient quand elles réüſſiſſoient mal, & dont ils ne laiſſoient pas de profiter quand elles avoient un ſuccés heureux. Ainſi Geoffroy de Charni Gouvernenr de Saint-Omer fit une entrepriſe ſur Calais, qu'Aimeri de Pavie luy devoit livrer, mais Edoüard en étant averti, y paſſa en perſonne, & ſurprit les François qui le vouloient ſurprendre, par une embuſcade qu'il leur dreſſa, où ſans ſe faire connoître il combattit ſous la banniere du vaillant Gautier de Mauny. Euſtache de Ribaumont s'attacha à luy, & l'abbattit juſqu'à deux fois. Edoüard montra en cette occaſion par une valeur plus convenable à un avanturier qu'à un grand Roy, qu'il étoit auſſi déterminé ſoldat, que ſage & aviſé Capitaine. Il vainquit Ribaumont & le prit priſonnier, puis ſe faiſant connoître à luy, il le careſſa, le loua, luy fit des preſens, & luy donna la liberté. Philippe proteſta qu'il ne ſçavoit rien de l'entrepriſe 1349.

de

de Charni, & Edoüard fit semblant de l'en
1350. croire : mais quelques années aprés ayant surpris Guynes à peu prés de la même maniere qu'on avoit tâché de surprendre Calais, comme le Roy Jean, qui avoit succedé à la Couronne & au malheur de son pere, voulut s'en plaindre & alleguer la treve ; Edoüard répondit qu'il ne croyoit pas que la treve empêchât la surprise de villes ; qu'on luy en avoit donné l'exemple, & que si on avoit été moins heureux que luy, il falloit en accuser la fortune, & non pas sa mauvaise foy. Guy de Rochefort empêcha qu'on ne surprît Nantes de la même maniere. Cinquante Anglois étoient déja entrez secretement dans le château, mais le Gouverneur en fut averti à
1354. propos pour empêcher qu'il n'y en entrât davantage. Aussi quelque temps auparavant Jean luy avoit pris Saint-Jean d'Angeli, dans un subit mouvement où la guerre sembla vouloir recommencer par la défaite du Mareschal de Nesle, que les Anglois prirent prisonnier en Guyenne, & qui fut tué quelque temps aprés dans un autre combat en Bretagne.

Ces subites émotions, qui n'étoient excitées que par le hazard, étoient aisément appaisées par les Legats mediateurs, & par la dissimulation des deux Rois, dont l'un étoit trop malheureux à la guerre pour la vouloir recommencer, & l'autre attendoit l'occasion de la recommencer à propos pour y être toûjours heureux.
1355. Celle que luy en fournit en l'année mille trois cens cinquante-cinq Charles second Roy de Navarre surnommé le Mauvais, par les maux qu'il fit, étoit trop favorable pour la laisser échaper. Charles étoit Prince du sang de France, gendre du Roy, possedant de grands biens & de grandes terres dans le Royaume, & y ayant encore de plus grandes pretentions ; dur au reste & interessé

tereſſé, ſans conſideration ni pour l'Etat, ni pour la maiſon dont il ſortoit, rapportant toutes choſes à ſoy, & comptant pour rien le repos public quand il pouvoit profiter du trouble; d'ailleurs bien fait & bien diſant, d'une vivacité d'eſprit qui luy donnoit de grandes ouvertures pour faire réuſſir ſes deſſeins, fecond en expediens, & d'autant moins embarraſſé ſur le choix, que ſa conſcience étoit moins timide à commettre une mauvaiſe action, quand elle luy paroiſſoit un bon moyen de parvenir ſeurement à ſes fins. Il étoit venu à la Cour de France peu de temps aprés avoir ſuccedé à la couronne de Navarre & s'y etoit fait des Courtiſans. Le Roy avoit parmi les ſiens un Prince de la maiſon d'Arragon, qu'on appelloit Charles d'Eſpagne, attaché dés l'enfance à la France, où il avoit donné de grandes preuves d'une bonne conduite & de beaucoup de valeur. Des ſervices importans luy avoient merité l'épée de Conneſtable, & des qualitez aimables luy avoient acquis beaucoup de part dans les bonnes graces du Roy. Le mauvais naturel du Navarrois ne luy permit pas de voir ſans envie la fortune du Prince Eſpagnol, & il diſſimula d'autant moins le chagrin qu'elle luy donnoit, qu'il le trouva en arrivant à la Cour inveſti de la Duché d'Angouleſme, qu'il pretendoit luy appartenir. Il commença par demander juſtice ſur ce point d'intereſt: mais comme il ne vit pas le Roy fort diſpoſé à l'écouter, il crût ſe la pouvoir faire luy-même du chagrin que luy donnoit l'Eſpagnol, qu'il fit aſſaſſiner dans ſon lit par une troupe de ſcelerats dévoüez à ſes violences. 1355.

On peut s'imaginer la colere, où mit le Roy une entrepriſe ſi inſolente & ſi outrée. La perte d'un bon ſerviteur n'en fut que le moindre ſujet. Les conſequences d'un tel attentat luy parurent

rent terribles dans la conjoncture du temps. Il
1355. eût fallu un exemple : mais le Roy n'étoit pas en état de le faire, la prudence ne luy permettant pas de risquer une guere civile sur le point d'en avoir une étrangere. Il fallut donc user d'indulgence ; se contenter des fieres satisfactions que fit ce Prince hautain, lors même qu'il demandoit grace, & pardonner un crime qu'on ne pouvoit punir.

Le Roy éprouva en cette occasion que l'indulgence ne ramene point les mauvais cœurs. L'inquiet Navarrois n'eut pas plûtôt obtenu son pardon, que s'étant retiré à Evreux, qui étoit une des terres qu'il possedoit en Normandie, & quelque temps aprés en Navarre, il cabala contre la France, & prit des liaisons avec l'Anglois. On accommoda encore cette affaire, la crainte de la guerre civile rendent le Roy facile au pardon : mais la recheute fut si frequente, qu'enfin jugeant qu'il n'y avoit plus aucune esperance d'amendement, il crût devoir à son état un exemple éclatant de vigueur. Un jour que Charles étoit à table ; & qu'il ne s'attendoit à rien moins, il entra dans la sale luy-même, commanda qu'on l'arrêtât, fit executer sur le champ le Comte d'Harcourt, & quelques autres Seigneurs Normans de sa caballe ; se flatant que le reste qui demeuroit sans chef, se dissiperoit de soy-même.

Il n'en arriva pas ainsi. Le Roy de Navarre avoit un frere plus méchant que luy. Geoffroy d'Harcourt, oncle du Comte qu'on venoit de faire mourir, n'avoit point perdu l'esprit mutin qui l'avoit porté aux extremitez dont nous avons veu les effets. Un subit mouvement de syndereſe, qu'il avoit eu en voyant son frere parmi les François tuez à Crecy, l'avoit porté à quitter les Anglois, & à s'aller jetter aux pieds du Roy.

son

ſon maître au moment qu'il ſortoit du champ de bataille où il avoit perdu la victoire. Ce Prince luy avoit pardonné. Une telle confiance dans le ſujet, & une telle clemence dans le Monarque meritoient une iſſuë plus heureuſe. Mais Geoffroy étoit de ceux, qui ſuivant toûjours impetueuſement le mouvement preſent de leur cœur, ſont capables de faire des fautes, de s'en repentir, & d'y retomber ſelon l'occaſion & l'impreſſion que fait ſur eux l'objet qui les frappe. Son malheur voulut qu'il fut tué dans ſa rechute, mais ce ne fut qu'aprés avoir fait encore bien du mal à ſa partie par ſa liaiſon avec Philippe de Navarre frere du Roy captif; & celles qu'ils prirent l'un & l'autre dans la ſuite avec l'Anglois. Car ce fut dans le contre-temps de ces troubles domeſtiques, qu'Edoüard continuellement attentif à prendre ſes avantages pour recommencer la guerre, ſe détermina à la déclarer. Il rentra luy-même en France par Calais, mais il n'y avança pas bien loin, le Roy s'étant oppoſé à luy avec une puiſſante armée contre laquelle le prudent Anglois ne crût pas devoir riſquer ſa fortune, dans un temps où la priſe de Barvic par les Ecoſſois, toûjours en haleine pour profiter de ſon éloignement, le rappelloit de là la mer, où il repaſſa en effet. Le Duc de Lancaſtre, qu'il envoya avec quatre ou cinq mille hommes joindre le Prince de Navarre & les rebelles de Normandie, entra plus avant dans le Royaume, étant venu juſqu'à Verneüil, mais ce ne fut pas de ce côté-là que le Roy trouva plus d'affaires. Il reprima aiſément ce Duc, contre qui il marcha en perſonne, & l'ayant obligé à chercher ſa ſeureté dans les forêts, il ne s'embarraſſoit gueres davantage de luy ni de ſes partiſans, que de ces troupes de vagabonds, qui diſparoiſſent dés qu'on les pourſuit. 1356.

La

1356. La plus grande affaire du Roy fut de s'oppoſer au Prince de Galles, qui étant ſorti de Bourdeaux avec huit ou dix mille hommes d'élite, la plus grande partie Gaſcons, s'étoit avancé par l'Auvergne juſques dans le cœur du Berry. Il avoit en vain tenté Bourges, mais il s'étoit ſaiſi de Vierzon, & ſon armée s'y repoſoit pour entreprendre quelque choſe de plus. Le Roy en ayant été averti, réſolut de luy couper chemin, & marcha à grandes journees du côté de Chartres & de Blois. Quand il eut paſſé la riviere de Loire, ſon armée ſe trouva ſi belle par le grand nombre de Seigneurs & de nobleſſe qui s'y étoient joints, que toute ſon apprehenſion fut que le Prince de Galles ne luy échapât, Il avoit bien ſoixante mille hommes, à la tête deſquels on voyoit marcher ſes quatre fils, Charles Dauphin Duc de Normandie, Loüis Duc d'Anjou, Jean Duc de Berry, Philippe depuis Duc de Bourgogne: les Ducs d'Orleans frere du Roy, de Bourbon, d'Athenes, de Ponthieu: les Mareſchaux d'Andreghen & de Clermont; les Comtes de Vantadour, de Tancarville, de Dammartin; les Seigneurs de Beaujeu, de Laval, de la Tour, de Landas, de la Fayette, d'Urfé, d'Humieres, de la Rochefoucault, de Rochechoüard, de Charny, de Neſle, de Chaſtillon, de Duras, de Ribaumont, Jacques de Bourbon Connêtable de France, & pluſieurs autres dont les noms ſe trouvent épars en diverſes hiſtoires. Le Prince de Galles étant averti des forces & de la marche du Roy, étoit auſſitôt parti de Vierzon, & avoit fait aſſez de diligence pour être de retour à Bourdeaux avant que le Roy l'eût atteint, ſi par un contre-temps qui luy fut heureux, il ne s'étoit opiniâtré à prendre le château de Romorantin, parce qu'un de ſes Ecuyers avoit été tué en s'en approchant. Ce

ſiege

siege l'ayant retardé, il ne pût si bien faire que Jean ne l'atteignît prés de Poitiers, dans la campagne de Maupertuis le dix-neuviéme jour de Septembre de l'année mille trois cens cinquante-six, que se livra la bataille à laquelle cette ville a donné le nom. Ce fut une copie de celle de Crecy, à quelques circonstances prés, qui la rendirent encore plus funeste à nôtre nation. Le Prince de Galles, qui avoit avec luy les Comtes de Varwich, de Suffolc, de Salisbery, Jacques d'Audeley, Jean Chandos, les Seigneurs de Gobeghen, de Lesparre, Spenser, Stafford, Basset, Felleton, le Captal de Buch, & divers autres, se posta, se retrancha, se mit en bataille avec le même ordre, le même sens froid, les mêmes prévoyances dont le Roy son pere luy avoit donné un si heureux exemple. Les Anglois ne se démentirent point, & les Gascons se surpasserent eux-mêmes. Les François de leur côté combattirent avec la même présomption, la même confusion, le même tumulte: aussi furent-ils vaincus de la même maniere par une armée quatre fois moindre que la leur, pour ne rien dire de plus, laissant sur la place cinq à six mille morts, & entre les mains de leurs ennemis prés de quinze mille prisonniers de tous les ordres de l'Etat, puisque le Roy même fut pris. La valeur de ce Monarque donna de l'admiration à ses ennemis. Il combattit jusqu'à l'extremité, ayant toûjours à ses côtez Philippe le dernier de ses fils, qui par le courage qu'il fit paroître en cette occasion, tout jeune qu'il étoit, merita le surnom de Hardy, mais il fallut que l'un & l'autre cedât enfin à la force & au nombre. Le Roy choisit Denis de Morebeque Gentilhomme d'Artois, qu'une mauvaise affaire avoit obligé de quitter son pays, & de prendre parti parmi les Anglois, pour se rendre à luy avec le Prince

1356. 19. de Sept.

son fils. Il courut plus de risque aprés s'être ren-
1356. du, qu'il n'avoit fait durant tout le combat, par la querelle qui s'émut entre dix ou douze soldats, qui l'ayant ôté à Morebeque le tiroient chacun de leur côté, & disputoient à qui l'auroit. Heureusement pour le délivrer de cette canaille, que ses promesses n'appaisoient point, survinrent deux Seigneurs Anglois, qui écartant ces insolens firent excuse au Roy de leur brutalité, & le traitant avec tout le respect qui étoit dû à sa personne, le menerent au Prince de Galles, qui encherit encore sur eux par les honneurs qu'il luy rendit, par les loüanges qu'il donna à sa valeur, & par les consolations mêmes dont il s'efforça d'adoucir le sentiment de sa disgrace. Dés le soir il le servit à souper, & quelques prieres que le Roy luy fit de se mettre à table avec luy, il s'en excusa toûjours, & dit tout haut, qu'il ne s'estimoit pas digne de manger à la table d'un si grand Roy. Il poussa la generosité si avant, qu'il ne tint pas à luy que le Monarque captif n'allât pas plus loin que Bourdeaux, & qu'on n'y traitât de sa liberté, qu'il ne luy eût pas même fait acheter cher: jugeant que s'il étoit beau de vaincre, il étoit encore plus glorieux d'user modestement de la victoire.

Ce procedé moderé & honnête fut d'autant plus admiré dans le Prince de Galles, que le Roy en avoit usé avec plus de rigueur avec luy avant qu'on commençât la bataille, ayant refusé l'offre qu'il luy fit de rendre les places qu'il avoit conquis dans sa derniere expedition, & de ne porter de sept ans les armes contre la France, s'il le vouloit laisser retirer avec sa petite armée à Bourdeaux. La fermeté du Roy fut accompagnée d'une ardeur de combattre encore plus blâmable: ne tenant qu'à luy de faire perir sans combat l'armée Angloise, qui manquoit de pain

il

il y avoit déja deux jours. Mais telle étoit la destinée de la France en ces temps malheureux, & telle la fortune d'Edoüard, qui n'étant jamais heureux à demi, apprit cette grande nouvelle aprés avoir repris Barvic, reprimé les Ecossois, & acquis un nouveau titre pour prétendre à la possession de l'Ecosse par la cession que Bailleul luy fit d'un droit aussi funeste à son propre repos, qu'à la fortune de son concurrent, qu'Edoüard tenoit encore prisonnier. 1356.

Ce fut un spectacle qui flata agreablement l'orgueil d'Edoüard, de voir en même temps deux Rois dans ses fers. Il receut Jean avec tout l'honneur & tout l'appareil d'une entrée pompeuse; mais c'étoit luy qui triomphoit, & à qui retournoit tout l'encens qu'on donnoit par son ordre au Roy captif. Il avoit l'esprit trop solide pour s'en tenir à cette fumée. Ayant les Rois, il voulut avoir les Royaumes, & osa bien leur proposer entre autres conditions de leur liberté, de soumettre leur sceptre au sien, & de se rendre ses feudataires. Comme cette proposition n'étoit pas nouvelle au Roy d'Ecosse, il en fut moins surpris, & promit, si nous en croyons quelques historiens, qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour porter ses peuples à cette soumission, moyennant quoy & une somme d'argent, il fut renvoyé dans son pays. Il n'en fut pas de même de Jean. La seule pensée d'une foiblesse si honteuse luy fit horreur. Il protesta courageusement que ni l'amour de la liberté, ni la crainte de la mort même ne luy feroit jamais dégrader la premiere couronne du monde; qu'il la laisseroit à son fils telle qu'il l'avoit receuë de ses peres, & qui si on s'opiniâtroit à ne l'élargir qu'à ce prix, on vouloit qu'il mourut captif.

Edoüard vit bien qu'inutilement il insisteroit

sur ce point : mais les nouvelles qui venoient de
1356. France depuis la prison du Roy luy firent esperer que ce Prince, par l'interêt même de sa couronne, accepteroit un autre parti qu'il meditoit de luy proposer, moins glorieux à l'Angleterre, mais plus solide & plus utile.

Jamais Monarchie ne tomba dans une confusion plus étrange, que celle où se trouva la France aprés la prise du Roy Jean. Charles, depuis surnommé le Sage, qui fut le premier de nos Princes qui porta le nom de Dauphin, s'étant sauvé de la bataille de Poitiers, avoit assemblé les Etats, qui loin de seconder ses bonnes intentions, ne penserent qu'à le contrarier, & voulurent luy faire la loy. Les Parisiens se mutinerent : le Roy de Navarre fut tiré de prison, harangua dans Paris, & leva l'étendart de la rebellion contre le Dauphin, qu'il traversa par toutes sortes de moyens, jusqu'à mettre en œuvre le poison, dont ce Prince pensa mourir, & ne guerit jamais trop bien. Plus de cent mille payſans prirent les armes contre la noblesse, résolus de l'exterminer : des troupes d'Anglois, ou des garnisons de quelques châteaux que le Prince de Galles avoit pris en Auvergne & en Berry, ou de celles que le Duc de Lancastre avoit laissées à Philippe de Navarre en s'en retournant en Angleterre, appuyoient par tout les seditieux, malgré la treve publiée pour traiter l'affaire du Roy.

Les relations de ces desordres, que la renommée ne diminuoit pas, étant portées en Angleterre, donnerent la hardiesse à Edoüard de demander au Roy captif, pour avancer sa liberté si necessaire à son état, la Normandie, la Guyenne, la Xaintonge, le Perigord, le Limousin, le Poitou, l'Anjou, la Touraine, le Maine, le Ponthieu, Calais, Guynes, Boulogne & leurs dépen-

dépendances en toute souveraineté, avec quatre millions d'or, & une cession à la couronne d'Angleterre de l'hommage que la Bretagne avoit coûtume de rendre à la France. 1356.
Les historiens qui ont jugé favorablement du Roy Jean, disent que la même raison qui donna à Edoüard la hardiesse de luy offrir la liberté à ce prix, le rendit timide à la refuser, & que le danger où étoit la France de succomber à tant de maux, qui fondoient sur elle tout à la fois, le détermina à consentir à ce démembrement de la Monarchie, pour aller au plûtôt par sa presence soûtenir le corps qui menaçoit ruine. Les Etats de son Royaume ne furent pas de son avis. Le remede leur parut pire que le mal; & on peut dire qu'une partie du mal fut guerie par l'horreur du remede. Le Dauphin prenoit le dessus; son adresse, sa bonne conduite, sa vigueur quand il en étoit besoin, luy avoit donné de l'autorité. Il avoit soumis les Parisiens, reprimé les Anglois, dissipé les payſans. Le Roy de Navarre qui malgré tout cela étoit & plus factieux & plus opiniâtre dans sa rebellion que jamais, ne pût oüir la proposition que faisoit le Roy d'Angleterre, sans en concevoir de l'indignation, & sentir pour la premiere fois qu'il avoit du sang de France dans les veines. Il s'en expliqua, & protesta contre un traité où le Roy vaincu avoit subi aveuglément la loy du vainqueur, & pour rendre sa protestation plus efficace, il fit sa paix avec le Dauphin. Ainsi d'une commune voix ce traité injuste fut rejetté, & chacun préfera la guerre à une si ruineuse paix.

Edoüard picqué de ce refus, passa en France avec une armée qu'il crût capable de l'assujettir. Cependant la seule ville de Rheims, qu'il attaqua d'abord pour y prendre la couronne & l'onction que les Monarques François y reçoivent,

penſe faire perir ſon armée : mais cela n'em-
1356. pêcha pas qu'étant maître de la campagne, il ne crût faire grace au Dauphin de conſentir au traité de Bretigny, ainſi nommé d'une bourgade d'auprés de Chartres où il fut conclu. Il fut long-temps ſans vouloir entendre à d'autres propoſitions qu'à celles que le Roy avoit acceptées. Quoy que luy puſſent alleguer deux Legats du Pape, qui le preſſoient par tout ce qu'il y a de plus touchant, de donner la paix au monde chrêtien; quoy que le Duc de Lancaſtre même, aux avis duquel il déferoit beaucoup, luy eût repreſenté de plus fort pour le preſſer de finir avec les avantages qu'on luy offroit une guerre que le phlegme du Dauphin alloit faire tirer en longueur, & qui pourroit donner le temps à la fortune de changer de parti, il falloit que le ciel s'en mêlât pour vaincre ſon obſtination. Au moment qu'on le preſſoit le plus, & qu'il rejettoit opiniâtrément toutes les offres qu'on luy faiſoit, il s'éleva un violent orage, il fit des éclairs & un tonnerre horrible, il plut des pierres qui tuerent des hommes: de quoy il fut ſi épouvanté, que ſe tournant vers l'Egliſe de Nôtre Dame de Chartres, il promit de ſe rendre plus facile à la paix, & ſe relâcha en effet ſur l'article de la Normandie, & l'hommage de la Bretagne: car pour le titre chimerique de Roy de France, il le quitta. A cela prés, le traité fut autant deſavantageux qu'il pouvoit l'être à la France, qui donna pour racheter ſon Roy, outre trois millions d'écus, une grande partie du Royaume, & les plus beaux droits de la Couronne: cedant aux Anglois en toute ſouveraineté la Guyenne, le Poitou, la Xaintonge, l'Angoumois, l'Agenois, le Perigord, le Roüergue, le Limouſin, le Quercy, les Comtez de Guynes & de Ponthieu, la Rochelle, Boulogne & Calais. Les autres

tres articles de ce traité, qui furent dressées au mois de May de l'an mille trois cens soixante, se trouvent répandus en divers auteurs. Un des plus seurs en rapporte quarante tirez d'une charte du Prince de Galles, par lesquels en void qu'Edoüard donnoit la loy, & qu'il la donnoit durement: mais à considerer l'état où la France se trouvoit alors, on jugera que le Dauphin fit encore beaucoup pour la Monarchie de pouvoir réduire ce Roy vainqueur à n'en pas détacher la Normandie. 1360.

Par cette paix la France vit son Roy libre, & l'Angleterre le sien triomphant. On n'avoit point encore vû à Londres une si belle & si grosse cour: les Rois d'Ecosse & de Chypre s'y trouverent ensemble, le premier pour les affaires de son Royaume, le second pour celles de la Terre-sainte. Le Roy Jean, contre le sentiment de son fils & de tout son Conseil y retourna peu de temps aprés sa délivrance. Les historiens ne conviennent pas de la raison qui l'engagea à un voyage si contraire à toutes les regles de la politique. J'ay toûjours regardé comme une fable inventée par des esprits Romanesques ce que quelques-une ont écrit, qu'il aimoit la Comtesse de Salisbery: cette femme étoit alors d'un âge à ne point donner d'amour, & avoit toûjours été d'une sageſſe à ne jamais donner d'esperance. Le vœu, que ce Prince avoit fait entre les mains d'Urbain V. de passer en personne dans les Saints-lieux, est trop averé dans l'histoire, pour nous laisser penser autre chose de son retour en Angleterre, sinon que diverses contraventions, qui se faisoient de part & d'autre aux articles de Bretigny, rendant déja la paix chancelante, il voulut aller l'affermir, peut-être même inviter Edoüard à prendre la Croix avec luy. La mort, qui le surprit à Londres le huitiéme 1361. 1362. 1363.

tiéme d'Avril de l'année mille trois cens ſoixante quatre, rendit ſes pieux deſſeins inutiles autant qu'ils étoient à contre-temps, & donna lieu à ſon ſucceſſeur d'en former de plus politiques, & de plus convenables à l'Etat où ſe trouvoit la Monarchie.

1364.

En effet en changeant de Roy la France changea de fortune par le bon uſage que Charles V. ſceut faire d'une mauvaiſe paix, & par les meſures qu'il prit pour ſe rendre la guerre plus favorable. Pendant la paix il rétablit l'ordre & l'abondance dans le Royaume. Quand par d'heureuſes contraventions les Anglois luy donnerent occaſion de recommencer la guerre, il la conduiſit avec tant d'art, tant de ménagement, tant d'adreſſe, qu'il fit ſeurement, & ſans troubler ſon repos, ce que les deux conquerants Anglois n'avoient fait qu'avec beaucoup de riſque, & de continuelles agitations; ayant regagné ſans ſortir de ſon cabinet tout ce que ces grands guerriers avoient acquis par de rudes fatigues, & de ſanglantes batailles. On ne peut mieux voir le détail des actions de ce ſage Prince, que dans l'hiſtoire qu'en a écrite un auteur de ce temps, exact hiſtorien, autant qu'il eſt écrivain poli, on y trouvera un recit fort inſtructif, ſans être diffus, de la guerre de Normandie contre le Roy de Navarre, toûjours mutin, mais enfin dompté à la bataille de Cocherel; de la guerre d'Eſpagne durant laquelle Henri de Tranſtamare fut mis deux fois par Bertrand de Gueſclin ſur le trône de Caſtille, où enfin il demeura ayant tué Pierre le Cruel; de celle d'Angleterre, recommencée à l'occaſion d'un ſoulevement des Seigneurs de Guyenne contre le Prince de Galles, & ſur diverſes contraventions faites par le Roy ſon pere au traité de Bretigny.

1365.

Dans tous ces évenemens le Lecteur verra la fortune

fortune reconciliée avec la France, non toutefois de telle maniere, qu'elle fit divorce avec Edoüard. La querelle de Bretagne fut terminée d'une maniere glorieuse pour luy. Jeanne femme de Charles de Blois, n'en cedant rien en grandeur de courage à la Comtesse de Montfort, avoit soûtenu quelque temps son parti sur le penchant de sa ruine, & avoit délivré son mari: mais enfin la bataille d'Auray, où ce Prince fut défait & tué, l'avoit obligée malgré qu'elle en eût, d'entendre à un accommodement qui luy avoit ôté la Duché. L'affaire d'Espagne n'auroit pas été heureuse aux François, si Pierre le Cruel que le Prince de Galles avoit rétabli sur son trône par la bataille de Navarrette, qui fut la troisiéme qu'il gagna, ne l'eût obligé par son ingratitude de l'abandonner à son mauvais destin. Le renouvellement même de la guerre contre la France ne luy fut point si malheureux, que Charles ne luy offrît encore pour avoir une paix durable, quatorze cens villes, & trois mille châteaux en Guyenne, moyennant qu'il rendît Calais, & ce qu'il tenoit en Picardie. La mort ne luy donna pas le loisir de prendre son parti sur cette offre. Le Prince de Galles, devenu hydropique, l'avoit précedé d'une année l'un étant mort l'an mille trois cens soixante-seize, l'autre l'an mille trois cens soixante-dix-sept, tous deux grands hommes, tous deux grands Princes, tous deux grands politiques & grands guerriers, tous deux nez avec un courage, une intrepidité, une vigueur, qui les rendoient redoutables à leurs ennemis; tous deux ayant un esprit doux, un naturel bien-faisant, un corps bien fait, un air gracieux, qui les rendoient agreables à leurs sujets. Aprés une vie si semblable, ils eurent une mort differente. Le Prince mourut de cette mort qui est precieuse

1375.

1376.

1377.

1377. devant Dieu, avec les sacremens de l'Eglise & les sentimens d'un bon Chrêtien: aussi étoit-il vertueux, desintereſſé, peu sujet à ses plaiſirs. Le Roy fut surpris, & n'eut de temps que pour témoigner du geste & des yeux, ayant tout d'un coup perdu la parole, quelques sentimens de pieté à un Prêtre qui l'exhortoit. Ce n'est pas qu'il n'y eût assez long-temps qu'il fût malade, & même en danger: mais la fameuse Alix Perez trop veritablement sa maîtresse l'avoit tellement obsedé, que personne ne luy pût parler que quand il eut luy-même perdu la parole. Alors cette impudique harpie luy ayant arraché à la hâte des diamans qu'il portoit au doigt, se retira, & le laissa entre les mains d'un Chapelain, qui n'en pût tirer autre chose que quelques signes de penitence, bons quoy que tardifs, quand ils sont sinceres; mais rarement sinceres quand ils sont si tardifs.

L'Histoire Ecclesiastique remarque que cette femme favorisoit l'hereſiarque Wiclef, & portoit le Roy à le laisser faire, comme un instrument propre à humilier le Clergé d'Angleterre, dont ce Prince n'étoit pas content. Trop d'exemples ont fait voir qu'en cela Edoüard fut mauvais politique, & qu'en tout état les Novateurs sont pour le moins autant à craindre à la Monarchie qu'à l'Eglise. Plus d'une fois les Wicleſistes en donnerent des preuves sous Richard II., fils du Prince de Galles & successeur d'Edoüard: neanmoins les coups qu'ils luy porterent ne furent pas assez remarquables, parmi tant d'autres sous lesquels ce Roy malheureux fut accablé, pour leur pouvoir attribuer sa chûte. Des mains plus puissantes le firent tomber: mais quiconque examinera bien sa conduite, jugera, quoy qu'en dise l'hiſtoire Angloise, toûjours injuste aux Rois, toûjours favorable au peuple, qu'il ne merita pas son malheur.

Il

Il arriva à ce Prince ce qui arrive presque à tous les malheureux, de porter le blâme des injustices qu'on leur fait, & d'être responsables au public de l'inconstance de la fortune. Il avoit des défauts, il fit des fautes; mais il étoit né avec des qualitez, il avoit fait des actions capables de contrebalancer de plus grands défauts que les siens, & de couvrir des fautes plus considerables que celles qu'on luy reprochoit, s'il eût regné en d'autres conjonctures, & sur une autre nature de sujets. 1377.

Richard fut le plus beau Prince du monde, d'un esprit raisonnable, d'un bon naturel, brave à ne point faire de honte ni à son pere, ni à son ayeul, jusqu'à ce que l'excés de ses malheurs, qu'il ne soûtint pas à la verité avec un courage digne d'un si beau sang, l'eussent comme accablé sous leur poids. Il étoit doux, civil, magnifique, aimant à donner, & quand il aimoit, se donnant luy-même avec moins de reserve qu'il ne convient aux Rois, ausquels ce n'est pas une vertu, comme aux autres, de n'aimer rien plus que leurs amis. Pour cultiver un si bon fonds, on luy donna le brave Guichard d'Angle, dont l'histoire fait le portrait comme d'un des plus honnêtes hommes du monde.

Un Prince tel que celuy-là auroit regné avec honneur, s'il n'eût point commencé son regne sur le déclin de la fortune de l'Angleterre contre la France, lorsque cette derniere Monarchie reparoit ses pertes; s'il ne fût point monté sur le trône à onze ans, sous la tutelle de trois oncles, qui pour gouverner prirent à tâche de décrier son gouvernement; s'il n'eût point succedé à un Monarque, dont la vaste ambition & les projets sans bornes avoient épuisé son pays pour faire des conquêtes, luy laissant des guerres hereditaires à soûtenir, & des peuples rebutez d'y contribuer. 1378.

tribuer. L'injuſtice publique fut telle envers
1378. l'infortuné Richard, qu'on ne marqua le changement de la fortune de l'Angleterre, que depuis qu'il étoit Roy; qu'on ne pût luy pardonner une paix neceſſaire avec la France; qu'on l'accuſa de cruauté, pour avoir fait mourir un oncle qui le vouloit détrôner, & éloigner de ſa Cour un Prince dont l'évenement ne montra que trop qu'il n'avoit pas moins à craindre; qu'on regarda comme une oppreſſion du peuple tout le bien qu'il fit à ſes creatures; qu'on luy fit un crime de ce qu'étant né maître, il ſe voulut tirer de ſervitude; qu'en luy enfin rien ne parut aux Anglois ni innocent, ni pardonnable, non pas même les fautes de la jeuneſſe.

A ſon avenement à la Couronne, il ſe vit obligé d'entretenir de groſſes armées en divers lieux. Une treve venoit d'expirer entre la France & l'Angleterre. Apeine avoit-elle fini, que Charles cinquiéme, dont la vigilance ne laiſſoit échapper aucune occaſion de réparer les pertes de ſes predeceſſeurs, fit attaquer en même temps l'Angleterre & la Guyenne par deux endroits. Il envoya en Angleterre l'Amiral Jean de Vienne faire des deſcentes ſur les côtes de Galles & de Cornoüailles, pendant que Robert Stuard Roy d'Ecoſſe, ſucceſſeur de David Brus, avec qui Charles avoit renouvellé l'ancienne alliance des deux nations, entroit dans le Northumberland. Du côté de Guyenne il engagea le Roy de Caſtille ſon ami fidelle à faire aſſieger Bayonne, pendant que le Duc d'Anjou attaquoit la même province par la Garomne. Ce que les Anglois poſſedoient du côté de Picardie ne fut pas exempt de la guerre: le Duc de Bourgogne, qui la ſçavoit bien faire, l'y porta & l'y fit vivement. De plus comme une couronne appuyoit toûjours les ennemis de l'autre, le Duc de Bretagne s'étant

en

en ce temps-là broüillé de nouveau avec la France, le Roy de Navarre inconſtant, & uni plus que jamais avec les Anglois, les ayant introduits dans Cherbourg, la Bretagne & la Normandie ſe virent encore les theatres de l'animoſité des deux nations. 1379.

Richard eut en tous ces lieux des armées, qui y firent la guerre avec cette alternative de bons & de mauvais ſuccés qu'ont des forces à peu prés égales, quand la fortune ne prend pas parti. La France univerſellement parlant y profitoit, & continuoit à réparer ſes pertes: mais ce n'étoit point avec un aſcendant, qui décreditât les armes d'Angleterre. La minorité de Richard n'étoit point en cela differente de la fin du regne d'Edoüard. La France ſe relevoit, mais l'Angleterre ne tomboit pas; & il ne tint qu'à ſes Miniſtres d'avoir la paix à des conditions qui leur euſſent laiſſé encore du profit. Les eſprits équitables faiſoient juſtice au jeune Prince là-deſſus, mais c'eſt ce que le peuple ne ſçait point faire. Comme il porte toûjours le poids de la guerre, ſi d'heureux évenemens ne l'amuſent, & ne l'empêchent de penſer au trop peſant fardeau qu'il ſoûtient, il s'impatiente & murmure. Pendant qu'on n'avoit oüi parler en Angleterre que de conquêtes faites, & de batailles gagnées, particulierement ſur les François, on avoit donné ſans trop ſe plaindre l'argent neceſſaire à une guerre ſi glorieuſe. Il n'y avoit point d'artiſan dans Londres, qui ne crût avoir vaincu à Crecy, & pris le Roy de France à Poitiers. Cette imagination luy ôtoit le regret de donner ſon argent. A meſure qu'avoit diminué ce ſuccés, on avoit oüi élever les plaintes. Elles n'avoit pas éclaté contre Edoüard, parce que dans Edoüard vieilliſſant, on reſpectoit la memoire d'Edoüard jeune, mais on n'eut pas pour ſon ſucceſſeur la 1380.

même consideration. Les charges publiques
1381. croissant toûjours à mesure que se prolongeoit la guerre, & la guerre ne produisant plus de ces évenemens éclatans, qui en aboutissent le poids au peuple, le peuple murmura hautement, & du murmure passa enfin à une sedition l'an mil trois cens quatre vingt-un.

Un Prêtre du Comté de Kent nommé Jean Vallée en fut l'auteur. Cet Ecclesiastique seditieux avoit depuis long-temps disposé les paysans de sa province à secoüer le joug des impôts. Une taxe d'un écu par tête ayant été publiée détermina cette canaille à lever de nouveau l'étendart de la rebellion. Il s'en assembla une multitude incroyable, qui marcha droit à Londres sous la conduite de Vallée & d'un couvreur nommé Tillier. Ils faisoient profession de n'en vouloir pas au Roy, dont la jeunesse & le bon naturel leur faisoient, disoient-ils, beaucoup esperer pour la réformation de l'Etat. Les principaux objets de leur fureur étoient le Duc de Lancastre regent du Royaume, Jean Suburi Archevesque de Cantorbery & grand Chancelier d'Angleterre, & generalement toute la noblesse qu'ils avoient en tête d'exterminer. On leur ferma les portes de Londres, mais la populace les leur fit ouvrir, & la plûpart se joignant à eux, ils firent des desordres incroyables. Le Duc de Lancastre étoit absent, & ce fut un bonheur pour luy. Ils pillerent & brûlerent son palais, qu'on appelle aujourd'huy la Savoye, & aprés divers autres effets d'une aveugle & brutale manie, ils s'assemblerent devant la cour, demanderent à parler au Roy, & protesterent qu'ils ne se retireroient pas, qu'il n'eût fait rendre compte au Chancelier, des sommes immenses qu'on avoit levé sur le peuple, & qui avoient passé par les mains de ce Ministre. Jean Holland frere uterin du Roy, & Waulourde Mai-

re

re de Londres, vouloient qu'on fit main-basse sur eux: d'autres n'en furent pas d'avis & jugerent plus à propos que le Roy se servît du respect qu'ils paroissoient conserver pour luy, afin de leur faire entendre raison, & de les engager, en les ménageant & leur accordant quelque grace, à retourner chacun chez eux. Le Roy suivit ce conseil, & sortit accompagné de plusieurs Seigneurs pour aller parler à ces gens dans la prairie de la Milliande, où effectivement l'air affable du jeune Monarque gagna ces mutins. Ils luy promirent de se retirer, & de laisser auprés de luy un certain nombre de députez pour luy exposer leurs requêtes. On croyoit le tumulte appaisé, mais le Roy fut bien étonné, quand il apprit à son retour, que Vallée & Tillier s'étant dérobez des autres avec environ quatre cens hommes, avoient surpris les gardes de la tour, y étoient entrez, & avoient massacré l'Archevêque de Cantorbery, le grand Prieur de Saint Jean de Jerusalem, & un Cordelier qu'on leur avoit dit être aimé du Duc de Lancastre. Leur insolence étoit allée si loin, qu'ils étoient entrez dans la chambre de la Princesse de Galles mere du Roy, & en avoient pillé les meubles. La Princesse en étoit évanoüie, & il l'avoit fallu transporter ailleurs. On jugea bien que cette troupe n'étoit pas dans les sentimens des autres. En effet ils avoient espéré de s'enrichir du pillage de Londres, & ils voyoient avec chagrin que l'occasion leur en échapoit. Ils s'étoient assemblez sur le chemin de Westminster, pour chercher les moyens de retenir ceux qui avoient promis de se retirer, lorsque le Roy passant par là leur demanda ce qu'ils y faisoient. Tillier s'avança pour répondre, & perdant d'abord le respect fit un discours fort insolent. Le Roy l'écoutoit avec moderation, mais Waulourde, homme brusque & vif, en fut

1381.

1381. fut si indigné, que sans consulter personne il chargea ce brutal harangueur, & le fit tomber à ses pieds: un écuyer du Roy l'acheva. Le zele de Waulourde exposa la personne du jeune Prince. Les mutins se mettoient en devoir de charger ceux qui l'accompagnoient, & on en entendit parmi eux qui crioient qu'il falloit tout tuer. Le Roy fit paroître une hardiesse qui suspendit leur action. Car s'étant détaché de la troupe des Seigneurs qui l'environnoient, il s'avança malgré le peril, & leur ordonna d'un ton si fier de se retirer, que plusieurs obéïrent. Ils ne furent pas tous dociles, & ceux qui resterent continuant toûjours à se ranger comme pour combattre, le Roy auroit été en danger, si Robert Knoles & Perducas d'Albret, deux des plus fameux Capitaines qui fussent alors en Europe, n'eussent paru à point nommé pour le tirer de cet embarras. Sur le bruit qui s'en étoit répandu, ils étoient montez à cheval à la tête de quelques troupes qui se trouverent alors à Londres, & étoient accourus au secours. Leur presence fit peur aux mutins. On vouloit les charger, mais le Roy voyant qu'ils se retiroient d'eux-mêmes ne se servit de son avantage que pour les renvoyer chez eux, & n'en fit mourir que les chefs. Le Prêtre Vallée s'étoit caché, mais ayant été découvert par ceux mêmes de son parti, il eut la tête tranchée.

La punition des seditieux appaisa la sedition: mais la sedition appaisée ne laissa pas de produire deux méchans effets. Le premier fut de faire voir à ceux qui étoient mécontens du gouvernement que l'on pouvoit la réveiller, & que pour peu qu'elle fût mieux conduite, & par des gens plus accreditez, on en pourroit faire un parti redoutable. Le second fut de rendre la Cour moins circonspecte à multiplier les guerres, & à continuer les exactions.

On

On fit une expedition en Flandre, dont le mauvais succés renouvella les murmures. Le Duc de Bourgogne avoit d'abord pris de ce côté-là quelques places des dépendances de Calais, mais depuis ce temps-là les hostilitez y avoient cesse entre les deux nations; & les Françoises s'étoient tournées entierement contre les Flamans, toûjours revoltez contre leur Prince, que Charles VI. vouloit maintenir. Les Anglois l'avoient laissé faire, & avoient même refusé du secours aux rebelles, mais la journée de Rosebec ayant réveillé leur jalousie, ils prirent occasion d'une Croisade qu'Urbain VI. proposa durant le grand schisme au Roy d'Angleterre contre le parti de Clement VII. pour faire entrer du côté de Flandre une armée de Croisez dans la France, qui n'obéïssoit pas à Urbain. Quelque épuisée que fût l'Angleterre, une Croisade contre la France y parut une si belle entrepriſe, que le peuple n'y épargna rien, dans l'esperance qu'elle réüssiroit. L'effet ne répondit pas à leurs vœux. Hugues Spenser Evesque de Norwic, qui eut le commandement de cette armée, prit des villes, & défit des troupes appartenantes au Comte de Flandre, quoyque de lobéïssance d'Urbain: mais loin d'entrer en France, Charles VI. étant venu au secours du Comte, chassa le Prelat de toutes ses conquêtes, & luy fit repasser la mer. Le peuple Anglois, doublement trompé dans cette expedition bizarre, cria si haut, qu'on pensa à la paix. Le Duc de Bretagne & le Comte de Flandre en firent les premieres démarches, & moyennerent une conference; mais la restitution de Calais, que les François vouloient ravoir, & la souveraineté de la Guyenne, que malgré les contraventions faites au traité de Bretigny les Anglois prétendoient garder, ne permit pas de conclure autre chose qu'une treve, qui ne servit

1382.

27. de Nov.

qu'à

qu'à rendre, quand elle fut expirée, la guerre
1382. plus vive & plus sanglante. On l'eut en France & en Ecosse. Le Roy fit celle d'Ecosse luy-même, & il l'avoit commencée d'un air à y acquerir de la gloire, si les divisions de sa Cour n'en eussent interrompu le cours dans le temps qu'il en alloit cüeillir le fruit. Car ce fut en cette occasion qu'éclatererent ces discordes funestes, qui furent à toute l'Angleterre des sources de tant de malheurs, & qui ne purent être assoupies que par la ruine de tous les partis.

1383. Il y avoit déja long-temps que cette partialité se formoit. A mesure que Richard avoit crû en âge, le joug de trois oncles luy avoit paru incommode, & luy étoit enfin devenu insupportable. Comme la tendresse naturelle de son cœur luy avoit donné des favoris, insensiblement il en avoit fait des Ministres, dont l'autorité augmentant à proportion que les années augmentoient celle du Monarque, les Princes se virent exclus de la faveur, & n'avoient plus eu part aux affaires, qu'autant qu'un reste de minorité expirante obligeoit encore le Roy à leur en donner. Le ressentiment qu'ils en eurent partagea la Cour en deux factions, l'une des Princes, l'autre des favoris. Dans la premiere étoient les Ducs de Lancastre, d'Yorch, & de Glocestre, le premier regent du Royaume, & tous trois oncles du Roy, le Comte de Derby fils du Duc de Lancastre, Richard Comte d'Arondel, Thomas son frere Evesque d'Ely, Thomas de Beauchamp Comte de Warvich, Thomas Moubray Comte de Nottingham & grand Mareschal d'Angleterre, Guillaume de Montaigu Comte de Salisbery, Henri de Percy Comte de Morthumberland, & un grand nombre d'autres Seigneurs, que l'ambition & la jalousie animoit contre les favoris. Dans la seconde faction étoient Robert Vere Comte d'Oxford,

que

que Richard fit Marquis de Dublin, & dans la suite Duc l'Irlande; qualitez que perſonne que luy n'avoit encore portées juſqu'alors. Auſſi étoit-il le plus avant de tous dans les bonnes graces de ſon maître, qui l'aima avec tant de tendreſſe, que les médiſans l'accuſerent de ne l'aimer pas innocemment. Alexandre de Neufville Archeveſque d'Yorch, Michel de la Pôle Comte de Suffolck, & un nommé Robert Triſilien étoient aprés le favori les plus en credit auprés du Monarque. Ils partageoient entr'eux les charges de grand Treſorier, de grand Chancelier, & de grand Juſticier d'Angleterre. L'Archevêque avoit les finances, le Comte les ſceaux, Triſilien la juſtice, & tous trois s'étoient fait des creatures, qui participoient à leur faveur. 1384.

Chacune de ces factions avoit ſon foible & ſes avantages. La ſuperiorité du merite étoit ſans conteſtation du côté des Princes. Les oncles du Roy ſoûtenoient tous trois leur rang avec dignité. Ils avoient tous trois de la grandeur, de l'eſprit, de la capacité, du courage. Ils avoient tous trois bien fait la guerre, & quoy qu'ils n'euſſent pour le métier ni tout le ſçavoir-faire du Roy Edoüard, ni tout le genie du Prince de Galles, ils y avoient acquis aſſez de réputation, pour ne point faire de deshonneur à la memoire de ces deux Heros. On avoit éprouvé en diverſes negociations qu'ils étoient tous trois politiques, & s'ils n'euſſent point trop affecté de faire paſſer leurs conſeils en loix, le Prince les auroit receu plus agreablement, & l'Etat en auroit profité davantage. Outre leur merite, leur union les rendoit encore conſiderables. Non qu'ils fuſſent toûjours de même avis, ni qu'ils euſſent les mêmes veuës. Comme c'étoit trois hommes de tres-different caractere, ils avoient ſouvent des ſentimens, quelque-

quefois des interêts oppoſez: ils ne furent pas
1384. même toûjours ſans jalouſie ; mais tout cela ne les broüilla point, & s'ils n'agirent pas toûjours de concert, au moins ne les vit-on jamais en action l'un contre l'autre. Le Comte de Derby étoit encore jeune, mais il étoit au deſſus de ſon âge, & le commencement de ſa conduite en rendit la ſuite moins ſurprenante. Les deux d'Arondel étoient gens de tête; le grand Marêchal avoit beaucoup de cœur, & nul de ceux, que j'ay nommez, ne faiſoit honte à ſon parti.

Les favoris n'étoient pas à beaucoup prés des hommes d'un ſi grand caractere: & c'eſt apparemment pour cette raiſon, que Froiſſard les nomme preſque toûjours, en les comparant à ces gens là, des marmouſets & des poupées du Roy. Vere étoit un jeune homme, bien-fait, flateur, inſinuant, cherchant à plaire, & en ayant trouvé le ſecret. Tout le reſte étoit en luy fort mediocre, & s'il avoit quelques bonnes qualitez, elles étoient obſcurcies par de grands défauts. Il avoit peu de capacité & beaucoup de preſomption, ſe croyant propre à tout ſans avoir rien fait: n'ayant ni valeur ni ſcience de la guerre, & voulant commander des armées, fier au reſte, & ne ménageant perſonne, quand il s'agiſſoit de ſatisfaire ou ſon ambition, ou d'autres paſſions, qu'il avoit fort vives. Il avoit épouſé une fille du Seigneur de Coucy, & d'Iſabelle d'Angleterre, belle perſonne, & d'une douceur, qui la rendoit aimable à tout le monde. Quelque temps aprés ſon mariage étant devenu amoureux d'une jeune Allemande nommée Lanecerone, que la jeune Anne de Luxembourg avoit amenée de Boheme, ſans conſiderer que ſa femme étoit petite-fille d'Edoüard troiſiéme, couſine germaine de

Richard,

Richard, niepce des Ducs de Lancaſtre, d'Yorch, & de Gloceſtre, il eut l'inſolence de la répudier, & le Roy eut la foibleſſe de le laiſſer faire : le chiſme luy donnant des facilitez pour diſſoudre ſon mariage, qu'il n'auroit pas euës dans un autre temps. Ainſi cet imprudent favori autoriſoit par ſa mauvaiſe conduite la haine publique, que ſa bonne fortune ne luy attiroit déja que trop. Les trois autres avoient de l'eſprit, & ſur tout de l'eſprit d'intrigue, même de la capacité pour leurs charges ; mais leurs interêts particuliers les rendoient peu propres à bien faire ni les affaires du Royaume, ni celles du Roy leur maître. L'Archeveſque étoit un homme de qualité, qui penſoit à enrichir ſa famille : La Pôle étoit un homme de rien, qui vouloit en peu de temps amaſſer beaucoup : Trivilien étoit parent de Vere & luy étoit tout dévoüé. 1385.

Des Miniſtres de ce caractere ne ſembloient pas devoir balancer la puiſſance de la faction oppoſée ; mais l'autorité Royale eſt toûjours un grand contrepoids aux plus fortes cabales. Celle des trois Ducs l'éprouva long-temps, & s'ils euſſent été tous trois de l'humeur du Duc de Lancaſtre, ils auroient à la fin cedé, & laiſſé le champ libre aux favoris.

Ce Prince, quoy qu'ambitieux & fier plus qu'aucun autre de ſon temps : quoy qu'irrité, & ſouvent pouſſé à bout par les intrigues des Miniſtres, qui l'avoient rendu ſuſpect au Roi, fut ſi ferme dans ſon devoir à l'égard de ſon Souverain, que les injures les plus atroces ne le purent porter à la revolte. On luy ſçavoit neanmoins à la Cour ſi peu de gré de ſa moderation, qu'on continuoit à l'offenſer ; & comme d'ailleurs il étoit vif & né avec beaucoup de hauteur, on ne l'offenſoit gueres ſans trouver en luy une

1385. une ſenſibilité, qui donnoit de l'ombrage, & qui le faiſoit craindre au jeune Roy. Il n'étoit pas aimé du peuple, qu'il n'avoit jamais ménagé; mais il étoit reſpecté de ſes freres, & accredité parmi les Grands. Richard & les favoris le regardoient comme le plus fâcheux obſtacle qu'ils euſſent à regner ſouverainement. Le Duc de ſon côté étoit las des traverſes qu'ils luy donnoient. N'étant d'humeur ni à pouſſer les choſes à la derniere extremité, ni à ſouffrir qu'on luy fit la loy, il avoit un milieu à garder entre ſa gloire, & ſon devoir qui le tenoit dans un état violent, dont il cherchoit à s'affranchir. Juſques là la Regence du Royaume, le commandement des armées, diverſes negociations pour la paix & pour le mariage du Roy ſon neveu, dont le Parlement l'avoit chargé, luy avoient fait un enchaînement d'affaires, dont il ne s'étoit encore pû débaraſſer. Il commençoit à être plus libre, & la minorité étant ſur ſes fins, ne le menaçoit que de trop de loiſir, lors qu'un nouveau dégoût qu'il receut durant l'expedition d'Ecoſſe, luy fit embraſſer avec ardeur l'occaſion qui s'offrit à luy de s'éloigner de la Cour d'Angleterre, où il ſe voyoit dans une ſituation deſagreable pour le preſent, & dangereuſe pour l'avenir. Il y avoit déja long-temps que la conquête de la Caſtille étoit la paſſion de ce Prince, qui ayant épouſé Conſtance, l'aînée des filles de Pierre le Cruel, luy devoit naturellement ſucceder; mais trouvant le bâtard Henri en poſſeſſion de cet heritage, il ne pouvoit eſperer d'y rentrer autrement que par les armes. Pendant que Henri avoit vécu, l'entrepriſe avoit paru temeraire, par l'autorité que ce Prince s'étoit acquis ſur ſes nouveaux ſujets; ainſi on ne l'avoit pas tentée. Quand il fut mort, on crut la pouvoir tenter, par l'occa-

ſion

sion qu'en firent naître les démêlez de Jean son fils avec Jean bâtard de Portugal, qui aprés la mort de Ferrand son frere, s'étoit emparé du trône, au préjudice du Castillan, qui en avoit épousé l'heritiere. Le Portugais avoit prévalu. Il avoit gagné sur l'Espagnol la bataille de Juberoth : mais craignant un retour de fortune, il avoit envoyé offrir au Duc de Lancastre de se joindre à luy, pour l'aider à pousser ses pretentions sur la couronne de Castille. Le Duc avoit déja receu agreablement l'Ambassade, & ne differoit plus à partir que par l'embarras des préparatifs ; lorsque le favori attentif aux occasions de le détruire dans l'esprit du Roy son neveu, les broüilla de nouveau par un soupçon qu'il fit naître au jeune Monarque, que le Duc son oncle avoit dessein de le faire perir en Ecosse, parce qu'il luy avoit conseillé de poursuivre les ennemis qui s'y étoient retirez aprés avoir abandonné Edimbourg. Richard en avoit témoigné son ressentiment par des paroles qui avoient outragé le Duc. On les avoit reconciliez : mais cette reconcilation ayant augmenté le dégoût qu'ils avoient l'un de l'autre, ils embrasserent volontiers l'occasion qui se presentoit de se separer avec honneur. Ainsi le Roy ayant contribué liberalement à l'armement du Duc, le Duc en fut plûtôt prêt, & partit content d'Angleterre, dans l'esperance qu'il avoit d'aller regner en Castille. 1385.

Richard croyoit avoir beaucoup gagné pour ses favoris & pour luy, dans l'éloignement du Duc de Lancastre, le Duc d'Yorch, qui naturellement sembloit devenir chef du parti, étant un Prince pacifique, & naturellement paresseux, aimant la vie douce, & ne se mêlant des affaires publiques, que pour n'en paroître pas incapable. Mais le jeune Monarque ne prévoyoit

pas

1385. pas que les mêmes raiſons qui rendoient le Duc d'Yorch mal propre à être chef du parti, luy feroient ſouffrir ſans chagrin que ſa place y fût occupée par le Duc de Gloceſtre, l'homme d'Angleterre le plus redoutable à la puiſſance Royale.

Pour ſon repos & pour celuy des autres, Thomas de Voodſtock Duc de Gloceſtre, auroit dû naître ſur le trône, ou n'en être pas ſi éloigné. Cadet de cinq freres, qui avoient tous des enfans, il avoit trop de têtes à abbattre pour mettre la couronne ſur la ſienne. L'hiſtoire luy doit la juſtice de dire qu'il n'en eut jamais le deſſein; mais je croy qu'elle peut dire auſſi que ce fut graces à la fortune, qui luy en avoit ôté l'eſperance par les obſtacles qu'elle y avoit mis, non à ſa moderation & à ſa vertu. S'il ne tenta pas d'être Roy, il mit tout en uſage pour regner, en gouvernant le Prince ou le peuple, depoſitaire ou uſurpateur de l'autorité ſouveraine. Le Prince luy avoit échapé: mais il avoit un ſi grand talent pour s'inſinuer dans l'eſprit du peuple, qu'il s'en rendit entierement maître. Jamais homme ne ſceut mieux l'art de le ſoulever, de ſe l'attacher, & d'en tirer toutes ſortes de ſervices. Autant qu'il étoit fier à la Cour, intraitable au Roy & aux Miniſtres, autant il étoit doux dans la ville, civil & affable à la bourgeoiſie, toûjours neanmoins ſans préjudice du reſpect dû à ſa naiſſance, que ſa figure & ſes manieres ne laiſſoient point oublier à ceux que ſa politique vouloit gagner; auſſi ſe donnoit il bien de garde de leur montrer qu'il eût beſoin d'eux, & qu'un autre motif que leur interêt l'engageât à entrer dans leurs affaires: voulant qu'ils le regardaſſent comme leur protecteur, non comme le chef de leurs revoltes. Dans cette veuë, il ſe donnoit la patience de les

attirer

attirer peu à peu par des discours artificieux à prendre confiance en luy, plaignant leurs maux, blasmant les Ministres, souvent n'épargnant pas le Monarque, par où les portant à s'ouvrir à luy & à implorer son secours, il leur faisoit faire des démarches, qui étant desagreables à la Cour engageoient le Roy à les aigrir, & eux à perdre patience. Par une conduite si concertée, la faction du Duc de Glocestre ne fut ni de ces rebellions brusques, où un furieux levant l'étendart est suivi, sans sçavoir pourquoy, par une multitude insensée, prête à l'abandonner sans raison, comme elle le suit sans discernement; ni de ces partis formez par brigue, où ceux qui entrent n'ayant d'interêt que celuy du chef qui les assemble, ont un lien trop foible pour demeurer solidement unis. Le peuple de longue main persuadé que sa conservation dépendoit de celle de son protecteur, fut toûjours disposé à prendre les armes, pour le maintenir contre les favoris, contre les Ministres, contre le Roy même, & se joignit aprés sa mort à ceux qui entreprirent de le vanger. 1385.

Tel fut le chef de la faction fameuse, qui durant le regne de Richard second s'éleva d'abord contre les favoris & ensuite contre luy-même, le détrôna & le fit perir. A peine la flotte du Duc de Lancastre avoit quitté les côtes d'Angleterre, qu'on s'apperceut que le parti n'agissoit plus que par l'esprit & par le mouvement du Duc de Glocestre. Tout parut animé d'une nouvelle chaleur, & l'aigreur augmenta si fort, que personne ne douta plus qu'on n'en vint à une rupture, lors qu'un peril commun suspendit pour quelque temps les animositez particulieres.

On étoit informé en France & du départ du Duc de Lancastre avec une nombreuse suite

de la plus belle nobleſſe d'Angleterre, & des
1385. troubles domeſtiques de ce Royaume, qu'on crut facile à ſubjuguer pendant qu'il n'étoit pas uni. Charles VI. s'entêta de cette entrepriſe, l'an mil trois cens quatre-vingt-ſix, & fit de ſi grands préparatifs, que les moins preſomptueux eurent ſujet d'en eſperer un bon ſuccés. Il avoit deux armées navales, l'une à l'Ecluſe de prés de treize cens voiles qu'il vouloit commander en perſonne : l'autre en Bretagne de ſoixante & douze, que le Connêtable de Cliſſon, le premier mobile de ce grand deſſein, devoit joindre à la premiere.

Rien ne manquoit à cet armement, non ſeulement du neceſſaire, mais du commode & du magnifique. Les ſoldats, les armes, les vivres, tout y abondoit: & on n'avoit de peine qu'à retrancher le ſuperflu. Soixante mille hommes de débarquement étoient conduits par tous les Princes & les grands Seigneurs du Royaume, qui étoient à la ſuite du Roy. On portoit une ville de bois, avec ſes tours & ſes baſtions, à laquelle quelques hiſtoriens ont donné une eſpace incroyable, mais dont la verité eſt que les pieces préparées & taillées exprés, pour être promptement aſſemblées lors qu'on en auroit beſoin, occupoient pluſieurs grands vaiſſeaux. On ne voyoit que navires peints, que mats dorez, que voiles de ſoye. Tout étoit prêt, le Roy & les Grands arrivez au rendez-vous, L'Angleterre trembloit, on quittoit Londres pour chercher des demeures moins expoſées à la fureur d'un ennemi qu'on ne croyoit pas pouvoir éviter. Dans cette conſternation des Anglois, il y a en effet apparence que Charles eût fait de grands progrés, s'il eût pû mettre à la voile à temps; mais deux choſes l'en empêcherent, l'une que

le

le vent luy fut toûjours contraire : l'autre, que le Duc de Berry qui gouvernoit alors l'Etat, n'étant pas l'auteur de cette entrepriſe, & ne voulant peut-être point qu'elle s'executât, parce qu'un autre en avoit donné le deſſein, ſe fit attendre ſous divers pretextes depuis le Printemps juſqu'à la Touſſaint. Il n'étoit plus temps de partir, les Anglois étoient préparez, & plus de cent mille hommes bordoient toutes les côtes d'Angleterre ; de plus la ſaiſon n'étoit plus propre à une expedition de mer. Le Duc de Berry le repreſenta, & le jeune Roy s'opiniâtrant qu'on mît à la voile, il y conſentit artificieuſement, & avec une condition qu'il ſçavoit bien que le Monarque n'étoit pas d'humeur à accepter. *Partons*, dit il, *mais je ne puis tenant la place que je tiens, ſouffrir que le Roy ſoit d'un voyage que la ſaiſon rend ſi perilleux. Je ſuis reſponſable à l'Etat de ſa vie & de ſa perſonne : je ne permettray jamais qu'on l'expoſe aux tempeſtes inévitables dans la ſaiſon où nous entrons.* Le Roy ſe récria fortement contre la propoſition du Duc, proteſtant qu'on ne partiroit point, ou bien qu'il ſeroit du voyage : on en délibera dans le Conſeil, & on conclut à remettre l'affaire au Printemps de l'année ſuivante; mais pour lors elle échoüa par divers malheurs arrivez aux vaiſſeaux du Roy, & par la priſon du Connêtable ſurpris par le Duc de Bretagne ſon ennemi particulier, & ſecret partiſan des Anglois. 1386.

Il y a cependant à douter ſi ce Prince rendit un bon ſervice à ſes amis, en les délivrant d'un peril qui les uniſſoit contre l'étranger, puiſque la tranquillité les diviſa de nouveau. Pendant que les François étoient à l'Ecluſe, Richard avoit aſſemblé ſon Parlement à Londres, qui ne penſa pendant l'orage, qu'à con-

courir avec luy aux moyens de sauver l'Etat du
1386. naufrage dont on le voyoit menacé. Mais la tempête ne fut pas passée, qu'on recommença à se plaindre, & à murmurer contre le Pilote, parce qu'il ne l'avoit pas prévenuë. On compara le regne de Richard avec celuy d'Edoüard troisiéme. On se plaignit de la difference qu'il y avoit entre l'ayeul, qui portoit la terreur jusques dans Paris, & le petit-fils, que les François faisoient trembler jusques dans Londres. On repassoit sur ces temps heureux où les Anglois chargez de dépoüilles, & amenant des Rois captifs, retournoient vainqueurs des campagnes de Crecy & de Poitiers. On déploroit ce changement, dont on accusoit moins la fortune que la mauvaise conduite du Prince, gouverné par d'indignes Ministres qui s'approprioient ses finances. & ne faisoient rien pour sa gloire. On peut juger si le Duc de Gloceſtre entendoit ces discours avec plaisir, & quelles esperances il en conceut, par la ruine prochaine des favoris. Ainsi loin d'éteindre le feu, il y jettoit l'huile & l'entretenoit, se préparant à s'en servir pour executer ses desseins, quand les choses seroient venuës au point où il les conduisoit.

Les esprits étoient dans ce mouvement, quand le Roy demanda de l'argent pour les pressans besoins de l'Etat. Il representa avec force, que quelques secours qu'il eût receu de son peuple, les grandes guerres qu'il avoit sur les bras, avoient épuisé son épargne; qu'il ne se les étoit point attiré par sa faute, qu'il les avoit heritées avec la couronne, & qu'il étoit de l'honneur de la nation de les soûtenir, jusqu'à ce qu'on fût en état d'obliger les ennemis à une paix, où l'Angleterre ne perdît rien de ce que son pere & son ayeul luy avoient si glorieusement acquis. Quelque éloquente que fût la harangue du

Roy,

Roy, on étoit en si mauvaise humeur, que personne n'en fut touché. On luy répondit sechement, que s'il avoit besoin d'argent il en trouveroit suffisamment dans les coffres du Comte de Suffolk, qui s'étoit enrichi des dépoüilles de l'Etat, qu'il n'y en avoit plus ailleurs, & que le Parlement vouloit que le Ministre rendît compte des sommes immenses qui luy avoient passé par les mains. Cette réponse irrita le Roy à un point qui ne se peut dire: il sortit de l'assemblée en colere, & menaça non seulement de s'accommoder avec la France, mais d'en implorer le secours, luy étant encore moins honteux de dépendre d'un Roy étranger, que de ses propres sujets. Son chagrin éclata sur tout contre le Duc de Gloceſtre son oncle, qu'il regardoit comme l'auteur de l'opposition qu'il trouvoit à ses volontez dans son Parlement. Quelques historiens disent, que dans la chaleur de son ressentiment, il donna les mains à une conjuration, qui devoit faire perir ce Prince dans un repas où on l'invita, s'il n'en eût été averti assez à temps pour éviter ce piege. 1387.

Richard fut quelques jours sans aller au Parlement, esperant que son indignation donneroit de la crainte aux députez, & les obligeroit à avoir plus de complaisance pour luy; mais il se trompa. On ne fit rien pendant qu'il fut absent, & on luy fit même entendre que s'il ne revenoit dans un certain temps, l'assemblée avoit droit de se separer. Richard, qui avoit besoin d'argent, fut donc obligé de revenir, & d'écouter ce qu'on avoit à dire contre son Chancelier, dont les malversations se trouverent si énormes, que quelque amitié qu'il eût pour luy, il fut obligé de les avoüer, & de consentir qu'on luy ôtât les sceaux, qu'on donna à Thomas d'Arondel Evêque d'Ely, partisan de Gloceſtre. On ôta en même

temps la charge de grand Treſorier à l'Evêque de
1387. Durham, & on la donna à l'Evêque d'Hereford. Pour adoucir neanmoins un peu le chagrin que donnoit au Monarque la dépoſition de ſes Officiers, on luy accorda de l'argent, & l'on fit preſent à ſa requête de cent mille écus à ſon favori, mais à condition qu'il s'éloigneroit au moins quelques années de la Cour, & qu'il paſſeroit en Irlande, où le Roy luy avoit donné de grandes terres, en le faiſant Duc de cette Iſle. Richard faiſant reflexion que le meilleur moyen de ſe mettre au deſſus de la condition qu'on luy impoſoit, étoit d'avoir l'argent qu'on offroit, receut l'argent & la condition, à deſſein d'employer l'un à s'affranchir de l'autre. Ce qu'il fit en effet bien-tôt. A peine le Parlement ſe fut ſeparé, qu'il fit un voyage au pays de Galles, & y mena ſon favori: le Comte de Suffolk fut de la partie, & fut mieux traité que jamais, le Roy ayant même affecté de le faire manger à ſa table.

Le Duc de Gloceſtre jugea bien par cette conduite du Prince, qu'il falloit des remedes plus forts, pour le guerir de l'entêtement qu'il avoit pour ſes favoris, & que du train que prenoient les choſes, ſans quelque révolution violente, Robert Vere ſeroit long-temps maître. Le Duc étoit demeuré à Londres, où il étudioit les moyens de donner aux affaires un mouvement plus propre à les faire changer, lorſque le peuple de cette ville recommençant à murmurer qu'on continuât à lever ſur les particuliers, au lieu de reprendre ſur les Miniſtres, luy alla demander ſa protection. Ce Prince ravi d'une ſi belle ouverture d'intrigue, ſe réſolut de la pouſſer; mais il diſſimula adroitement ſon intention aux députez, & leur marqua d'autant moins d'ardeur, qu'il en remarqua plus en eux. *Vous vous adreſſez mal*, leur dit-il, *pour trouver la protection que vous cherchez.*

chez. *Je conçois vos plaintes : elles sont justes ; mais je ne suis point assez puissant pour apporter remede à vos maux. Je sçay le rang que je tiens ; mais vous sçavez qu'en ce pays-cy le credit ne suit pas le rang. Je ne refuse pas neanmoins de vous rendre tout le service dont je seray capable, peut être même que je ne vous seray pas inutile, pour peu que vous sçachiez vous aider. Il faut porter vos plaintes à la Cour, parler au Roy, & luy faire entendre, malgré les flateurs qui l'environnent, l'oppression que vous souffrez, pendant qu'un petit nombre de gens, qui gouvernent ses finances, s'elevent sur vos ruines, & s'engraissent de vôtre substance sans aucun profit pour l'Etat. C'est ce que tout le monde voit, & ce que tous les gens de bien déplorent : mais c'est ce qu'il n'y a que vous qui puissiez bien representer. Commencez, on vous appuyera. Le Roy doit venir celebrer la feste de saint George à Windsor : nous y serons mon frere & moy, nous appuyerons vôtre requête, & nos amis se joindront à nous. Faites deux choses. Fortifiez vôtre députation par celle des autres bonnes villes, qui gemissent comme vous. Dressez vos memoires & vôtre requête, dont le but principal doit être d'obtenir qu'on fasse rendre compte, à ceux qui touchent les deniers publics, du mauvais employ qu'ils en font. Vous n'ignorez pas au reste, que quand on fait ces démarches, il ne faut ni mollir, ni prendre le change. Le style de la Cour est de donner des esperances, & de demander du temps. Evitez ce piege, quand vous aurez parlé ne vous rebutez pas, insistez : on ne croira pas vos maux, si vous ne pressez le remede.* 1387.

Le Duc accompagna ce discours d'un air affable & populaire, qui charma cette bourgeoisie. Aussi executerent-ils ponctuellement tout ce qu'il leur avoit insinué. Ils solliciterent les meilleures villes, qui se joignirent volontiers à eux, & chacune d'elles ayant député un certain nombre de ses habitans pour cette negocia-

tion, ils se trouverent tous ensemble à Windsor
1387. au jour qu'on leur avoit marqué. Il leur arriva à point nommé ce que le Duc leur avoit prédit. Ils furent rebutez d'abord, & pour ne leur point donner d'audience, le Roy vouloit partir sur le champ, si le Duc de Gloceſtre & ses amis ne luy eussent representé, qu'il étoit dangereux d'en user ainsi: il les écouta donc. Un homme éloquent nommé Suberi portoit la parole. Il harangua bien, mais long-temps; & la longueur de son discours fournit au Roy un expedient, pour remettre à un autre temps l'affaire dont il s'agissoit. *Mes sujets*, leur dit-il, *ont cela de propre que leurs requêtes sont toûjours longues, & leurs memoires fort embarrassez. Pour examiner les vôtres, il faut prendre plus de temps que je ne puis vous en donner icy, où je n'ay même que la moindre partie de mon Conseil. Je penseray à ce que vous venez de me dire, & si j'ay besoin de vous pour m'éclaircir de quelque point sur cette affaire, je vous feray avertir de vous rendre auprés de moy. En attendant retournez chez vous, & tenez-vous-y en repos jusqu'au Parlement; que j'assembleray l'automne prochain à Westminster. Là je vous écouteray à loisir: cependant ne vous imaginez pas que ceux que je dois gouverner, me gouvernent: mes sujets ne seront point mes maîtres. Je connois mes Ministres, ils me servent; mais ils n'oppriment point mon peuple. Je ne reconnois ni en moy ni en eux que de l'intention droite, & beaucoup de justice.*

A ce mot de Justice, sept des plus ardents éleverent la voix, & s'écrierent. *Ah, Sire, il n'y a rien moins que justice dans vôtre Royaume, sur tout dans l'administration des finances. Vous l'ignorez*, poursuivit un des députez, que les autres laisserent parler, *parce que vous ne vous en informez pas, & que vos flateurs, qui en profitent, n'ont garde de vous en avertir. La justice ne consiste pas seulement à*

faire

faire voler des testes coupables ; mais à gouverner avec équité une multitude de gens de bien, qui gemissent sous le faix des impôts, pendant qu'un petit nombre d'ames venales s'enrichissent de leurs dépoüilles... C'est ce qu'on ne peut plus supporter, & c'est à quoy nous pretendons que sans delay vous mettiez ordre, en faisant rendre compte à ceux qui ont depuis neuf ans le maniement des sommes immenses qu'on a levé en Angleterre, de ce à quoy ils les ont employées. Nous ne les voulons point condamner sans les entendre : nous serons même bien aises qu'ils se justifient ; mais il est du bien de l'Etat que le public en soit éclairci. 1387.

Des paroles si hardies étonnerent le Roy. Le nombre des députez étoit grand. Ils étoient soixante de Londres, autant d'Yorch, & des autres villes à proportion. Richard tout interdit regardoit ses oncles, lorsque le Duc de Gloceſtre luy dit avec une moderation affectée, qu'il ne voyoit rien que de juste en ce qu'on luy venoit de proposer, & qu'il devoit souhaiter luy-même de sçavoir l'employ de ses revenus, puis se tournant vers le Duc d'Yorch : *Qu'en pensez-vous*, luy dit-il, *mon frere, n'êtes-vous pas de mon avis* ? Ce Prince ayant répondu qu'oüy, un grand nombre de Prelats & de Seigneurs s'écrierent tous d'une voix qu'ils étoient de ce sentiment, sans qu'aucun des Ministres & des favoris osât s'opposer à ce torrent. Soit artifice, soit persuasion, le Roy se rendit à tant de suffrages, & parut agir si naturellement, qu'il commit pour examiner les comptables ceux que les députez luy nommerent. Les Ducs d'Yorch & de Gloceſtre furent déclarez chefs de la commission, dont les assises furent assignées à Westminster pour dans huit jours.

L'aversion que le Duc d'Yorch avoit naturellement pour les affaires, rendit le Duc de Gloceſtre tout à-fait maître de la nouvelle Chambre de ju-

stice. Il y pouſſa vivement les choſes. Le Premier qu'il cita fut Simon Burle, ancien Officier, & l'un de ceux qui avoient le plus de part aux affaires. Le Prince de Galles l'avoit aimé, & l'avoit donné à ſon fils. Le Roy luy avoit donné la Jartiere, & avoit voulu qu'il eût l'honneur de porter l'épée Royale devant luy à ſa premiere entrée dans Londres. Il l'avoit envoyé en Allemagne pour negocier ſon mariage avec Anne de Luxembourg fille du Roy de Boheme, & avoit toûjours eu pour luy quelque choſe de plus que de la conſideration. C'étoit aſſez pour être coupable aux yeux du Duc de Gloceſtre. Burle vouloit ſe retirer en Allemagne, où il s'étoit fait beaucoup d'amis: le Duc d'Irlande l'arrêta, l'aſſeurant qu'il n'y avoit rien à craindre, & luy offrant même de luy abandonner la rançon de Pierre de Blois, que le dernier Parlement luy avoit accordée, pour remplacer deux cens cinquante mille livres dont l'infidelité de quelques autres Miniſtres, ſur les ordres deſquels il avoit agi, l'empêchoit de juſtifier l'employ. Il fut mis dans la tour de Londres.

1387.

Les hiſtoriens ne conviennent pas du temps qu'il y perdit la vie; mais il eſt ſeur qu'il l'y perdit malgré les aſſeurances du Duc d'Irlande, malgré les ſollicitations du Roy, les prieres de la Reine, & celles du Comte de Derby: le Duc de Gloceſtre n'ayant pû luy pardonner d'être parent du favori, & encore moins d'en être ami. On cita en même temps Helmen & Trivet, deux des plus vaillans hommes d'Angleterre, uniquement parce qu'ils étoient attachez au Roy. On les accuſa d'avoir vendu Gravelines & Bourbourg aux François, dans la guerre de l'Evêque de Norvik. Helmen s'en juſtifia: Trivet n'en eut pas le temps, étant mort d'une chute de cheval lors qu'il ſe diſpoſoit à paroître.

Le

Le Duc continuoit avec cette ardeur à pourſuivre les Miniſtres du Roy, lorſque les principaux d'entr'eux, craignant que des uns on ne vînt aux autres, & le favori même ne ſe trouvant pas trop à couvert de cette recherche par la haine & la jalouſie perſonnelle que le Duc de Gloceſtre avoit contre luy, ils réſolurent tous enſemble de prévenir leurs ennemis. Le Roy entra dans leurs ſentimens, & ſe retira avec eux à Nottingham. On délibera d'abord ſi on prendroit les armes; mais tout bien conſideré, on jugea plus à propos de tenter les voyes de la juſtice, & de ruiner les factieux par les mêmes moyens dont ils s'étoient ſervis pour s'établir juges des autres. Pour conduire ſeurement cette trame, Treſilien grand Juſticier d'Angleterre fit aſſembler des Juriſconſultes, & leur propoſa dix queſtions, qui ſe peuvent réduire à ces quatre. Si le Roy pouvoit déroger à la commiſſion de Veſtminſter, quoy qu'il ſe fût engagé à ſouſcrire aux arrêts qu'on y porteroit; & ſuppoſé qu'il la pût révoquer comme préjudiciable à l'Etat & à l'autorité Royale, de quelle peine étoient dignes ceux qui en avoient été les auteurs. S'il pouvoit caſſer ſon Parlement, quand il le jugeroit à propos. Si la condamnation du Comte de Suffolk faite dans le dernier n'étoit pas abuſive, & ſi le Roy n'étoit pas en droit de la caſſer quand il luy plairoit. Ces queſtions furent décidées conformément au goût de la Cour, & l'on jugea dignes de mort les auteurs de la commiſſion. 1387.

On ſe préparoit à agir, & Treſilien ſe diſpoſoit à mettre tout ſon art en œuvre, pour embarraſſer en des procés criminels ceux de la faction de Gloceſtre, ſans qu'ils puſſent s'appercevoir qu'on leur en voulût plus qu'à d'autres, lorſque l'Evêque de Londres arriva, & apprit au Roy que le Duc avoit déja été averti de tout ce qu'on tramoit à la Cour

contre luy & contre ſes amis. Cette nouvelle ſur-
1387. prit ; mais on ſe raſſura, quand l'Evêque expliquant au Roy le ſujet qui l'amenoit, luy dit que le Duc luy avoit juré par tout ce qu'il y avoit de plus ſaint, qu'il avoit pour luy tous les ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion qu'un ſujet de ſa qualité devoit avoir pour ſon ſouverain, qu'il ne confondoit point le Prince avec le favori, qu'il haïſſoit le Duc d'Irlande, mais qu'il ſeroit toûjours prêt à donner à leur commun maître des marques d'une fidelité & d'un attachement inviolable. Ce diſcours rendoit le Roy attentif, & l'attention du Prince animoit l'éloquence du Prelat, qui étoit venu en intention d'adoucir les eſprits, & de porter les choſes à la paix ; mais le Comte de Suffolk, qui craignoit cette paix comme le coup de ſa ruine, prit la parole & interrompant l'Evêque, remontra au Roy, que le Duc de Gloceſtre étoit l'ennemi le plus à craindre qu'il eût ; que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit gouverner, & le tenir en tutelle ; qu'il ne s'accommoderoit jamais avec luy, qu'en luy ſacrifiant ſa liberté, ſon autorité, ſes ſerviteurs ; qu'une bonne guerre valloit mieux qu'une ſi mauvaiſe paix, & que quoy qu'il en arrivât, un Roy étoit moins malheureux d'avoir des ſujets rebelles, que de les avoir pour maîtres. L'Evêque perdit patience à ces dernieres paroles, & ſon zele pour le Royaume l'emportant ſur le reſpect qu'il devoit avoir pour le Roy, il ſe tourna vers le Comte, & luy dit imperieuſement. *Taiſez-vous : on doit mieux tenir ſa langue, quand on a merité de perdre la tête. Souvenez-vous que vous y avez été condamné par le Parlement, & que vous ne vivez que par la bonté du Roy.* Le Prince & le Miniſtre furent également offenſez de cette liberté. On ordonna au Prelat de ſe retirer, & de ne plus paroître à la Cour. Ainſi les choſes s'étant aigries de part & d'autre

d'autre plus que jamais, on ne garda plus de mesures, & on laiſſa le procés pour courir aux armes. 1387. Le Roy fit des troupes. Le Duc de Gloceſtre ſe retira à Arringey, & y aſſembla ſes amis. L'horreur d'une guerre civile ſuſpendit quelque temps les animoſitez. Le Roy naturellement bon Prince, & la plus ſaine partie de ſon Conſeil propoſerent les premiers la paix. Le Duc l'accepta. L'on convint de s'aſſembler à Weſtminſter. Le Roy s'y rendit, pendant que ceux de ſes favoris, qui redoutoient le plus les Princes, ſe retirerent au pays de Galles, où le Duc d'Irlande faiſoit ſemblant de ſe préparer à paſſer la mer. L'entreveuë penſa être troublée par un avis que receut le Duc d'une embuſcade qu'on luy dreſſoit. Le Roy s'en juſtifia: on ſe vit. Les abords furent froids, le Roy parla avec aſſez de hauteur aux Princes, les Princes accuſerent les favoris, & jetterent leurs gants pour les défier à vuider leur querelle en champ clos. Les favoris furent moderez, & le Roy promit qu'au premier Parlement il feroit juſtice à tout le monde. Ainſi les eſprits s'adoucirent, & chacun parut ſatisfait. On demanda pardon au Roy, le Roy pardonna, & receut en grace le Duc de Gloceſtre & ſes amis. On ſe ſepara d'accord, le Roy pour aller au pays de Galles dire à-dieu à ſon favori, les Princes pour ſe retirer chez eux. Les gens de bien rendoient graces au ciel de les avoir préſervez des malheurs que traîne aprés ſoy la guerre civile, lorſque tout d'un coup, tout paroiſſant calme, on vit deux armées en campagne, l'une ſous la banniere du Roy, commandée par le Duc d'Irlande; l'autre ſous le nom des Princes, mais en effet, ſous la conduite du Duc de Gloceſtre, dont le Duc d'Yorch, quoy que l'aîné, ne faiſoit que ſuivre les mouvemens.

Les hiſtoriens ne démêlent point la cauſe

d'un changement si subit. Ils racontent même
1387. si differemment & la suite & les circonstances de cette guerre des favoris, qu'il est impossible d'en rien dire de bien certain que l'évenement. Walsingham, que les nouveaux suivent par prévention contre Richard, est indigne de toute croyance sur tout ce qui regarde ce Prince, comme sur beaucoup d'autres sujets. Froissard me paroît plus équitable, outre qu'il est contemporain, & qu'il a connu cette Cour. Il est croyable que le voyage du Roy au pays de Galles rendit sa bonne foy suspecte au Duc, & que ce fut ce qui empêcha les Princes de se separer, & de congedier leurs amis. Dequoy la Cour étant informée, envoya Tresilien à Londres pour espier ce qui s'y passoit. Il y alla déguisé en marchand, & se logea fort prés du lieu où se tenoient les assemblées; mais malgré son déguisement, un écuyer du Duc de Gloceſtre le reconnut, & le défera à son maître, qui sans aucun égard pour le Roy, dont Tresilien étoit fort aimé, luy fit sur le champ trancher la tête.

Un coup si hardi parut au Monarque un outrage à ne pas souffrir, & fit comprendre aux favoris que le Duc de Gloceſtre étoit résolu de ne plus garder de mesures avec eux. Aussi n'en garderent-ils plus avec luy. Le Duc d'Irlande leva des troupes avec l'agrément du Roy, qui luy donna, pour suppléer au peu d'usage qu'il avoit de la guerre, Thomas Molineux Gouverneur de Chêtre, homme de tête & de credit autant que brave & entreprenant. Leur armée étoit composée d'environ quinze mille hommes levez à la hâte, à la tête desquels le Duc d'Irlande se croyant invincible comme un Alexandre, tant il étoit neuf dans le métier, prit hardiment la route de Londres. Les Princes avertis de sa marche firent la moitié du chemin, & s'allerent presenter à luy à quelques

quelques lieuës au deſſous d'Oxford. La Tamiſe étoit entre deux ; mais il y avoit trente ans que les eaux n'avoient été ſi baſſes qu'elles étoient alors, & la riviere ſe trouva gayable. Le Duc de Gloceſtre ne donna pas la peine au Duc d'Irlande de la paſſer : on le vit bientôt à l'autre rive marchant en ordre de bataille, trompettes ſonnantes, & les enſeignes déployées ; ſes ſoldats marquant dans leur contenance une fierté & une ardeur de combattre capable d'intimider les plus braves. Il n'en falloit pas tant pour jetter l'effroy dans l'ame de la molle poupée qui conduiſoit l'armée Royale, c'eſt ainſi que l'appelle Froiſſard ; la ſeule idée du Duc de Gloceſtre, & de la haine implacable qu'il avoit pour luy, le troubla aux approches de ce Prince. Il ſe crut voir entre ſes mains, & abandonné à ſon reſſentiment. Au lieu de combattre, il penſa à fuir ; & il l'auroit fait, ſi deux de ſes amis, auſquels il s'ouvrit du trouble dont il étoit ſaiſi, ne luy euſſent repreſenté qu'il ne riſquoit rien à voir embarquer l'affaire, & que tout étoit perdu pour luy, s'il fuyoit avant le combat ; qu'il ne s'en releveroit jamais, & que chacun croiroit avoir droit d'abandonner à ſon mauvais deſtin un homme qui s'abandonnoit luy-même ; qu'il étoit maître au reſte de ſe poſter dans un lieu ſeur, & d'où ſans riſque il pourroit obſerver le mouvement de la fortune entre les deux armées ; qu'en cas de malheur, le deſordre d'une déroute cacheroit la honte de ſa fuite, & en aſſeureroit le ſuccés, qu'il ſeroit le dernier en peril, & qu'il ne tiendroit même qu'à luy de le prévenir, en ſe retirant de bonne heure, ſans que beaucoup de gens s'en apperceuſſent. Le Comte de Suffolk & Goulouffre, qui firent cette remontrance au Duc, n'avoient gueres moins peur que luy ; mais conſervant plus de raiſon, ils firent tant qu'ils le perſuadérent. Ils le menerent même par les rangs 1388.
pour

pour exhorter les soldats à bien faire, quand Molineux les eut rangez en bataille : puis se postant avec luy sur une éminence, ils virent commencer le combat, ou pour mieux dire la déroute. Car presque personne, hors Molineux, ne tint ferme devant les Princes. Tout plia d'abord, & prit la fuite. Le Duc de Gloceſtre empêcha le carnage, & cria qu'on donnât quartier à ceux qui mettroient les armes bas ; réſolu neanmoins de n'en point faire à ceux des favoris qui luy tomberoient entre les mains. Le petit Beauchamp & Salbery eurent ce malheur, & y perdirent la vie. Brambre pris au pays de Galles quelque temps aprés eut le même sort. Molineux, qui s'étoit retiré le dernier, fut tué à l'entrée de la riviere. Les autres se sauverent avec le Duc d'Irlande. On crut long-temps qu'il avoit peri en passant la riviere à la nage, parce qu'on trouva sur le rivage son cheval, son casque & ses gantelets, habillement qui l'embarrassoit, & qui n'étoit pas fait pour luy ; mais on apprit depuis que s'étant déguisé, il étoit passé en Ecosse, & de-là à Dordrecht en Hollande, d'où le Duc de Baviere l'ayant chassé, il s'étoit retranché vers Utrech, de-là en France, où malgré la protection de Charles VI. les menaces du Seigneur de Coucy, dont il avoit répudié la fille, luy donnant de l'inquietude, il alla mourir à Louvain peu d'années aprés qu'il s'y fut retiré. Richard l'aima si constamment qu'aprés sa mort il fit apporter son corps avec beaucoup de pompe en Angleterre, assista lui-même à ses funerailles, & ayant fait ouvrir sa biere avant qu'on le mît dans le monument qu'il luy avoit fait faire à Coolne, il le considera long-temps, & fit voir par ces témoignages de tendresse qui ne trompent point, que tout jeune & tout Roy qu'il étoit, il étoit bon & sincere ami.

1389.

Avant que de pleurer sa mort, il avoit pleuré sa disgrace, & en avoit paru si inconsolable, qu'on

qu'on eut toutes les peines du monde à le faire revenir à Londres, où les Princes victorieux l'invitoient, l'asseurant qu'il n'y trouveroit que beaucoup de respect pour sa personne, & une grande soumission à ses ordres. Guillaume de Courtenay Archevêque de Cantorbery, fut député pour porter ces paroles. Le Roy refusa d'abord de le voir; mais la perseverance du Prelat à frapper à la porte la luy fit ouvrir. Ses airs insinuans & respectueux frayerent le chemin à son éloquence. Quand on l'eut vû, on l'écouta volontiers: & quand on l'eut entendu, on fut convaincu que ce qu'il disoit étoit vray. Le Roy concevoit bien qu'il importoit au bien de l'Etat & de ses affaires qu'il allât se montrer dans la capitale, aprés ce qui venoit de se passer; qu'il profitât du desir que le peuple avoit de l'y voir, & de la disposition où étoient les Grands de réparer, par l'obeïssance qu'ils vouloient rendre à sa personne, leur indocilité à porter l'odieux joug de ses favoris. Le Roy, dis-je, concevoit tout cela, & la maniere vive, dont l'Archevêque le luy representoit, le touchoit. Mais quand il s'agissoit de conclure, mille souvenirs fâcheux l'aigrissoient tout de nouveau; le sang de ses amis luy demandoit justice, & il croyoit se devoir à luy-même une vangeance exemplaire de tant d'outrages faits à la Majesté Royale. Il fut long-temps dans l'incertitude, tantôt penchant, par les raisons que le Prelat luy apportoit, au retour facile & paisible auquel les Princes l'invitoient, tantôt meditant les moyens de ne retourner que les armes à la main, & en état de punir ceux qui luy avoient fait tant d'injures. Aprés une longue agitation, son bon naturel, l'état de ses affaires, les raisons de l'Archevêque, les prieres de la Reine, les sollicitations de ses domestiques, luy firent prendre le parti de la moderation, qui étoit le seul bon à prendre dans l'état où étoient les choses. Il se mit 1389.

en

en chemin & arriva à Londres, où il fut receu avec
1390. des honneurs & des témoignages d'affection, qui adoucirent beaucoup l'amertume de cœur où il avoit été jusques-là, & ne contribuerent pas peu à effacer de son esprit le souvenir des chagrins passez.

Le Duc de Gloceſtre ne voyant plus autour du Roy cette troupe de favoris qui l'avoient éloigné des affaires, crut que la neceſſité l'en rendroit maître, & qu'un jeune Prince accoûtumé à s'en décharger ſur autruy, ſeroit bien aiſe de trouver en luy un homme au deſſus de l'envie capable de gouverner l'Etat. Mais cependant tout jeune qu'étoit le Roy, il n'eut pas la foibleſſe d'élever ſur les ruines de ſes amis celuy qui en étoit l'auteur. Pour avoir la paix il luy fit des graces, il luy donna des penſions, des charges mêmes, & quelquefois certaines negociations à conclure, où il luy marquoit ſon chemin; mais pour le gouvernement de l'Etat, il ne luy en faiſoit de part qu'autant que ſon rang & la bienſeance demandoient qu'il luy en fit. Peu de temps aprés qu'il fut majeur, ayant convoqué ſon Parlement, il y entra avec grande pompe, & un air de réſolution qui tint tout le monde attentif. S'étant aſſis, il regarda tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée, & commença par leur demander quel âge ils croyoient qu'il avoit. A quoy pluſieurs ayant répondu qu'il avoit vingt-un an paſſez: *Si cela eſt*, repliqua-t'il, *je ſuis en âge de prendre moy-même la direction de mes affaires. Pour être Roy je ne ſuis pas de pire condition que les autres.* Il dit ces mots d'un ton ſi ferme, & qui ſentoit ſi bien le maître, que tout le monde baiſſa la tête, & avoüa qu'il avoit raiſon. Il ne tarda pas davantage à exercer l'auto-
1391. rité d'un Roy majeur & hors de tutelle. Dés-lors il caſſa pluſieurs officiers qu'on luy avoit donné malgré luy durant ſa minorité, & éloigna de ſon

Con-

Conſeil nommément le Duc de Gloceſtre. Ce coup de hauteur fut ſuivi d'un autre. Le Duc de Lancaſtre étoit de retour, non conquerant de la Caſtille, où les chaleurs & les maladies avoient preſque ruiné ſon armée, mais y ayant pourtant aſſez bien fait ſes affaires, par un traité avantageux qu'il avoit conclu avec Jean en luy donnant en mariage celle de ſes filles qui avoit droit de luy diſputer la couronne. Soit pour gagner ce Duc, ſoit pour s'en défaire, Richard luy avoit donné la Guyenne pour en joüir luy & ſes deſcendans ſans autre condition que du ſimple hommage; mais les Gaſcons s'y étant oppoſez, ſous pretexte que cette alienation mettoit l'Angleterre en danger de perdre ſon droit ſur cette Duché, la donation fut révoquée. Le Duc de Gloceſtre fut celuy qui ſe donna le plus de mouvement pour empêcher cette révocation, aimant le Duc de Lancaſtre comme ſon frere, & le ſouhaitant éloigné comme un obſtacle à ſes deſſeins. Le Roy eut peu d'égard à ſes ſollicitations, & regardant le bien de l'Etat fit agréer à l'intereſſé qu'il retirât une parole dont il n'avoit pas aſſez prévû les ſuites. Quelques Princes Irlandois, de ceux qui n'avoient point encore ſubi le joug de la domination Angloiſe, ruinant par des courſes frequentes les terres qui y étoient ſoumiſes, Richard avoit d'abord réſolu d'y envoyer le Duc de Gloceſtre avec de grandes forces pour leur faire la guerre, & l'avoit déja averti de ſe préparer à cette entrepriſe; mais y ayant plus meurement penſé, & jugeant vray-ſemblablement qu'il ne pouvoit ſans imprudence donner le commandement d'une armée à un homme ſuſpect & toûjours mécontent, il changea de deſſein, & voulut entreprendre luy-même cette expedition. Il y eut de grands ſuccés. Quatre de ces Princes ſe ſoumirent à luy, & il auroit achevé la conquête, ſi les deſordres qui les Wicleſiſtes

1392.

1393.

fiſtes cauſerent à Londres en ſon abſence n'euſ-
1394. ſent point hâté ſon retour. Il étoit veuf ; la Reine étoit morte un peu avant qu'il paſſât la mer : le Duc de Gloceſtre n'omit rien pour luy faire épouſer ſa fille : toute ſa caballe s'y intereſſa ; mais il eut encore le chagrin de voir échaper une ſi belle occaſion de s'approcher du trône, & d'être à portée de mettre la main au timon. Pour com-
1395. ble dépit, il vit le Roy réſolu à s'allier en France, & à faire la paix avec cette Couronne. Ce Prince haïſſoit plus les François qu'il ne convient à un homme de cette naiſſance de haïr une nation ennemie. Les ames nobles ſont au deſſus de ces averſions populaires, & celle qu'on attribuë aux Anglois à nôtre égard eſt plus du peuple que des perſonnes de qualité. Le Duc de Gloceſtre portoit ſi loin cette haine, que quelques hiſtoriens écrivent, qu'il ſe réjoüit de leur défaite à la journée de Nicopoli, quoy qu'ils combattiſſent contre les infidelles. Auſſi mit-il tout en uſage pour
1396. traverſer la paix que Richard traitoit depuis longtemps avec eux, & encore plus le mariage qu'il réſolut de contracter avec Iſabelle fille du Roy Charles. Il y travailla en vain. A la verité la paix parut impratiquable par l'obſtacle invincible qu'y mettoit toûjours la reſtitution de Calais & la ſouveraineté de Guyenne ; mais au défaut de la paix Richard conclut une treve de trente ans avec Charles, & vint en France épouſer ſa fille, qui avoit à peine atteint l'âge d'avoir aſſez l'uſage de raiſon pour conſentir à être Reine.

On ne peut dire lequel des deux outra le plus le Duc de Gloceſtre, ou du mariage, ou de la paix. Quoy qu'en public il fût obligé de diſſimuler, & de prendre part aux feſtes & aux réjoüiſſances ſolemnelles qui ſe firent à cette occaſion : quoy que même, à ce que quelques-uns écrivent, il eût receu de grandes ſommes d'argent,

&

& une promesse que son fils seroit fait Comte de Vorchestre, pour adoucir un peu son chagrin; il n'en pût être assez le maître pour ne le pas faire éclater. Il en parloit à tout moment, & il en parloit toûjours en des termes si aigres & si outrageux au Roy, que ceux qui l'entendoient jugeoient bien qu'il n'en demeureroit pas aux paroles. 1396.

En effet: des paroles il passa bientôt aux cabalbles, à la sedition, & aux conjurations ouvertes. Il commença par insinuer adroitement aux habitans de Londres, que la guerre de France étant finie, ils devoient être exempts des subsides qu'on avoit coûtume de lever sur eux; qu'il en falloit demander l'exemption, & qu'on ne pouvoit sans injustice leur refuser ce soulagement. Il poussa la chose si loin, que la ville députa au Roy pour luy demander cette décharge, & qu'il fallut que le Roy usât de beaucoup de menagement pour la contenter sans s'appauvrir. Plus les choses alloient en avant, moins le Duc gardoit de mesures avec luy. Cette premiere intrigue luy ayant mal réüssi, il en forma une autre encore plus propre à exciter la révolte, & capable d'attirer au Roy la haine de toute la nation. Le Comte de Saint-Pol étant allé de la part du Roy Charles son maître visiter les nouveaux mariez, il se répandit un bruit que ce Prince, qui avoit épousé une sœur uterine du Roy d'Angleterre, étoit allé traiter avec luy de la reddition de Calais. Quelques-uns disent que le Duc de Gloceſtre fut luy-même auteur de ce bruit & tous conviennent que s'il n'en fut pas l'auteur il en sceut si bien profiter pour faire des affaires au Roy, qu'il luy suscita une seconde députation non seulement de la capitale, mais de plusieurs autres villes du Royaume, pour s'éclaircir avec luy sur ce point; se flatant sans doute qu'en le fatigant ainsi par les remontrances importunes

portunes d'un peuple inquiet & ombrageux, il
1396. impatienteroit le Monarque & l'engageroit à des réponſes qui mutineroient les ſujets.

La moderation de Richard, & les ſermens qu'il fit au peuple de la fauſſeté du bruit qui couroit, luy firent encore éviter ce piege, & obligerent le Duc de Gloceſtre à prendre des moyens plus prompts & plus aſſurez pour le perdre. Il n'en trouva point de meilleur que de ramaſſer les débris de ſon ancienne faction. Bien des gens s'en étoient retirez, ou pour vivre en repos, ou pour faire leur devoir. La plûpart des Princes du ſang, las des partialitez, étoient contens de la part que le Roy leur donnoit à ſon amitié & à ſes conſeils. Les Comtes de Saliſbury & de Northumberland s'étoient attachez à luy: le grand Mareſchal étoit devenu ſon confident. Nonobſtant cela il reſtoit encore aſſez de gens attachez au Duc de Gloceſtre pour faire revivre ſon parti. Le Comte de Derby avoit toûjours d'étroites liaiſons avec luy. Les Comtes d'Arondel & de Warwick luy étoient entierement dévoüez. Le frere du premier, qui étoit alors Archevêque de Cantorbery étoit toûjours dans ſes interêts, & le peuple dont il étoit l'idole ne luy pouvoit manquer au beſoin. Ainſi il ſe flata aiſément que les mêmes mains, qui avoient abbatu la puiſſance des favoris, pourroient renverſer le trône du Prince.

Il commença par chercher quelqu'un qui fût propre à remplir cette place, ou pour mieux dire à l'occuper. Car quelque pretexte qu'il prît du mauvais gouvernement de Richard pour demander un Roy qui gouvernât mieux, il vouloit moins un Roy qui gouvernât, qu'un homme qu'il pût gouverner. Dans cette penſée il jetta les yeux ſur Roger Comte de la Marche, fils d'Emond de Mortemer & de Philippe fille unique de

Lion-

Lionnet Duc de Clarence, l'aîné aprés le Prince de Galles, de tous les fils d'Edoüard III. & par conſequent heritier de la Couronne, comme le Parlement même l'avoit déja déclaré, en cas que Richard n'eût point d'enfans. Cette raiſon, & l'humeur du Comte pacifique, timide, né ſans ambition, & autant qu'il paroît avec peu de merite, ne fit pas balancer le Duc à luy propoſer d'avancer le temps, de monter ſur un trône auquel ſa naiſſance & les loix de l'Etat luy donnoient droit: l'aſſeurant qu'un puiſſant parti étoit formé pour l'y élever. Mais le ſedetieux Duc n'avoit pas prévû que les mêmes raiſons qu'il avoit de faire cette propoſition au Comte, obligeroient le Comte à la rejetter, & qu'un homme timide, & peu empreſſé de regner, ne voudroit pas acheter par un crime, qui l'expoſoit à tant de dangers, un trône dont il étoit heritier. En effet Roger eut horreur des deſſeins pernicieux de ſon oncle, & quoy qu'il ne le témoignât pas ſur le champ, pour ne luy pas donner des ombrages capables de ſe l'attirer, ſa prompte retraite dans les terres qu'il avoit au pays de Galles, & les froides réponſes aux lettres qu'il receut du Duc là-deſſus, ôterent toute eſperance à ce Prince de réüſſir de ce côté-là. Auſſi n'étoit-ce pas le point capital de ſon entrepriſe. Perſuadé qu'il trouveroit aiſément une tête pour porter la couronne, quand il l'auroit une fois ôtée de deſſus celle de Richard, il ne penſa plus qu'à ſoulever le peuple & les Grands contre luy. Il ne s'en cachoit preſque plus. Il diſoit hautement que Richard étoit incapable de regner, qu'il falloit l'enfermer, & malgré luy renouveller la guerre contre la France, avec laquelle il avoit fait une ſi nuiſible alliance. Si les bruits qui couroient étoient vrais, comme on en aſſeura le Roy, ce que le Duc diſoit tout haut étoit une conjura- 1397.

juration ſecrete faite entre luy & le Comte d'A-
1397. rondel, le Comte de Warwik & pluſieurs autres. Il ne faut pas s'étonner, qu'elle ait été ſupprimée par l'annaliſte Anglois, & omiſe par ceux qui l'ont ſuivi : pour luy, il a vêcu ſous les Rois qui détrônerent Richard, écrivant ſon hiſtoire avec un eſprit partial, il a voulu rendre odieuſe la punition que ce Prince fit des coupables. Froiſſard auteur contemporain, & plus croyable ſur un fait, où il ne paroît pas avoir eu d'interêt à déguiſer la verité, rapporte tout au long cette conſpiration. Les Ducs de Lancaſtre & d'Yorch, à qui le Roy en fit ſes plaintes, le raſſeurerent ſur l'humeur bruſque & turbulente de leur frere, diſant que ſouvent la colere le faiſoit parler autrement qu'il ne penſoit, & que les bruits qui couroient de luy étoient les effets de quelques paroles inconſiderées, que le chagrin luy auroit fait dire, & auſquelles ſon cœur n'avoit point de part.

Par malheur pour le Duc de Gloceſtre tout le monde n'en jugea pas de même. Il y avoit dé-ja quelque temps que le Comte de Saint-Pol, qui avoit épouſé Jeanne Holland ſa ſœur de mere l'étant venu complimenter de la part du Roy Charles ſon maître, luy avoit repreſenté dans un entretien qu'il avoit eu avec luy là-deſſus, les conſequences d'une tolerance exceſſive à l'égard de ſemblables eſprits, & tranchant net ſur le Duc de Gloceſtre, luy avoit dit que jamais un Prince ne ſe défait trop tôt de tels ſujets ; que la choſe étoit perilleuſe, mais que peril pour peril, un homme ſage doit commencer par éloigner le plus preſſant.

Ces paroles avoient fait impreſſion ; mais Richard naturellement bon, avoit peine à ſe déterminer où il s'agiſſoit de faire mourir un oncle, & d'exercer une juſtice, qui ne pouvant

être

être accompagnée des formalitez ordinaires devoit passer pour cruauté. Il balançoit encore, 1397.
quand deux choses luy firent enfin prendre son parti. La premiere fut l'éloignement des Ducs de Lancastre & d'Yorch, qui s'étoient retirez de la Cour sous pretexte d'aller chasser, mais en effet pour éviter de se trouver entre leur Roy & leur frere, dont ils prévoyoient bien que la haine mutuelle ne tarderoit gueres à éclater, sans qu'ils y pussent apporter remede. La seconde fut les remontrances que les amis de Richard luy firent sur l'importance de prévenir au plûtôt les mauvois desseins des conjurez. Jean Holland Comte d'Huntinghton son frere Uterin qu'il aimoit beaucoup, & depuis long-temps ennemi particulier du Duc de Glocestre, le pousa vivement là-dessus, & tous ensemble luy persuaderent d'asseurer sa couronne au prix de la tête d'un homme, qui ne se cachoit presque plus des cabales, qu'il faisoit contre luy.

Le sort étant jetté, Richard concerte l'execution de l'entrepriſe avec son frere & le grand Mareschal, & ils conviennent tous trois d'aller comme en chassant vers Plaskley, maison de campagne du Duc, de trouver un pretexte pour l'en tirer, de luy dresser une embuscade prés de la Tamise sur le chemin de Londres, de faire tenir un vaisseau à l'anchre préparé pour mettre à la voile, de l'y embarquer, de le faire passer sous bonne & seure garde à Calais, où le grand Mareschal qui en étoit gouverneur, prendroit soin de le conduire luy-même.

La chose fut executée de point en point selon ce projet. Le Roy sortit de Londres avec ces deux Seigneurs, comme pour aller à un rendez-vous de chasse. Les gens qu'on avoit choisi le suivirent, il les plaça au lieu marqué, & s'étant rendu en chassant aux environs de Plaskley en-

viron les cinq heures, le Comte d'Huntinghton
1397. l'y alla annoncer, & il y arriva un moment aprés. Le Duc ne se défiant de rien, & ne soupçonnant autre chose dans le dessein du Roy que ce qui y paroissoit, se plaignit agreablement du Comte d'Huntinghton de ce qu'il ne l'avoit pas averti assez tôt de l'honneur qu'il dévoit recevoir, & de l'avoir laissé surprendre. Aprés les premiers complimens, on servit à souper au Roy, qui feignant de vouloir retourner à Londres cette nuit-là même, pria le Duc de faire seller ses chevaux, & de l'accompagner jusques-là pour assister à un Conseil, où il s'agissoit, disoit-il, d'une requête que les habitans de cette ville luy devoient presenter. Le Roy luy fit cette proposition d'un air si naturel, que le Duc ne soupçonna rien, & qu'aprés le souper il monta à cheval avec huit seulement de ses domestiques pour accompagner le Roy. Ils marcherent en s'entretenant jusqu'à l'endroit de l'embuscade où Richard piquant son cheval, & s'éloignant à toute bride suivi du Comte d'Huntington son frere, laissa le Duc environné de la troupe du grand Mareschal, qui l'arrêta de la part du Roy, le conduisit par la Tamise au vaisseau qu'on luy avoit préparé, le mena à Calais, & l'y enferma.

Pendant que le grand Mareschal passoit la mer avec son prisonnier, le Roy fit arrêter à Londres les Comtes d'Arondel & de Warwick, avec quelques autres soupçonnez d'être de leur conspiration & fit publier que ces Seigneurs n'avoient point été mis en prison pour des rebellions pardonnées, mais pour de nouvelles cabales dont il rendroit compte au prochain Parlement.

Ce Parlement luy fut si favorable, que sans exiger qu'il rendît compte du nouveau crime de ses prisonniers, on cassa à sa requête l'ancienne

cienne amnistie, & on condamna à la mort les deux Comtes, dont le premier fut executé, le second, qui trouva des amis assez puissans auprés du Roy pour faire commuer sa peine, fut exilé dans l'isle de Wich, quelques-uns disent dans l'isle du Man, pour garder prison perpetuelle. L'Archevêque de Contorbery fut condamné à sortir du Royaume. S'il fallut un peu rafiner pour trouver un crime digne de ce châtiment dans un Prelat, qui paroissoit avoir d'ailleurs de grandes vertus, la suite de sa vie fit voir, quoy qu'en disent les auteurs Anglois, presque toûjours favorables aux rebelles, qu'on ne s'en défioit pas en vain, & qu'avec cette apparence de grandes vertus, il étoit dans le fond capable d'un grand crime. Toute l'Angleterre étoit attentive à ce qui arriveroit du Duc de Gloceſtre, lors qu'on apprit qu'il étoit mort. On disoit chez le Roy qu'il étoit mort d'une subite apoplexie; mais on sceut bientôt que ce malheureux prince avoit fini par une mort violente une vie turbulente & inquiete. On n'a pas sceu déterminément quel fut le genre de son supplice. Quelques-uns disent qu'on l'étrangla lors qu'il alloit se mettre à table, d'autres qu'on l'étouffa sous des coëttes. Il avoit eu la précaution de se confesser ce matin-là même au Prêtre qui luy avoit dit la Messe, plus veritablement penitent que le Comte d'Arondel n'étoit martir, comme le voulut faire passer la populace d'Angleterre, qui luy attribua des miracles, ainsi qu'elle avoit fait autrefois au Comte de Montfort sous Henri III. & au Comte de Lancastre sous Edoüard II. morts pour une cause à peu prés semblable. 1397.

Cet évenement tragique excita des mouvemens extraordinaires dans l'esprit de tous les Anglois. Outre la compassion generale qu'on a de tous les malheureux, particulierement de

ceux de ce rang, lors même qu'ils ont merité
1397. leurs malheurs ; deux sortes de gens se trouvoient interessez à cette mort, le peuple qui perdoit son appuy, & un chef toûjours disposé à favoriser ses revoltes. Mais sur tout les Princes du sang regardoient ce châtiment comme une injure faite à leur rang, & un exemple de dangereuse consequence pour la seureté de leurs personnes. Aussi n'en eurent-ils pas plûtôt appris la nouvelle, qu'ayant ramassé à la hâte ce qu'ils purent de gens affidez, ils vinrent à Londres, où malgré les défenses du Roy, le peuple leur ouvrit les portes.

Ce Prince avoit pris des précautions, qui luy laissoient assez peu de lieu d'apprehender les suites de cette émotion. Il avoit une forte garde avec laquelle il se retira à Ethlem, l'une de ses maisons environ à quatre milles de Londres, où il avoit une armée fidelle de gens levez dans le Comté de Chestre, dont le peuple avoit toûjours eu pour luy un attachement particulier. De plus le Comte de Ruthland qui avoit suivi son pere à Londres, étoit toûjours de ses amis, & il étoit bien persuadé, qu'il employeroit tous ses offices à calmer les esprits. En effet, le Comte qui apparemment ne s'étoit joint aux autres Princes que dans cette veuë, ne manqua pas dés qu'il fut dans Londres à travailler de tout son pouvoir à la réünion des esprits. Il laissa passer les premiers mouvemens, qui sont toûjours tumultueux, & dans lesquels on ne se proposoit rien moins, que de demander la tête du grand Marêchal, & celle du Comte de Hunthington, frere uterin du Roy. Cette premiere ardeur s'étant rallentie, par la difficulté qu'on prévit à obtenir ce qu'on proposoit, d'un Roy qui avoit les armes à la main : le Comte de Rutland commença à parler tantôt aux Princes, tantôt au peuple, & comme

les

les deux chefs du parti étoient l'un son pere, l'autre son oncle, leur parlant avec liberté, il leur representa qu'aprés tout le Prince malheureux étoit coupable; que contre la volonté du Roy, il avoit fait tous ses efforts pour rompre la treve avec la France; qu'il avoit soulevé le peuple, & conspiré contre son souverain, qu'au reste ce n'étoit pas une chose aussi aisée qu'on s'imaginoit, que de donner la loy à un Monarque armé, & qui se voyoit soutenu de toutes les forces de delà la mer; que le Roy Charles son beau-pere étoit interessé à le soutenir; qu'ainsi & les Princes & le peuple, au lieu de se vanger de luy, courroient risque de s'attirer les derniers effets de sa colere, & d'envelopper l'Etat dans leurs ruines, par les affreuses suites d'une guerre civile. 1397.

Ces remontrances faites à propos, & par une personne agreable, furent favorablement écoutées: & comme d'un côté le Duc de Lancastre n'avoit point de mauvaises intentions contre la personne du Roy, & que le Duc d'Yorck étoit naturellement pacifique, ils donnerent les mains à un accommodement, auquel le Roy de son côté consentit d'autant plus volontiers, qu'on ne luy demanda autre chose, que de prendre les conseils du Duc de Lancastre dans l'administration des affaires, article qu'on prévoyoit bien qu'il n'observeroit qu'autant qu'il luy plairoit, personne n'étant en état de l'y contraindre, quand les Princes auroient un fois quitté les armes.

C'est ce qui arriva en effet. Jamais Prince ne se vit plus maître, que Richard le fut depuis cet accord. Tout plia devant luy, même le Parlement, qui s'étant assemblé à Schrewbury au commencement de l'an mil trois cens quatre-vingt-dix-huit, luy passa tout ce qu'il voulut, jusqu'à casser & annuller les actes du Par-

lement de Westminster en l'année mille trois
1398. cens quatre-vingt un durant sa minorité, parce qu'ils mettoient à son autorité des bornes qu'il n'y vouloit plus souffrir. On fit plus: afin de mieux marquer la complaisance qu'on avoit pour luy, on nomma à sa requête des Commissaires, auxquels le Parlement donna tout son pouvoir pour terminer les affaires qui naîtroient durant l'intervalle des prorogations. Le Roy obtint depuis du Pape des Bulles d'excommunication contre ceux qui entreprendroient de donner atteinte aux actes de ce Parlement, qu'il termina par une amnistie, & par la distribution qu'il fit de quelques titres à ceux de ses courtisans qu'il vouloit ou récompenser ou gagner. Il fit entre autres cinq nouveaux Ducs: le Comte de Derby Duc d'Hereford, le grand Mareschal Duc de Norfolch, le Comte de Ruthland Duc d'Albemarle, le Comte Kent Duc de Surrey, le Comte de Hunthington Duc d'Excester, auxquels pour comble de gratification il distribua une partie des confiscations, qui luy étoient venuës par la mort du Duc du Gloucestre & de ses complices.

La fortune luy parut si favorable, qu'elle luy presenta occasion de se défaire sans violence du seul de ses sujets qui sembloit luy pouvoir causer de l'embarras. Ce dangereux homme étoit le nouveau Duc d'Herefort, que l'histoire continuë d'appeller de son premier nom de Comte de Derby. Ce Prince né avec toutes les bonnes qualitez du Duc de Lancastre son pere, en eût eu aussi la fidelité & l'attachement à son Roy, si le Duc de Gloucestre son oncle n'eût point corrompu son bon naturel, par les maximes de la liberté publique, & par l'aigreur qu'il luy avoit inspirée contre le gouvernement present. Il s'étoit fait une si grande habitude d'en parler & de s'en plaindre, qu'il ne pouvoit plus s'en taire, non

pas

pas même depuis sa reconciliation de Londres, & les graces qu'il avoit receuës au Parlement de Schrewbury. Le Roy n'avoit pas ignoré les liaisons de ce Prince avec le Duc de Gloceſtre : mais la conſideration qu'il avoit pour le Duc de Lancaſtre ſon pere, lui avoit fait prendre le parti de diſſimuler ce qu'il en ſçavoit, & de gagner par ſes bienfaits un homme qu'il ne vouloit pas perdre. 1398.

Il apprit bientôt qu'il y avoit mal réüſſi, par un entretien, que le Comte eut avec le grand Mareſchal touchant la conduite du Prince, & le gouvernement de l'Etat. Il y a peu de vray-ſemblance à ce qu'ont écrit les flateurs du Comte, pour rendre le Roy odieux, que le ſujet de cette converſation ne fut qu'un avis, que le Comte pria le grand Mareſchal, comme confident du Monarque, de luy donner ſur le mauvais choix de ſes favoris, & le mépris qu'il faiſoit des Princes. En ce temps-là aucun des Princes n'étoit éloigné des affaires, puiſque les Ducs de Lancaſtre & d'Yorck étoient tous deux des Commiſſaires nommez par le dernier Parlement à la ſollicitation du Roy, & que Richard n'avoit gueres alors ni pour Miniſtres ni pour amis, que des gens d'une qualité diſtinguée. Il eſt plus probable, & ainſi le diſent communément les hiſtoriens, que l'entretien dont il s'agit roula ſur des paroles chagrines, inconſiderément échapées au Comte de Derby contre le Roy, dont la conduite ne luy plaiſoit pas. Quoy qu'il en ſoit, le rapport trop fidelle que le grand Mareſchal en fit au Monarque, le picqua vivement contre le Comte, & il ne pût s'empêcher de s'en expliquer d'un ton, qui marquoit ſon reſſentiment. Le Comte nia tout, & comme le Mareſchal s'étoit engagé de le luy ſoûtenir, ils en vinrent en preſence du Roy même, à des paroles offenſantes, & ſelon la coûtume

tume du temps, des paroles ils passerent au défi,
1398. chacun s'offrant de soûtenir la verité de ce qu'il avançoit, les armes à la main, & dans un combat singulier, que par un abus également contraire à la Religion & au bon sens, les loix humaines, & les Souverains autorisoient en ces rencontres.

Il parut que le Roy ne fut pas trop fâché d'avoir trouvé cette occasion de se défaire d'un chef de parti, capable de succeder au Duc de Glocestre. Le Duc de Lancastre s'en apparceut bien, & quoy que l'honneur ne luy permît pas de s'en expliquer de paroles, il laissoit voir sur son visage un extrême chagrin.

Le Roy neanmoins, quelque consideration qu'il eut pour luy, ne changea point les mesures prises pour tâcher de se défaire du Comte de Derby par la voye du combat: jusqu'à ce qu'il eut trouvé un autre expedient, qui dans le fond convenoit mieux à son humeur naturellement douce & ennemie de la violence. Ce ne fut même que fort tard, que cet expedient luy vint dans l'esprit, ou luy fut suggeré par quelque autre. Les deux Champions étoient entrez en lice, & le Roy avoit pris sa place, environné de ses Courtisans, pour être spectateur du combat: le Comte s'avançoit déja, & le grand Mareschal témoignoit par la fierté de sa contenance, qu'il ne seroit pas long-temps immobile, lors qu'on leur cria, *Arrête*. Alors le Roy ayant appellé quelques uns de ses confidens tint un espece de Conseil, dont l'issuë fut que pour épargner le sang, le combat seroit changé en exil, perpetuel pour le grand Mareschal, & de dix ans seulement pour le Comte. Ainsi le Roy sceut habilement se conserver tout l'avantage qu'il tiroit de ce démêlé, en éloignant un homme incommode, & ménager le Duc de Lancastre,

caſtre, en épargnant à ſon fils le riſque d'un combat toûjours hazardeux. Le grand Mareſchal ſembla ſeul avoir perdu dans ce temperament; qui n'en étoit plus un pour luy par l'inégalité qu'on mettoit entre luy & ſon adverſaire, de laquelle il eſt étonnant que l'hiſtoire ne rapporte point la cauſe. Il y a apparence que le Roy qui l'aimoit, & qui en avoit receu des ſervices importans, luy fit entendre qu'étant maître de luy faire grace quand il luy plairoit, des deux exils, le perpetuel ſeroit le plus court. En effet, je trouve dans un hiſtorien celebre qu'il ſouffroit impatiemment l'abſence de ce Seigneur, & qu'il penſoit à le rappeller dés la premiere année de ſon exil, ſi l'état de ſes affaires l'eût permis, & que la mort du grand Mareſchal, qui ſelon la plûpart des écrivains mourut à Veniſe cette même année, n'eût point prévenu ſes deſſeins. 1398.

Il parut que la maiſon de Lancaſtre ſe tint obligée de la conſideration qu'on avoit eu pour elle en cette rencontre, la reconnoiſſance qu'elle en témoigna luy en attira une nouvelle marque. Le Comte ayant choiſi la France du conſentement des deux Rois, pour ſa demeure durant ſon exil, prit congé de Richard d'un air ſi ſoumis, que le Monarque voulant mettre le comble à la grace qu'il luy avoit faite, peut-être auſſi préparer les voyes à celle qu'il avoit deſſein de faire à ſon ennemi, abregea de quatre ans ſon banniſſement.

La triſteſſe publique qu'on vit dans Londres au départ du Comte de Derby, montra combien ſon éloignement affermiſſoit l'autorité Royale. Plus de quarante mille ames ſortirent de la ville pour le conduire, & faiſoient retentir par tout ces paroles, qui marquoient leur regret: *Ah brave Comte, nous abandonnez-vous? jamais ce pays n'aura de joye, que vous n'y ſoyez de-retour.*

1398. En effet: ce Prince ne fut pas hors du Royaume, que tout plia sous les volontez du Monarque, qui ne sentit que trop sa puissance. Ceux qui n'ont écrit son histoire que pour censurer sa conduite, déclament contre les exactions qu'il fit sur certaines Provinces où la faction du Duc de Gloceſtre avoit le plus de partisans. Ils blâment ces levées comme une imprudence, par laquelle il augmenta le nombre de ses ennemis, qui n'étoit déja que trop grand. Ce n'est pas là en quoy il pecha. Il y avoit de la clemence à se contenter de l'argent de ceux à qui il faisoit grace de la vie, & comme il ne leur voyoit point de chef, ils luy parurent peu redoutables, & crut sans choquer la prudence, pouvoir ne les pas trop ménager. La faute qu'il fit, fut de les perdre de veue, & de s'éloigner dans un temps qu'il les devoit observer de plus prés, ne faisant pas reflexion, qu'il n'est pas permis à un Roy qui ne regne que par la crainte, de se relâcher sur la défiance.

Il n'en avoit pas manqué jusques-là à l'égard du Comte de Derby; & bien des gens, qui ne jugent des choses que par l'évenement, pretendent qu'il l'avoit poussée à l'excés. Car le Duc de Lancastre étant mort peu aprés l'exil de son fils, loin de rappeller le Comte, pour mettre ordre aux affaires de sa maison, & recüeillir son heritage, le Roy confisca une partie de son bien, & déclara l'heritier banni du Royaume. Il fit plus: le Comte étoit veuf, quoy qu'il n'eût encore que trente ans. Il étoit aimé à la Cour de France pour ses manieres douces & polies, de sorte que le Duc de Berry, oncle du Roy Charles, & puissant dans l'Etat pensoit à luy faire épouser la Princesse Marie sa fille, jeune veuve de deux maris. L'affaire alloit être concluë, lorsque Richard en fut averti. Comme toute la politique de ce Prin-

Prince alloit à empêcher que le Comte ne retournât en Angleterre, où sa presence rendoit encore redoutables les restes de la faction de Glocestre, qui ne pouvoient nuire sans luy, il apprehenda que cette alliance ne l'engageât à le rappeller, & résolut d'y mettre obstacle. Pour cela il envoya en France le Comte de Salisbery, avec ordre de representer au Roy le préjudice que ce mariage apporteroit à ses affaires, & au repos de son Etat, qu'il y alloit même de la seureté de sa personne, que le Comte de Derby étoit un traître, qui avoit eu d'étroites liaisons avec le feu Duc de Glocestre, dont la cabale subsistoit encore, & n'attendoit qu'un chef de parti pour pousser à bout ses mauvais desseins. 1398.

Le Comte de Salisbery s'acquitta si bien de sa commission, que Charles, qui aimoit tendrement la jeune Reine d'Angleterre sa fille, & avec qui le Roy son gendre en avoit toûjours bien usé, se résolut de rompre ce mariage. Il le signifia au Duc de Berry, & en avertit le Duc de Bourgogne, qui ayant pris la commission de répondre au Comte de Derby, quand il viendroit demander la Princesse, luy dit que le Roy & les Princes de son sang ne se pouvoient résoudre à donner leur parente en mariage à un traître, ajoûtant pour se disculper de la dureté de cette parole, qu'elle étoit venuë d'Angleterre. Ce fut aussi contre le Roy d'Angleterre que le Comte de Derby tourna tout le chagrin qu'il en conceut. Il attendoit l'occasion de s'en vanger, lors qu'un contre-temps de Richard luy ouvrit un chemin facile à quelque chose de plus qu'à la vangeance.

Les Irlandois s'étoient révoltez, & avoient tué le Comte de la Mark heritier présomptif de la Couronne. Richard en fut si offensé, qu'il

qu'il réſolut de marcher en perſonne contre
1399. les rebelles d'Irlande, ne faiſant pas reflexion, que les factieux d'Angleterre, que ſa perſonne tenoit en bride, ne manqueroient pas de profiter de ſon éloignement pour fortifier leur cabale, & pour prendre des meſures contre luy, qu'il pouvoit aiſément prévenir, mais qu'il luy ſeroit difficile de rompre.

C'eſt ainſi qu'il en arriva. Richard employa tout le Careſme de l'année mil trois cens quatre-vingt-dix-neuf, à ſe préparer à cette guerre, & ce fut à cette occaſion qu'il fit ſur les Provinces complices de l'attentat du Duc de Gloceſtre, les exactions dont ſes ennemis luy firent depuis un ſi grand crime. Auſſi tôt que le Printemps fut venu il ſe mit à la tête de ſon armée, qui étoit de trente mille hommes, & ayant nommé le Duc d'Yorch Regent du Royaume en ſon abſence, il marcha vers Briſtol, accompagné du Duc d'Albemarle, du Duc d'Exceſter, & de pluſieurs autres des plus grands Seigneurs de l'Etat, menant avec luy comme en ôtage Humfroy fils du Duc de Gloceſtre, & Henri fils du Comte de Derby, l'un & l'autre encore enfant.

Il attendit quelque temps à Briſtol Henri Percy Duc de Northumberland & ſon fils, qu'il vouloit mener avec luy, parce qu'il s'en défioit, & qu'il étoit averti qu'ils avoient des liaiſons ſecretes avec la faction de Gloceſtre. Il les attendit inutilement. Le Comte luy manda qu'il s'étonnoit qu'il s'opiniâtrât à le mener en Irlande plûtôt que tant d'autres, à qui il ne faiſoit pas cette violence; que ſes affaires ne luy permettoient pas ce voyage, & que l'armée Royale étant auſſi nombreuſe qu'elle étoit, il ne croyoit pas y être neceſſaire. Ce refus irrita le Roy, & luy fit porter une ſentence de banniſſement

contre

contre les Percy, mais elle ne retarda point son voyage, comme quelques hiſtoriens l'ont écrit, pour luy dérober, comme il paroît, la gloire de ce qu'il fit en Irlande, & il y a peu de vray-ſemblance que s'il fut demeuré en Angleterre avec la groſſe armée qu'il avoit, ſes ennemis y euſſent fait en auſſi peu de temps de ſi grands progrés. 1399.

Il paſſa en Irlande, dompta les Irlandois, & ſans les triſtes nouvelles qu'il receut d'Angleterre, il auroit impoſé le joug aux plus ſauvages de ces inſulaires. Ce fut pendant qu'il les pourſuivoit, que la faction de Gloceſtre trompant aiſément les veuës mediocres du Duc d'Yorch, travailla à faire paſſer le ſceptre Anglois en d'autres mains.

L'hiſtoire ne marque point qui fut proprement le chef de cette conſpiration. Thomas d'Arondel, frere de celuy que le Roy avoit fait mourir comme complice du Duc de Gloceſtre, en fut le principal inſtrument. Il étoit Archevêque de Cantorbery, & avoit acquis beaucoup de creance parmi le peuple, par un grand air de probité, dont les écrivains Anglois ne trouvent pas qu'il ſe ſoit démenti en contribuant à détrôner ſon Roy par une mauvaiſe politique. Au lieu de l'arrêter, Richard l'avoit banni du Royaume aprés la mort du Comte ſon frere; quelques-uns diſent qu'il étoit alors à Cologne, d'autres qu'il étoit encore en Angleterre: quoy qu'il en ſoit, il fut chargé de la part de tous les factieux d'aller propoſer de leur part au Comte de Derby de monter ſur le trône, & la commiſſion ne luy déplut pas.

Il partit luy ſeptiéme, ſous pretexte d'un pelerinage à ſaint Maur des foſſez, & s'étant déguiſé en moine, il arriva à Paris ſans être connu. Ses lettres de croyance le firent connoître au

1399. Comte, qui demeuroit alors à Bisseſtre, maiſon de campagne du Duc de Berry, où il eut toute la liberté & tout le loiſir de l'entretenir. Soit conſcience, ſoit timidité, le Comte fut d'abord effrayé de la propoſition du Prelat: il n'avoit pas l'ame naturellement mauvaiſe, & pour commettre un auſſi grand crime que celuy qu'on luy propoſoit, il avoit beſoin d'être pouſſé par quelque choſe de plus fort que ſon ambition. De plus, quoy qu'il fût fort brave, les perils qui accompagnent ces ſortes d'entrepriſes ne laiſſerent pas de luy faire craindre l'iſſuë de celle dont il s'agiſſoit, & comme il étoit ſenſible à la gloire, il eut peine à s'embarquer dans une affaire dont il n'y a que le ſuccés toûjours hazardeux & incertain, qui puiſſe épargner quelque choſe de l'éternelle infamie qui la ſuit. On peut penſer que l'Archevêque n'oublia pas ſon éloquence pour réüſſir dans une negociation, où il cherchoit à vanger la mort d'un frere, & à finir ſon exil. Il repreſenta vivement au Comte le mauvais gouvernement de Richard, la haine qu'on avoit pour luy, l'oppreſſion des Grands & du peuple, l'injure faite aux Princes du ſang par la mort du Duc de Gloceſtre, par ſon propre exil, par l'injuſte confiſcation de la Duché de Lancaſtre, & l'opiniâtreté qu'on avoit à luy fermer l'entrée de l'Angleterre, qui luy tendoit les bras pour le recevoir, & qui luy ouvroit un chemin ſeur & facile pour monter au trône; que l'affaire étoit concertée d'une maniere à ne pouvoir manquer; que le Monarque étoit abſent; que le regent ne ſe doutoit de rien; qu'il parût ſeulement, & que bientôt il verroit fondre autour de luy tout ce qu'il y avoit de Capitaines & de ſoldats dans le Royaume, qui luy compoſeroient une armée, devant laquelle celle de Richard, à demi ruinée dans un

pays

pays où elle avoit beaucoup souffert, n'auroit pas l'audace de se montrer. 1399.

Quelque impression que ces raisons fissent sur le Comte de Derby, quelque picqué qu'il fût, quelque charme qu'eût pour luy la couronne, il fit voir qu'au moins jusques là il n'avoit jamais pensé à s'en emparer, puisque tout ce que luy pût dire l'Archevêque, ne fit autre chose que de l'ébranler, & qu'il voulut pour se déterminer communiquer l'affaire à une espece de conseil, qu'il s'étoit fait d'un petit nombre de domestiques & d'amis, qui avoient suivi sa fortune. Ce conseil ne balança pas, & tout d'une voix on y fut d'avis, qu'il profitât d'une occasion qu'il ne recouvreroit jamais, si elle luy échappoit une fois, de relever sa maison opprimée, & de monter sur un trône, où les vœux des peuples qui l'y appelloient, ne faisoient qu'anticiper de quelque temps les pretentions qu'il y avoit.

Le Comte n'avoit pas assez de vertu, pour resister à tant de mauvais conseils, & à de si douces esperances. Il se détermina enfin, & ayant pris de justes mesures pour l'execution de son dessein, dont une des plus sages fut de le cacher à la Cour de France, sous pretexte d'aller rendre une visite au Duc de Bretagne son ami, de l'assistance duquel il avoit besoin, il prit congé du Roy, & alla trouver le Duc. Il en fut si favorablement receu, qu'il crut pouvoir avec seureté luy faire confidence d'une partie de son secret, & luy demander du secours pour rentrer dans ses biens paternels, ne s'étant ouvert de rien plus. En effet, le Duc luy donna des vaisseaux, & des hommes mêmes sous la conduite de Pierre de Craon, mais en petit nombre; l'un & l'autre jugeant bien, que le succés de l'entrepriſe ne dépendoit pas du plus ou du moins d'hommes qu'on pourroit mener du dehors, mais de ce qu'on en trouveroit au dedans. Ce

1399. Ce fut sur le commencement de Juin, que le Comte de Derby, qui prit alors le nom de Duc de Lancastre, partit de Vennes avec trois navires, & qu'aprés deux jours de trajet, ayant un peu rôdé les côtes, pour découvrir si on ne se préparoit point à s'opposer à son débarquement, il prit paisiblement terre à Plimouth. L'Archevêque son guide fidelle ne perdit point de temps, & dépêchant à Londres, avertit les chefs du parti, que le Duc les alloit trouver. Les mesures étoient si bien prises, & la faction en étoit si seure, qu'à peine se donna-t-on la contrainte de garder quelques heures le secret jusqu'à ce qu'on eût fait une assemblée chez le Maire, à qui l'Archevêque avoit adressé son pacquet. Il s'y trouva tant de monde, & les esprits parurent dans un si grand mouvement, qu'en un moment toute la ville fut remplie de cette nouvelle. La joye qu'elle causa fut extrême. On cria par tout *vive Lancastre*. Le Maire monta à cheval à la tête de cinq cens chevaux pour aller au devant du Duc, & cette troupe fut suivie de tant d'autres, qui de moment en moment sortoient de la ville pour aller sur le même chemin, que le Prince se trouva insensiblement à la tête d'une petite armée avant que d'arriver à Londres. Quand il fut plus prés de la ville, tout le peuple sortit en foule dans l'impatience de le voir. Et d'aussi loin qu'on le vit, on recommença les acclamations & les cris de joye, qu'il fit redoubler par sa bonne mine, par l'air affable dont il les saluoit en passant, & par les esperances qu'il leur donnoit d'un gouvernement plus à leur gré.

Comme toutes choses étoient concertées, on ne perdit point de temps en déliberations; & le Duc voulant profiter du mouvement où étoient les esprits, se prépara à se mettre en marche, pour s'asseurer

s'asseurer du reste du Royaume, & combattre Richard, s'il osoit paroître. 1399.

Ce qui étoit arrivé au Regent, étoit un grand préjugé de ce qui devoit arriver au Roy. Le Duc d'Yorch avoit oüi quelque bruit de l'entrepriſe des rebelles, & voyant que Londres étoit à leur devotion, il en étoit ſorti par l'avis de ſon conſeil, & avoit convoqué les milices à Saint-Alban, où il s'étoit retiré. Il avoit été mal obeï. Le Duc de Lancaſtre, ſelon la coûtume des uſurpateurs, avoit fait courir un manifeſte, par lequel couvrant ſon attentat d'un pretexte de neceſſité, il déclaroit qu'il ne prenoit les armes que pour ſe mettre en poſſeſſion de l'heritage paternel, dont on l'avoit injuſtement privé, & cette proteſtation ſervit d'excuſe aux milices, pour ne point obeïr au Regent. Ainſi ce Prince abandonné avoit été contraint de ſe retirer dans la Principauté de Galles, où il eſperoit trouver le Roy, qu'il ne doutoit pas devoir revenir d'Irlande, avec une armée capable au moins de diſputer le terrain au Duc.

Cette retraite du Regent, & ce refus de la ſoldateſque de ſervir contre le Duc ce Lancaſtre, fit connoître à ce dernier ce qu'il pouvoit, & luy donna la confiance de tout oſer. De plus Londres retentiſſoit des cris du peuple, qui l'exhortoient à dépoſer Richard de Bourdeaux, c'eſt le nom qu'ils donnoient au Roy, du lieu de la ville où il étoit né. On ne parloit dans toutes les compagnies, que de l'eſperance de voir bientôt renouveller en Richard ſecond, l'exemple d'Edoüard ſecond, ſon biſayeul, dont il avoit ſi mal profité. Chacun ſe montroit prêt à ſuivre celuy, qu'on diſoit envoyé du ciel, pour arracher le ſceptre Anglois d'entre les mains d'un Prince imprudent & incapable de gouverner.

Des diſpoſitions ſi favorables perſuaderent aiſé-

aiſément au Duc, qu'il n'avoit pas beſoin d'at-
1399. tendre la levée d'une armée reguliere, pour marcher au devant du Roy, ne doutant pas que dés qu'on le verroit à cheval, il n'eût autant de ſoldats qu'il trouveroit d'hommes capables de porter les armes dans tous les lieux où il paſſeroit. Il ne fut pas trompé. A peine étoit-il hors de Londres, qu'il ſe trouva à la tête d'une armée de ſoixante mille combattans, avec laquelle il marcha droit, où il crut rencontrer Richard.

Ce Prince avoit receu ces nouvelles en Irlande, & étoit repaſſé dans la Principauté de Galles. Les hiſtoriens contemporains ne diſent point de quel côté; les nouveaux le devinent: les uns & les autres parlent ſi diverſement des meſures, que l'infortuné Monarque avoit priſes pour reſiſter à l'uſurpateur, qu'on n'en peut rien dire de ſeur. Ce qui eſt de vray, c'eſt qu'elles luy manquerent toutes par la deſertion de ſes ſujets, même de la plûpart de ceux qui juſques-là avoient paru luy être attachez. A meſure que le Duc approchoit, il paroiſſoit quelque nouveau transfuge qui le venoit trouver. Le Duc d'Yorch même ſelon ſon genie, & ne croyant pas être obligé de pouſſer ſa fidelité juſqu'à troubler plus long-temps ſon repos, qu'il aimoit par deſſus toutes choſes, s'accommoda avec le vainqueur. Quelques-uns diſent que Richard voyant cette deſertion generale, congedia la meilleure partie de ſa maiſon, leur faiſant dire par Thomas Percy Duc de Vorcheſter ſon Seneſchal, qu'ils ſe reſervaſſent à une meilleure fortune. D'autres écrivent que ce Seigneur qui étoit frere du Comte de Northumberland, étant entré dans les ſentimens de ſa famille, rompit publiquement le bâton, qui étoit la marque de ſa charge, & alla trouver l'uſurpateur, auprés duquel

quel le Comte son frere s'étoit rendu tout des premiers. Quoy qu'il en soit: le malheureux Roy se voyant ainsi abandonné, s'abandonna aussi luy même. Sa disgrace l'abbattit tellement, que ni ce noble desespoir, qui est la derniere ressource des grands courages, ni cette esperance heroïque, qui tente tout avant que de rien desesperer, ne trouva place dans son cœur. Il ne sceut ni perir en Roy, ni se conserver en homme sage, pour remonter sur le trône dans un meilleur temps. Il pouvoit repasser en Irlande, delà se retirer en France, où le Roy Charles son beau-pere, qui l'aimoit veritablement, & qui étoit même intereſſé, à cause de sa fille, à le maintenir, luy eût ouvert un azyle honnête, en attendant qu'il le pût rétablir, ou par une negociation, ou par les armes. Au lieu de prendre ce parti, il prit celuy de s'aller renfermer avec un assez petit nombre de soldats dans le château de Flint, proche Chester, où on luy dit qu'il pourroit tenir jusqu'à ce que le Duc d'Excester son frere, & quelques autres de ses amis dispersez luy amenassent du secours. 1399.

Pendant ce temps-là le Duc approchoit. Il avoit déja pris Bristol, où il avoit fait trancher la tête au grand Tresorier de Richard, & à quelques autres de ses Ministres, qui s'y étoient refugiez. Ensuite dequoy, ayant appris que le Prince fugitif étoit à Flint, il marcha de ce côté là avec toute son armée. Il n'en étoit plus qu'à deux lieuës, lorsque faisant reflexion que l'esprit des Anglois étant envenimé au point qu'il étoit contre le Roy, il luy seroit difficile de le garantir de leur fureur à leur arrivée, s'il n'avoit pris quelques devants; & ce Prince ne voulant pas soüiller sa réputation d'un crime aussi affreux que celuy-là, il fit faire halte à son armée, & déclara que son dessein étoit de la préceder de quelques

quelques momens, pour engager le Roy à sortir
1399. volontairement de sa forteresse, & à n'attendre pas qu'on l'y forçât. Il ajoûta qu'il ne pouvoit se dispenser de garder ces mesures de modération en cette rencontre, & qu'il y étoit resolu. Ce ménagement ne fut pas desapprouvé de ceux à qui le Duc le proposa, mais il leur donna de la défiance, & ils ne pûrent s'empêcher de luy dire avec plus de liberté que ne sembloit permettre leur aveugle dévouëment, qu'il y auroit du danger pour luy à rien relâcher en faveur du Roy, des desseins que l'on avoit pris pour son emprisonnement & pour sa dépositions; qu'il falloit le mener à Londres, & le renfermer dans la tour; que l'armée l'entendoit ainsi, & qu'elle ne souffriroit jamais qu'on luy donnât le change là dessus.

Ces remonstrances étoient si conformes aux intentions du Duc de Lancastre, qu'il n'eut pas de peine à promettre d'y avoir une entiere déference. Ainsi ayant rassuré les esprits, & ordonné que l'armée continuât sa marche ordinaire, il prit deux cens chevaux avec luy, & se rendit aux portes de Flint. Il les trouva fermées, mais son nom, qui portoit la terreur par tout, les luy eut bien-tôt fait ouvrir, avec une condition neanmoins qu'il accepta imprudemment, & qui luy devoit être funeste, si le Roy eût été aussi capable d'une resolution hardie, qu'il l'avoit été d'une précaution sage. Car il fut arrêté entr'eux que le Duc entreroit luy douziéme. Que n'avoit-il point à craindre d'un homme, qui étant sur le point de tout perdre, ne voyoit de salut qu'à ne rien ménager.

Le même principe qui l'avoit rendu téméraire, le rendit fier. Etant entré où étoit le Roy, qui sortoit de la Chapelle aprés avoir oüi la Messe, sans autre préparation de discours,

il

il luy demanda s'il étoit à jeun, & luy conseilla de manger, parce qu'il falloit incessamment partir pour Londres où on l'alloit mener. Le Roy fut saisi à cette parole, & sa frayeur redoubla beaucoup, quand aprés quelque temps d'entretien il vit paroître l'armée du Duc, qui couvroit toute la campagne. Le Roy demanda ce que c'étoit, à quoy le Duc ayant répondu que c'étoient des troupes, la plûpart composées d'habitans de Londres, qui le cherchoient pour l'emmener, & le renfermer dans la tour: *Ignorez vous*, repliqua le Roy, *la haine qu'ils ont contre moy? je si me mets entre leurs mains, qui me garantira de leur fureur? hé quoy, ne sçavez-vous point de moyen de me retirer de ce danger?* Le Duc, qui n'étoit pas fâché d'avoir le Roy en sa disposition par plus d'un titre, repartit qu'il ne sçavoit qu'une voye de le mettre à couvert des insultes de ce peuple si irrité, qui étoit, qu'il se rendît à luy, & qu'il se fit son prisonnier; que par là acquerant sur sa personne un droit que les loix de la guerre avoient toûjours rendu inviolable, il seroit maître d'empêcher qu'on entreprît rien sur sa vie. 1399.

L'amour de la vie étoit devenuë la seule passion du foible Monarque, & ce qui est un exemple memorable de la bizarrerie de l'esprit humain, ce Prince, qui plus d'une fois l'avoit exposée pour peu de chose lors qu'elle étoit heureuse, sacrifia tout pour la conserver lors qu'elle devint miserable. Ainsi fermant les yeux à sa gloire, & oubliant qu'étant né Roy, il ne pouvoit sans avoüer qu'il étoit indigne de l'être, renoncer à sa liberté, il prit les fers qu'on luy presentoit, & trouva en effet sous la protection du Duc la triste & honteuse seureté qu'il avoit si cherement achetée.

Lors qu'ils alloient monter à cheval, pour pren-

prendre enſemble le chemin de Londres, une
1399. choſe extraordinaire attira les yeux & l'attention de tout le monde. Le Roy avoit un beau lévrier, l'hiſtoire n'a pas dédaigné d'en conſerver le nom pour la rareté du fait ; il s'appelloit Math, & étoit de ces chiens qui ne connoiſſent & ne careſſent que leur maître. Cet animal, qui avoit coûtume de chercher le Roy parmi cent autres, de le démêler, de s'attacher à luy, n'eut pas plûtôt apperceu le Duc, qu'il vint droit à luy, & luy fit tant de careſſes, que ce Prince en fut étonné, & demanda ce que cela ſignifioit. *C'eſt un augure auſſi heureux pour vous, qu'il m'eſt funeſte*, répondit le Roy : *Ce chien vous careſſe comme Roy d'Angleterre, & m'abandonne comme un Roy dépoſé.* Le pronoſtique plût au Duc. Il careſſa le lévrier, qui oubliant en cette occaſion la fidelité naturelle aux chiens pour prendre l'ingratitude des hommes, abandonna un maître malheureux, pour ſuivre un homme, qu'il voyoit favoriſé de la fortune.

Aprés que cette petite avanture eût ceſſé d'occuper les Princes, ils monterent tous deux à cheval, & marcherent à la tête de l'armée, le Roy ayant autour de luy ſes officiers & les marques de ſa dignité, de même que s'il eût été libre. Aprés quelques journées de marche, durant laquelle le Duc évita le paſſage des grandes villes, ils arriverent à la veuë de Londres, où à la priere du Roy, qui vouloit éviter la honte, & peut-être encore plus le danger de ſe montrer en cet état à un peuple inſolent & brutal, ils n'entrerent que ſur le ſoir, & prirent un chemin dérobé, qui les mena droit à la tour, où aprés avoir laiſſé le Roy captif, l'uſurpateur alla au palais recevoir de ſes complices les conjoüiſſances de ſon crime.

Les choſes étoient ſi bien diſpoſées pour conduire

duire cette tragedie à son dénoüement, qu'on ne douta point que bientôt on n'en deût voir la catastrophe. Le Duc de Lancastre avoit convoqué le Parlement au nom de Richard, Richard même s'ennuyoit d'être Roy, par l'envie qu'il avoit de vivre, & se hâtoit de quitter la couronne, parce qu'elle mettoit sa tête en peril. Quelques-uns disent, que quelque temps avant que d'arriver à Londres, il avoit resolu de prendre le parti de l'abdication. En quelque lieu qu'il l'eût résoluë, ce fut dans la tour qu'il la fit, où ayant vû mener au supplice quatre de ses principaux Officiers, l'image de la mort augmenta encore son attachement à la vie. Dans cette situation d'esprit, il fit prier le Duc de le venir voir, & luy déclara le dessein qu'il avoit de quitter le trône, & de luy épargner le blâme de l'avoir usurpé sur luy. 1399.

On peut juger de la joye du Duc à cette déclaration si favorable à son ambition & à ses desseins. Il commença par en loüer le Roy, comme d'un parti sagement pris, & l'unique qu'il y avoit à prendre dans la conjoncture du temps Il luy dit, que décrié & haï au point qu'il l'étoit, pour des fautes, qui ne recevoient point d'excuses, & qu'il luy marqua en détail, il ne devoit pas esperer que la nation souffrît jamais qu'il reprît le gouvernement de l'Etat; qu'on le loüeroit d'avoir fait de bonne grace ce qu'un peuple outré luy auroit fait faire de force; qu'il l'appaiseroit par ce moyen, & qu'il le détourneroit d'attenter sur sa tête, en abandonnant sa couronne. Il ajoûta, qu'aussi bien il ne se seroit pû défendre de monter sur un trône, où les vœux de toute l'Angleterre l'avoient appellé, & auquel même le bruit public vouloit qu'il eût plus de droit que luy, ayant oüi dire à bien des gens, qu'il n'étoit point fils du Prince de Galles, mais d'un Chanoine de Bourdeaux, & qu'en effet ses actions n'avoient

voient pas assez répondu au sang illustre d'un si
1399. grand homme. Le Duc adoucit ce reproche par des asseurances de services, qui luy attirerent des remerciemens: tant le Roy étoit devenu insensible à toute autre chose qu'au soin de conserver sa vie.

Quoyque cette foiblesse fût au Duc une asseurance suffisante du bon succés de cette affaire, il ne laissa pas d'en presser la conclusion, pour se précautionner contre le repentir. Le Parlement n'étoit convoqué que pour la fin du mois de Septembre; mais tout les jours il arrivoit des Princes, des Seigneurs & d'autres personnes considerables dans l'Etat, ou deputez pour cette assemblée, ou attirez par la curiosité de voir ce qui s'y passeroit. Des qu'ils furent en assez grand nombre, le Duc leur dit la proposition que le Roy captif luy avoit faite, & leur demanda leur sentiment sur ce qu'il avoit à y répondre. Il n'y eut pas sur cela deux avis. Le Duc d'Yorch ayant montré combien il importoit au Duc de Lancastre de s'acquerir sur la couronne ce droit qui chez les étrangers seroit assurément le plus plausible, il fut suivi tout d'une voix. On jugea même, que sans attendre que le Parlement fût complet, il falloit engager l'affaire par l'adbication du Monarque, laquelle on feroit à loisir dans la suite accepter par le Parlement.

Le resultat de cette assemblée ayant été porté au Roy, on convint avec luy du jour de cette triste ceremonie: car on voulut pour rendre la chose plus authentique, qu'elle fût solemnelle. Au jour marqué on s'assembla dans une salle de la tour, où tout le monde s'étant placé, le Roy parut la couronne en tête revêtu du manteau Royal, & tenant le sceptre en sa main, & aprés avoir dit quelques mots

rap-

rapportez differemment par les hiſtoriens, & aſſez peu dignes de l'être, il mit ſon ſceptre & ſa couronne entre les mains du Duc de Lancaſtre, diſant qu'il y renonçoit en ſa faveur. Le Duc les ayant pris les donna, comme en dépôt, au Primat du Royaume. Enſuite de quoy l'acte d'abdication, qui avoit été dreſſé par des Notaires, ayant été ſigné par les témoins, chacun ſe retira chez ſoy, en attendant l'ouverture du Parlement, où l'affaire ſe devoit conſommer. 1399.

Ce fut le jour de Saint Michel, que commencerent les ſeances de cette celebre aſſemblée. La premiere choſe qu'on y fit, fut de preſenter l'acte d'abdication qui fut juridiquement acceptée, enſuite dequoy ſous pretexte de donner un nouveau droit au Duc de Lancaſtre de prendre poſſeſſion du Royaume, le Parlement ſe confirma dans la poſſeſſion du droit qu'il s'attribuë ſur la perſonne des Rois. Car non content de ratifier la démiſſion volontaire de Richard, il y ajoûta la dépoſition. Son procés luy fut fait dans les formes, partie ſur ſa démiſſion même, par laquelle ils diſoient qu'il ſe confeſſoit incapable de gouverner : partie ſur les crimes dont on l'accuſoit, compris en trente-trois articles, qui ſe peuvent reduire à la mort du Duc de Gloceſtre & de ſes partiſans, à l'exil du Duc de Lancaſtre & de l'Archevêque de Cantorbery, à l'affectation de la puiſſance arbitraire, à la diſſipation des finances, à des parjures, à des manquemens de parole & de bonne foy. Surquoy on luy prononça ſon arrêt par lequel il fut déclaré incapable de gouverner le Royaume, & dépoſé de la Royauté. On crut luy faire grace de luy laiſſer la vie ; mais on le priva de la liberté, par les ordres qui 29. de Sept.

furent donnez de le tenir en priſon perpe-
1399. tuelle, d'éloigner de luy tous ſes amis, & de ne luy laiſſer de commerce qu'avec ceux qu'on choiſit pour le garder.

La dépoſition de Richard II. fut ſuivie de l'inſtallation du Duc de Lancaſtre ſous le nom d'Henri IV. L'Archevêque de Cantorbery y fit un diſcours qui nous eſt reſté, où prenant pour texte ces paroles dites à Samuël, quand Saül fut choiſi pour Roy d'Iſraël, *Un homme gouvernera mon peuple*, il montra avec éloquence la difference du gouvernement d'un eſprit foible, imprudent, leger, ſuivant ſon caprice & ſes paſſions, comme il ſuppoſoit qu'avoit fait Richard, & d'un homme courageux, ſage, conſtant, & ſuivant en tout la raiſon, tel qu'il diſoit que ſeroit Henri. Le couronnement, qui fut
13. d'Oct. fait le treiziéme d'Octobre feſte de ſaint Edoüard eût terminé cette grande affaire & achevé la révolution, ſi Richard en perdant ſa Couronne, avoit perdu tous ſes amis. Ils avancerent ſa mort, pour l'avoir voulu délivrer. Edoüard Duc d'Albemarle fils aîné du vieux Duc d'Yorch, les deux Holland freres de Richard, Montaigu Comte de Saliſbery, & Spenſer Comte de Gloceſtre furent les chefs de cette conſpiration. Leurs meſures étoient bien priſes. Ils avoient invité le nouveau Roy à être juge d'un tournoy qui ſe devoit faire à Oxford, où ils devoient être les plus forts, & le maſſacrer luy & ſes enfans. Le Roy étoit alors à Windſor, & ſe diſpoſoit à partir, lorſque par l'avanture du monde à laquelle on ſe ſeroit le moins attendu, il fut averti du complot. Le Duc d'Albemarle fut celuy qui contre ſes intentions trahit les autres. Allant à Oxford avec le Duc d'Yorch ſon pere, ils s'arrêterent à dîner dans une maiſon de campagne, que

ce

ce Prince avoit sur le chemin. Comme ils dînoient, la curiosité ayant porté le pere à voir un papier qui sortoit de la poche du fils, il l'en tira, & vit le nom & le serment des conjurez. Le vieillard, qui aimoit son repos, fut si transporté de colere contre son fils, qui l'alloit troubler, qu'aprés luy avoir fait mille reproches, il protesta qu'il alloit sur le champ porter le papier au Roy, & fit en effet seller ses chevaux. Le jeune Prince n'eut pas le temps de raisonner beaucoup sur le parti qu'il avoit à prendre. Celuy qu'il prit fut de sortir le plus vîte qu'il pût de la maison de son pere, de le prévenir par sa diligence, & d'aller meriter sa grace par la confession de son crime. En effet, il arriva à Windsor quelques heures avant le Duc d'Yorch, & avant même que d'être accusé il avoit obtenu son pardon. 1400.

Les conjurez l'attendirent long-temps, mais lors qu'ils virent qu'il ne venoit point, & que personne ne paroissoit de la part du Roy, jugeant bien qu'ils étoient découverts, ils résolurent de tenter par la force ce qu'ils n'avoient pû executer par surprise. Ayant pris cette résolution, ils se mirent en marche pour aller à Windsor; mais ils apprirent que le Roy s'étoit déja retiré à Londres, & peu aprés ils le virent paroître à la tête de vingt mille hommes pour aller au devant d'eux. Ils ne trouverent pas assez de résolution dans leurs troupes pour attendre sa venuë; mais pour fortifier leur parti, en s'éloignant de la capitale, ils prirent un Prêtre nommé Magdelain, autrefois Chapelain de Richard, & qui luy ressembloit beaucoup, & le faisant passer pour luy, semerent le bruit que le Prince s'étoit

échapé de prison, & alloit remonter sur le
1400. trône. Cet artifice ne réüssit pas. Ils ne persuaderent à personne que la fortune de Richard fût changée, ni leur parti bien seur à suivre. Un Scherif de Chicheſtre en osa bien attaquer les principaux chefs, logez dans une hostellerie de la même ville, pendant que leurs troupes campoient à l'entour. C'étoit le Comte de Salisbery & le Duc de Surrey l'un des Holland, que la bourgeoisie animée & conduite par ce Magistrat, assaillit la nuit dans leur logis, & les blessa. Le Magistrat leur avança la mort en leur faisant trancher la tête sur le champ. Il n'eut pas même la peine de faire fermer les portes de la ville, pour empêcher que leurs amis qui étoient au camp avec l'armée, n'accouruſſent à leur secours. Le feu qu'un Aumônier du Duc de Surrey avoit mis à quelques maisons, pour occuper les bourgeois à l'éteindre, & donner par là à son maître le loisir de s'échaper, jetta dans les troupes mal aguerries une si violente terreur, qu'elles prirent la fuite & se dissiperent. Les Ducs d'Excestre & de Gloceſtre qui étoient restez dans le camp ne les ayant pû rassurer, se retirerent chacun de leur côté; mais ayant été pris quelque temps aprés errans & cherchans à sortir d'Angleterre, ils furent condamnez à perdre la tête. Magdelain eut le même sort, vingt-neuf tant Barons que Chevaliers ayant été conduits à Oxford, où se trouvoit alors le Roy, subirent le même châtiment, & ce Prince fut si severe à punir ceux qui avoient trempé dans cette premiere conjuration, qu'on ne voyoit sur tous les chemins que des têtes & des corps exposez: spectacle qui faisant craindre

le

le crime, étoit mal propre à faire aimer celuy qui en prenoit une ſi ſanglante vangeance. La mort de Richard transferé de la tour de Londres à Pontfred, combla l'horreur de ces triſtes executions. Quelque bruit qu'on ſemât dans le monde qu'il s'étoit luy-même fait mourir de faim, on pût bien cacher le genre de ſa mort, qu'on n'a jamais en effet bien ſçeu; mais on ne pût cacher la main qui avoit fait ce dernier coup, & on ne douta point que celuy qui avoit ſacrifié la liberté de ce Prince à ſon ambition, n'en eût ſacrifié la vie à ſa ſeureté. On prit autant de ſoin de ne laiſſer aucun lieu de douter de cette mort, qu'on en tint la maniere ſecrete. Pour cela Henri ordonna qu'on amenât le corps à Londres, avant que de le tranſporter à Langley où il devoit être enterré, & qu'on l'expoſât en public. Plus de vingt mille perſonnes le virent, & la jeune Reine ſa femme, qu'on tenoit enfermée dans un château, où elle n'avoit de connoiſſance de ce qui ſe paſſoit que par ſes conjectures, fut la ſeule qui ignora long-temps la fin tragique de ſon époux. 1400.

Henri croyoit que la mort de Richard le rendroit Roy ſans conteſtation; mais il vit bien-tôt qu'il s'étoit trompé. Ce Prince eut le malheur que ſans être ſanguinaire, perſonne ne verſa jamais gueres plus de ſang pour regner que luy. Les huit premieres années de ſon regne furent preſque toutes employées à diſſiper des conjurations, & à punir des conjurez. Jamais Prince n'eut plus de peine à affermir un trône uſurpé. Malgré les précautions qu'il avoit priſes pour rendre évidente à toute l'Angleterre la mort de ſon predeceſſeur, tous les jours on le faiſoit revivre en divers en-

droits du Royaume, on faiſoit une hiſtoire
1401. de ſon évaſion, & ces bruits étoient preſque toûjours des avantcoureurs d'une faction nouvelle. Non ſeulement des gens d'épée, mais des Prelats, des Preſtres, des Moines conſpiroient à l'envi contre luy. Il ne pardonna preſque à perſonne, croyant qu'un uſurpateur, qui n'eſt jamais en ſeureté que par la crainte qu'il inſpire, ne peut pas exercer ſans danger la clemence, qui ſied ſi bien à un Roy legitime, que ſon ſeul caractere défend.

Outre ces conſpirations ſecretes, qui n'étoient que de peu de gens, & n'éclatoient que par intervalles, il en eut long-temps ſur les bras deux publiques & preſque continuelles, qui luy firent une guerre ouverte, & d'autant plus à craindre pour luy, que chacune étoit ſoûtenuë par de grands ſecours étrangers. La premiere ſe forma au pays de Galles, où ces peuples qui aimoient Richard, refuſant de reconnoître Henri, élûrent pour chef un nommé Owin de Glandor, bon Capitaine & déterminé ſoldat, qui pour ſon premier coup d'eſſay étant entré dans le Comté d'Hereford, défit & prit priſonnier le jeune Edmond de Mortemer Comte de la Marche. Ce Prince avoit des droits inconteſtables ſur la Couronne d'Angleterre, par le mariage du vieil Edmond de Mortemer avec Philippe fille unique de Lionnet Duc de Clarence qui étoit fils d'Edoüard III. C'eſt cet Edmond de Mortemer que Richard dans le Parlement tenu à Weſtminſter quelques années auparavant avoit déclaré ſon ſucceſſeur legitime, au cas qu'il n'eût point d'enfans. Sa fille nommée Elizabeth fut mariée à Henri Percy Comte de Northumberland, & ſon

fils

fils nommé Roger, fut pere de ce jeune Edmond dont nous parlons, qui par politique avoit forcé son humeur pacifique à se charger de tenir tête aux Gallois, sans même qu'on l'en eût prié. Glandor fier de ce succés conceut de grandes esperances de son entrepriſe, & pour les rendre plus solides, il chercha à s'allier à la France. On ne peut être plus animé qu'on l'etoit alors en France contre Henri. La dépoſition de Richard, & plus encore sa mort cruelle y avoit mis les esprits en mouvement. Le Roy malade depuis long-temps de cette frenesie funeſte qui rendit son regne si malheureux, étoit dans un de ces bons intervalles où la raiſon luy revenoit, quand il apprit cette nouvelle. Le chagrin qu'il en avoit eu, l'avoit fait retomber dans ces premiers accés, & l'on avoit eu peine à le calmer. Le Duc d'Orleans & le Comte de Saint Pol avoient envoyé défier Henri à des combats particuliers, & il n'y eut point de brave homme dans le Royaume, qui ne desirât être employé à punir un tel attentat. La Cour de France étant ainsi diſpoſée, il ne fut pas difficile à Glandor de l'induire à favoriſer ses deſſeins. La treve concluë avec l'Angleterre y pouvoit faire quelque embarras, mais Charles VI. proteſta hautement que sans rompre la treve avec l'Angleterre, il ne pouvoit se diſpenſer de vanger la mort d'un gendre qu'il aimoit, sur l'uſurpareur du sceptre Anglois. Ainsi Glandor fut aſſiſté, & l'Amiral Regnault de Trie averti de luy préparer un puiſſant secours. 1401.

Pendant ce temps-là les irruptions que faiſoient les Ecoſſois en Angleterre, occupoient

les forces du nouveau Roy. Il les avoit repoussé
1402. en personne jusques sous le château d'Edimbourg, & il avoit laissé, pour revenir à Londres où ses affaires le rappelloient, le commandement de ses troupes aux Percy. Henri Comte de Northumberland, Henri son fils, dit Chaudéperon, à cause de son ardeur au combat, & Thomas Comte de Worcheſtre cadet du Comte de Northumberland menerent si bien cette guerre, qu'ils défirent deux fois les Ecossois, & firent sur eux un grand nombre de prisonniers de qualité.

Cette proye fut la pomme de discorde entre le nouveau Roy d'Angleterre & la maison de Percy, qui luy avoit été jusques-là extraordinairement attachée, & qu'il avoit comblée de bienfaits. Le Roy pretendit que ces prisonniers luy devoient être mis entre les mains. Les Percy soûtinrent au contraire, que les loix de la guerre leur donnoient droit de disposer des captifs comme des dépoüilles. Les Percy voulurent partager le differend, & envoyerent au Roy, Mordac-Stuard Comte de Fiffe fils du Duc d'Albanie, croyant qu'il s'en contenteroit; mais le Roy insistant toûjours & voulant avec raison qu'on mît en sa disposition tous les prisonniers de ce rang, on se picqua de part & d'autre. Les Percy croyant que le Roy avoit oublié qu'il n'étoit Roy, que par ce que celuy qui le devoit être, étoit hors d'état de poursuivre ses droits, voulurent pour l'intimider luy en rappeller la memoire, & luy presenterent requeſte pour le prier de racheter Edmond de Mortemer leur parent, pris prisonnier à son service. Le Roy vit bien qu'on luy vouloit faire peur d'un fantôme qu'il ne craignoit pas, & rejettant fierement la requeſte, persista toûjours à vouloir qu'on luy

luy envoyât les Ecoſſois. Sur cela les Percy ſe mutinerent, & réſolus à la révolte ne ſe propoſerent rien moins que d'ôter la couronne à Henri. Pour executer ce deſſein, ils traiterent avec Glandor même de la liberte du Comte de la Marche, & luy propoſerent une ligue, dont quelques hiſtoriens écrivent que le mariage de ſa fille avec le Comte captif fut le nœud. Ainſi aſſeurez d'un puiſſant parti du côté du pays de Galles, où l'on attendoit un grand ſecours de France, ils s'aviſerent de mettre de leur côté l'Ecoſſe dans leurs interêts, en donnant la liberté à leurs priſonniers, à condition qu'ils s'uniroient avec eux pour chaſſer du trône celuy qu'ils n'appelloient plus que le tyran de l'Angleterre. 1402.

Henri étoit en effet perdu, ſi toutes les forces de cette redoutable ligue euſſent pû ſe joindre en un même corps; mais ce fut un coup de maître de ce Prince que d'empêcher cette jonction. Sa marche fut ſi prompte, que quoy qu'il eût luy-même paru ſurpris de la promptitude, avec laquelle s'étoit formé le parti dont il ſe voyoit attaqué, il alla tomber ſur les bras aux Percy & aux Ecoſſois, dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins. Il les trouva à Schrewsbury lors qu'ils alloient attaquer la ville. Le vieux Comte n'y étoit point: il étoit demeuré malade dans une de ſes fortereſſes, & ſon fils commandoit l'armée avec le Comte de Worceſtre ſon oncle. Douglas conduiſoit les Ecoſſois. Auſſi-tôt qu'ils eurent nouvelle que le Roy marchoit à eux, ils tournerent tête contre luy, & luy envoyerent même un défi, où ne le traitant que d'Henri de Lancaſtre, ils luy reprochoient ſon uſurpation, & ſe déclaroient protecteurs des droits du Comte de la Marche injuſte- 1403.

ment prive de la Couronne deuë à la bran-
1403. che de Clarence, de laquelle il étoit heritier. On admira le ſang froid du Roy à la lecture de ce cartel, auquel il ne répondit autre choſe, ſinon que ſon épée luy en feroit juſtice: & l'on fut encore plus ſurpris lorſque pouſſant le phlegme plus loin, las de verſer du ſang & craignant l'évenement d'une bataille, où en gagnant il ne gagnoit rien, & en perdant il perdoit tout, il envoya l'Abbé de Schrewſbury propoſer un accommodement aux Liguez. Percy trouvoit aſſez de gloire à s'être attiré cette recherche; mais le Comte ſon oncle homme turbulent, regardant la prudence d'Henri comme un effet de la défiance qu'il avoit de luy-même & de ſes ſoldats, crût être ſeur de la victoire, & voulut tenter le combat. Il uſa même de ſupercherie pour y engager ſon neveu. Car ayant été envoyé pour negocier avec le Roy, & ce Prince ayant fait des offres au deſſus de ce qu'on en pouvoit eſperer: le Comte qui vouloit combattre, en fit un rapport infidelle, qui aigrit l'eſprit des Liguez. Ainſi ſe donna la bataille, qui fut fort long-temps diſputée, mais qu'enfin le Monarque gagna, aprés y avoir fait des exploits qui nous paroîtroient incroyables, ſi toute l'hiſtoire n'en faiſoit foy. Car Douglas & le jeune Percy ayant conſpiré à le chercher dans la mêlée, & s'étant attachez à luy avec l'élite de leurs gens, on dit qu'il en tua de ſa main juſqu'au nombre de trente ſix. Percy demeura ſur la place avec plus de cinq mille des ſiens. Le Comte de Worcheſtre & Douglas y furent faits priſonniers avec un grand nombre de gens de qualité

des

dès deux nations. La generosité dont Henri
usa avec ce brave Ecossois mit le comble à 1403.
la gloire de cette journee. Non seulement
Douglas l'avoit cherché avec acharnement durant la bataille, mais il l'avoit si rudement chargé, qu'il l'avoit fait tomber de cheval; loin de s'en ressentir apres la victoire, Henri le loüa, luy fit des caresses, & le renvoya sans rançon. Les Anglois prisonniers n'eurent point de part à cette indulgence du Prince. Le Comte de Worcestre, le Baron de Chinderton, & le Chevalier Richard Vernon eurent la tête tranchée deux jours aprés leur prise. Comme le Comte de Northumberland ne s'étoit point trouvé à la bataille, le Roy luy fit grace de la vie, mais il confisqua tous ses biens, & ne luy en laissa qu'autant qu'il falloit pour fournir à son entretien.

La victoire de Schrewsbury ne délivra le Roy d'Angleterre que d'une partie de ses ennemis. Glandor & le Comte de la Marche joints avec dix mille François, que l'Amiral de Trie leur General avoit débarquez au pays de Galles, formoient une seconde armée encore plus forte que la premiere. Le Roy marcha de ce côté là, & trouvant les ennemis campez sur une montagne peu accessible entre Hereford & Worcestre, il campa vis-à-vis sur une autre. Chacun attendit dans son poste le mouvement de l'armée ennemie, & on ne pensa durant ce temps qu'à
se couper mutuellement les vivres. On y 1405.
réüssit si bien de part & d'autre, que les deux armées en manquerent également, & furent en même temps obligées de se retirer pour en chercher, sans avoir rien fait de-

memorable, le Roy d'Angleterre étant re-
1405. tourné à Londres, Mortemer & Glandor dans leurs montagnes, & les François dans leur pays.

Henri croyoit n'avoir plus affaire qu'à ce chef des Gallois & à son gendre, lorsque le vieux Comte de Northumberland ne pouvant digerer le chagrin que luy causoit la mort de son fils & la ruine de sa maison, s'engagea dans une nouvelle ligue avec Richard le Scrop Archevêque d'Yor-
1406. ch, Thomas Moubray Comte de Nottingham fils de celuy qui étoit mort en exil, le Baron Bardolf & quelques autres. Le Roy voyant ainsi la guerre civile allumée en deux endroits, fait un effort pour avoir deux armées, dont il en donne une à Henri Prince de Galles son fils aîné, qu'il envoye contre celuy qui luy disputoit ce nom: & en attendant que ses affaires luy permissent de se mettre à la tête de l'autre, Neufville Comte de Vestmorland la mena du côté d'Ecosse, où la ligue du Comte de Northumberland s'assembloit. On ne peut dire lequel des deux finit plûtôt son expedition. A peine Glandor osa-t-il paroître, tant il se trouva mal suivi. Quelques uns disent qu'il mourut de faim en fuyant devant le Prince de Galles. Au moins depuis ce temps-là l'histoire n'en fait-elle plus de mention, non plus que du Comte de la Marche, qui alla finir ses jours en Irlande, soit qu'il s'y fût retiré volontairement, soit qu'il y eût été mis en prison par ordre du Roy. Le Comte de Westmorland trouva les Liguez beaucoup plus forts que luy en nombre; mais il usa pour les surprendre d'un artifice qui luy réüssit: ayant attiré l'Archevêque & le Comte de Nottingham à un pour parler, il les arrêta, & les mit

entre

entre les mains du Roy, qui ſans avoir aucun égard au caractere ſacré du Prelat, leur fit à tous deux trancher la tête. Le Comte de Northumberland & Bardolf s'enfuirent à Bervic, que Clifford, qui en étoit gouverneur, n'avoit point encore voulu rendre au Roy. Henri, qui s'étoit mis en campagne s'etant avancé juſques-là, prit la ville, mais les fugitifs avoient prévenu ſon arrivée, & s'étoient retirez en Ecoſſe; le Comte paſſa de-là malgré ſon grand âge en Flandre, en France, au pays de Galles pour faire des ligues contre Henri : & en étant enfin de retour aprés plus de deux ans employez en ſollicitations inutiles, il fit tant par ſon propre credit, par celuy du Baron Bardolf, de l'Evêque de Bangor, & de l'Abbé d'Haiſles, qu'il leva une petite armée, & rentra en Angleterre par ſon pays. Le Roy averti de ſes premieres démarches monta à cheval pour l'aller combattre, mais il étoit à peine à Nottingham, qu'il apprit que le Vicomte d'Everwike luy avoit épargné cette peine; que l'ayant attaqué il l'avoit défait, tué ſur la place, & pris Bardolf qui étoit mort de ſes bleſſures. La tête de l'un & de l'autre fut expoſée ſur le pont de Londres. Le Roy fit pendre l'Abbé d'Haiſles pris en habit de Cavalier, & pardonna à l'Evêque de Bangor, qui avoit conſervé le ſien. Peut-être en uſa-t-il ainſi pour agir conſequemment à la conduite qu'il avoit tenuë dans l'affaire de l'Archevêque d'Yorch dont il avoit envoyé au Pape les armes & l'habillement de guerre, avec une lettre commençant par ces mots des freres de Joſeph à Jacob: *Voyez ſi c'eſt là la robbe de vôtre fils?* Le Pape ne s'étoit pas payé de cette raiſon, & avoit répondu en ces termes, dont les derniers

1407.

1408.

17. de Févr.

1408. ſont du même Jacob : *Je ne ſçay ſi c'eſt la robbe de mon fils : mais je ſçay qu'une beſte feroce l'a devoré* Il y a apparence que l'affaire eût été loin : ce Pontife, qui étoit Innocent VII. ayant déja excommunié tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de ce Miniſtre de l'Egliſe : mais le Pape étant venu luy-même à mourir, & le ſchiſme qui ſuivit ce Pontificat occupant le Saint Siege ailleurs, Rome oublia l'Archevêque d'Yorch, & la ſource des conjurations ſemblant épuiſée en Angleterre, Henri commença à regner paiſiblement ſur ſes ſujets environ l'an mil quatre cens huit, ayant encore aſſez de temps pour ſe faire regretter aprés s'être fait craindre.

Fin du cinquiéme Livre.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE SIXIE'ME.

Henri IV. premier Roy de la Maiſon de Lancaſtre, fait fleurir l'Angleterre. Henri V. conquête preſque la France, & laiſſe ſon fils en état d'être couronné à Paris, aprés l'avoir été à Londres. Double révolutions ſous ce Prince : l'une en France, où la Monarchie Angloiſe perd ſes nouvelles conquêtes, & ſes anciens heritages : l'autre en Angleterre, où la Maiſon de Lancaſtre eſt détrônée par celle d'Yorch.

QUELQUE accoûtumé que l'on ſoit à trouver des révolutions dans la lecture de l'hiſtoire Angloiſe, on ne s'attendroit jamais, en liſant celle des deux premiers Rois de la mai- 1408.

maiſon de Lancaſtre, que le regne de leur famille
1408. ne dût pas paſſer leur heritier ; qu'on deût depoſſeder un fils dont les peres avoient laiſſé une memoire ſi reſpectable, & qu'un trône établi ſur un ſi grand fond de merite & d'actions éclatantes, pût être ſi tôt renverſé.

Ces Princes furent l'abmiration de toute l'Europe, par leur ſageſſe & par leur valeur. L'un fut un grand Roy, l'autre un grand Conquerant : Henri IV. pacifia l'Angleterre, Henri V. conquit preſque la France, & en laiſſa ſi peu à celuy qui en devoit être heritier, que comptant le reſte pour rien, aprés ſa mort on couronna ſon fils dans Nôtre-Dame de Paris. D'ailleurs, à l'uſurpation prés, & aux actions violentes qui en ſont les ſuites, on n'a gueres vû plus de vertus enſemble qu'il y en avoit dans ces deux Monarques, ni plus de ces qualitez aimables qui attachent les cœurs des peuples aux bons Rois. Leur pieté, leur douceur, leur juſtice, une humeur agreable, un naturel bien-faiſant gagnerent leurs concurrens mêmes, qui ſoûtinrent leur domination dés qu'ils n'eſpererent plus de les ſupplanter. Ils etoient uſurpateurs, il eſt vray ; mais ce nom n'avoit pas en eux tout ce qu'il a d'odieux dans les autres. La voix du peuple avoit approuvé la dépoſition de Richard ſecond : le meurtre de ce Prince n'avoit point été avoüé par Henri IV. & Henri V. avoit effacé la tache de l'uſurpation domeſtique par tant de conquêtes ſur les étrangers, que perſonne ne regardoit plus comme poſſeſſeur injuſte de la couronne d'Angleterre, un Prince qui l'enrichiſſoit des plus beaux fleurons de celle de France.

Tels furent les peres d'un fils dépoſſedé, empriſonné, privé de la vie. Pour mettre dans tout ſon jour cet évenement, qui fut le commencement de tant d'autres cauſez par les démélez fameux

fameux des maiſons d'Yorch & de Lancaſtre, il faut entrer dans un court détail des proſperitez de l'Angleterre ſous le regne de ces deux Rois, dont le premier la laiſſant en paix, ouvrit au ſecond le chemin pour faire une glorieuſe guerre. 1408.

Quelque animoſité qu'eût fait naître de nouveau entre la France & l'Angleterre la mort & la dépoſition de Richard, les affaires domeſtiques des deux Royaumes ne leur avoient pas permis depuis cette révolution de ſe faire une guerre bien vive l'un à l'autre. Malgré les défis, les cartels, & les lettres injurieuſes envoyées de France à Henri, malgré le refus qu'on luy avoit fait de la veuve de Richard pour le Prince de Galles, ce Monarque attentif à diſſiper au dedans les frequentes conſpirations qu'on faiſoit contre luy, ne pouvoit agir que foiblement au dehors. On fit quelques courſes ſur mer; quelques entrepriſes ſur les Villes de Flandres, quelques ſubites irruptions ſur les terres voiſines de Calais: ce fut à quoy ſe termina pendant les Premieres années de ce regne le chagrin d'Henri contre les François. Charles n'en fit pas beaucoup plus. Il envoya du ſecours à Glandor; le Comte de Saint-Pol fit beaucoup de peur & peu de mal dans l'iſle de Wich, où il alla faire deſcente; Jean Duc de Bourbon prit quelques Châteaux en Guyenne: ce fut tout ce que la foibleſſe de ce Roy, diſtrait par mille factions, & encore plus par ſa maladie, luy permit de faire contre l'Anglois, plûtôt pour luy marquer qu'il deſiroit la vangeance, que dans l'eſperance de ſe vanger.

On prévoyoit bien que celuy des deux Rois dont l'Etat ſeroit le plûtôt paiſible, prendroit un grand aſcendant ſur l'autre: le malheur de la France voulut que ce fût Henri. Depuis que ce Prince eut étouffé par la punition des coupables, les conjurations tramées contre luy, ſon regne

ne

ne fut plus troublé d'aucune discorde domestique, & ce changement de ses sujets l'obligeant
1408. aussi à changer de conduite, il revint à son naturel, qui étoit bon & doux de luy même. Il fut affable, moderé, équitable, humain, bienfaisant: il gagna les cœurs de son peuple, & ceux à qui une severité forcée l'avoit fait haïr comme un tyran, l'aimerent depuis comme leur pere. Son usurpation ne faisoit plus de peine, & on le jugeoit si digne de regner, que personne n'avoit la presomption de croire qu'il deût être en sa place. Il avoit la plus belle famille du monde. Marie de Boun sa premiere femme luy avoit donné quatre fils d'un extraordinaire merite, & vivant entre eux dans une union qui faisoit un spectacle encore plus rare. Henri Prince de
1409. Galles, l'aîné, eut durant quelques années l'humeur un peu jeune: il eut des emportemens qui chagrinerent le Roy; mais ni la paix de la famille Royale, ni celle de l'Etat n'en fut alterée. Lors même que le Roy le punit, il fut docile & respectueux, & la suite de sa vie fit voir, que le feu de la grande jeunesse cache quelquefois un fonds de raison, qui d'un enfant libertin fait un homme sage, & d'un Prince vicieux un grand Roy. Thomas Duc de Clarence, second fils d'Henri, se montra digne de sa naissance: mais ses deux cadets, Jean Duc de Bethford, & Humfroy Duc de Gloceſtre avoient des qualitez si brillantes, que les moins clair-voyans dans l'avenir faisoient seurement leur horoscope. On voyoit déja en eux ce beau temperament de feu & de phlegme, de prudence & de valeur, de jugement solide & de vivacité d'esprit, qui leur fit tenir si long-temps le timon des affaires, en des conjonctures où des genies moins élevez auroient succombé. Trois freres du Roy, l'aîné desquels fit la branche des Sommerset, ornoient encore

encore beaucoup cette Cour. Ils étoient fils d'une maîtresse du feu Duc de Lancastre leur pere, femme de basse condition, mais que ce Prince avoit épousée pour les faire legitimer. Leur merite montra qu'il leur avoit fait justice. Enfin la maison d'Yorch, qui naturellement devoit donner des inquietudes, vivoit dans une soumission qui alloit au devant de tous les ombrages: contente du rang que luy donnoit sa naissance, & des graces qu'elle recevoit du Monarque. 1409.

Telle étoit la Cour d'Angleterre sur la fin du regne d'Henri IV. celle de France sous celuy de Charles VI. se trouvoit dans une situation toute contraire. Estant sans chef, tout le monde le vouloit être: & il n'y avoit point de Prince qui ne tâchât de gouverner le Roy, pour s'attirer le gouvernement du Royaume. Charles avoit une femme qui vouloit dominer, des enfans d'un âge à ne vouloir pas être dominez, un frere qui vouloit être maître des affaires, des oncles qui l'ayant été long-temps souffroient impatiemment de ne l'être plus, un cousin germain qui n'ayant nul droit à l'administration de l'Etat, s'en faisoit un de son audace. Isabelle de Baviere épouse de Charles sacrifioit tout au desir de regner: femme née pour la ruine de la France, où au lieu du flambeau de l'hymen, elle avoit apporté les torches des furies. Loüis, Jean, & Charles successivement Dauphins se connoissoient, & commençoient à trouver mauvais qu'on les méconnût. Loüis Duc d'Orleans, frere unique du Roy étoit un esprit haut, & jaloux des privileges de sa naissance, qui luy tenoit lieu de politique, & qu'il auroit crû dégrader, s'il avoit gardé des ménagemens. Jean Duc de Berry, Philippe Duc de Bourgogne, étoient tous deux oncles du Roy, tous deux bons

bons Princes, & bons François; mais ni l'un ni
1409. l'autre n'étoit d'humeur à sacrifier au bien public ses interêts particuliers. Pour Jean, fils & successeur du dernier, jamais homme ne fit mieux voir où peut porter l'extrême ambition, & de quels attentats est capable une ame que cette passion possede. Il étoit né avec un esprit superieur, un grand courage & des veuës immenses: il avoit toutes les qualitez des heros, & l'envie de regner luy fit commettre des crimes, qui auroient fait honte aux plus scelerats.

Ce fut sous le nom de ces deux Ducs de Bourgogne, qui étoient en même temps Comtes de Flandre, & sous celuy du Duc d'Orleans, que se formerent les factions fameuses qui partagerent cette Cour & par contagion le reste du Royaume, sous les noms d'Orleanois & de Bourguignons. Philippe de Bourgogne pere de Jean commença. Ils eurent de grands démêlez le Duc d'Orleans & luy, ils se firent de grands chagrins, ils leverent même l'étendart & des troupes l'un contre l'autre; mais Philippe donna à sa haine des bornes que Jean ne connut point. L'assassinat du Duc d'Orleans, commis par son ordre à la face de la Cour, montra dequoy il étoit capable. Il croyoit par là avoir dissipé la faction opposée à la sienne; mais il se trouva loin de son compte, quand l'horreur de cet attentat ayant révolté contre luy tous ceux qui n'en dépendoient pas, il vit les enfans du défunt appuyez de ceux même qui jusques-là avoient voulu paroître neutres, son nom flétri dans la maison Royale, & sa personne en danger de tomber entre les mains de la justice. Il se retira; mais ce fut pour se mettre en état de se faire craindre de ceux dont il s'étoit fait haïr. Il revint à Paris avec une armée que la Cour n'osa attendre. Les Parisiens dévoüez à ce Prince naturellement populaire,

luy

luy firent une entrée triomphante, & sa faction devint si forte, que le Roy obligea Charles nouveau Duc d'Orleans, ses deux freres Philippe Comte de Vertus & Jean Comte d'Angoulême, de se rendre faciles à s'accommoder avec le meurtrier de leur pere. 1409.

L'effet de cet accommodement, qui fut appellé la paix de Chartres, du lieu où on l'avoit conclu, fut une augmentation notable de la puissance du Bourguignon, qui rentrant par là à la Cour, se servit du credit qu'il y acquit, pour ruiner ceux qu'il crût encore attachez aux enfans de son ancien rival.

On devina bientôt d'où partoient ces coups, qui rendant la violence du Duc de Bourgogne redoutable à tous les Princes du sang, les attacherent au parti contraire. Outre le Duc d'Orleans & ses freres, les Ducs de Berry, d'Alençon, de Bretagne, de Bourbon, le Seigneur d'Albret, le celebre Comte d'Armagnac, dont le Duc d'Orleans, déja veuf d'Isabelle doüairiere d'Angleterre, épousa la fille en secondes nopces, 1410. firent une étroite alliance, & s'assemblerent tous à Gyen, pour déliberer des moyens de détruire ce qu'ils appelloient la tyrannie du Bourguignon. Le Prince bien averti de tout, ne negligea rien de son côté pour mettre son parti hors d'insulte. Ainsi on leva des troupes de part & d'autre, & on se prépara à la guerre. Le Roy suspendit pour quelque temps l'effet de ses animositez, par un nouveau traité nommé de Bisseſtre, parce qu'il fut fait dans ce château: mais le Duc d'Orleans l'ayant violé, en mal-traitant un Envoyé du Duc de Bourgogne au Duc de Berry, les factions armerent de nouveau, & les hostilitez recommencerent.

Comme tous les chefs de parti, suivant un article du traité de Bisseſtre, s'étoient éloignez

gnez de la Cour, on visa d'abord des deux côtez à se saisir du Roy & de Paris. Le Roy étoit au premier venu; mais Paris étoit toûjours au Duc de Bourgogne, qui ayant eu la précaution d'y envoyer en diligence Pierre de Luxembourg Comte de Saint-Pol avec des troupes: les Orleanois, qui arriverent trop tard, s'allerent poster à Saint-Cloud, à Saint-Denys, & aux environs, où quoy qu'ils fissent, ils ne pûrent empêcher que le Duc de Bourgogne, qui suivit de prés le Comte de Saint-Pol avec une armée, ne se mît en possession de la capitale. On ne peut dire les cruautez que le peuple exerça dans la ville contre ceux du parti d'Orleans. Ceux-cy s'en vangerent à la campagne; mais le Roy se trouvant alors entre les mains des Bourguignons, les Princes Orleanois se virent contraints de leur abandonner Paris avec le pays d'alentour, & furent peu à peu poussez au de-là de la riviere de Loire. 1411.

Il y avoit long-temps que l'Anglois libre de ses mouvemens domestiques, étudioit ceux de ses voisins; & l'un & l'autre parti prévit que bientôt il s'en mêleroit. Dans cette veuë chacun pensa à l'artirer de son côté, & il eut le bonheur d'avoir à choisir entre deux parties de la France, la plus propre à opprimer l'autre, pour les assujettir toutes deux. Le Bourguignon ne réüssit pas. Ses liaisons avec la Cour ne convenoient pas à Henri, qui cherchoit à entrer en France, non pour donner du secours au Roy, mais pour faire des conquêtes sur le Royaume. Par cette raison, & par les promesses que luy firent les Orleanois, leur parti luy parut le meilleur à suivre. Le Duc de Clarence son second fils eut ordre de leur amener des troupes, dont ils avoient d'autant plus de besoin, que leur intrigue ayant été découverte, & les lettres qu'ils écrivoient

au

au Roy d'Angleterre interceptées, Charles les déclara ennemis de son Etat, & résolut de marcher en personne contre eux pour les pousser à bout. 1411.

L'affaire étant donc devenuë d'une cabale particuliere une cause publique, non seulement les partisans du Bourguignon monterent à cheval, mais le Roy y montant luy même, tous ses serviteurs se rendirent auprés de luy, & le suivirent au siege de Bourges, où les Princes s'étoient retirez. Loüis Dauphin, le Duc de Bourgogne, Loüis d'Anjou Roy de Sicile, les Ducs de Lorraine & de Bar, & plusieurs autres Seigneurs de marque firent ce siege sous les ordres du Roy, qui trouvant dans les assiegez plus de résistance qu'il ne s'attendoit, donna le temps au Duc de Clarance de leur amener le secours promis. Il étoit déja dans le Perche, lorsque les Princes rentrant en eux mêmes, & regardant de plus prés le danger où leurs querelles particulieres alloient mettre la Monarchie, parlerent de paix, & quoyque pût faire le Duc de Bourgogne pour l'empêcher, ils la conclurent à Bourges, & la signerent a Auxerre, d'où ce second traité prit son nom. 1412.

Le Duc de Clarence reprocha aux Princes leur peu de constance & de bonne foy, & protesta qu'il ne se retireroit point que son armée ne fût payée. L'argent étoit devenu si rare, que quelque effort qu'on fît pour en trouver, on n'en pût amasser assez pour satisfaire les Anglois. Le Duc d'Orleans fut obligé de leur donner un de ses freres en ôtage, jusqu'à ce qu'on eût fait toute la somme, dont on étoit convenu avec eux.

Si les Anglois s'en allerent chagrins de n'avoir pû faire à la France tous le mal qu'ils avoient projetté, ils eurent au moins la consolation

lation d'emporter avec eux l'eſperance de s'en
1412. dédommager bientôt, par le peu de diſpoſition qu'ils remarquerent dans les François à vivre entre eux en bonne intelligence. En effet, à peine étoient-ils partis, que les deux factions oppoſées commencerent à s'entrechoquer avec plus de fureur que jamais. L'Orleanoiſe prit à ſon tour le deſſus ſur la Bourguignonne. L'ambitieux chef de celle-cy ne pouvant plus vivre dans une ſituation où il ne fût pas abſolument le maître, avoit entrepris d'exterminer les Princes de la maiſon d'Orleans, & meditoit de s'en défaire par quelqu'un de ces coups violens auſquels ils n'étoit pas novice. Des Eſſarts l'un de ſes confidens luy avoit fait manquer celuy-cy par l'avis
1413. que ſa conſcience l'avoit obligé d'en donner. Pour l'en punir le Duc excita une ſedition dans Paris, où il luy fit perdre la vie. La furie du peuple ne s'en tint pas là: excité par le ſeditieux Duc, il ſe fit un chef d'un boucher nommé Caboche, & courant de ruë en ruë, maſſacroit tous ceux qu'il croyoit être du parti d'Orleans. Cette canaille eut l'inſolence de traîner en priſon le Duc de Bar, quoyque couſin germain du Roy, & Loüis de Baviere frere de la Reine: aprés quoy forçant le palais, elle oſa inſulter le Dauphin, parce qu'on le ſoupçonnoit depuis quelque temps de favoriſer les Orleanois, demanda qu'on luy mît entre les mains un certain nombre de Seigneurs & de femmes de qualité, & obligea le Roy à porter une eſpece de chaperon blanc, qui étoit la marque de cette caballe, ſans laquelle nul n'oſoit ſortir. La plûpart des Princes Orleanois étoient alors abſens de la Cour, & y revenoient pour la délivrer de la ſervitude du commun tyran; mais de nouveaux entremetteurs firent une troiſiéme paix à Pontoiſe, qui donna le moyen au Dauphin, las de

ſouffrir

souffrir le Duc de Bourgogne, de faire si bien sa partie contre luy, que ce Prince eut peur au moins cette fois, & se retira secretement en Flandre. 1413.

La retraite de cet esprit inquiet ne fut suivi d'aucun repos, ni pour luy, ni pour les autres. Sorti de la Cour, pour y rentrer, & en chasser ceux qui osoient y contrebalancer sa puissance, il leva une armée, & se prépara à leur faire une forte guerre. Le Roy, à qui les Orleanois, maîtres de son esprit à leur tour, faisoient regarder ces démarches comme des actions d'un sujet rebelle, levoit des gens de son côté, lors qu'il apprit que les Anglois n'étoient pas spectateurs oisifs des scenes funestes qui se passoient en France. Henri IV. étoit mort au mois de Mars de l'année mille quatre cens treize. Henri V. luy avoit succedé. On dit qu'ayant pris la couronne au pied du lit de son pere mourant, où la coûtume étoit de la mettre, le Monarque ramassa ses forces, pour le faire ressouvenir du peu de droit qu'ils y avoient tous deux: à quoy, sans approfondir le discours, le jeune Prince rapartit: *Mon épée me conservera ce que la vôtre vous a acquis.* En effet Henri V. équitable & même religieux en toute autre chose, n'eut aucune tendresse de conscience sur l'usurpation des couronnes, & à en juger par ses actions, Cesar, tout payen qu'il étoit, n'eut jamais plus avant que luy cette maxime dans le cœur, qu'il n'est pas honteux d'être injuste quand on ne l'est que pour regner. Non content d'un Royaume usurpé, la premiere chose qu'il fit, quand il en fut en possession, fut de déliberer dans son Parlement sur lequel de deux autres il tourneroit ses veuës, ou de la France, ou de l'Ecosse. Henri Chicheley Archevêque de Cantorbery, fit une longue harangue pour 20. de Mars.

montrer qu'il falloit attaquer la France. Les raiſons qu'il en apporta, furent la gloire d'une ſi belle conquête, la facilité qu'en donnoient la foibleſſe du Monarque François, & les diviſions des Princes du ſang ; les factions d'Orleans & de Bourgogne, dont l'une ſerviroit à ſoumettre l'autre, aprés s'être ſoumiſe elle-même ; le droit prétendu par l'Angleterre ſur la Guyenne, la Normandie, l'Anjou, le Poitou, la Touraine & le Maine, belles Provinces dont il ne reſtoit plus ſous la domination Angloiſe qu'une petite partie de la Guyenne ; enfin le nouveau droit qu'Iſabelle, mere du grand Edoüard III. luy avoit apporté à la Couronne de France, & qu'on ne luy avoit diſputé, que par ce que ce Prelat appelloit la chimere de la loy Salique. Pour rendre ces raiſons plus efficaces, l'orateur conclut ſon diſcours par offrir au Roy un ſecours d'argent de la part du Clergé d'Angleterre, tel qu'aucun de ſes predeceſſeurs n'en avoit point encore receu, pour fournir aux frais d'une guerre que toute la nation deſiroit.

1413.

Raphaël de Neville Comte de Weſtmorland harangua pour la guerre d'Ecoſſe, pretendant que c'étoit agir contre toutes les regles de la bonne politique, que d'aller chercher un ennemi éloigné, pendant qu'on en laiſſoit un à la porte, qui n'avoit qu'une barriere à forcer pour porter le fer & le feu juſques dans le cœur de l'Etat ; qu'on avoit vû par experience que la France n'étoit pas une conquête aiſée, puis qu'aprés tant de batailles gagnées, tant d'importans poſtes occupez, tant de ligues même pratiquées, Edoüard III. avec toute ſa puiſſance, & tout le bonheur qui l'accompagnoit, n'en avoit pû venir à bout ; qu'il n'en étoit pas de même de l'Ecoſſe ; qu'à quelques montagnes

&

& à quelques forêts prés, on l'avoit plus d'une fois conquise, & que si on ne l'avoit pas conservée, c'étoit pour avoir pris le change, comme on l'alloit encore prendre ; qu'au reste jamais cette conquête n'avoit été plus facile qu'elle étoit alors ; que Robert III. Roy d'Ecosse avoit par son incapacité fort affoibli cette Monarchie, s'étant vû contraint de ceder l'administration de son Etat au Duc d'Albanie son frere, lequel ayant fait mourir David l'aisné des enfans de Robert, avoit obligé ce Roy d'envoyer secretement en France Jacques son cadet, pour le soustraire à l'ambition de cet oncle cruel qui vouloit regner ; qu'on retenoit actuellement ce jeune Prince en Angleterre, où la tempête l'avoit jetté, & où par la mort de son pere il étoit devenu Roy ; qu'on ne trouveroit jamais une meilleure occasion de faire revivre les droits qu'on pretendoit sur cette Couronne, dont la conquête mettroit les troupes en haleine pour entreprendre celle de France ; que le Roy étant jeune & de bonne santé, auroit du temps pour l'une & pour l'autre, & qu'en tout cas son avis étoit qu'on préferât la plus necessaire, puis qu'elle étoit d'ailleurs la plus seure, à celle qui flattoit le plus la gloire de la nation Angloise, & dont on ne pouvoit disconvenir que le succés ne fût incertain. 1413.

Ces deux discours tenoient en suspens le jugement de l'assemblée, lorsque le Duc d'Excestre oncle du Roy appuya fortement le premier, en montrant que l'Ecosse & la France tenant l'une à l'autre comme la branche à l'arbre, l'arbre étant une fois abbatu, l'on seroit maître de la branche : sans quoy ce seroit toûjours à recommencer. Ce Prince étoit un fort habile homme, & son discours étoit d'ailleurs si conforme au penchant des Anglois, qu'auss-

si-tôt qu'il ceſſa de parler, on cria d'une com-
1413. mune voix, *Guerre, guerre contre la France.* Pour la déclarer neanmoins avec quelque formalité, Henri envoya ce Duc à Paris avec deux Evêques & l'Amiral Gray, pour demander à Charles ou la Couronne qu'il luy retenoit, diſoit-il, ou la Princeſſe Catherine ſa fille, avec la Guyenne, la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou, & la Touraine pour ſa dot. Quelques-uns diſent que les Ambaſſadeurs avoient pouvoir de ſe relâcher, juſqu'à ſe contenter pour la dot de la Princeſſe, qu'Henri avoit envie d'épouſer, des provinces & des villes cedées par le traité de Bretigny; & qu'en cela ce Prince crût faire un grand ſacrifice à ſa maîtreſſe.

On alloit partir pour la guerre entrepriſe contre le Duc Bourgogne, quand on receut cette ambaſſade. L'ambaſſade étonna, mais elle ne fit point quitter le deſſein d'entreprendre la guerre, trop avantageuſe à la faction qui ſe trouvoit alors dominante, pour la ſacrifier au bien public. On renvoya les Ambaſſadeurs ſans leur donner d'autre réponſe, ſinon que quand on auroit loiſir, on feroit ſçavoir au Roy leur maître la réſolution qu'on auroit priſe ſur les propoſitions qu'il avoit fait faire, & on ſe diſpoſa à partir pour aller chercher le Duc de Bourgogne.

La partie n'étoit plus égale. Les Orleanois regnant à leur tour à l'ombre de l'autorité Royale, aprés avoir deſarmé Paris, changé les officiers ſuſpects d'être de la faction Bourguignonne, ſe mettent en campagne ayant à leur tête le Roy, qu'ils engagerent pour inſulter ceux qui les appelloient Armagnacs, à porter l'écharpe d'Armagnac. Le parti d'Orleans avoit acquis Loüis d'Anjou, à qui ſon pere, l'un des quatre fils du Roy Jean, avoit laiſſé le nom

de

de Roy avec des droits sur la Sicile, qu'ils avoient tous deux tres long-temps inutilement poursuivis. Celuy cy s'étant retiré en France, avoit rompu d'une maniere éclatante avec le Duc de Bourgogne, & s'étoit attaché à la faction contraire. Ainsi tout le monde marchoit en intention de faire une guerre fort vive, si le Duc, que les Flamans refuserent de seconder, eût pû tenir la campagne contre une armée où le Roy étant en personne, avoit ramassé tout ce qui n'étoit point attaché par profession à la faction de Bourgogne. Comme le Duc étoit neanmoins un Prince d'un fort grand courage, & homme à disputer le terrain jusqu'à la derniere extremité, il avoit si bien muni ses villes, qu'Arras arrêta long-temps le Roy, & donna le loisir au Duc de Brabant & à la Comtesse de Haynault, de negocier entre le Duc leur frere, le Roy, & le parti d'Orleans un quatriéme accommodement, qui fut nommé la paix d'Arras. 1414.

La France n'eut jamais plus besoin qu'alors de réünir toutes ses forces contre l'ancien ennemi de l'Etat. Henri assembloit de toutes parts des troupes pour la subjuguer, & quoy qu'il eût beaucoup de vaisseaux pour les passer, il ne laissoit pas d'emprunter & de loüer ceux de ses voisins. Le bruit de cet armement étonna Charles, & ceux qui gouvernoient pour luy. On pensa à détourner l'orage, & l'on envoya des Ambassadeurs pour proposer des temperamens aux demandes du Roy d'Angleterre, qu'on ne doutoit point qu'il n'acceptât. Loüis de Bourbon Comte de Vendôme & Guillaume Bourratier Archevêque de Bourges, choisis pour chefs de cette ambassade, furent chargez de la part du Roy de luy offrir pour la dot de sa fille qu'il luy accordoit volontiers, une somme d'ar-

gent, & certaines terres qu'il croyoit à sa bien-
1414. seance.

Les Ambassadeurs eurent sujet d'augurer mal de leur negociation dés leur débarquement dans l'isle, par les préparatifs de guerre qu'on y faisoit de toutes parts. Ils furent honorablement receus: mais quand ils vinrent à l'audience, & qu'ils eurent fait leurs propositions, l'Archevêque de Cantorbery, qui servoit au Roy de Chancelier, leur déclara fierement de sa part, qu'il n'accepteroit rien moins pour la dot de la Princesse, que les provinces qu'il avoit demandé la premiere fois, à faute de quoy il alloit passer la mer, & conquerir l'épée à la main non seulement ces mêmes provinces, autrefois le patrimoine de ses ancêtres, mais avec le secours du ciel une Couronne injustement usurpée sur son bisayeul. L'Archevêque de Bourges ne pût tenir sa colere quand il entendit ce discours. Il s'emporta, & parla d'un ton moins respectueux qu'il ne convient, quand on parle à un grand Roy même ennemi; & ce qui fut de pis, il fit des menaces que les armes Françoises soûtinrent mal. Le sang froid d'Henri en cette occasion fit voir en luy une superiorité d'esprit qui sembloit répondre de celle de ses armes. La colere du Prelat ne luy en donna point: il se posseda, & traitant toûjours civilement les Ambassadeurs, il les renvoya aussi contens des honnêtetez qu'il eut pour eux, qu'ils l'étoient peu de la fierté dont il usoit envers leur maître.

Leur retour fit penser à la guerre; mais les préparatifs, si prompts quand l'une des factions armoit contre l'autre, furent lents contre l'ennemi commun. Le depart des Anglois fut retardé par une conjuration dangereuse qu'on avoit fait contre leur Roy. Richard Comte de Cambrige, frere puîné de cet Edoüard Comte de Rutland

Rutland devenu depuis Duc d'Yorch auquel Henri IV. avoit pardonné une pareille conſpiration, avoit épouſé Anne de Mortemer ſœur du jeune Edmonde de Mortemer, qui étoit mort ſans enfans. Anne étant ſon heritiere, avoit porté dans la maiſon d'Yorch la juſte pretention que ſon frere avoit à la Couronne d'Angleterre. Et c'eſt de là que nous verrons dans la ſuite un petit-fils de Richard rentrer dans ſes droits, & mettre la maiſon d'Yorch en poſſeſſion du ſceptre Anglois, que les Princes de la maiſon de Lancaſtre avoient uſurpé pendant quelque temps, & ravi aux legitimes heritiers. Ce motif de conſpirer contre Henri ſuffiſoit à Richard, ſans y ajoûter contre ce que porte l'arrêt de ſa condamnation, les ſollicitations de la France, comme ont fait quelques auteurs Anglois. Il avoit donc conſpiré avec Henri Scrop & Thomas Gray contre la vie d'Henri, qui n'en fût averti qu'au temps qu'il faiſoit embarquer ſes troupes à Southampton pour paſſer en France. Quoy qu'on abregeât le procés, il ne laiſſa pas d'apporter du retardement au paſſage. Pour condemner, comme l'on fit, un Prince du ſang à perdre la tête, il fallut garder des formalitez, & en eſſuyer la longueur. Cependant Henri fut plûtôt à Harfleur, que les François ne furent ſur le rivage pour luy diſputer la deſcente. La ville ſoûtint fort bien le ſiege par la valeur des Seigneurs du pays, qui s'y étoient renfermez en grand nombre : mais enfin n'étant pas ſecouruë, elle fut obligée de ſe rendre. Le Duc d'Exceſtre en fut fait gouverneur. 1414.

Henri n'oſa tenter d'autres conquêtes. La diſſenterie s'étoit miſe dans ſon armée pendant le ſiege, qui avoit duré trente-ſix jours, & qui n'ayant commencé qu'au milieu du mois d'Août, avoit fini dans une ſaiſon trop avan-

cée pour permettre une nouvelle entrepriſe. Il
1415. n'y avoit pas moyen non plus de paſſer l'hyver en Normandie, la Cour de France étant venuë à Roüen, pour obſerver de plus prés les Anglois, en attendant qu'on les pût combattre. Surquoy Henri ayant déliberé touchant le parti qu'il avoit à prendre, le plus facile étant de retourner en Angleterre, il choiſit le plus hazardeux, parce qu'il etoit le plus convenable à la réputation de ſes armes, & réſolut de ſe retirer à Calais par le même chemin qu'avoit pris autrefois Edoüard III. Cette marche, quoyque perilleuſe, étant accompagnée du même bonheur eut toute la même iſſuë. Henri ne penſoit qu'à ſe retirer avec ſon armée, où de trente mille hommes à peine en reſtoit-il vingt mille. On avoit gardé les paſſages, & rompu les ponts de tous les côtez. Henri ſe fit jour, paſſa la Somme, & s'alla poſter prés d'Azincourt,
25. d'Oct. où le vingt-cinquiéme d'Octobre de l'année mille quatre cens quinze preſque toute la France aſſemblée tumultuairement & ſans ordre ſous le Conneſtable Charles d'Albret & le Mareſchal de Boucicaud, perdit de même qu'à Crecy, par ſon peu de diſcipline & par ſa preſomption, une bataille dont les ſuites mirent la Monarchie ſur le penchant de ſa ruine. Par bonheur le Roy ne s'y trouva pas, & le Dauphin demeura avec luy: le vieux Duc de Berry, Prince ſage, & qui ſe ſouvenoit de Poitiers, l'ayant emporté ſur l'ardeur de combattre que montroient à contre-temps le pere & le fils. Le Duc de Bourgogne mécontent de la Cour d'où on le tenoit éloigné, ne parut point à cette action, & tint même devant & aprés une conduite, où il ſembla un peu trop ménager l'Anglois. Le Duc d'Orleans ſon concurrent eut la gloire d'y être pris les armes à la main en com-

bat-

battant pour sa patrie, le Duc de Bourbon eut le même sort avec le Comte de Vendôme, Artus de Bretagne Comte de Richemont, Charles d'Artois Comte d'Eu, le Mareschal de Boucicaut, & plus de quatorze mille François. Jean Duc d'Alençon y perdit la vie aprés l'avoir ôtée au Duc d'Yorch, abbatu le Duc de Gloceſtre, & s'être fait jour juſqu'au Roy dont il avoit endommagé d'un coup de hache l'habillement de tête. Le Conneſtable, le Duc de Brabant, & le Comte de Nevers freres du Bourguignon, Loüis de Bourbon de la branche de Preaux, le Duc de Bar, un de ſes freres, & le Comte de Marle de la même maiſon, le Comte de Vaudemont de la maiſon de Lorraine, Rambures maître des arbaleſtriers, l'Amiral Jacques de Chaſtillon & cette multitude d'autres grands Seigneurs du dénombrement deſquels Monſtrelet remplit deux pages de ſon hiſtoire demeurerent ſur le champ de bataille avec neuf mille moindres gentils-hommes, car il en fut tué fort peu d'autres. Jean de Montaigu Archevêque de Sens fut auſſi trouvé parmi les morts, *mais peu plaint*, dit dans ſon Gaulois un hiſtorien de ce temps-là, *parce que ce n'étoit pas ſon office.* La veuë de ce prodigieux nombre de morts d'une qualité diſtinguée, fit dire au Monarque vainqueur que cette défaite des François étoit moins un effet de ſa valeur, qu'un châtiment de leurs pechez. Il parut ſi penetré de ce ſentiment, qu'ayant fait chanter en action de graces le Pſeaume qui commence par ces mots, *Quand Iſraël ſortit d'Egypte*, il ſe proſterna, & toute ſon armée avec luy, lors qu'on en vint à ce verſet : *Seigneur, ne nous en donnez pas la gloire, mais à vôtre nom.* Ce cantique d'Iſraël ſortant d'Egypte marquoit le deſſein qu'il avoit pris de ſortir de France, com-

1415.

1416.

me il fit, pour aller renouveller son armée, dont
1416. il n'avoit presque plus que le débris.

Son absence fut assez longue, pour donner aux François tout le loisir necessaire à se mettre en état de luy disputer le retour, si leurs discordes domestiques leur avoient permis de penser à autre chose qu'à se détruire les uns les autres. Les negociations de l'Empereur Sigismond, & les voyages qu'il fit en France & en Angleterre pour traiter la paix, amuserent Henri presque toute l'année qui suivit la bataille d'Azincourt. Durant ce temps-là nous aurions pû mettre des troupes sur nos côtes, pourvoir à la seureté de nos places, armer sur mer, lever des armées pour tenir la campagne sur terre; mais c'étoit là le moindre des soins de ceux qui avoient quelque rang dans l'Etat. Le Duc de Bourgogne ne pensoit qu'à venir à la Cour pour y dominer, & ceux de la faction opposée ne pensoient qu'à empêcher qu'il n'y vint, pour ne pas tomber sous sa domination. Ce Prince croyant que la prison du chef de la maison d'Orleans avoit levé tous les obstacles qui s'opposoient à son retour, s'étoit mis en chemin pour venir à Paris, & ne doutoit pas qu'il n'y fût receu sans aucune contradiction. Le refus que Troyes, & d'autres villes qui se trouverent sur son passage firent de luy ouvrir les portes, luy montra qu'il s'étoit trompé.

En effet, il restoit encore assez d'Orleanois à la Cour, pour luy en empêcher l'entrée. Le Roy de Sicile étoit son ennemi personnel: la Reine & le Duc de Berry avoient été presque de tout temps dans la faction contraire, le Dauphin, quoyque jeune & son gendre, ne vouloit plus de compagnon dans le gouvernement d'un Etat, qu'il étoit destiné à gouverner seul; & generalement parlant, tous les Princes trouvoient

mieux

mieux leur compte à la domination du parti d'Orleans, où chacun étoit quelque chose, & faisoit sa figure selon sa naissance, que dans celle du parti Bourguignon, où l'imperieux Duc absorboit tout, & ne laissoit de fonction à personne que le soin de luy obeïr. 1416.

La Cour ayant donc bien prévû, que ce Prince ne manqueroit pas de profiter de la conjoncture pour venir reprendre auprés du Roy la place qu'il avoit autrefois occupée, se hâta de le prévenir, & quoyque la presence du Monarque fût necessaire en Normandie pour la defendre contre le Roy d'Angleterre, on l'amena en diligence à Paris, pour en empêcher l'entrée au Duc de Bourgogne, en même temps qu'on envoyoit en Champagne & en Picardie un ordre exprés de luy fermer les portes de toutes les bonnes villes.

On fit plus: le Duc de Berry voulant fortifier les Orleanois, persuade au Roy d'appeller le Comte d'Armagnac auprés de sa personne, & de luy donner la charge de Connêtable vacante par la mort de Charles d'Albret. Bernard II. Comte d'Armagnac étoit un homme tout propre à mettre à la tête d'un grand parti, & les liaisons qu'il avoit déja avec la maison d'Orleans répondoient de son zele à toute la faction. Il étoit homme de main & de tête, entreprenant, résolu, intrepide, allant à son but sans s'étonner des clameurs publiques; craignant peu la colere des grands, & moins encore les plaintes du peuple, dont il mépriſoit les loüanges inutiles, pourvû qu'il en tirât les secours necessaires, ne se souciant gueres d'en être aimé, pourvû qu'il en fût obeï; d'ailleurs grand Seigneur, toûjours suivi d'une belle & brave noblesse, & menant avec luy un corp de troupes dont le nom seul étoit redoutable. Aussi ne

fut-il pas plûtôt à Paris, que toute la faction
1416. Bourguignonne sembla s'être dissipée devant luy: tant il s'en fit craindre, non seulement par les persecutions qu'il suscita à ceux qu'on soupçonnoit d'en être, mais par les précautions qu'il prit pour ôter au peuple, toûjours prêt à se mutiner en faveur du Duc de Bourgogne, les moyens d'armer & de nuire.

Par ces soins le nouveau Connêtable devint en peu de temps bien puissant; mais il devint tout-à-fait maître par la mort du Duc de Berry, du Roy de Sicile, du Dauphin Loüis, de Jean son frere & son successeur, qui se suivirent les uns les autres en assez peu de mois au tombeau. Pour comble de bonheur, le nouveau Dauphin se trouva tout tel qu'il falloit pour le maintenir dans cette autorité. Charles alors Dauphin, depuis Roy, septiéme de ce nom, qui se rendit fameux par le rétablissement de l'Etat, avoit été élevé dans la haine du Duc de Bourgogne & de son parti par le Roy de Sicile son beau pere: à quoy le caractere de ce Prince, incapable de rien ceder de ce que sa naissance luy donnoit de prérogatives & de droits, l'avoit naturellement disposé. De sorte que les portraits qu'on avoit pris soin de luy faire du Duc de Bourgogne, comme d'un esprit imperieux, & qui vouloit regner par tout, luy avoient fait beaucoup plus craindre de l'avoir pour compagnon que pour ennemi. Il avoit ce sentiment si avant dans l'ame, que la plus extrême necessité ne l'en fit jamais démentir, & qu'il aima mieux s'exposer à n'être point Roy, qu'à ne l'être qu'à demi. Aussi peut-on dire que les miracles du regne de ce Monarque surnommé avec raison Victorieux, furent moins l'ouvrage de son genie assez peu au dessus du mediocre, que celuy de son courage vrayment grand; moins l'effet

de

de ſes meditations politiques qui ne l'occuperent pas beaucoup, que de ſon activité guerriere avec laquelle il étoit capable de faire encore plus qu'il ne fit, ſi l'amour du plaiſir n'eût de temps en temps fait languir ce beau feu par un autre, & ne l'eût quelquefois porté à préferer des courtiſans agreables à des guerriers neceſſaires. 1417.

Ce fut par les liaiſons étroites que le Connêtable d'Armagnac ſceut prendre avec ce jeune Prince, qu'il devint maître des affaires. Il l'auroit peut être été plus long-temps, s'il ne ſe fût point mis trop en garde contre ceux qui en pouvoient partager l'adminiſtration avec luy. Son ambition pecha contre le bien public, lorſque le Cardinal des Urſins, Legat du Pape Martin V. ayant propoſé un traité de paix, par lequel le Dauphin & le Duc de Bourgogne devoient conjointement gouverner l'Etat pendant la maladie du Roy, il s'y oppoſa ouvertement: mais on peut dire que ſon ambition pecha contre elle-même, lors qu'il refuſa à Liſle-Adam un employ qu'il luy demandoit, s'offrant à s'attacher à luy; ce Seigneur choqué de ce refus, étant devenu dans la ſuite le principal inſtrument de ſa perte. Il ne fut pas meilleur politique, quand au lieu de ſe donner la peine de gagner l'eſprit de la Reine, comme avoient fait juſques-là tous ceux qui avoient été avant luy à la tête de la faction d'Orleans, il rompit bruſquement avec elle, & ſur d'aſſez legers ombrages l'éloigna de la Cour, s'empara des treſors qu'elle avoit caché en divers monaſteres: affronts que cette vindicative Princeſſe ne pardonna jamais ni à luy ni au Dauphin même ſon fils, qu'elle crut y avoir eu part.

Juſques-là le Duc de Bourgogne avoit inutilement tenté de trouver entrée dans Paris. Il y

avoit employé toutes choſes ſans épargner la
1418. conjuration la plus noire & la plus horrible, non ſeulement contre les Princes, mais contre le Dauphin & le Roy même. Actuellement il faiſoit la guerre ouvertement & dans les formes, donnant des combats, aſſiegeant des poſtes aux environs de la capitale où l'on mettoit tout à feu & à ſang : tant l'animoſité étoit grande entre ceux qu'on appelloit Bourguignons, qui portoient pour marque de leur faction une croix blanche en ſautoir, & ceux qu'on ne nommoit plus qu'Armagnacs, qui portoient cette même croix droite.

Cette guerre avoit duré trois ſemaines, ſans que le Duc eût rien avancé pour s'introduire dans Paris. Le peuple étoit par tout à luy, parce qu'il faiſoit crier par tout une exemption de tout ſubſide, au lieu que le Connêtable en tiroit ſans ménagement tout ce qu'il pouvoit ; mais auſſi l'avoit-il deſarmé, & ne croyoit pas en devoir rien craindre, ſes places étant d'ailleurs pourveuës de braves gens pour les défendre. Le Duc l'éprouva à Corbeil, où, las de tourner autour de Paris ſans trouver de porte pour y entrer, il étoit allé mettre le ſiege. Barbazan défendit la place avec beaucoup de vigueur contre luy, & luy ôta l'eſperance de la prendre. Cette diſgrace fut réparée par la nouvelle qui luy vint que la Reine luy offroit de ſe joindre à luy contre leurs communs ennemis. La neceſſité & le dépit avoit fait prendre à cette Princeſſe ce moyen violent de ſe délivrer d'une captivité, qui luy étoit dure. Elle n'avoit jamais aimé le Duc de Bourgogne ; mais actuellement elle ne haïſſoit que le Comte d'Armagnac & le Dauphin. Le deſir de s'en vanger la fit reſoudre à écrire au Duc pour le prier de venir rompre ſes fers, & à luy offrir en reconnoiſſance d'un ſervice ſi eſſen-

essentiel, d'entrer dans tous ses interêts. Le Duc les connoissoit trop bien, pour ne pas voir que cette union y étoit en effet utile. Dans cette veuë, il marche à Tours, & en amene la Reine à Troyes, où ayant concerté leur ligue, il fut resolu qu'Isabelle se declareroit regente du Royaume durant la maladie du Roy, & que tous les actes publics se feroient doresnavant en son nom. 1418.

Ce nouveau changement de theatre remua l'esprit des Parisiens, qui quoyque toûjours veillez de prés, ne laisserent pas de trouver moyen de noüer avec l'Isle-Adam, qui s'étoit donné au Duc de Bourgogne, une intelligence secrete dont l'effet fut que le matin du vingt-neuviéme de May de l'année mille quatre cens dix-huit un marchand de fer nommé le Clerc luy ouvrit la porte de saint Germain des prez. Il fut au milieu de la ville avec trois cens hommes qui le suivoient avant qu'on s'en fut apperçeu. Là au cri de *Vive Bourgogne* tant de gens se joignirent à luy, & prirent la croix de la faction, que tous ceux du parti contraire chercherent leur salut dans la retraite. Chacun se cacha où il pût. Tanneguy du Chastel eut la presence d'esprit d'aller prendre entre ses bras le Dauphin encore endormi dans son lit, de l'envelopper dans son linçeüil, tant le peril étoit pressant, & de l'emporter à la bastille où il se renferma avec luy jusqu'à ce qu'à la faveur du tumulte ils en sortirent l'un & l'autre pour se retirer à Melun. Le Connêtable, le Chancelier de Marle, quatre Evêques & divers officiers y furent inhumainement massacrez, & plus de trois mille hommes avec eux, la haine publique contre les Armagnacs servant de pretexte à beaucoup de vangeances particulieres. La fureur populaire se porta contre ce parti à de tels excés, 29. de May.

que

que le ſouvenir en fait horreur. Le refus que faiſoient certains Prêtres de donner le baptême aux enfans de ceux qui en avoient été, peut donner une idée du reſte. Quelques hiſtoriens ont écrit que le Duc deſaprouva ces emportemens. S'il les deſaprouva, il en profita bien: car on le vit peu de temps aprés entrer triomphant dans Paris, où ayant amené la Reine dont ſes ſervices l'avoient rendu maître, il le devint bientôt du Roy. 1418.

Alors ſe fit un nouveau partage des Grands, des peuples & des villes du Royaume entre le Duc de Bourgogne abuſant du nom & de l'autorité du Roy, & le Dauphin ſoûtenant les droits & la ſucceſſion de la Royauté. Ainſi la guerre civile ſe renouvella avec une nouvelle ardeur par des ſieges & des combats, aux differents ſuccés deſquels ſi chacun à ſon tour gagnoit quelque choſe, ces gains étoient toûjours des pertes conſiderables pour l'Etat.

Ce fut pendant que nos Princes François diviſoient ainſi le Royaume, que l'Anglois avec qui l'Empereur n'avoit pû conclure de paix, profitant de ces diviſions pour recommencer à propos la guerre, revint deſcendre en baſſe Normandie à la tête de cinquante mille hommes. Tout plia ſous une telle puiſſance, & il y eut aſſez peu de villes juſqu'à la Seine qui n'ouvrît ſes portes aux premieres approches du Conquerant. Honfleur & Caën tinrent quelque temps; mais l'un & l'autre ſe rendit ne pouvant eſperer de ſecours. L'avarice ou la negligence d'un Gouverneur indigne de ſon nom, fit perdre aprés trois mois Cherbourg, qui auroit pû tenir trois ans: tant la corruption avoit gagné les parties nobles de l'Etat. Henri étoit en trop beau chemin, pour ne pas continuer ſa route. Le Pont-de-l'arche l'arrêta: mais trois ſemaines

luy

luy acquirent ce poſte important pour le ſiege de Roüen, qu'il avoit reſolu d'entreprendre. 1418.

Juſques-là on l'avoit laiſſé faire, & l'acharnement étoit tel entre les deux Princes François à s'entre-dépoüiller l'un l'autre, qu'à peine faiſoient-ils attention aux progrés du Roy d'Angleterre. Le ſiege de Roüen les frappa, & ſembla leur ouvrir les yeux. Le Dauphin vit que l'Etat ſe perdoit, pendant que le Duc de Bourgogne & luy diſputoient du droit de le gouverner. Le Duc ne douta point qu'ayant en main les forces & l'autorité du Roy, on ne luy imputât la perte de la Normandie, que la priſe de Roüen traînoit aprés ſoy. Avec ces veuës, il étoit naturel que ces deux Princes cherchaſſent à s'unir contre l'ennemi commun du nom François. Cependant leur haine mutuelle fut ſi forte en cette occaſion, que la premiere penſée qui leur vint fut de traiter ſeparément chacun de ſon côté avec l'Anglois.

Le Dauphin tenta le premier, ſi par un accommodement tolerable, Henri qui ſe montroit moins éloigné de traiter avec luy qu'avec ſon rival, ne luy donneroit point le moyen de ranger au devoir le Duc de Bourgogne. Pour cela il envoya des Ambaſſadeurs, qui furent bien receus au camp devant Roüen, & qui ſelon les apparences auroient conclu quelque choſe, ſi Charles dés-lors réſolu à ne laiſſer point entamer la ſouveraineté de la Couronne n'eût opiniâtrément rejetté la propoſition qu'on luy fit de ſe joindre à l'Anglois pour conquerir la Flandre, & ſouffrir qu'il la poſſedât ſans en rendre hommage à la France.

Le Duc de Bourgogne ſe ſervit du miniſtere du Cardinal des Urſins, qui avoit commiſſion du Pape de traiter la paix entre les deux Rois. Mais quoyque le Cardinal pût dire, quoy qu'il

qu'il eût porté le portrait de la Princeſſe Catherine, & quoyque même ce portrait de la plus belle perſonne du monde eût fait effet ſur le cœur d'Henri, qui perſiſtoit à la vouloir épouſer; ce Prince demeura ſi ferme dans ſes premieres propoſitions, que le Legat ne pût rien conclure.

1418.

Quelque averſion que conſervaſſent dans le fond du cœur l'un pour l'autre le Dauphin & le Duc de Bourgogne, la neceſſité les obligea à faire des pas pour ſe rechercher; mais ces pas furent trop lents pour ſauver Roüen. Le ſiege avoit duré ſept mois, & les aſſiegez avoient fait au de-là de ce qu'on doit attendre de braves & de zelez François, pour ne point prendre un joug étranger. Les vivres leur ayant manqué, ils avoient mangé juſqu'aux animaux dont les hommes ont le plus d'horreur, pour donner le temps de les ſecourir. Le Dauphin l'auroit bien voulu, le Duc l'avoit ſouvent promis; mais l'un étant toûjours retenu par la crainte de laiſſer le champ libre à l'autre, les aſſiegez n'ayant plus d'eſperance s'étoient enfin rendus à Henri le dix-huitiéme jour de Janvier de l'année mille quatre cens dix-neuf.

1419.

18. de Janv.

Cet évenement qui fut ſuivi de la perte du reſte de la Normandie, détermina tout-à-fait le Dauphin, qui avoit interêt à ne pas ſouffrir le démembrement de l'Etat, à entrer en traité avec le Duc; mais le Duc ne ſe preſſa pas, & trouvant au contraire ſon interêt à s'accommoder avec l'étranger, qui ne demandoit que des terres auſquelles il ne prétendoit rien, & luy laiſſeroit toute l'autorité dont il étoit en poſſeſſion, renoüa ſes negociations avec luy. La Reine, à qui le Duc de Bourgogne laiſſoit aſſez de part dans les affaires pour contenter ſon ambition, & qui avoit changé pour luy une aſſez violen-

violente haine en quelque chose qui sembloit même passer un peu la bonne amitié, entra aisément dans ses sentimens: & le Roy ne voulant jamais que ce que ceux qui l'approchoient, prenoient soin de luy faire vouloir, il fut arrêté entre les deux Cours, que les deux Rois assistez chacun de leur famille & de leur conseil s'aboucheroient pour traiter de la paix. 1419.

Ce fut entre Pontoise & Melun que se tint cette conference. Charles surpris d'un accés de son mal, n'y pût assister en personne; mais la Reine y parut pour luy, & y mena la Princesse sa fille, dont elle esperoit que la beauté épargneroit une Province à la France, & tiendroit lieu de dote à un jeune Roy. Henri en fut en effet touché, & quelque interêt qu'il eût à s'en taire, il ne pût si bien faire qu'on ne s'en apperçeut. On se flattoit qu'il en deviendroit plus docile; mais on fut bientôt détrompé. A mesure qu'il s'attendrissoit pour la Princesse, comme s'il eût été en garde contre luy-même, il s'affermissoit contre les raisons qu'on luy apportoit pour luy persuader de se relâcher sur ses pretentions. Une secrette presomption de sa fortune & de son bonheur luy persuada toûjours qu'il auroit la fille, & quelque chose même de plus que ce qu'il demandoit pour sa dote. *J'auray la Princesse*, dit-il un jour en colere au Duc de Bourgogne, *& j'auray le Royaume avec elle.* Sur quoy le Duc picqué à son tour, luy ayant répondu sur le même ton, qu'il avoit pour en venir là encore beaucoup de chemin à faire, & qu'il se trouveroit bien las quand il en auroit fait la moitié, les conferences se rompirent, & l'on perdit toute esperance de rien conclure avec l'Anglois.

Par cette rupture la réünion des deux Princes François devenant necessaire, ceux qui s'en

s'en mêloient travaillerent à leur ôter ces om-
1419. brages mutuels, qui les faisoient défier l'un de l'autre. La Dame du Grat amie du Duc, & de ce caractere d'amies à qui l'esprit donne le pouvoir que la beauté donne aux maîtresses, réüssit parfaitement de son côté. Ceux qui gouvernoient le Dauphin ne furent pas de si bonne foy, & l'évenement fit juger qu'au lieu de luy rassurer l'esprit contre les vieilles défiances, ils luy en donnoient de nouvelles. Il y a apparence que ceux qui prirent soin de luy en donner, prirent celuy de luy apprendre à ne les pas faire paroître. Les Princes se virent prés de Melun & y conclurent leur traité avec une ouverture de cœur, & des témoignages d'amitié si naturels de part & d'autre, que si ceux du Dauphin ne furent pas sinceres, le Duc y fut d'autant mieux trompé, que rien ne luy donna sujet de les soupçonner de ne l'être pas. La nouvelle conference qu'on luy proposa, à l'occasion de la surprise de Pontoise par les Anglois, & l'ardeur avec laquelle le Dauphin l'en sollicita, l'effaroucha un peu d'abord. Il s'en excusa même quelque temps, sur ce que le Prince voulant qu'ils se vissent à Montereau-faut-Yonne, il ne jugeoit pas qu'il fût du respect qu'ils devoient l'un & l'autre au Roy, qu'ils se vissent ailleurs qu'à Troyes où se trouvoit alors la Cour. La plûpart des amis du Duc, à qui l'empressement du Dauphin donnoit ombrage aussi bien qu'à luy, le dissuadoient de cette entreveuë: mais le Dauphin le pressa si fort, qu'à moins de rompre de nouveau avec luy, il ne crut pas s'en pouvoir dispenser. Il y alla donc malgré ces avis, & ses propres pressentimens, courant où la justice divine l'attendoit pour punir ses crimes. Ainsi le Ciel se sert souvent d'un crime pour en punir un autre. Le pont de

Monte-

Montereau fut choisi pour le lieu de la conference. Le Dauphin s'y rendit le premier accompagné de ses confidens, tous gens de main & d'execution. Le Duc y en amena pareil nombre des siens, mais à cela prés on ne peut gueres moins prendre des précautions qu'il en prit, ayant combattu ses plus justes défiances, comme des foiblesses qui luy faisoient honte. Aussi à peine fut-il arrivé au lieu où le Dauphin l'attendoit, que comme il le saluoit le genou en terre, on se prit de parole avec luy, & que sans luy donner le temps de se relever Tanneguy du Chastel & ses compagnons le massacrerent aux pieds de leur maître. Mort digne de ce Prince sanguinaire; mais indigne de la main qu'on en soupçonna: car quelque soin que prît le Dauphin de se disculper auprés du public d'une action si contraire à sa gloire, s'il en fut innocent devant Dieu, qui voit ce qui est contre les apparences, il ne s'en lava jamais bien aux yeux des hommes, qui jugent par les apparences ce qui n'est peut-être pas. 1419.

Si ce Prince eut part à ce crime, il en fit longtemps penitence, & Dieu ne vangea point sur David le sang innocent d'un homme de bien plus severement, qu'il vangea sur Charles le sang coupable d'un méchant homme. Le bruit de cette mort s'étant répandu en peu de temps dans tous les lieux où l'on y pouvoit prendre interêt, chacun pensa à ce qu'il y perdoit, ou à ce qu'il y pouvoit gagner. Dans la Cour de France qui étoit à Troyes, la Reine pleura amerement la perte d'un homme par qui elle regnoit. Dans celle d'Angleterre, qui étoit à Roüen, le Roy examina l'avantage qu'il en pouvoit tirer, pour hâter une double conquête, qui luy sembloit plus longue à faire depuis qu'il avoit vû la Princesse. Dans celle de Philippe Comte de Cha-

Charolois, devenu par la mort de son pere Duc
1419. de Bourgogne, & Comte de Flandre, ce Prince qui étoit à Gand ne pensa qu'à tirer du Dauphin une vangeance éclatante. De quoy n'est point capable un esprit possedé de cette passion? Philippe étoit tout jeune: il étoit né François Prince du sang, gendre du Roy, beau-frere du Dauphin, il avoit un fonds de bonté naturelle, qui luy fit donner le surnom de Bon. Il avoit même paru si zelé, pour défendre la Monarchie, qu'à peine avoit-on pû l'empêcher de se trouver quoy qu'encore enfant à la bataille d'Azincour, & qu'il avoit fallu que son pere usât de toute son autorité pour moderer cette ardeur naissante. Malgré tout cela, il n'eut pas plûtôt appris ce qui s'étoit passé à Montereau, qu'il ne se proposa rien moins que d'ôter au Dauphin tout espoir de succeder à la Couronne, en le faisant desheriter par le credit de sa propre mere, en substituant l'Anglois à ses droits par le moyen du mariage de la Princesse Catherine avec luy, & en joignant ses armes aux siennes, pour achever de luy acquerir ce que le Prince desherité auroit pû conserver des débris de sa fortune & de son naufrage.

Je ne sçay si Philippe comprit les suites affreuses d'un tel projet: l'horreur que la posterité auroit pour la memoire d'un Prince, qui assujetissoit sa patrie à une nation ennemie, & le tort qu'il se faisoit à luy-même, en faisant passer en des mains étrangeres un sceptre qui auroit pû tomber en celles de ses descendans. S'il eut ces veuës, sa fureur fut extrême; s'il ne les eut pas, son aveuglement fut grand. Quoy qu'il en soit, il n'eut pas plûtôt formé ce funeste dessein, qu'il envoya ses Ambassadeurs le proposer au Roy d'Angleterre, & alla luy-même en traiter l'execution à la Cour de France. La negocia-

gociation ne fut longue à conclure ni à Roüen ni à Troyes. Il ne pouvoit rien arriver de plus à 1420.
ſouhait à Henri pour abreger bien du chemin à ſon amour & à ſon ambition : & la dénaturée mere du Dauphin ne pouvoit trouver un meilleur moyen de pouſſer ſeurement à bout la haine qu'elle avoit pour ſon fils. On publia d'abord des treves, pendant leſquelles l'imbecille Monarque, qui ne gouvernoit pas la France, mais que de mauvais François gouvernoient, donnant les mains à tout ce qu'on voulut, l'affaire fut bientôt concluë, le mariage arrêté, la paix ſignée, dont les articles principaux furent l'exheredation du Dauphin, la ſubſtitution d'Henri en ſa place, & l'aſſeurance de la Couronne à toute ſa poſterité. On celebra les noces à Troyes le ſecond de Juin l'an mil quatre cens vingt, d'où les deux Cours partant enſemble pour s'acheminer vers Paris, on prit en chemin faiſant Sens, Montereau-faut-Yonne & Melun. Cette derniere ville ayant reſiſté prés de cinq mois, on n'arriva à Paris qu'au commencement de Decembre, où les deux Rois & le deux Reines accompagnez du Duc de Bourgogne furent receus avec une joye qui fit pleurer tous les gens de bien. Pour mettre la derniere main à un ſi monſtrueux ouvrage, on fit le procés au Dauphin. Son pere & ſon ennemi furent les Juges. l'un comme Roy, l'autre comme Regent ; car le traité portoit qu'Henri auroit le gouvernement du Royaume pendant l'infirmité du Roy. On jugea l'accuſé atteint & convaincu du meurtre commis en la perſonne du Duc de Bourgogne, on le déclara incapable de ſucceder aux biens paternels, & à aucun autre heritage qui luy fût écheu, ou qui luy deût échoir. On le condamna au banniſſement perpetuel, & tous ſes complices à la mort. 2. de Juin.

On

1421. On ne crut pas le Dauphin assez docile pour déferer à cet arrêt, duquel on apprit que sans s'étonner il avoit appellé à Dieu & à son épée: mais comme son malheur avoit uni tant de puissances contre luy, on ne douta point qu'il ne fût facile d'achever bientôt par les armes ce qu'on avoit commencé par l'abus des loix. Henri même croyant pouvoir s'en reposer pour un temps sur autruy, laissa en sa place le Duc de Clarence pour continuer la conquête de la France, pendant qu'il fit un voyage en Angleterre, où il mena la nouvelle Reine.

Il n'y fut pas long-temps sans apprendre que l'activité du Dauphin rendoit sa presence necessaire en France. Le Dauphin avoit peu de forces, & n'avoit presque point de troupes; les Princes du sang luy manquoient au besoin, le Comte de Vertus venant de mourir, le Roy de Sicile étant appellé en Italie par ses affaires, & ceux que les Anglois avoient pris à la bataille d'Azincour n'étant pas encore en liberté: de sorte que hors le Duc d'Alençon, & quelques cadets de la maison de Bourbon, Charles n'avoit personne avec luy de ceux que l'interêt commun du sang & de la famille Royale engageoit le plus à le soûtenir. Malgré une situation si facheuse, Charles ne perdant point courage, disperse un petit nombre de braves gens qui s'étoient attachés à sa fortune, dans les lieux de deça la Loire qui tenoient encore son parti, & fit tant qu'il assembla une armée capable de former des desseins.

Un secours étranger luy vint à propos, & contribua au gain d'une bataille, qui montra que la fortune & luy n'étoient pas irreconciliables. Quoyque Jacques premier Roy d'Ecosse pour obtenir sa liberté, & être rétabli sur son trône eût fait alliance avec Henri, il ne crut

crut pas devoir empêcher que quelques Seigneurs du pays ne vinſſent genereuſement ſecourir leurs anciens alliez. Jean Stuart Comte de Bucqham, Robert ſon frere, Archambauld de Douglas, Alexandre Linſey étoient les chefs de cette troupe auxiliaire, qui faiſoit non pas ſept mille hommes, comme l'a écrit Buchanan, mais ſept cens chevaux bien choiſis, qui s'étant allé joindre en Anjou au Marêchal de la Fayette, rencontrerent auprés de Baugé le Duc de Clarence avec la fleur d'une nombreuſe nobleſſe Angloiſe, qu'Henri avoit laiſſé en France. Le Duc avoit une armée fort leſte, avec laquelle il menaçoit Angers: mais il fut arrêté en chemin par le Marêchal & ſes Ecoſſois qui luy ayant livré bataille, le taillerent en pieces, le tuerent ſur la place avec le Comte de Kent, le Baron de Ros & pluſieurs autres Seigneurs Anglois. Jean Marquis de Sommerſet oncle du Roy, Guillaume de la Pôle Comte de Suffolk, dont le pere avoit été tué à la bataille d'Azincour, Raphaël de Neuville & pluſieurs autres furent pris & emmenez priſonniers. 1422.

Ce ſuccés quoyque balancé par une défaite en Picardie & par la priſe de Château-Thierry, ne laiſſa pas de donner à Charles la hardieſſe d'aſſieger Chartres; mais c'étoit trop tenter pour un homme qui devoit être malheureux juſqu'à avoir beſoin d'un miracle pour ſe relever de ſon malheur. Henri, que la mort de ſon frere avoit fait revenir en France, parut avec une armée nouvelle, contre laquelle le Dauphin ne voulant pas hazarder la ſienne, il fut contraint de ſe retirer, & de repaſſer la riviere, abbandonnant aux Anglois la Beauce juſqu'à Boiſgency. La priſe de Meaux, place alors ſi forte, qu'Henri avec toute ſa puiſſance ne l'avoit encore oſé attaquer, termi-

na cette belle courſe, dont le bonheur fut com-
1422. blé par la reddition de Compiegne & de Creſpy en Valois, conſervez juſques-là au Dauphin comme des poſtes de grande reſſource dans le voiſinage de Paris.

Les nouvelles de la naiſſance d'un heritier de tant de conquêtes, portant le même nom que luy, ne laiſſoit rien à ajoûter à la proſperité d'Henri, quand une maladie impréveuë l'avertit, que la mort donne aux conquerans des bornes que l'ambition ne paſſe point. Il en ſentit les premieres attaques, lorſque s'étant rendu à Vincennes, où la Reine ſa femme étoit de retour aprés avoir fait ſes couches à Windſor, il apprit par un courier du Duc de Bourgogne, que Charles ayant remonté la Loire s'étoit ſaiſi de la Charité, & avoit mis le ſiege devant Cône. Le Duc luy demandoit du ſecours, à quoy le Roy ayant répondu qu'il luy en meneroit luy-même, il ſe mit en chemin accompagné des Ducs de Bethfort & de Warwic, qui commandoient ſous luy une belle armée. A peine fut-il à Melun, que ſon mal qu'il tenoit ſecret, & dont même les hiſtoriens ne paroiſſent pas fort inſtruits, venant à s'aigrir tout d'un coup, il fut obligé de laiſſer le commandement de l'armée à ſon frere, & de s'en revenir à Paris. Les Anglois & les Bourguignons s'étant joints à Veſelay, marcherent enſemble du côté de Cône, où le Dauphin qui ne voyoit point de reſſource à une défaite, ne voulut point hazarder un combat. Il repaſſa la riviere, mais il diſpoſa ſi bien ſes troupes pour la garder, qu'il ôta aux ennemis l'envie de le ſuivre. Leur armée retourna ſur ſes pas, & le Duc de Bethfort averti de l'extremité du Roy ſon frere, prit les devants pour ſe rendre à Paris. Il arriva à Vincennes à temps pour entendre ſes dernieres volontez. Henri ne ſe dé-

démentit point à la mort de ce caractere heroïque qui l'avoit fait admirer durant sa vie. Il vit sans trouble approcher l'heure qui devoit finir de si beaux jours à l'âge de trente huit ans. Il partagea ces derniers momens entre la religion & son ambition, dont il avoit fait un mélange souvent plus nuisible au salut, qu'une injustice de bonne foy. Tel à la mort que durant sa vie, il n'omit rien de ce que la pieté Chrétienne peut faire faire en cette occasion à un Prince religieux. Il receut tous les sacremens avec une devotion exemplaire. Il fit paroître des sentimens conformes à ses mœurs vrayment reglées, & dignes d'un Prince Chrêtien. Il se fit reciter les Pseaumes de la penitence, & à ce verset du quatriéme: *Faites du bien, Seigneur, à Sion, selon vôtre bonne volonté: afin que les murs de Jerusalem soient bastis*, il interrompit son Aumônier, pour dire que c'avoit été son dessein, aprés qu'il eût eu pacifié la France, d'aller conquerir la Sainte-cité, mais que Dieu en ayant disposé autrement, il se conformoit à sa volonté. Ainsi se disposoit à la mort l'homme Chrêtien pensant à l'autre vie; pendant que le politique & le conquerant, pensant à conserver aux siens ce qu'il avoit acquis en celle-cy, donnoit au Duc de Bethfort la regence de France, au Duc de Gloceſtre celle d'Angleterre, à l'Evêque de Vincheſtre son oncle le soin d'élever le Prince son fils, en leur recommandant trois choses: la premiere, de conserver l'amitié du Duc de Bourgogne, comme le plus essentiel moyen d'affermir en France la domination Angloise. La seconde, de ne donner point la liberté au Duc d'Orleans & aux autres Princes qu'on avoit pris à la bataille d'Azincourt, qu'Henson fils ne fût majeur. La troisiéme, de ne conclure jamais de paix avec le Dauphin, que la Guyenne & la Normandie ne demeurassent à

1422.

1422. l'Angleterre en toute souveraineté. Ainsi mourut le dernier jour d'Août de l'année mille quatre cens vingt-deux dans la dixiéme de son regne Henri V. le Héros des Anglois, grand Prince en effet, & à qui il n'a manqué pour pouvoir servir de modele aux Rois & aux Conquerans, que le droit de regner & de conquerir. Charles son beau-pere le suivit de prés: heureux dans l'égarement de sa raison de ne pas sentir tous ses maux, & de n'être pas coupable de ceux qu'il fit aux autres. Isabelle de Baviere, qui en avoit été l'instrument, en receut la juste punition, par l'abandon, la pauvreté, & le mépris où elle tomba aprés avoir perdu son mari; les Anglois même paroissant honteux d'avoir pour amie une mere si dénaturée.

31. d'Août

21. d'Octob.

Par la mort de ces deux Monarques Henri VI. se trouva au berceau chargé du poids de deux couronnes, dont l'une en tombant entraîna l'autre. Les heureux commencemens de son regne semblerent luy répondre d'une meilleure fin. L'étoile d'Henri V. dominoit encore, & corrigeant par son influence la destinée ordinaire des minoritez, fit que dans les premieres années qui suivirent la mort de ce Prince, on vit si peu de difference entre son regne & celuy de son fils, que si ses amis regretoient qu'il eût cessé de vivre, ses sujets ne s'appercevoient pas qu'il eût cessé de regner. L'union des Princes, qu'il avoit destinez au maniement des affaires publiques, fit cet effet pendant qu'elle dura. Celle des deux freres ne s'altera point. La ressemblance les avoit unis autant que le sang & la nature. Tous deux guerriers, tous deux politiques, tous deux affectionnez au bien de l'Etat, tous deux conservant un respect pour la memoire du feu Roy, qui leur donnoit tout le zele possible pour la gloire de son heritier. Ils ne diffe-

feroient que par l'âge, & par l'éclat de quelques actions que le poste du Duc de Bethfort luy avoit donné occasion de faire; mais cette difference même étoit utile à maintenir une subordination convenable entre le cadet & l'aîné. Le Duc de Gloceſtre & l'Evêque son oncle commencerent avec la même union, & celle des Ducs de Bethfort & de Bourgogne, déja unis par de tant communs interêts, s'étant encore depuis confirmée par le mariage d'une sœur du Bourguignon avec le Prince Anglois, la paix continua à regner en Angleterre, & la guerre à être heureuse en France. 1422.

Jamais la noblesse Françoise ne servit aucun de nos Rois avec plus de zele qu'elle servit Charles VII. & jamais regne ne fut plus fertile en guerriers. Jean d'Orleans Comte de Dunois, Artus de Bretagne Comte de Richemont, qui étant sorti de sa prison d'Angleterre avoit été fait Connêtable. Loüis Comte de Clermont, & ensuite Duc de Bourbon son fils, & presque tous les Princes de cette maison, qui sembloient prévoir par le zele qu'ils faisoient paroître à défendre la couronne, la part qu'ils y devoient avoir, Saintrailles, la Hire, Barbazan, Ambroise de Loré, Loüis de Büeil Comte de Sancerre, & depuis Amiral, les Marêchaux de la Fayette, de Rieux, de Bousſac, de Loheac de l'ancienne maison de Laval, les Gaucourt, les Rouhault, les Ursins, les Stuarts & les Douglas Ecossois, qu'on ne distinguoit point des nôtres, sont les noms d'autant de heros, qui meritent chacun une histoire. Leur valeur dans la suite rétablit la Monarchie: mais au temps dont je parle, la partie étoit si inégale entr'eux & les ennemis de l'Etat, le bonheur si attaché aux armes d'Angleterre, que tout ce qu'ils purent faire fut de soûtenir durant quel-

ques années la France sur son penchant jusqu'à ce
1423. que la colere du ciel se fût appaisée contre les François, & que la discorde qui les divisoit eût passé chez leurs ennemis.

En attendant ce moment marqué dans les decrets de la providence, les choses allerent leur train ordinaire. Les François conserverent quelques places dans les provinces de deça la Loire, ils battirent quelquefois les Anglois en des rencontres & en des partis, ils leur firent lever des sieges; mais outre que ceux-cy eurent leur revanche dans ces sortes de petites guerres, les affaires decisives leur furent toûjours si heureuses, que Charles, qu'on nommoit alors par mocquerie le Roy de Bourges, fut sur le point de ne pouvoir même se promettre de l'être long-temps. Le combat de Crevant où Thomas de Montaigu Comte de Salisbery, & Toulongeon Marêchal de Bourgogne défirent un secours d'Ecossois & d'Espagnols venu à ce Prince, fut d'un grand préjudice à ses affaires: mais sa bataille de Verneüil fut le coup qui pousſa sa fortune sur le bord du précipice. On la donna mal à propos, & on y combattit sans ordre; défauts depuis la journée de Crecy si inveterez dans les François, qu'ils en étoient devenus incorrigibles. Le Duc de Bethford avoit assiegé Ivry sur les frontieres de Normandie. La Paliere, qui en étoit gouverneur, étoit convenu avec luy aprés quatre mois de resistance de luy rendre la place en certain temps, si le Roy ne la secouroit. Comme le poste étoit important, le Roy y avoit envoyé tout ce qu'il avoit de troupes hors des villes, consistant dans un corps d'Ecossois d'environ quatre ou cinq mille hommes, de quelques compagnies Italiennes, qui luy étoient venuës de Milan, & de ce qu'il avoit de François. Le Duc d'Alençon, Jacques Stuart, que Charles

avoit

avoit fait Connêtable de France en récompense du service qu'il en avoit receu à Baugé, étoient les chefs de cette armée. Le Maréchal de la Fayette, les Comtes de Tonnerre & de Vantadour, Jean Stuart Connêtable d'Ecosse tige des Seigneurs d'Aubigny, Theande de Valpergue chef des Lombards, le Comte de Douglas, à qui le Roy avoit donné la Duché de Tourraine, Jacques d'Harcour Comte d'Aumale, le brave Pothon de Saintrailles, le Vicomte de Narbonne & plusieurs autres des premieres maisons du Royaume étoient de cette expedition. Le temps qu'il fallut pour assembler cette armée, & la mener de Tours, où étoit le Roy, jusques aux frontieres de Normandie, fut plus long que n'étoit celuy dont Paliere étoit convenu avec le Duc de Bethford pour la reddition de la place. On apprit en sortant du Perche que ce Prince en étoit en possession. Pour ne laisser pas neanmoins une si belle armée inutile, on résolut d'assieger Verneüil, dont on se rendit aisément maître : aprés quoy le Conseil de guerre délibera s'il falloit aller chercher les Anglois pour les combattre, ou employer les troupes du Roy à des exploits moins hazardeux. Les sentimens furent partagez. La diligence que fit le Duc de Bethford, qui étoit encore à Ivry, pour les engager à une bataille, concourut par la faire accepter avec l'ardeur des plus jeunes. On combattit, mais avec le desordre, la temerité, & l'emportement ordinaire aux François de ce temps-là. L'armée étoit rangée en bataille sous les murailles de Breteüil, & avantageusement postée, lorsque le Comte de Douglas receut un billet du Duc de Bethford, par lequel ce Prince le voulant picquer d'honneur, luy mandoit par raillerie qu'il venoit pour boire avec luy, & qu'il le prioit de l'attendre. Le brave Ecos-

1423.

1424.

fois luy fit réponſe, qu'il ſeroit le tres-bien venu,
1424. qu'il trouveroit la nappe miſe: & fut d'avis qu'on l'attendît dans le poſte qu'on occupoit. Les plus ſenſez jugeoient comme luy que c'étoit le meilleur parti qu'on pût prendre; mais le Vicomte de Narbonne, qui n'étoit pas de ce ſentiment, s'étant étourdiment mis en marche avec un corps qu'il commandoit pour aller au devant des Anglois, entraîna toute l'armée aprés luy. On courut plûtôt qu'on ne marcha, & on ſe mit ſi hors d'haleine, qu'on eût eu beſoin de ſe repoſer quand il fallut combattre. On combattit neanmoins avec courage, mais la tête ne gouvernant pas le cœur, on ne combattit que pour perdre plus de monde dans une défaite qui fut fort complette. Le Connêtable, Douglas, Vantadour, Tonnerre, Aumalle, le Vicomte de Narbonne, pluſieurs autres Seigneurs, cinq mille ſoldats, & beaucoup plus même, ſi nous en croyons les auteurs Anglois toûjours portez à groſſir nos pertes, furent tuez ſur le champ de bataille. Le Duc d'Alençon & le Marêchal de la Fayette furent faits priſonniers, & menez à Verneüil, que Rambures rendit à compoſition. La fortune de la France conſerva Saintrailles, qui par un coup de maître ayant raſſemblé les reſtes épars de cette armée, fit que le Roy ne demeura pas tout-à-fait dépourveu de troupes.

1425. L'Etat neanmoins fut ſi affoibli par ce dernier deſavantage, que les partiſans de Charles crurent devoir quelque choſe à la fortune, de ce que dans
1426. les quatre années qui ſuivirent la bataille de Ver-
1427. neüil juſqu'au ſiege d'Orleans, les Anglois n'euſ-
1428. ſent encore pû les chaſſer tout-à-fait au delà de la Loire.

12. d'Oct. Ce fut le douziéme d'Octobre de l'année mille quatre cens vingt-huit, que le Comte de Saliſbery

accoû-

accoûtumé à conquerir depuis le combat de Crevant, qu'il avoit pris le Mans & le Maine, s'étant emparé de tous les postes qui sont aux environs d'Orleans, entreprit de soûmettre enfin cette grande ville aux Anglois. Il ne paroît pas que la Cour de France fût fâchée que les ennemis s'attachassent à cette conquête, y ayant sujet d'esperer que non seulement ils n'y réüssiroient pas, mais qu'ils y consumeroient leurs forces. La fleur des Capitaines François s'y étoient renfermez pour la défendre : le Comte de Clermont, le Marêchal de Bousſac, le Marêchal de Sainte Severe, l'Amiral de Culant, le Seigneur de Büeil, Jean Stuart Connêtable d'Ecosse, Jean d'Orleans Comte de Dunois, le Seigneur d'Orval de la maison d'Albret, Saintrailles, la Hire, Guitry, Gaucourt, & d'autres personnes de réputation entreprirent de conserver cette ville à la Monarchie. Les habitans étoient résolus à souffrir les dernieres extremitez, plûtôt que de subir un joug étranger. Les femmes même témoignoient du courage : & le Roy qui tenoit alors sa petite Cour à Chinon, ayant encore quelques troupes sur la Loire, on regardoit le siege d'Orleans comme une chose dont on se flatoit que l'Etat tireroit avantage. La longue resistance des assiegez, les beaux faits d'armes qu'ils faisoient tous les jours, la mort du Comte de Salisbery tué à une fenêtre d'un coup de canon, auroient dans la suite été des raisons encore plus fortes pour se le promettre, si le peu qui restoit au Roy de troupes capables de tenir la campagne n'eussent été défaites à Rouvray en Beauce, en attaquant un grand convoy chargé de provisions de carême, ce qui fit nommer ce combat la journée des Harangs. 1428.

Depuis cette perte les assiegez commencerent

1428. à n'eſperer plus, mais toûjours réſolus neanmoins de ne point ſe rendre aux Anglois, ils s'aviſerent de faire offrir au Duc de Bourgogne de ſe ſoumettre à luy. Ce Prince acceptoit avec joye une propoſition qui l'honoroit ; mais le Duc de Bethford n'y voulut point conſentir, jugeant qu'il étoit de dangereuſe conſequence, que les villes qu'on aſſiegeroit ſe miſſent ainſi comme en ſequeſtre ſous la protection d'un Prince François. Il répondit même aſſez fierement à ceux qui luy propoſerent cette capitulation de la part du Duc de Bourgogne, *Qu'il ne battoit pas les buiſſons pour laiſſer prendre les oyſeaux à d'autres.*

Pendant cette negociation le Comte de Suffolk, qui avoit pris la conduite du ſiege en la place du Comte de Saliſbery, le fameux Talbot, que Camden appelle l'Achille d'Angleterre, preſſoient vivement les aſſiegez, qui ne ſe ſoûtenoient plus que par leur courage. Ils étoient au ſixiéme mois d'une fatigue continuelle. Les vivres, les munitions de guerre, les hommes même leur manquoient. Et ce qui étoit de plus affligeant, le Duc de Bethford leur faiſoit des menaces, qui ne leur laiſſoient point voir d'autre iſſuë du triſte état où ils ſe trouvoient, que de s'abandonner à leur propre deſeſpoir, ou à la diſcretion de leurs ennemis.

Le Roy ne s'étoit point encore vû dans une extremité pareille à celle où il ſe trouvoit alors, ni la Monarchie plus prés de ſa cheute. Charles étoit ſans troupes & ſans argent : la Loire avoit ſervi juſques-là de barriere à l'ambition des Anglois, à la faveur de laquelle ce Prince avoit conſervé ce qui luy reſtoit de l'heritage de ſes peres. Ce rempart alloit être forcé, ſans qu'il y pût apporter remede : on peut dire même ſans qu'il le voulût. J'ay déja dit que Charles VII. n'étoit

pas

pas un Roy sans défauts ; il avoit une maîtresse & des favoris : ainsi il avoit en même temps les foi- 1429.
blesses de l'amour & de l'amitié, celles de toutes qui convenoient le moins à l'état present de ses affaires, par les intrigues, les jalousies, & les divisions qu'elles causoient continuellement dans sa Cour. Giac avoit été enlevé violemment par le Connêtable, qui de sa propre autorité luy avoit fait faire son procés. Le Camus de Beaulieu avoit été poignardé. La Tremoille regnoit alors, qui de creature du Connêtable étoit devenu son ennemi, & l'avoit fait chasser de la Cour, malgré le merite de ce grand homme, & le besoin qu'on en avoit. La rupture étoit allé loin. On avoit eu peine à éteindre un commencement de guerre civile qu'elle avoit causé. Pour ce qui est des Princes voisins ou vassaux de la Couronne, il n'en falloit rien attendre. Le Duc de Bretagne croyoit faire beaucoup de n'être pas contraire à Charles, depuis une insulte qu'il avoit receuë du Comte de Penthievre appuyé de luy, ou pour mieux dire de quelques esprits violens, dont le Roy suivoit trop les conseils. Le Comte de Savoye avoit épousé les interêts du Duc de Bourgogne. Dans cette extremité on déliberoit de transporter la Cour dans les Provinces qui restoient encore au de-là de Lyon, où les Comtes de Foix, d'Albret, d'Armagnac, & le Roy de Sicile Comte de Provence, étoient plus à portée de donner les secours qu'on avoit droit d'exiger d'eux.

Ce fut dans cette conjoncture que parut à Chinon cette autre Esther envoyée de Dieu pour la délivrance de son peuple, la celebre Pucelle d'Orleans, Jeanne d'Arc, née simple bergere dans une bourgade prés de Vaucouleurs, & devenuë Amazone par la vertu d'enhaut pour le salut de sa patrie, & la défense de son Roy. La

foy qu'on eut pour sa mission à la Cour & parmi des guerriers ne fut pas un moindre miracle que sa mission même. L'évenement justifia l'un & l'autre. Les services de l'heroïne ne furent pas plûtôt acceptez, que paroissant à la tête du peu de troupes que le Roy luy pût ramasser, armée de cette épée fatale qu'elle s'étoit fait apporter de Fierbois, elle marcha vers Orleans, se fit jour à travers les ennemis, & entrant dans la ville avec un convoy qu'elle y avoit conduit de Blois, elle rendit aux assiegez la vie & le courage, par l'esperance qu'elle leur donna d'une prochaine liberté. Leur esperance ne fut pas vaine. Les paroles & l'exemple de la Pucelle reveillerent tellement l'ardeur des soldats & des habitans, qu'insensiblement les assiegez assiegerent les assiegeans dans leurs travaux & dans leurs tours, d'où les ayant enfin chassez, ils les obligerent à lever le siege le huitiéme de May de l'année mille quatre cens vingt-neuf.

1429.

8. de May.

Les prosperitez des hommes sont comme les flots de la mer: elles s'arrêtent à un certain point, sans qu'on en puisse donner de raison, qu'un ordre secret d'une providence superieure, dont le principe nous est inconnu. Depuis le regne d'Edoüard III. les Anglois avoient pris sur la France un ascendant qui étonnoit les autres nations, & qui ne paroissoit pas naturel. La mauvaise politique de quelques-uns des predecesseurs de Philippe Auguste avoit souffert que les Rois d'Angleterre possedassent deçà la mer certaines terres, qui leur tomboient en heritage, ou qu'ils acqueroient par d'autres voyes, moyennant l'hommage qu'ils en rendoient à la couronne, dont ils se reconnoissoient vassaux. Par là ils étoient devenus possesseurs de la plus grande partie du Royaume, & avoient étendu leur domaine

domaine juſqu'aux portes de Paris. Ces dangereux vaſſaux voulurent bientôt être maîtres, & n'en perdirent jamais la volonté. Ils avoient de grands avantages pour le devenir, la moitié de la France, qui leur obeïſſoit, leur pouvant ſervir à ſubjuguer l'autre. Loin neanmoins qu'ils en fuſſent venu là, on les repouſſoit, on les obligeoit à rendre les devoirs qu'on avoit droit d'exiger d'eux. Les plus fiers de leurs Rois ne nommoient point les nôtres qu'en uſant de ces termes: *le Roy Monſeigneur*, & quand ils tenterent de ſe ſouſtraire à cette juſte ſoumiſſion, Philippe Auguſte les en punit, en leur enlevant la plus grande partie de ce qu'ils poſſedoient en France; & ſi ſaint Loüis eût ſuivi les maximes de ſon ayeul, s'il eût même ſuivi ſa propre fortune, & le chemin qu'elle luy ouvrit à Taillebourg pour conquerir ce qui reſtoit aux Anglois, dés-lors ils n'y euſſent plus rien poſſedé. La France avoit conſervé cette ſuperiorité juſqu'au regne d'Edoüard III. qu'elle avoit paſſé à l'Angleterre: nôtre Charles V. nous l'avoit ramenée, mais leur Henri V. ſembloit l'avoir tellement attachée aux armes Angloiſes, qu'elle en fût devenuë inſeparable: l'heroïne envoyé au ſecours d'Orleans la rendit à la race de Philippe Auguſte dans la perſonne de Charles VII. Depuis la levée de ce ſiege, les Anglois ſans ceſſer d'être braves, furent preſque toûjours battus, & dans l'eſpace de vingt-deux ans perdirent non ſeulement des conquêtes qui leur avoient coûté prés d'un ſiecle, mais des heritages dont ils étoient en poſſeſſion depuis plus de trois. Je ſuis avec rapidité ce torrent de la révolution de leurs affaires deça la mer, que je ne touche qu'en paſſant, & que par la liaiſon qu'elle a avec celle de leur pays. 1429.

Le ſiege d'Orleans étant levé, la Pucelle ſuivit

les Anglois à Gergeau, à Meun, & à Boisgency
1429. où ils s'étoient allé renfermer. Elle leur enleva ces trois postes avec le Comte de Suffolk prisprisonnier dans le premier. Ensuite de quoy le Connestable, qui vouloit servir le Roy malgré luy, ayant joint l'armée avec deux mille hommes, ils résolurent d'aller ensemble à la poursuite des Anglois, qui se retiroient vers Paris. Ils les atteignirent à Patay, où leur ayant livré bataille, ils les défirent, en tuerent deux mille, en firent cinq mille prisonniers, & entr'autres le brave Talbot, qu'on échangea depuis pour Saintrailles, qui fut pris dans une autre occasion.

La joye de ce succés fut grande, & elle auroit
1430. été parfaite, si le Roy ne l'eût point troublée par son obstination invincible à ne point voir le Connestable, quoy que la victorieuse Pucelle, & avec elle tant de vaillans hommes qui avoient vaincu à Patay, & qui l'allerent trouver à Tours aprés la bataille, se jettassent à ses pieds pour l'en conjurer. On eut beau luy representer le zele de ce serviteur fidelle, l'importance de ne pas aliener un personnage d'un tel poids dans un temps où l'on avoit besoin de ménager jusqu'à un soldat, la part que ce grand homme avoit à la victoire qu'on venoit de remporter; le crime d'avoir déplu au favori ne pût être effacé par l'affermissement de la couronne sur la tête du maître. Le Connestable fit dire à la Tremoille qu'il luy embrasseroit les genoux, s'il luy permettoit de servir son Prince. Malgré ce zele & ces soumissions, on luy ordonna de se retirer, & le Roy aigri même par les efforts qu'Artus faisoit pour le flechir, protesta qu'il eût mieux aimé n'être jamais Roy, que de devoir la conservation de sa couronne à ses services.

Ce fut une continuation des graces du ciel sur la

la France, que cette affaire ne rompît pas le cours de ſes nouvelles proſperitez. La vertu du Conneſtable y contribua beaucoup. Tous les plus braves gens de l'armée avoient de l'attachement pour luy, & le procedé de la Cour les avoit tellement indignez, qu'il n'avoit qu'à parler pour faire un parti. Ce grand homme aima mieux écouter ſon devoir que ſon reſſentiment: il ſe retira, & laiſſa partir paiſiblement la Cour & l'armée, que la Pucelle entreprit de mener à Rheims pour y faire ſacrer le Roy. 1430.

Cette entrepriſe eut tout le ſuccés que cette fille admirable en avoit promis. Les villes qui ſe trouvoient depuis Gien, où l'on s'aſſembla, juſqu'à Reims, étoient preſque toutes occupées par les Bourguignons ou par les Anglois. Rien ne reſiſta aux armes du Roy. Troyes ſoûtint le ſiege, & fut pris. Chaalons & Rheims ne ſe firent pas preſſer. On fit la ceremonie du ſacre avec les ſolemnitez ordinaires, aprés quoy Charles tournant vers Paris, prit Laon, Soiſſons, Chaſteauthierry, Provins, Colommiers, Crecy en Brie; & delà contre l'avis de la Pucelle le favori le remenoit en Touraine, où la belle Agnes, qu'il y avoit laiſſée, luy étoit un nouveau motif de ſe rendre, ſi quelques compagnies d'Anglois, qui s'etoient venu jetter dans Bray, ne l'euſſent empêché d'y paſſer la Seine. Ainſi retournant vers la capitale, il y gagna Senlis, Beauvais, Compiegne, & peu aprés Lagny. Il s'empara de Saint-Denis, & donna un aſſaut à Paris. Diverſes fois le Duc de Bethford ſe trouva devant luy en bataille. Les auteurs Anglois diſent que Charles ne voulut pas hazarder le combat: les nôtres aſſeurent qu'il ne tint qu'au Duc de Bethford qu'on ne combattît. les uns & les autres mettant fauſſement tout l'honneur de la guerre à combattre.

Le

1430. Le retour du Roy en Touraine, où ſes plaiſirs l'appelloient plûtôt que ſes affaires, luy cauſa la perte de Saint-Denis, & luy auroit coûté Lagny, ſi la Pucelle n'y eût accouru pour en faire lever le ſiege. Compiegne en receut le même ſecours contre le Comte d'Arondel, le Comte d'Huntington, Jean de Luxembourg, & le Duc de Bourgogne en perſonne: mais ce fut là que cette heroïne termina ſa glorieuſe carriere. Elle y fut priſe dans une ſortie, venduë à Jean de Luxembourg, & ce Prince indigne de ſon nom la livra aux Anglois ſes mortels ennemis, qui ſe vangeant du ciel ſur elle par le ſupplice qu'ils luy firent ſouffrir, acheverent de mettre Dieu dans les interêts des François.

1431. Depuis ce temps-là les affaires des Anglois leur donnerent peu d'eſperance qu'elles ſe puſſent rétablir en France, & beaucoup de crainte qu'elles ne ſe ruinaſſent en Angleterre. Le Duc de Bethford mit tout en uſage pour rappeller la fortune dans ſon parti, & voyant que depuis le ſacre de Charles les Peuples s'empreſſoient à le reconnoître, il pria Henri de paſſer la mer, & le fit couronner Roy de France dans Nôtre-Dame de Paris. La ceremonie fut pompeuſe; mais elle n'eut gueres d'autre effet, que de donner aux Pariſiens un ſpectacle dont ils firent les frais, & aux habitans de Londres, où Henri retourna peu de temps aprés, un mauvais ſujet pour le haranguer. Pendant qu'on le couronnoit à Paris, on le dépoſſedoit par tout ailleurs, & on n'entendoit parler d'autre choſe que de défaites de ſes troupes, & de villes conquiſes ſur luy. Huit mille hommes des ſiens, tant Bourguignons qu'Anglois, furent battus en Champagne par Barbazan. Le Prince d'Orange de la maiſon de Châlons attaché au Duc de Bourgogne fut défait par Gaucour Gouverneur de Dauphiné. Le Com-

Comte d'Arondel, qui avoit battu & pris Poton de Saintrailles à Beauvais, le fut au même lieu par ſon priſonnier quelque temps aprés que celuy-cy fut délivré de ſa priſon : la Hire eut part à cette action, où le Comte perdit la vie. De Lore & de Büeil mirent en fuite les Anglois à Saint-Celerin. Le Comte de Dunois prit Chartres par ſtratageme, Corbeil, Meulan, Pontoiſe, Vincennes revinrent à l'obeïſſance du Roy, & Saint-Denis pour la ſeconde fois, Dieppe, Harfleur & d'autres places en aſſez grand nombre au pays de Caux furent enlevées aux Anglois. Ils en reprirent la plûpart, mais Dieppe demeura aux François. 1431.

Le bonheur de Charles fut tel, que ce qui devoit naturellement retarder le cours de ſes proſperitez contribua à le rendre plus rapide, en luy redonnant malgré luy le Conneſtable de Richemont. La querelle de la Tremoüille avec ce Prince étoit venuë à un point, qu'ils s'étoient fait une vraye guerre, prenant des châteaux l'un ſur l'autre, & ayant des troupes ſur pied. On leur avoit fait quitter les armes, à l'un par conſideration pour le Roy, & à l'autre pour le Royaume; mais on n'avoit point éteint leur haine, qui étoit toûjours ſur le point de produire de fâcheux effets. D'homme à homme, le favori étoit beaucoup inferieur à l'autre. La Tremoüille étoit un grand Seigneur, mais le Conneſtable étoit un grand Prince. Le premier étoit un courtiſan agreable, & le ſecond étoit un guerrier fameux, que les plus braves & les plus experts conſideroient comme leur maître. La vertu de celuy-cy, qui n'enviſageoit que le bien du ſervice & de l'Etat, luy attiroit la veneration & les cœurs de tous les bons François: les ſoins au contraire qu'avoit celuy-là de ſa fortune particuliere, ſon élevation & ſes richeſſes luy faiſoient 1432.

de

de grands ennemis. Malgré tout cela, la fa-
1453. veur du Prince avoit fait un grand contrepoids entre ces deux hommes, contre lequel tout le merite du Connestable n'avoit pû tenir. Il étoit encore relegué à Parthenay l'une de ses terres, lors qu'un nouveau favori qui ne vouloit point de compagnon se joignit à luy pour chasser l'ancien. Un longue intrigue n'étoit pas du temperament du Connestable ni de celuy de ses amis: beaucoup moins une trahison; une violence ouverte leur convenoit devantage, & ce fut la voye qu'ils choisirent pour éloigner la Tremoille de la Cour, & en desaccoûtumer le Roy: ce qu'ils jugerent d'autant plus facile, que Charles d'Anjou, frere de la Reine partageoit la faveur avec luy, & avoit là grace de la nouveauté. Deux hommes de main se chargerent de l'affaire, de Büeil parent de la Tremoille, mais mécontent de luy, & Coëtivy dévoüé au Connestable. Ceux-cy ayant été introduits la nuit dans le château de Chinon où étoit actuellement le Roy, y enleverent la Tremoille, & le firent conduire à Montresor. Il y fut gardé jusqu'à ce que le Monarque, aprés quelques mouvemens d'une colere qui ne marquoit qu'un foible regret, se faisant de l'inconstance de son cœur un merite de bonne politique, fit d'un favori déja remplacé un sacrifice qui luy coûta peu, à des serviteurs dont il attendoit beaucoup. La Tremoille fut oublié & laissa à son fils, de même nom que luy, le heros de sa famille & de son temps, à rappeller le souvenir d'un pere, qui pour n'avoir pas un merite aussi éclatant que luy, ne laissoit pas d'en avoir beaucoup. Par là Charles d'Anjou devint seul arbitre des graces de la Cour, & le Conestable rentra dans les fonctions de la guerre: la division cessa, & tant de zelez serviteurs du Roy agissant

sant de concert, la révolution en alla plus vîte. La reconciliation du Connestable n'y contribua pas seulement par les conquêtes que fit ce Prince en Champagne sur les Anglois, mais beaucoup plus encore par la paix qu'il alla negocier à Nevers avec le Duc de Bourgogne & le Comte de Clermont, devenu depuis peu Duc de Bourbon, son pere étant mort en Angleterre. 1434.

Il y avoit déja long-temps que le Duc de Bourgogne se dégoûtoit d'une alliance que sa conscience luy avoit toûjours reprochée, & dont il voyoit bien que sa gloire seroit éternellement flétrie. La vangeance qu'il avoit pris sur sa patrie de la mort d'un pere étoit une action monstrueuse, dont les secrets remors luy repondoient du jugement qu'en feroit la posterité. Son ambition même s'y trouvoit bleſſée, & il ne pouvoit penser sans chagrin, qu'il avoit vangé son pere sur ses enfans, en alienant le plus beau de leur heritage, & en leur ôtant pour jamais toute esperance d'y revenir.

Ces raisons de quitter les Anglois s'étant insensiblement fortifiées par un grand démêlé qu'il avoit eu avec le Duc de Gloceſtre pour un mariage, par le refus qu'avoit fait le Duc de Bethford de permettre qu'Orleans se rendît à luy, & tout nouvellement par une conteſtation qu'ils avoient eu à Saint-Omer, touchant des pas & des avances qu'ils prétendoient tous deux l'un de l'autre. La Ducheſſe de Bethfort sœur du Duc de Bourgogne, qui avoit accoûtumé d'adoucir ces petits commencemens d'aigreur, étoit morte depuis quelque temps, & le Bourguignon veuf de son côté avoit épouſé en troiſiémes nopces Iſabelle de Portugal, plus Françoiſe que les François même. De plus le temps avoit rallenti dans son cœur ce premier feu de la vangeance, qui

qui ne l'avoit porté que trop loin ; la jeuneſſe
1434. où étoit Charles quand le Duc Jean avoit été aſſaſſiné, commençoit à luy paroître excuſable. & les recherches d'un grand Roy luy ſembloient avoir aſſez expié la faute d'un jeune Dauphin. Le Monarque n'avoit en effet laiſſé paſſer aucune occaſion de ramener l'eſprit de Philippe, qu'il ne l'eût embraſſée avec joye. Il n'y avoit épargné ni offres ni ſoumiſſions, ni complaiſances, juſqu'à éloigner de ſa Cour tous ceux qui luy pouvoient déplaire, & à ſouffrir que Tanneguy du Chaſtel, cet ami genereux de tous les temps à qui il devoit ſa conſervation, s'exilât volontairement luy-même.

Ces conſiderations & ces avances avoient de longue main diſpoſé le Duc de Bourgogne à la paix: la conference de Nevers l'y détermina
1435. tout-à-fait, & l'aſſemblée tenuë à Arras l'an mil quatre cens trente-cinq conſomma cette grande affaire. Nicolas Albergati Cardinal de Sainte-Croix, & Hugues Cardinal de Chypre y preſiderent comme mediateurs, le premier de la part d'Eugene IV. le ſecond de la part du Concile de Baſle. Le Conneſtable, le Duc de Bourbon, le Comte de Vendôme y aſſiſterent comme Plenipotentiaires de France ; l'Evêque de Vincheſtre devenu Cardinal, & quelques autres Seigneurs Anglois comme Plenipotentiaires d'Angleterre. Le Duc de Bourgogne s'y trouva en perſonne. Les Ambaſſadeurs de toutes les Couronnes de l'Europe y furent témoins des propoſitions qu'on y fit de la part de la France pour avoir la paix avec l'Angleterre. On leur offrit la proprieté de ce qu'ils poſſedoient en Guyenne, & de toute la Normandie, à condition qu'ils en rendroient à la Couronne l'ancien hommage que leurs anceſtres en avoient rendu. Ils rejetterent fierement ces offres ; ſurquoy le

Duc

Duc de Bourgogne s'étant fait absoudre du mauvais serment qu'il avoit fait de ne point entendre à la paix sans eux, conclut son traité avec le Roy, à qui il en coûta de l'argent, des terres, des satisfactions même, mais qui fut plus que suffisamment dédommagé de ce qu'il luy en coüta par ce qui luy en revint. Aussi dit-on que le Roy d'Angleterre en pleura de dépit quand il l'apprit, & il y a beaucoup d'apparance que le violent chagrin qu'en eut le Duc de Bethford avança ses jours. Il mourut sur le déclin de sa fortune, mais sans avoir encore rien perdu de l'estime que luy avoit acquis sa vertu. 1433.

L'interregne qui suivit la mort inopinée de ce grand Prince & l'arrivée de son successeur valut à la France la reduction de Paris, que le Connestable, le Comte de Dunois, le Mareschal de l'Isle-Adam, devenu bon François avec le Duc de Bourgogne, remirent sous l'obeïssance du Roy l'année d'aprés la paix d'Arras, la dix-huitiéme depuis le malheur qu'avoit eu cette capitale de tomber sous une domination étrangere. On prit ensuite Nemours, Montereau, Meaux & diverses autres places importantes par leur situation. Le Duc de Bourgogne assiegea Calais; mais les Flamans l'y abandonnerent, & l'obligerent à se retirer. En récompense on reprit Pontoise, que les Anglois avoient surpris, & Loüis alors Dauphin, depuis Loüis XI. fit lever à Talbot le siege de Dieppe. Ce jeune Prince expia par là l'égarement où l'avoit engagé la faction de la Praguerie. L'histoire ne nous instruit pas pourquoy on donnoit ce nom à cette caballe. C'étoit une ligue des Grands, formée pour demander au Roy la réformation du gouvernement. Les Ducs d'Alençon & de Bourbon, les Comtes de Vendôme & d'Eu en étoient 1436. 1437.

étoient les principaux chefs. Le Comte de Du-
1438. nois même y entra. Par bonheur le Duc de Bourgogne, qui ne penſoit plus qu'à réparer les mauvais exemples qu'il avoit donnez, comme il parut par la liberté qu'il procura au Duc d'Orleans, refuſa de s'y engager, & la Tremoille s'en étant mis, ôta au Conneſtable l'envie d'en être. Charles ſe ſurpaſſa luy-même, par l'admirable activité avec laquelle il diſſipa ce nuage de rebellion ſi dangereux dans la conjoncture preſente. A peine les liguez s'étoient aſſemblez, qu'il ſe preſenta devant eux, & les étonna tellement, que les armes leur étant tombées des mains, ils eurent recours à ſa clemence.

Pendant que ces troubles s'appaiſoient en France, il s'en élevoit en Angleterre que perſonne ne pût appaiſer. La maiſon de Lancaſtre étoit parvenuë à proportion de la Monarchie à ce degré de proſperité qu'on ne paſſe point, & où l'inconſtance des choſes humaines ne permet pas de ſe fixer. Sa décadence vint d'elle-même, & fut cauſée par deux fautes qu'elle fit. La premiere fut de ſe diviſer. Les freres d'Henri avoient évité cet écüeil par la ſageſſe du Duc de Clarence, & la moderation du Duc de Bethford, qui avoient choyé l'humeur ardente, & un peu aſpre du Duc de Gloceſtre. Le Cardinal de Vincheſtre leur oncle n'eut pas pour luy ce ménagement. Les fonctions de ces deux Princes, dont l'un étoit protecteur du Royaume, & l'autre gouverneur du Roy, n'étoient point tellement ſeparées, que l'ambition ne trouvât moyen de les mêler, & ils étoient tous deux également indociles ſur ce point. Le Duc de Bethford avoit empêché pendant qu'il avoit vêcu que leurs conteſtations n'euſſent des ſuites. Son exemple & ſon autorité leur avoit long-temps ſervi

de

de frein. Il avoit passé la mer exprés pour les aller reconcilier, & le respect qu'ils avoient pour luy, avoit au moins retenu leur haine s'il ne l'avoit pû amortir. Mais c'étoit un torrent arrêté par une digue, que la mort du Duc n'eût pas plûtôt rompuë, qu'il reprit son cours avec une impetuosité qui ébranla les fondemens de l'Estat, & donna la premiere secousse qui fit tomber la maison Royale. Une seconde faute que firent les Princes qui la composoient, & qui leur fut commune à tous, fut de relever la maison d'Yorch qu'Henri V. avoit abbatuë: comme s'ils eussent oublié que les droits d'Edmond de Mortemer, mort depuis quelque temps en Irlande, avoient passé à cette famille, laquelle étant du sang Royal, leur deviendroit redoutable dés qu'elle deviendroit puissante. Ils avoient commencé cette faute dans un Parlement tenu à Leyceſtre en presence du Duc de Bethford durant son voyage en Angleterre, où Richard, fils du Comte de Cambrige decapité à Southampton, avoit reçeu le titre de Duc d'Yorch, vacant par la mort d'Edoüard son oncle tué à la journée d'Azincourt, avec le droit de succeder à tous les biens de sa maison dont il avoit été dépoüillé par la confiscation de ceux de son pere. A ce bienfait, ou pour miuex dire à cette faute, ils en ajoûterent une autre encore plus ruineuse pour eux, en substituant le nouveau Duc d'Yorch au Duc de Bethford dans l'administration des affaires de France, à l'exclusion même d'Edmond Duc de Sommerset Prince de leur maison, qui aspiroit à cet employ. Ce fut un theatre où Richard s'attira les yeux de tout le monde. Il avoit trouvé les affaires dans une extrême décadence. La reduction de la capitale donnant un grand mouvement au reste, avoit ébranlé la Normandie; & ce qui étoit de pis, les troupes Angloises n'o- 1439.
soient

ſoient preſque plus ſortir des places. Le Duc af-
1440. fermit la province chancelante, & eut en même-temps en campagne trois corps d'armée qui ſe firent craindre. L'un entra en Picardie ſous Willoughby, & y fit de fort grands dégâts, l'autre fut celuy qui aſſiega Dieppe que Talbot auroit pris ſans le Dauphin, le troiſiéme conduit par le Duc de Sommerſet, qui de concurrent étoit devenu ſubalterne, entra dans le Maine, parcourut l'Anjou, & une partie de la Bretagne, prit la Guerche & Beaumont le Viconte, attaqua le Mareſchal de Loheac, & eut de l'avantage ſur luy. Ce fut Richard qui perdit Pontoiſe, mais il le diſputa ſi long-temps quoy que preſque à la veuë de Paris, & avec tant de valeur, que ſa gloire, loin d'en ſouffrir, en reçeut un nouvel éclat. Charles, qui refuſa le combat, fut contraint pour réparer la ſienne de donner à la ville un aſſault, où montant luy-même à la breche il l'emporta de vive force, mais avec perte de trois mille des ſiens. Ce fut ainſi que le Duc d'Yorch, donnant à juger de ce qu'il eût pû faire dans une bonne conjoncture par ce qu'il faiſoit dans une mauvaiſe, fit regretter à bien des gens qu'il ne fût pas ce qu'il eût dû être, & conçeut luy-même qu'il n'étoit pas impoſſible d'engager la fortune à luy faire juſtice.

Pendant que ſe préparoit en France par les ſoins des Lancaſtre même cet inſtrument de leur ruine, ils continuoient en Angleterre à y travailler de leurs propres mains par le renouvellement de leurs diſcordes. A peine le Duc de Bethford étoit mort, que le Duc de Gloceſtre & le Cardinal recommencerent à ſe traverſer & à ſe chagriner l'un l'autre. Ils pouſſerent les choſes ſi loin, que l'an mil quatre cens quarante deux le Duc preſenta au Roy un memoire contenant vingt-cinq articles d'accuſations contre le Prelat, &

le Prelat fit ſous main intenter un procés à la femme du Duc pour avoir fait des enchantemens qui regardoient la vie du Monarque, & la fit condamner avec infamie à une priſon perpetuelle. Juſques-là on avoit eſperé que le Roy devenant majeur, & gouvernant ſon Eſtat luy-même, appaiſeroit ces differens, qui ne naiſſoient que de l'ambition de deux hommes jaloux du gouvernement: mais on ſe fut bien-tôt apperçeu qu'Henri étoit d'un caractere à être gouverné luy-même, & que tout ce qu'on pouvoit attendre de luy étoit qu'il ſçeût bien choiſir ceux à qui il ſe laiſſoit gouverner. Henry avoit toutes les vertus qui font un homme de bien, mais peu des qualités qui font un grand Roy, dont il ne ſçavoit pas même l'art de ſe donner les apparences. Ainſi il ne fut pas plûtôt en cet âge, où l'on commence à montrer ce qu'on eſt quand on ne peut feindre ce qu'on n'eſt pas, qu'on le reconnut bon, débonnaire, temperant, juſte, vrayment Chreſtien: mais mou, facile, pareſſeux, foible, n'agiſſant que par le mouvement qu'on luy donnoit, & le recevant par habitude de ceux qui s'étoient mis une fois en poſſeſſion de le luy donner. Le Duc de Gloceſtre & le Cardinal n'avoient pas été des derniers à connoître ce caractere, & la connoiſſance qu'ils en avoient, faiſoit le ſujet de leur jalouſie: chacun s'empreſſant pour s'emparer de l'eſprit d'un Roy qui cherchoit un maître. 1442.

Henri n'avoit point encore pris ſon parti ſur le choix de ces deux hommes: s'ils ne fuſſent point devenus incompatibles il les auroit volontiers gardé tous deux, pour s'épargner l'embarras de choiſir, & la peine qu'il avoit à mécontenter celuy qu'il ne choiſiroit pas. Juſques-là il les avoit laiſſé faire, & ſuivant le mouvement de celuy qui avoit la diligence de prevenir l'autre, il s'étoit

laiſſé conduire au hazard, tantôt au Duc tantôt au
1442. Prelat, qui ſe conteſtoient toutes choſes. Ces conteſtations avoient quelquefois dégeneré en petites guerres, qui donnoient lieu d'en craindre une grande. Car chacun avoit ſon parti, le Duc de Gloceſtre étant aimé du peuple, & le Cardinal s'étant attaché une bonne partie des plus grands Seigneurs.

Les choſes étoient dans ce mouvement, lors qu'on parla de marier le Roy. Il ſe preſentoit deux partis, ayant chacun leurs avantages pour le bien public, & que chacun pouvoit appuyer ſans manquer à ce qu'il devoit au Prince & à la monarchie. L'un étoit une fille du Comte d'Armagnac, que ce Comte avoit fait offrir avec des places aux confins de la Guyenne à la bienſeance des Anglois. L'autre étoit Marguerite d'Anjou fille de René Roy de Sicile, que le Comte de Suffolk, qui traitoit alors la paix à Tours avec les François, avoit fait propoſer au Roy. Rien ne ſembloit plus important ni pour le bien general de l'Eſtat, ni pour la fortune particuliere des deux Miniſtres que la déciſion de ces alliances. L'Eſtat trouvoit dans celle d'Anjou un acheminement à la paix, que la proſperité des armes Françoiſes faiſoit deſirer à pluſieurs dans un temps où l'habilité & la valeur du Duc d'Yorch ſervoit de digue pour en retarder les progrés : mais il trouvoit auſſi dans celle d'Armagnac de grands avantages pour continuer une guerre, d'où il étoit de l'honneur de la nation de ne ſe pas retirer ſur ſes pertes, & dans cette veuë beaucoup d'autres ne vouloient pas qu'on la finît. Quant aux deux Princes concurrens, il étoit viſible que celuy des deux qui auroit le credit de faire une Reyne mettroit de ſon côté un poids capable d'emporter la balance. Le Duc de Gloceſtre ſe declara d'abord pour la Princeſſe d'Armagnac,

magnac, & eut pour luy le suffrage du peuple, qui aimoit mieux achever de se ruiner en faisant la guerre aux François, que de s'enrichir en leur donnant la paix. On peut juger que le Cardinal ne delibera pas beaucoup pour embrasser le parti opposé, le plus seant d'ailleurs à son caractere, & quoy qu'en disent les Historiens Anglois, presque tous Partisans du Duc de Gloceſtre, le plus convenable à l'Estat present des affaires de la monarchie. 1442.

Ceux qui étoient pour Marguerite d'Anjou avoient des difficultez à surmonter que n'avoient pas les autres. Cette Princesse étoit de la maison de France, que les Anglois cherchoient à détruire, loin d'y vouloir prendre des alliances. Pour faire ce mariage il falloit faire une paix, où il se trouvoit des obstacles, qui avoient jusques-là paru invincibles aux plus habiles negociateurs. De plus, au lieu que le Comte d'Armagnac offroit de donner pour faire sa fille Reine, le Roy de Sicile demandoit, & ne vouloit accorder la sienne qu'à condition que le Roy d'Angleterre luy rendroit ce qu'il tenoit en Anjou, & le Mans au Duc du Maine son frere. L'adresse du Comte de Suffolk, & le portrait qu'il fit à son maître des grandes qualitez de Marguerite applanit ces difficultez. Henri fut touché de tant de merite, & quoyque le Duc de Gloceſtre & ses partisans luy peussent objecter, il décida pour la Princesse d'Anjou. Le zele du negociateur ne laissa pas traîner l'affaire. Il étoit repassé en Angleterre, aprés avoit conclu une treve, qui tint assez long temps lieu de paix: il n'eut pas plûtôt receu l'ordre du Roy pour la conclusion du mariage, & les pouvoirs necessaires pour les conventions, qu'il revint en France où il le fit celebrer l'an mil quatre cens quarante-cinq, & mena sans perdre de temps la nouvelle épouse au Roy son mari.

L'Angleterre n'avoit point encore vû de Reine
1445. plus digne du trône que Merguerite d'Anjou. Nulle femme ne la surpassoit en beauté, & peu d'hommes l'égalloient en courage. Il sembloit que le ciel l'eût formée à dessein de suppléer à ce qui manquoit à son mari pour être un grand Roy. Les auteurs Anglois les comparant tous deux disent qu'il étoit devot, & qu'elle étoit mondaine. En effet, il prioit mieux Dieu qu'elle; mais elle sçavoit mieux que luy se faire obeïr, conduire une affaire, prendre son parti, écarter ceux qui luy pouvoient nuire, employer ceux qui luy étoient utiles: vive, agissante, attentive à tout, comptant pour rien d'être Reine sans être maîtresse, & regardant la couronne comme l'oprobre des têtes couronnées qui se laissent gouverner. Elle ne fut pas long-temps à la Cour, que tout le monde remarqua cette superiorité de genie, & on l'admira d'autant plus, qu'à l'égard du Roy son mari personne ne remplit jamais mieux les devoirs d'une femme attachée: aimant sa personne & son Etat, oubliant qu'elle étoit Françoise pour penser qu'elle étoit Reine d'Angleterre, & se souvenant qu'elle n'étoit Reine, que par un choix & une préference dont elle étoit redevable au Roy. Aussi s'acquit-elle d'abord un si grand empire sur son esprit, qu'elle devint en peu de temps le canal des graces & des emplois.

Le Duc de Gloceſtre & son concurrent s'apperceurent bientôt de ce credit, & peut-être que le Cardinal ne fut gueres plus content que l'autre de s'être donné une Regente en cherchant un appuy pour regner, mais il étoit courtisan souple, & se flattant que le merite qu'il s'étoit fait auprés de la Reine, en appuyant son mariage, luy donneroit de grands avantages sur un homme qui l'avoit traversé, il s'attacha à cette

cette Princeſſe, & luy donna tous ſes amis. Le Duc moins flexible, & penſant peut-être, qu'entre gagner une femme offenſée & luy tenir tête, la peine étoit à peu prés égale, & le ſuccés des deux côtez incertain, prit le parti le plus conforme à ſa fierté naturelle, & loin de ſonger à prendre des liaiſons avec la Reine, voulut gouverner comme auparavant. Le temps n'en étoit plus, Marguerite regnoit, & s'étoit renduë également maîtreſſe de l'autorité & du cœur de ſon mari, ſans vouloir ſouffrir là-deſſus aucun partage. Le Duc ne demeura pas longtemps ſans en faire une triſte experience. La Reine ne ſe tenant gueres moins offenſée qu'il luy diſputât ce qu'elle regardoit comme un appanage du trône, que de ce qu'il l'avoit voulu empêcher d'y monter, parla fortement au Roy pour luy perſuader, qu'il ne luy convenoit pas de conſerver ce Prince dans le Miniſtere. *Ne vous appercevez-vous point*, luy dit-elle, *que vous êtes ſorti de tutelle ſans avoir quitté vôtre tuteur? Que le Duc de Glocestre continuë à décider de vos affaires comme ſi vous étiez encore énfant, & que les conſeils qu'il vous donne ſont des loix pour vous comme pour vos ſujets? vous êtes, Seigneur, dans un âge, & graces au ciel d'aſſez bon eſprit pour vous gouverner par vous-même: ou ſi par la défiance loüable que les hommes les plus ſages ont de leurs lumieres, vous voulez conſulter celles d'autruy, vous en trouverez, dans vôtre domeſtique, qui ſans intereſſer vôtre gloire pourront aſſeurer vos démarches. Tout ce que vous en recevrez du dehors ne peut qu'obſcurcir vôtre réputation, & affoiblir vôtre autorité, ſur tout ſi elles vous ſont données, comme l'ont été juſqu'icy celles de la perſonne dont je vous parle, avec oſtentation & avec empire.* 1445.

Ces paroles aſſaiſonnées de toutes les graces

de la Princeſſe firent ſur l'eſprit du Roy tout l'ef-
1445. fet qu'elle avoit eu ſujet d'en attendre. Le Duc de Gloceſtre fut exclus des affaires, & ſa diſgrace ne ſe termina pas à cela. Ce Prince n'étoit pas aimé des Grands, comme il l'étoit du peuple. Le Cardinal de Vincheſtre, le Comte de Suffolk, Humfroy Stafford Duc de Bouquinkham, l'Archevêque d'Yorch, d'autres diſent l'Archevêque de Cantorbery, formoient contre luy une caballe plus à craindre que le Duc ne la craignoit; & comme ces Seigneurs s'étoient attachez à la Reine, ils n'eurent pas de peine à luy perſuader, qu'il n'étoit pas de la bonne politique de n'offenſer qu'à demi un homme de la naiſſance du Duc de Gloceſtre; qu'il le falloit perdre, puis qu'elle ne l'avoit pas voulu ménager; qu'elle ſe devoit à elle-même ce ſacrifice neceſſaire à l'affermiſſement de ſon autorité, & à la ſeureté de tous ceux qui entreroient dans ſes interêts.

On trouve aiſément de quoy rendre criminel
1446. un homme qui a gouverné les affaires publiques. Toute l'hiſtoire rend juſtice à l'integrité du Duc de Gloceſtre, & il s'y confioit ſi fort, que quoy qu'on l'eût déja accuſé devant le Privé Conſeil du Roy d'avoir fait mourir bien des gens durant ſon adminiſtration, ſans autre raiſon que la haine qu'il portoit, il ne laiſſa pas de ſe trouver à un Parlement aſſemblé l'an mil quatre cens quarante-ſept pour luy faire ſon procés. Dés le ſecond jour il fut arrêté, mis
1447. en priſon, & aſſez peu de temps aprés, quelques-uns diſent la nuit même qui ſuivit le jour de ſa détention, on le trouva mort dans ſon lit.

Si cette mort fut naturelle, cauſée par une apoplexie, ou par un abcés que le Duc avoit depuis long-temps dans la tête, comme on en

fit

fit courir le bruit, cet accident vint à contre-temps pour l'honneur de ſes ennemis. Peu de gens douterent qu'ils ne l'euſſent fait étrangler, & la réputation de la Reine n'eſt pas bien nette dans l'hiſtoire ſur cet article: le peuple ne l'exceptoit pas dans les murmures qu'il faiſoit contre les auteurs de cette violence. L'autorité de cette Princeſſe étoit aſſez bien établie pour luy faire mépriſer ces plaintes. Elle s'étoit tout à-fait renduë maîtreſſe, & il y avoit alors peu de poſtes conſiderables dans l'Etat qu'elle n'eût rempli de ſes creatures. Le Comte de Suffolk, qu'elle fit faire Duc peu de temps aprés la mort de Gloceſtre, étoit entré dans le Miniſtere. Le Duc de Sommerſet avoit été envoyé en France en la place du Duc d'Yorch, & ce dernier devenant ſuſpect, fut éloigné de la Cour ſous pretexte d'aller appaiſer des troubles en Irlande. Tout le conſeil étoit à la Reine, & ſi la mort du Cardinal de Vincheſtre, qui mourut ſeize jours aprés ſon rival, fut une perte qu'elle regretta, parce qu'il étoit dans ſes interêts, elle trouva de quoy s'en conſoler, parce qu'il pouvoit, s'ils ſe fuſſent broüillez, contrebalancer ſon credit. 1447

Il ne manquoit à Marguerite pour être au deſſus de ſes affaires, & rétablir celles de ſon mari, que de pouvoir vaincre d'un côté la mauvaiſe étoile de ce Monarque, de l'autre une bonté exceſſive, qui faiſant juger à ce Prince ſincere des intentions d'autruy par les ſiennes, l'opiniâtra ſouvent à ſuivre à contre temps, contre les ſentimens de la Reine, & malgré le pouvoir qu'elle avoit ſur luy, des conſeils moderez par leſquels il fut la duppe des fourbes, & la victime de ſa credulité. Si cette Princeſſe n'eut pas la gloire de vaincre le malheur d'Henri, elle eut celle de le combattre avec une conſtance, qui plus d'une

fois ſembla faire honte à la fortune des injuſtices
1447. qu'elle luy faiſoit, la fortune n'ayant pû s'empécher d'accorder à cette Amazone, lors qu'elle combattoit en perſonne, des victoires qui firent voir, que c'étoit moins à elle qu'à ſon mari qu'elle avoit déclaré la guerre.

La premiere cauſe de la ruine de ce Prince, fut le mauvais ſuccés des affaires étrangeres, qui luy attirant le mépris du peuple, confirma le Duc d'Yorch dans l'eſperance de le ſupplanter, & luy facilita les moyens de former un parti contre luy. En quoy l'on peut dire que les Anglois firent porter à leur Roy la peine d'une diſgrace qu'ils luy attirerent, non ſeulement pour avoir rejetté les conditions d'une paix honorable, mais pour avoir rompu une treve qui leur étoit plus que jamais neceſſaire.

Ce fut l'an mil quatre cens quarante-huit, que
1448. malgré la ſuſpenſion d'armes, François Surienne dit l'Arragonnois, Gouverneur pour le Roy d'Angleterre de toute la baſſe Normandie, ſurprit Fougeres, ville alors opulente, & d'un grand commerce en Bretagne. Il ne ſe contenta pas de la prendre, il l'abandonna au pillage. Les Anglois avoient ſur le cœur qu'on leur venoit de prendre le Mans, qu'ils refuſoient au Duc du Maine, quoy que par le mariage de leur Roy avec la ſœur de ce Prince ils ſe fuſſent obligés à le rendre. Comme ils avoient diſſimulé le chagrin que leur avoit fait une maniere d'agir ſi haute, ils creurent que par la même raiſon on diſſimuleroit en France comme en Angleterre, & qu'aprés quelques temps employé en plaintes, en ſollicitations, en menaces, on s'appaiſeroit à la fin, & que Fougeres paſſeroit pour une repreſaille du Mans. Ils ſe tromperent. Les Ducs de Bretagne n'étoient pas des Princes endurans, & François premier, qui l'étoit alors, étoit encore moins diſpoſé qu'un

qu'un autre à relâcher quelque chose aux Anglois. Ce Prince n'eut pas plûtôt appris l'insulte qu'ils luy avoient faite, qu'il envoya un herault d'armes s'en plaindre au Duc de Sommerset; & en demander reparation avec la restitution de la place. Le Regent reçeut l'envoyé avec de grandes honnêtetés: il désavoüa l'action, protesta n'y avoir nulle part: mais quant à la reparation & à la restitution de la place, quoy qu'il ne parlât pas nettement, il fit suffisamment entendre qu'en vain on le presseroit là dessus. Le Duc de Bretagne n'en voulant pas demeurer là, dépêcha à la Cour de France son Chancelier & l'Evêque de Rennes, pour demander au Roy la justice que le Prince Anglois luy refusoit. Charles prit la cause du Duc en main, mais pour proceder avec ordre, il fit partir des Ambassadeurs pour s'aller plaindre de sa part à Roüen au Regent, à Londres au Roy, qu'on avoit violé la treve, & leur en demander raison. Les Anglois garderent partout une conduite uniforme sur cette affaire, répondant toûjours aux Ambassadeurs avec beaucoup d'honnêteté, s'excusant du fait, desavoüant Surienne, priant même que cet incident n'alterât point les dispositions que la treve avoit mis à la paix, en assoupissant l'animosité mutuelle des deux nations; mais évitant toûjours d'en venir à aucune conclusion touchant la restitution de Fougeres. 1448.

Jusques-là Charles avoit voulu assez sincerement la paix, & ce ne fut que l'occasion qui le determina à la guerre que la treve violée donnoit droit de commencer, & dont la situation des affaires d'Angleterre sembloit asseurer le succés, les Anglois n'étant plus les mêmes ni en France ni dans leur pays. Icy relâchez, là malunis sous un Roy foible & peu estimé, jamais ils n'avoient paru plus propres à être insultez

& vaincus. Deux batailles qu'ils venoient de per-
1449. dre tout de nouveau en Ecoſſe, où vingt-quatre mille des leurs étoient demeurez ſur la place, en étoient des preuves ſenſibles.

Pouſſé de ces conſiderations, & invité par la conjoncture; Charles réſolut de prendre les armes, & d'attaquer la Normandie. A peine employa-t-il treize mois à faire cette belle conquête. Brezé prit d'abord le Pont-de-l'arche, Robert de Büeil, ſurnommé Floquet Baillif d'Evreux, prit Conches & Verneüil. Un meûnier, qu'un Anglois battit, livra cette derniere place, l'une des plus fortes de la province. Surquoy Charles ayant partagé ſes troupes en divers petits corps, les fit entrer en même temps dans le pays par divers endroits, ſous la conduite du Connêtable, des Ducs de Bretagne & d'Alençon, des Comtes de Dunois, de Clermont, d'Eu, de Nevers & de Saint-Pol, qui en peu de mois réduiſirent ſous l'obéïſſance du Roy tout ce qui ne demandoit pas ſa preſence. Pendant ce temps-là ce Monarque formoit une armée à Louviers, où le Roy de Sicile & le Duc du Maine l'étoient venu joindre avec leurs troupes, auſquelles le Comte de Dunois, qu'il fit ſon Lieutenant general, ayant auſſi joint les ſiennes, on mercha vers Roüen, que le Roy avoit réſolu d'aſſieger. Roüen étoit bien pourveu d'Anglois: le Regent y étoit en perſonne, & Talbot, qui valloit une armée, s'y étoit renfermé avec luy: mais à la veuë du Roy legitime, les habitans étant entrez en different avec les Anglois, ſe cantonnerent, traiterent avec Charles, & ſe mutinant enfin tout-à-fait, pouſſerent la garniſon, & l'obligerent à ſe renfermer dans le Vieux-palais, où le Comte de Dunois l'ayant attaquée, elle ſe rendit par compoſition aprés quelques jours de réſiſtance. Le Duc de Sommerſet ſe retira

retira avec les siens en basse Normandie, & Talbot demeura en ôtage de cinquante mille écus d'or, que le Regent devoit payer au Roy par un un des articles de la capitulation. 1450. Charles ayant fait son entrée dans Roüen, poussa ses conquêtes au pays de Caux, où Harfleur l'arrêta, mais il le prit, & le reste plia devant luy. L'hyver, qui se faisoit sentir, n'empêcha pas l'armée victorieuse, animée par l'exemple du Roy, de passer la Seine, & d'assieger Honfleur, où un Gouverneur opiniâtre soûtint le siege assez long-temps. On prit la place par composition le dix-huitiéme de Février. La bataille de Formigny hâta la prise de ce qui restoit de villes à réduire en basse Normandie, & abregea fort la conquête. 18. de Févr. Le Connestable & le Comte de Clermont s'étoient rêünis à propos prés de cette bourgade située entre Carentan & Bayeux, pour s'opposer à Thomas Tyrel nouvellement arrivé d'Angleterre avec environ trois mille hommes, auxquels s'étant joint d'autres troupes tirées des garnisons d'alentour, il s'en étoit formé une armée, qui tenoit la campagne, & reprenoit des villes. Lisieux & Vallognes avoient receu Tyrel, qui menaçoit de plus grands progrés, lorsque le Comte & le Connestable l'ayant heureusement rencontré au lieu que je viens de nommer, quoyque beaucoup inferieurs en nombre, luy livrerent bataille, le défirent, luy tuerent prés de cinq mille hommes, en prirent quatorze cens prisonniers, du nombre desquels il fut luy-même, & ne perdirent que six soldats, circonstance qui fit pâsser cet évenement pour miraculeux. Cette journée fut le coup fatal qui acheva de ruiner les forces des Anglois en Normandie. De Formigny l'armée victorieuse se rendit à Caën, où le Roy se trouva, & rassembla toutes ses troupes, la prise de cette ville étant une affaire déci-

ve qu'il ne falloit pas laisser languir. Le Duc de
1450. Sommerset défendit Caën en personne, comme il avoit défendu Roüen, & le rendit de même par composition. Aprés quoy peu de places resisterent, hormis Cherbourg qu'on attaqua la dérniere, mais qui capitula enfin comme les autres aprés un mois de siege, par lequel finit la conquête environ le milieu du mois d'Aoüt de l'année mille quatre cens cinquante.

Cette prompte réduction de la Normandie engagea le Roy à pousser celle de la Guyenne, déja commencée par le Comte de Foix & le Seigneur de Lautrec son frere, dont l'un avoit pris Mauleon place forte au pied des Pyrenées, l'autre Guyche à quatre lieuës de Bayonne, où il avoit défait le Connêtable de Navarre venu au secours des Anglois. Ces heureux commencemens ayant obligé Charles à envoyer des troupes en Guyenne, le Comte de Penthievre prit Bergerac sur la fin de l'automne, & le Seigneur d'Orval fils du Comte d'Albret défit même pendant l'hyver dix mille hommes, tant de la
1451. garnison que des habitans de Bourdeaux. Les choses étant ainsi disposées, le Comte de Dunois survenant au printemps avec une nombreuse armée, prit Blaye, Bourg, Libourne, & toutes les places situées le long de la Dordogne, à la reserve de Fronsac, qu'il assiegea bientôt neanmoins, pendant que le Comte de Penthievre assiegeoit Castillon, le Comte de Foix Acqs, le Comte d'Armagnac Rions, & d'autres Capitaines agissant chacun de leur côté, d'autres places. Quelque attachée que fût la Guyenne à la domination Angloise, sous laquelle elle étoit depuis trois cens ans, tant d'attaques luy firent perdre l'esperance de pouvoir resister au vainqueur. Surquoy les Etats de la Province s'étant assemblez à Bourdeaux, convinrent

avec

avec le Comte de Dunois de se rendre au Roy, si dans vingt-cinq jours les Anglois ne secouroient Fronsac. Durant la suspension d'armes qui suivit ce traité, les Princes & les Seigneurs François qui se trouvoient épars dans la Guyenne s'assemblerent devant Fronsac, & y amenerent leurs troupes, qui toutes ensemble faisoient une armée de vingt-cinq à trente mille hommes. Les Comtes de Clermont & de Vendôme y accoururent de plus loin. Le vingt-troisiéme jour de Juin, le dernier des vingt-cinq marquez pour attendre le secours des Anglois, dés le matin le Comte de Dunois rangea son armée en bataille, & l'y tint toute la journée; mais personne n'ayant paru, le traité fut executé. Fronsac & Bourdeaux ouvrirent leurs portes, & à leur exemple les autres villes & places fortes de la Province, à la réserve de Bayonne, qui voulut acheter par un siege la gloire de se rendre un peu plus tard. Ce fut l'an mil quatre cens cinquante-un que la Guyenne revint à la France, qui la conquit deux fois en deux ans. Car dés l'année suivante quelques Seigneurs du pays tenterent d'en chasser les François, dont la domination leur paroissoit moins commode que celle de leurs anciens maîtres. Ils avoient déja soulevé Bourdeaux, & le Comte de Clermont, que le Roy leur avoit laissé pour Gouverneur, eut le chagrin de se voir enlever Fronsac & Castillon par Talbot, revenu d'Angleterre avec son fils & plusieurs Seigneurs pour favoriser la conspiration. Le prompt secours que le Roy envoya en Guyenne luy sauva cette province. Le Comte de Penthievre, Chabanes, & Saint Severe le conduisoient; lesquels ayant assiegé Castillon, Talbot, qui tenta de le secourir, y fut défait avec son fils, qu'on appelloit le Baron de l'Isle, ayant été enveloppez par ceux qui assiegeoient la ville,

1451.

23. de Juin.

1452.

particulierement par les bretons qu'avoient ame-
1452. né à ce ſiege Montauban, & Georges de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye. Ce fut là que le brave Anglois finit la glorieuſe carriere de tant de travaux & de faits guerriers à l'âge de quatre-vingt ans. Il voulut perſuader à ſon fils de ſe réſerver à de meilleurs temps : *Je ſuis vieux, mon fils*, luy dit-il ; *je ne puis plus être utile à ma patrie, que par l'honneur que ma mort luy peut faire, ſi je meurs en homme de cœur. J'y ſuis réſolu* : j'*ay quatre-vingt ans. Ne pouvant plus eſperer de mourir vainqueur*, je *dois au moins me ménager la gloire de mourir vaincu ſans me rendre. Pour vous, mon fils, retirez-vous. On fuit ſans honte quand on fuit ſans crainte ; & s'il y a même quelque honte à fuir, vous êtes dans un âge à la réparer par des actions, qui en auront bientôt effacé juſqu'au ſouvenir.* De l'Iſle écouta le diſcours de ſon pere avec tout le reſpect qu'il luy devoit, mais il aima mieux ſuivre ſon exemple. Ils moururent tous deux au lit d'honneur, celuy-cy par le fer dans la mêlée ; celuy-là d'un coup de canon en animant les ſiens au combat. Durant ce temps-là le Comte de Clermont réduiſoit le Medoc avec Saintrailles, & les Comtes de Foix & d'Albret. Ils reprirent Fronſac. Gaillardet ſe défendit en deſperé dans le château de Cadillac. Il y fut forcé, & pendu, parce que c'étoit un transfuge qui avoit vendu la place aux Anglois. Le Roy arrivant ſur ces entrefaites aſſiegea Bourdeaux en perſonne. Il craignoit ſi peu qu'on le ſecourût, qu'il réſolut de l'affamer : ce qu'il fit aiſément ayant un flotte. En peu de temps cette grande ville ſe vit contrainte d'implorer la clemence du vainqueur. Il la mêla d'un peu de juſtice, particulierement à l'égard des Seigneurs qui s'étoient révoltez, dont vingt furent bannis du Royaume. Le château d'Ha, & le château Trom-

pette

pette furent bâtis aux deux bouts de la ville pour la tenir dans le devoir. Quant aux Anglois de la garnison, comme la nation ne possedoit plus au deça de la mer que Calais, on leur permit de s'y retirer, pour passer de là dans leur pays, où ils allerent augmenter les troubles qui menaçoient la maison Royale d'une révolution en Angleterre, semblable à celle qui venoit d'arriver aux affaires de leur Monarchie en France. 1452.

Ces deux évenemens étoient un acheminement l'un à l'autre. Les troubles domestiques avoient contribué au renouvellement de la guerre en France, dont le mauvais succés faisoit perdre à la Monarchie Angloise les Provinces qu'elle y possedoit; & ces pertes avoient augmenté reciproquement en Angleterre les troubles interieurs qui ôterent la couronne à la maison de Lancastre. Le Duc d'Yorch n'avoit negligé ses droits, que pendant qu'il n'avoit point vû de jour à les faire valoir. Né d'un Pere mort sur l'échaffaut, sans biens, sans credit, sans charge, sans occasion de se faire connoître; par consequent sans creatures, sans amis, sans réputation, voyant sur le trône un Heros adoré des siens, craint des étrangers, & aprés luy son fils long-temps soûtenu par deux oncles d'un extraordinaire merite, & d'ûne grande autorité, il avoit passé sa jeunesse sans pousser plus loin son ambition, qu'à recouvrer, en servant ceux dont il auroit dû être maître, ce que son pere avoit perdu en secoüant à contre-temps le joug. Il y parvint, mais il ne s'en tint pas là. Devenu Duc d'Yorch, Regent de France, riche, puissant, en réputation de Prince habile & courageux, il commença à regarder plus haut, & oubliant la reconnoissance qu'il devoit avoir pour les Lancastres; qui l'avoient mis où il

il étoit, il n'eut plus autre choſe en veuë, que le
1453. droit qu'il avoit d'être où ils étoient. S'il ne crût pas dés-lors qu'il luy fût impoſſible d'y parvenir, il commença à eſperer quelque choſe, quand il s'apperçeut que celuy qui occupoit le trône n'avoit pas toutes les qualitez neceſſaires à le remplir: à quoy le malheureux ſuccés de la guerre de France étant ſurvenu, Richard réſolut de profiter des murmures que fit le peuple, & du mépris que s'attira le Roy, pour prendre une place où il ſe perſuada que même le bien public l'appelloit.

Malgré toute l'inſuffiſance & tous les malheurs d'Henri, le deſſein de le ſupplanter n'étoit pas ſans difficultez. Un Roy établi par deux ſucceſſions, fils d'un pere & d'un ayeul dont la memoire étoit en veneration, integre dans ſes mœurs particulieres juſqu'à la ſainteté, gouverné par des gens habiles, ayant encore de bons officiers, des troupes, de l'argent, des parens proches, & interreſſez à le maintenir, n'étoit point un ennemi contre lequel on pût lever publiquement l'étendart, ſans courir plus de riſque que luy. Auſſi le Duc d'Yorch l'attaqua-t-il avec toute la précaution convenable à une telle entrepriſe. Il y parut tard, & quand il y parut, ce fut avec la proteſtation ordinaire à tous les rebelles, de n'en vouloir point au Roy, mais aux Miniſtres qui gouvernoient mal le Royaume. Richard étoit encore en Irlande, où le ſuccés de ſa commiſſion avoit augmenté ſon credit, lors qu'on reſſentit à la Cour les premiers effets de ſes ſecretes intrigues. Comme ſon plan fut de commencer par éloigner du Roy tous ceux qui pouvoient ſeconder les veuës & les bonnes intentions de la Reine, ſes partiſans attaquerent d'abord Adam Molins Evêque de Chicheſtre, garde du privé ſceau, homme integre, & enne-

mi

mi des nouveautez, qu'ils firent assassiner à Porthmouth par une troupe de pêcheurs. Le Duc de Suffolk premier Ministre perit apparemment aussi par les menées de cette cabale. Etant accusé dans le Parlement de tous les malheurs arrivez en France aux armes de la nation, il fut mis dans la tour par le Maire de Londres, d'où la Reine l'ayant tiré, le peuple s'émeut de telle sorte, que pour empêcher la sedition, il fallut exiler le Duc. Il passoit la mer; mais des Anglois, qui repassoient dans leur pays aprés la perte de leurs conquêtes, l'ayant rencontré, l'arrêterent, & déchargeant sur luy leur chagrin, luy trancherent brutalement la tête. Peu de temps aprés on suscita un nommé Jacques Cade Irlandois, homme de basse condition, mais hardi & entreprenant, pour soulever la populace de la province de Kent & des environs. Il en vint aisément à bout, & s'y fit un si gros parti, qu'il mit en campagne une armée nombreuse. Il avoit pris le nom de Mortemer, & se disoit de cette maison, le Duc d'Yorch voulant par là reveiller les idées du peuple touchant les droits de son beau-pere, dont il étoit resté seul heritier, & mettre les esprits dans un mouvement qui luy eût abregé du chemin, s'il fût venu à un certain point. L'avarice de Cade empêcha que les choses n'allassent si loin. Il s'étoit presque rendu maître de Londres, où le peuple le voyoit volontiers, & avoit obligé le Roy d'en sortir. Il s'étoit fait mettre entre les mains le Baron Say l'un des principaux Ministres, & luy avoit fait trancher la tête. Il avoit défait en plusieurs rencontres des troupes envoyées pour le combattre, lorsque s'étant mis à piller les maisons des riches bourgeois, on commença à se retrancher contre luy. On l'attaqua ensuite, & il se défendit si

1453.

si bien, que le combat demeura indécis par la laſ-
1453. ſitude des combattans. Mais pendant qu'on reprenoit des forces pour recommencer le jour ſuivant, Jean Stafford, Chancelier d'Angleterre & Archevêque de Cantorbery, fit publier à propos une amniſtie pour ceux des partiſans de Cade qui ſe retireroient chez eux. Ces gens rebutez de leur entrepriſe par l'incertitude de l'évenement, furent ravis que ce ſage Prelat leur tendît la main, pour les retirer du mauvais pas où ils s'étoient engagez, & ſe diſſipant encore plus vîte qu'ils ne s'étoient aſſemblez, abandonnerent leur malheureux chef, lequel ayant été excepté du pardon general, & enſuite proſcrit, fut tué par Alexandre Iden, qui y gagna mille marcs d'argent.

Si le Duc d'Yorch ne tira pas tout l'avantage qu'il eſperoit de cette ſedition mal conduite, il en tira au moins un préjugé de celuy qu'il pouvoit eſperer d'une autre qui le ſeroit mieux, & avança toûjours dans le préliminaire de ſon entrepriſe, d'enlever au Roy ſes ſerviteurs, & à la Reine ſes creatures. Auſſi le ſoin de cette Princeſſe étoit-il de les remplacer. De Duc de Suffolk n'avoit pû l'être auſſi aiſément que les autres. Perſonne n'y étoit plus propre que le Duc de Sommerſet. Il étoit de longue-main attaché à elle; il étoit homme de bon eſprit, entendant les affaires, & la guerre. La perte de la Normandie, que ſes ennemis luy attribuoient, étoit un effet des conjonctures, & du changement de diverſes choſes dans l'une & dans l'autre Monarchie, plûtôt que de ſa négligence, & de ſa mauvaiſe conduite. Talbot & Tyrel, gens irreprochables, avoient eu part à ce mauvais ſuccés, & toute leur valeur n'avoit pû arrêter la fortune Françoiſe, qui reprenoit le deſſus. Il eſt vray que cette diſgrace avoit rendu ce Duc odieux au peu-

peuple ; mais sa naissance l'en faisoit respecter, & on n'avoit pas tant besoin d'un homme qui fût agreable au peuple, que d'un Prince qui pût se faire craindre aux Grands. D'ailleurs la Reine voyoit trop bien par les discours, que depuis quelque temps on se donnoit la liberté de tenir touchant les droits du Duc d'Yorch, & par l'odieuse comparaison qu'on faisoit du Roy & de luy, que les Lancastres étoient en danger de voir bientôt former un parti, qui leur redemanderoit la couronne ; ainsi Marguerite ne pouvoit mieux choisir pour veiller à la conserver au Roy & à la maison Royale, que celuy qu'on en regardoit comme le présomptif heritier, si le Roy mouroit sans enfans. 1453.

Déterminée par ces raisons, la Reine se résolut de prendre le Duc de Sommerset pour Ministre. Ce Prince quittant la Normandie s'étoit retiré à Calais, où ayant demeuré quelque temps, pour laisser passer la premiere ardeur des mouvemens que cette perte avoit excité contre luy en Angleterre, il vint prendre sa place à la Cour, & s'y acquit bientôt une grande autorité. Il y avoit entre le Duc d'Yorch & luy une émulation personnelle, que le rang à peu prés égal, la concurrence pour les mêmes emplois, & l'interêt des familles avoient fait naître : à cette émulation, avoit succedé dans le cœur du Duc d'Yorch quelque chose d'encore plus vif, quand il avoit veu son concurrent dans un poste, où étant à portée de rompre toutes ses mesures, il étoit devenu un obstacle à tous ses desseins. Dans cette situation ayant fait reflexion, que s'il luy laissoit le temps d'affermir sa puissance, de ramener à luy l'esprit des peuples, de se faire des creatures, loin de supplanter les Lancastres, il s'en trouveroit opprimé : il se déclara contre luy, & protestant qu'il

qu'il ne pretendoit qu'éloigner du Roy un Mini-
1454. ſtre incapable de rétablir ſes affaires, puiſqu'il les avoit luy-même ruinées; il quitte l'Irlande, paſſe au pays de Galles, aſſemble ſes amis, leve des troupes, & ſe trouvant à la tête d'une belle armée, s'avance à petites journées vers Londres. La vigilance de la Reine, & les ſoins du Duc de Sommerſet, mirent bientôt le Roy en état d'aller chercher ſon ennemi; & ce fut là proprement que commencerent à ſe faire une guerre ouverte les deux celebres factions, qui prirent leur nom de leur deviſe, celle de Lancaſtre de la roſe rouge qu'elle avoit choiſi pour ſymbole, celle d'Yorch de la roſe blanche.

Au temps dont je parle, ces deux factions partageoient déja l'Angleterre, & leurs forces étoient ſi égales, qu'il étoit difficile de deviner laquelle devoit prévaloir. Dans celle de Lancaſtre étoit le Roy, moins Roy à la verité qu'il n'eût dû être, mais Roy pourtant, reconnu pour tel ſans conteſtation depuis trente ans qu'il regnoit, ſans que même ſon concurrent eût encore oſé s'expliquer qu'à un petit nombre de ſes amis, qu'il en voulût à ſa Couronne; vénerable au reſte aux gens de bien pour l'innocence de ſes mœurs, s'il étoit mépriſé par les politiques pour la petiteſſe de ſon genie, & en cela même moins en danger de faire de grandes fautes, qu'un autre: la Reine, qui le gouvernoit, en ſçachant aſſez pour tous deux, Princeſſe également capable, comme l'évenement le fit voir, de conduire une affaire & une armée. Outre le Duc de Sommerſet, & ſes trois fils tous dignes de leur nom, le Roy avoit auprés de luy deux freres uterins, de l'un deſquels on dit qu'il prédit, que naîtroit le pacificateur de l'Angleterre. La naiſſance de ces deux Seigneurs, dont l'un s'appel-

loit

loit Edmond, qu'Henri crea Comte de Richemond, l'autre Gaſpar, qu'il fit Comte de Pembroc, fut auſſi extraordinaire que leur fortune. Ils étoient fils de Catherine de France, veuve d'Henri V. morte depuis quelque temps, & d'Owin Teuders Gentilhomme Gallois, que cette Princeſſe, par un ſacrifice qu'elle avoit fait de ſa gloire à l'amour, avoit ſecretement épouſé. Les hiſtoriens qui aiment à médire, diſent qu'il avoit été ſon tailleur, & qu'il étoit fils d'un braſſeur de biére : ceux qui ont voulu plaire à ſes deſcendans, ont trouvé en recherchant ſa génealogie, qu'il venoit de Cadovallatre dernier Roy des anciens Bretons. De quelque condition que fût leur pere, les enfans furent dignes du ſang maternel, qu'ils reporterent dans la ſuite ſur le trône avec le peu qui reſta aprés les guerres civiles de celuy des deux familles ennemies, qu'Henri VII. fils d'Edmond recueillit en la maniere que nous le dirons : Humfroy Stafford Duc de Bukinqham, fils d'Anne de Gloceſtre ſeule heritiere du celebre Thomas de Wodſtoc, & petite fille d'Edoüard III. les enfans de ce Duc tous braves gens ; les Comtes de Northumberland, de Dorſet & de Wilchire, les Barons de Clifford, de Ros, de Thorpe, & un grand nombre d'autres des plus grands Seigneurs de l'Etat, ſuivoient les enſeignes d'Henri. 1454.

A la tête de l'autre parti étoient le Duc d'Yorc & Edoüard Comte de la Marche ſon fils, ſi ſemblable à ſon pere, qu'on eût dit qu'il en eût été une image, où la nature eût pris plaiſir à en corriger les défauts. Il avoit ſon feu, ſon élevation, ſes veuës, ſon génie, ſa valeur ; mais un eſprit plus déciſif, allant à ſon but par de plus courts chemins, & moins propre à donner dans des piéges, que ſa rapidité ne laiſſoit

pas

pas loisir à ses ennemis de luy tendre, quand il
1454. n'étoit pas retenu dans les filets de la volupté; où il pensa souvent périr, mais d'où sa valeur le tira toûjours. Il falloit qu'il brillât beaucoup, pour n'être point éclipsé dans son parti par Richard de Neville Comte de Warvik, à qui l'on donna le surnom de Grand. Henri de Beauchamp son beaufrere luy avoit laissé, en luy donnant sa sœur, l'ancien titre de sa famille, comme Thomas de Montaigu avoit laissé au pere de ce Seigneur qui se nommoit Richard comme luy, le titre de Comte de Salisbery. Le pere qui faisoit aussi un grand rôle dans la faction, n'eût cedé à personne s'il n'eût point eu de fils; mais ce fils avoit sur les autres une supériorité de génie, à laquelle chacun eût crû deshonorer son discernement, que de disputer quelque chose. Il étoit jeune, & n'avoit de la jeunesse, que la vivacité necessaire à executer de grands desseins. Peu d'hommes avoient plus de talens que luy, & personne ne sçavoit si bien l'art de les mettre en œuvre, pour s'en parer sans affectation, & s'attirer par là l'amour & la confiance des peuples. Tout ce que peut donner de relief à un grand guerrier la valeur, la vigilance, la science de la guerre; à un grand Seigneur la liberalité, la magnificence, le penchant à faire du bien, de l'élevation, de la noblesse, de la bonne mine, des airs gagnans, avoit sa place dans le Comte de Warvik, & le tout faisoit un effet, contre lequel on avoit besoin de toute sa raison pour se défendre de suivre un tel chef même dans les mauvais partis. C'est le portrait que l'histoire Angloise fait de cet homme si renommé. Jean de Moubray Duc de Norfolk, Thomas de Courtenay Comte de Devonshire, Edoüard Broak Baron de Cobham tenoient leur place dans ce parti.

Les

Les deux armées étoient en presence à dix milles de la capitale, où l'on ne doutoit point qu'elles n'en vinssent aux mains, lorsque le Roy, qui de luy-même se portoit toûjours aux conseils moderez, envoya deux Evêques au Duc, pour luy demander ce qu'il pretendoit, & pourquoy il étoit en armes. Le Duc, qui avoit interêt de cacher ses desseins à ses troupes, répondit que ses intentions n'étoient point d'attaquer le Roy, mais d'éloigner de luy un mauvais Ministre, qui abusoit de son autorité, & que pour montrer qu'il disoit vray, qu'on mît le Duc de Sommerset en prison, jusqu'à ce qu'il eût rendu compte au Parlement de diverses choses où on l'accusoit d'avoir malversé, il licentieroit son armée, & se rendroit auprés du Roy pour luy rendre tous les services qu'il pouvoit attendre d'un fidelle sujet. Le Duc ne croyoit apparemment pas risquer autant qu'il fit par ces offres, étant assez difficile à croire que le Roy les deût accepter, & en cas qu'il les acceptât la perte du Ministre étant certaine, veu l'animosité des Communes contre le Duc de Sommerset depuis la perte de la Normandie. Il est mal-aisé de comprendre comment un Prince aussi habile qu'étoit le Duc d'Yorch, & assisté d'un si bon conseil, pût donner dans un piege aussi grossier que celuy que la Cour luy tendit en cette occasion. A peine eût-on surpris un enfant par l'artifice dont on usa pour surprendre un des plus grands hommes du monde: tant les hommes à certains momens se trouvent differens d'eux-mêmes. 1455.

Le Duc de Sommerset s'étant apperceu que le Roy cherchoit des moyens de paix, consentit à être arrêté, aprés avoir pris ses mesures pour ne l'être qu'à la maniere, & autant de temps qu'il luy conviendroit. Quand on trompe on ne doit pas être credule.

dule. Le Duc d'Yorch, qui en imposoit au
1455. Roy, se laissa dupper par le Duc de Sommerset. Richard n'eut pas plûtôt receu l'avis que la Cour luy donna, qu'on acceptoit sa proposition, & que le Ministre étoit arrêté, qu'il congedia son armée sur l'heure, & se rendit auprés du Roy. Le Duc de Sommerset; qui n'étoit captif qu'autant qu'il luy plaisoit de l'être, voulut assister à cette entreveuë, & comme il disposoit à son gré de tous les domestiques du Roy, il se fit cacher dans un coin du lieu où se devoit donner l'audience, où il pouvoit entendre sans être vû. Il n'eut pas la perseverance d'entendre tout. La chaleur avec laquelle le Duc d'Yorch parla contre luy le fit sortir d'abord du sens froid; & le crime de trahison qu'il luy imposa luy fit perdre patience. *Je ne suis point un traître*, luy dit-il, paroissant brusquement sur la scene: *je n'ay jamais porté les armes contre le Roy ni contre l'Etat. Vous n'en pouvez dire autant de vous, & si le Roy veut approfondir vôtre conduite, on luy fera voir que vôtre revolte n'est pas le plus grand de vos crimes. Vous en voulez à sa couronne, & sur des pretentions chimeriques, il n'y a point d'attentat si noir que vous ne vous croyez en droit d'entreprendre. Je parle sur de bons memoires. Nous sommes tous deux au pouvoir du Roy, & nous nous accusons tous deux; ce sera à luy, & à ceux dont il consultera les lumieres, à faire le discernement de l'innocent & du coupable.*

Si le Duc d'Yorch fut surpris d'une avanture si peu attenduë, il ne le fit point trop paroître. Il reconnut son imprudence; mais il conserva une presence d'esprit, qui en repara une partie. *La supercherie que vous me faites*, repliqua-t'il d'un ton moderé, *montre ce que vous sçavez faire, & ma bonne foy répond de ma bonne conscience:*

il

il ne dit gueres que ces deux mots, & affecta un air tranquille, qui imposa à tout le monde. Le Roy & son conseil s'y tromperent. Quoyque le Duc de Sommerset leur pût alleguer de plus fort pour prouver la conspiration, il ne leur pût jamais persuader, qu'un homme de bonne foy eût de mauvaises intentions. Ainsi le Duc d'Yorch trouva de quoy réparer sa faute dans sa faute même. Aprés qu'on l'eut gardé quelque temps, on le remit en liberté, & il tira avec le temps cet avantage de sa mauvaise conduite, que le Roy le vit à la Cour plus volontiers qu'auparavant. 1456.

Ce Prince pacifique croyoit par là accoûtumer insensiblement les deux Ducs à être moins incompatibles l'un avec l'autre, & rappeller ainsi à sa Cour une tranquilité domestique, qui le consolât des disgraces du dehors. Le temps luy fit voir qu'il tentoit l'impossible. Pendant que la Reine & le Ministre étoient occupez à profiter d'une occasion qui se presentoit pour le recouvrement de la Guyenne, le Duc d'Yorch renoüa ses intrigues; rétablit la faction, gagna le peuple, & se trouva bientôt en état, par la conjoncture du mauvais succés de l'affaire de Guyenne & d'une maladie du Roy, de donner la loy à son tour à ceux qui la luy avoient donnée. Il eut le pouvoir de faire arrêter le Duc de Sommerset chez la Reine même, quoyque cette Princesse, qui venoit de donner un Prince de Galles à l'Angleterre, deût être plus ménagée que jamais. La crainte qu'eut Richard qu'on ne penetrât plus avant qu'il ne vouloit dans ses desseins, l'empêcha vray-semblablement de s'abreger par un coup violent le chemin des formalitez qu'il faudroit garder dans un Parlement pour faire perir son adversaire, & par là il fut encore une fois la duppe de sa politique. La Reine n'étoit-

pas d'humeur à souffrir patiemment cette insul-
1456. te. Elle prit ses mesures, elle ne precipita rien, elle attendit que le Roy fût gueri, mais aussi-tôt qu'il fut en état de l'écouter & de donner des ordres, elle sceut si bien luy representer les suites qu'il avoit à craindre de l'action du Duc d'Yorch, & l'importance dont il étoit de réparer par un coup de hauteur cette atteinte donnée à l'autorité Royale, qu'Henri ayant parlé en Roy, personne n'osa s'opposer à l'élargissement du Ministre, qui fut non seulement remis dans ses charges, mais pour plus ample réparation de l'injustice qu'on luy avoit faite, pourvû du gouvernement de Calais.

Richard ayant reconnu par là le fort & le foible de sa politique, se confirma d'un côté dans la pensée où il avoit été jusques-là, qu'il falloit encore ménager le Roy; mais de l'autre il conceut qu'il falloit pousser le Ministre par des voyes plus courtes & plus décisives, que celles dont il s'étoit servi jusqu'alors. Dans ce dessein, s'étant retiré assez brusquement de la Cour, il alla lever des troûpes au pays de Galles, & revint vers Londres avec son armée, protestant toûjours qu'il n'en vouloit pas au Monarque, mais à son Ministre. Le Roy & le Duc de Sommerset furent prêts d'assez bonne heure à le recevoir, pour aller même au devant de luy jusques sous les murs de Saint-Alban avec une armée égale à la sienne, & à laquelle il ne manquoit pour vaincre, que d'y avoir ou la fortune ou l'habileté du Comte de Warvik. Ce grand Capitaine mit tout d'abord l'armée du Roy dans un desordre, qu'il fut impossible au General & aux Officiers de réparer. Les soldats ne manquerent pas de valeur. On combattit; mais on ne pût rétablir l'ordre necessaire à remporter la victoire. Huit mille soldats des Royalistes demeurerent

rent sur le champ de bataille, & avec eux le Duc de Sommerset, le Baron de Clifford, les Comtes de Stafford & de Northumberland; & le Duc de Bukinqham quoyque blessé ne laissa pas de se sauver avec les Comtes de Wilchire, de Dorset, de Pembrok, & le Baron Thorpe. 1457.

Le Roy abandonné des siens se retira dans une petite maison, où il se vit bientôt investi, & à la discretion du vainqueur. Là Richard le suivit luy-même, & agissant sur son premier plan, voulut encore une fois paroître sincere, pour tromper. Il affecta plus que jamais des manieres respectueuses envers l'infortuné Monarque, & luy dit en le consolant de la perte de son Ministre, qu'il avoit gagné à sa mort, que le sang de ce nouvel Aman étoit l'affermissement de son trône, qui couroit risque d'être ébranlé en appuyant à contre-temps un homme en butte à toute l'Angleterre. Aprés ces premiers entretiens, que le Roy soûtint comme il pût, le Duc le fit monter à cheval, & l'accompagnant comme par honneur avec les deux Comtes ses amis, il luy fit faire une entrée dans Londres, qui avoit tous les dehors d'un triomphe, mais qui à la considerer dans ses suites, étoit une vraye captivité.

Henri en sentit bientôt les effets. Peu de jours s'étoient écoulez depuis cette premiere scene, qu'il se vit contraint par le Duc d'en donner une autre au public, où il fit encore un plus mauvais rôle. Ce fut dans un Parlement que le vainqueur l'obligea de convoquer à Londres. On parut d'abord l'y épargner, en rejettant sur ses Ministres les fautes de son gouvernement; mais on leva bientôt le masque, & du mauvais gouvernement des Ministres, on conclut à donner des tuteurs au Prince. Le Duc d'Yorch suivant toûjours son projet, en fit nommer

trois, dont il fut le premier sous le nom de Pro-
1457. tecteur du Royaume. Le Comte de Salisbery fut le second, & eut la charge de Chancelier d'Angleterre. Le Duc de Warwik fut le troisiéme, & eut le gouvernement de Calais. Ainsi il ne resta plus à Henri de la Royauté que le nom de Roy: le Duc en avoit le solide, & n'avoit plus qu'un pas à faire pour avoir tout; mais il attendoit que la voix publique l'excitât à faire ce pas décisif, voulant avoir avec la couronne la gloire d'être forcé à la prendre.

Il se vit bien loin de son compte, quand aprés quelques mois d'un gouvernement qui luy attira des jaloux, il s'apperceut qu'insensiblement la Reine reprenoit le dessus, qu'elle parloit haut, qu'elle faisoit valoir l'autorité du Roy son mari, & qu'elle se faisoit obeïr. Il voulut s'opposer au torrent, mais il trouva qu'il n'étoit plus temps. La Reine avoit un gros parti, qu'elle avoit formé de concert avec Henri nouveau Duc de Sommerset; & ses deux freres fils du défunt, avec le Duc de Bukinqham, & d'autres, tant de ses anciennes creatures que de nouvelles qu'elle avoit faites. La chose avoit été conduite avec tant d'art & de secret, que le triumvirat composé des trois plus habiles hommes du Royaume, n'en apprit rien que quand le Roy ayant convoqué à Granwich un Parlement choisi par la Reine, il y fut déclaré que le Prince ayant l'âge meur & l'esprit sain, le Royaume n'avoit pas besoin de protecteur; qu'ainsi l'assemblée jugeoit à propos de décharger le Duc d'Yorch d'un soin superflu, & injurieux à la capacité du monarque, entre les mains duquel seroit incessamment remis le grand sceau qu'il confieroit à celuy de ses sujets qu'il en jugeroit le plus capable.

Ces ordonnances furent des coups de foudre,

dre qui étourdirent le Duc d'Yorch, & qui l'auroient porté dés-lors aux dernieres extremitez, s'il eût eu le loisir de s'y préparer. Il fallut plier, & il fut bien heureux que la Reine craignît encore assez son parti pour ne pas pousser plus loin l'entrepriſe. Peu s'en fallut que quelque temps aprés, elle ne le fît donner dans un piege luy & ſes deux fidelles amis, d'où ils ne luy auroient pas échapé. 1457.

Le deſſein que forma le Roy en l'année mille quatre cens cinquante-huit d'une reconciliation generale, ſuſpendit toutes les vangeances. Il prit occaſion d'une deſcente qu'avoient fait les François à Sandwich, qu'ils avoient pris & ſaccagé, pour inviter tous les Princes Anglois à ſe réünir contre l'ennemi commun, qui profitant de leurs diviſions, aprés leur avoir enlevé tant de belles provinces au de-là de la mer, les venoit inſulter juſques chez eux. Suivant ce deſſein, Henri dépêcha divers couriers à tous les Princes de l'une & de l'autre maiſon, & aux principaux de leurs partiſans qui ſe trouvoient abſens de la Cour, pour les exhorter à s'y rendre en certain temps, & fit dire en particulier au Duc d'Yorch & à ſes amis, qu'ils pouvoient tout eſperer de luy, & qu'il ne leur donneroit pas ſujet de ſe plaindre de ſa partialité. Perſonne ne pût refuſer de ſe trouver à une aſſemblée convoquée pour un tel deſſein. Chacun y vint, à la verité bien accompagné: mais tout le monde s'y trouva. L'ordre y fut admirable. Le Roy ſe logea exprés à l'Evêché pour ſervir de barriere aux deux partis, qui furent entierement ſeparez: la faction de la roſe rouge occupant les maiſons des fauxbourgs, & celle de la roſe blanche ayant ſes logis dans la ville. Le Maire de Londres & ſes Aldermans étoient en marche nuit & jour, avoient des corps de garde par 1458.

tout pour prévenir toute sorte de tumulte. Les
1458. Lancastres tenoient leurs assemblées dans le chapitre de Westminster, & ceux de la faction d'Yorch dans le monastere des Moines noirs. On eut de la peine à ménager tant de differentes sortes d'esprits; chacun, outre l'interêt commun, en ayant de particuliers; beaucoup se plaignant, beaucoup demandant des dédommagemens & des satisfactions, qu'on ne croyoit pas leur devoir donner. Ceux qui agissoient de bonne foy étoient sur cela les plus difficiles, ceux qui feignoient ne contestant qu'autant qu'il falloit pour couvrir leur jeu. La bonté du Roy, & les soins du Cardinal Thomas Bursher Archevêque de Cantorbery, qui avoit succedé à Stofford, ayant amené les ennemis sinceres en voye de reconciliation, chacun se trouva bientôt d'accord. On dressa des écrits, où l'on se promit solemnellement les uns aux autres un obli general du passé, une concorde & une union éternelle pour l'avenir. On fit une procession pompeuse, où les Seigneurs des deux factions mêlez tous ensemble précedoient le Roy revêtu du manteau Royal, & ayant la couronne en tête. La Reine menée par le Duc d'Yorch terminoit cette auguste marche, & rien dans tout ce grand spectacle n'occupoit plus les curieux que la contenance de ces deux personnes, qu'on regardoit comme les moins propres de la troupe à être la duppe l'un de l'autre.

Peu de jours se passerent depuis cette ceremenie, qu'on reconnut sans avoir besoin du secours de la conjecture, que leurs mutuelles défiances n'étoient nullement diminuées; que la Reine regardoit toûjours le Duc d'Yorch comme l'ennemi naturel du Roy, & de toute la famille Royale; que le Duc regardoit toûjours la Reine comme un obstacle à ses desseins. Ce fut

sui-

suivant cette prévention qu'ils s'attribuerent l'un à l'autre un évenement qui peut-être ne fut qu'un effet du hazard, mais qui fit revivre en un moment toute l'ardeur des factions. 1458.

Le Duc d'Yorch s'étoit retiré dans la capitale de sa Duché avec le Comte de Salisbery. Le Comte de Warvik, à qui le Roy n'avoit point ôté le gouvernement de Calais étoit demeuré à Londres pour y passer. Un jour que ce Seigneur sortoit du Conseil, un de ses gens ayant pris querelle avec un domestique du Roy, le tua brusquement, & s'enfuit. Les gardes l'ayant envain poursuivi, tournerent tête contre le Comte, & l'attaquerent avec tant de fureur, que tout brave & adroit qu'il étoit, il étoit mort, si quelques gens qui se mirent en devoir d'appaiser le tumulte, ne luy eussent donné le temps de gagner sa barque, qui le remena promptement chez luy. Il prit bientôt le chemin d'Yorch, où il est aisé de juger, qu'il n'inspira pas l'amour de la paix à des gens qui n'étoient là que pour concerter les moyens de recommencer la guerre. On s'y attendit bien à la Cour, & la Reine ne doutant point que l'avanture du Duc de Warvik ne fût une querelle excitée exprés pour y servir de pretexte, se prépara à la soûtenir. A peine en eut-elle le temps. Le Duc d'Yorch ayant embrassé avec empressement l'occasion de pousser ses premiers projets, aprés avoir publié par tout que la Reine avoit violé la paix, commanda au Comte de Salisbery de s'avancer vers Londres avec cinq mille hommes, d'aller demander justice au Roy contre la Reine même, & en cas de refus, à quoy apparemment il s'attendoit bien, d'entrer en action pendant qu'il luy prépareroit du secours, & que le Comte de Warvik luy en iroit chercher à Calais.

La Reine ne donna pas à Salisbery le loisir

de faire toutes ces démarches. Quoy qu'elle fût
1458. preſſée, elle ne laiſſa pas de faire aſſez de diligence pour le punir de ſon audace, ſi Jacques Tuchet Baron d'Audelay, qu'elle envoya au devant de luy, eût été plus habile ou plus heureux. Il fut défait, & tué ſur la place: mais l'activité de la Reine empêcha que le Duc d'Yorch ne profitât de cette victoire. Il s'étoit venu joindre au Comte prés de Ludlou aux confins de Galles & de la province de Schrop avec un ſecond corps de troupes, en même temps que le Comte de Warvik arrivoit de Calais avec un troiſiéme, le tout faiſant une groſſe armée. Il croyoit pouvoir aller juſqu'à Londres ſans rien trouver qui l'arrêtât, lors qu'il découvrit l'avant garde de l'armée Royale qui marchoit à luy, & qui vint camper à ſa veuë. On ne doutoit point d'une bataille; mais l affaire ſe décida à moins de frais, par la deſertion d'André Trolop, qui à la faveur d'une nuit obſcure quitta le Comte de Warvik, & paſſa du côté du Roy avec un nombreux corps de troupes qu'il avoit amené de Calais. Trolop étoit un vieux Capitaine, qui avoit fait la guerre en France avec beaucoup de réputation. Le Comte de Warvik l'avoit ſurpris par la proteſtation affectée qu'il faiſoit en toute occaſion d'armer pour le ſervice du Roy, ce que Trolop avoit entendu naturellement & à la lettre. Celuy-cy s'étoit détrompé ſur les lieux, & ayant enſuite détrompé les troupes qu'il avoit amené avec luy, il les alla preſenter à Henri, & luy aſſeura par là une victoire d'autant plus agreable à ce bon Roy naturellement ennemi du ſang, qu'elle ne luy en coûta preſque point; le changement de Trolop ayant conſterné de telle ſorte l'armée du Duc, que ce Prince n'oſa pas même ſe fier à ce qui luy reſtoit de ſoldats. Il ſe retira précipitamment au pays de Galles, & enſuite

te en Irlande. Le Comte de la Marche son fils, les Comtes de Salisbery & de Warvik prirent la route de Cornoüaille, & de-là passerent à Calais. 1459.

Le Roy demeura absolument maître, & la Reine donna des ordres qui l'auroient empêché d'en venir jamais aux prises avec ses sujets, s'ils eussent été executez par des gens d'une capacité égale à celle des quatre grands hommes qui conduisoient la faction d'Yorch. On ne fut pas long-temps sans reconnoître l'ascendant qu'ils avoient sur les autres. Le Roy ayant déclaré rebelles, & privé de toutes leurs charges le Duc d'Yorch & ses partisans, on avoit envoyé à Calais en qualité de Gouverneur le nouveau Duc de Sommerset avec des troupes pour en fortifier la garnison, ce poste étant consideré comme un des plus importans de l'Etat. Le Duc croyoit être en état d'obliger le Comte de Warvik à quitter la place de force, s'il ne la cedoit de bon gré; mais il se trouva loin de ses mesures, lorsque s'étant presenté au port, on tira le canon sur luy, & on luy déclara une guerre dont il n'eut pas un bon succés. Contraint de se retirer à Guynes, il eut le chagrin qu'en son absence les vaisseaux qui l'avoient apporté se donnerent à ses ennemis, & que pendant qu'il usoit ses troupes en escarmouches inutiles contre la garnison de Calais, le Comte de Warvik rassembla par ses émissaires secrets les débris de la faction d'Yorch épars par toute l'Angleterre, & ayant fait enlever par deux fois jusques dans Sandwik des secours que la Reine avoit destiné pour le Duc de Sommerset, il se servit des mêmes vaisseaux qui les devoient amener à Guynes pour se faire porter en Irlande. On l'en vit bientôt de retour, ayant ordre du Duc d'Yorch d'aller recommencer au plûtôt la guerre civile en Angle-

terre avec le Baron Cobham & d'autres de ſes
1460. partiſans, leſquels l'y attendoient en grand nombre, pendant qu'il achevoit des levées qui luy devoient faire une armée redoutable, avec laquelle il les aſſeuroit que dans peu il les iroit joindre.

Suivant cet ordre, les trois Comtes étant paſſez en Angleterre, aprés avoir ſuffiſamment pourvû à la ſeureté de Calais, d'où Sommerſet s'étoit retiré pour aller rejoindre la Cour, ils trouverent les affaires de la faction d'Yorch dans une ſi bonne ſituation, qu'ils n'eurent pas beſoin d'attendre l'arrivé & de leur chef pour combattre. Londres étoit gagné; le Baron Cobham les attendoit aux côtes de Kent, où ils ne furent pas plûtôt, que les ſoldats & les officiers leur vinrent en foule de toutes parts. En peu de jours ils eurent une armée des plus fortes & des plus nombreuſes. La Reine s'étoit repoſée ſur les Barons Scales & Louvel de la conſervation de Londres, où la Cour n'étoit pas revenuë depuis l'affaire de Ludlou : mais quelque bien intentionnez que fuſſent ces deux Seigneurs, le Maire s'étant déclaré pour la Roſe blanche, les obligea de ſe retirer dans la tour, & receut dans la ville peu de temps aprés les trois Comtes avec leurs troupes. Là les principaux du parti ayant tenu conſeil de guerre, il fut réſolu que le Comte de Salisbery, le Baron Cobham, & le Chevalier Venloc reſteroient à Londres pour conſerver cette ville à la faction, & que les Comtes de la Marche & de Warvik avec l'armée iroient chercher celle du Roy, que la Reine aſſiſtée des Ducs de Sommerſet & de Buckingham avoient raſſemblé à Coventry.

Comme on étoit d'égale force, on eut impatience de combattre : on ſe chercha, & on ſe trouva bientôt. La bataille ſe donna à Nort-

Northampton. On y combattit de part & d'autre cinq heures durant, sans qu'on pût dire à qui demeureroit la victoire. La conduite des Comtes de la Marche & de Warvik decidérent l'affaire, peut-être aussi le malheur d'Henri, qui aprés avoit perdu dix mille hommes, & vû tuer à ses côtez le Duc de Buckingham avec plusieurs autres de ses plus affidez serviteurs, tomba pour comble de disgrace entre les mains de ses ennemis, qui le menerent en triomphe à Londres, pendant que la Reine avertie de la perte de la bataille sauva le Prince Edoüard son fils, & se retira avec luy & le Duc de Sommerset vers Durham. 1460.

Le Duc d'Yorch étoit encore en Irlande, lorsqu'il apprit cette nouvelle par les courriers qu'on luy envoya. Il fut bientôt en Angleterre, & arriva à propos à Londres pour assister au Parlement qu'on y avoit convoqué par avance. Ce Prince s'étoit figuré que par cette derniere disgrace, Henri auroit enfin perdu dans le Parlement comme auprés du peuple ces restes de consideration que luy avoit conservé sa vertu, & ne doutant plus que tous les suffrages ne luy déferassent la Royauté, il entra en Roy dans la capitale au son des trompettes, environné de soldats, & faisant porter devant luy l'épée nuë. Il continua sur le même pied. Il se logea à Westminster dans l'appartement du Roy même, qu'on avoit mis dans celuy de la Reine, & alla visiter d'abord le lieu où s'assemble le Parlement. Là voyant le trône du Roy, il y porta la main, & l'y tint long-temps en regardant ceux qui l'accompagnoient, pour découvrir à leur contenance ce qu'ils pensoient. Il croyoit lire dans leurs yeux que leurs sentimens luy étoient favorables, lorsque l'Archevêque de Cantorbery s'avança pour luy demander

s'il ne vouloit pas aller voir le Roy. *Aller voir le*
1460. *Roy!* luy répondit-il d'un air chagrin & irrité, *je ne connois perſonne icy à qui je doive cette civilité. & tout le monde me la doit.*

On ne doutoit déja plus que le Duc n'eût tout-à-fait levé le maſque, & qu'il ne voulût être Roy; mais on en fut entierement convaincu par la déclaration ouverte qu'il en fit luy-même au Parlement la premiere fois qu'il y entra, & que s'étant aſſis ſur le trône ſans demander l'aveu de perſonne, il parla ainſi: *Vous ſçavez aſſez*, leur dit-il, *qu'on a uſurpé ſur mes anceſtres le trône où je me viens d'aſſeoir, & vous n'ignorez pas par quels crimes ceux qui l'occupent depuis ſoixante ans s'en ſont mis en poſſeſſion. Henri IV. trempa ſes mains dans le ſang de Richard ſecond. Henri V. fit mourir mon pere. Epargnons nous des ſouvenirs, qui pourroient rallumer dans un cœur ſenſible des deſirs mal éteints d'une vangeance que j'ay ſacrifiée au bien public. Pendant que la maiſon de Lancaſtre n'a fait tort qu'à moy & aux miens, je m'en ſuis crû dédommagé par l'honneur qu'elle a fait à la nation, & par les belles & grandes provinces qu'elle a ſoumis au ſceptre Anglois. J'ay peu regretté de n'être pas Roy, tandis que vous en avez eu un, qui au droit prés meritoit de l'être. Mais aujourd'huy qu'un foible heritier de cet heureux uſurpateur me retient une couronne, & perd des conquêtes qui vous ont couſté tant de ſang, je ſerois indigne de celuy de tant de Rois qui coule dans mes veines, ſi pour recouvrer leurs conquêtes, je ne prenois enfin la couronne. Aidez moy à en ſoûtenir le poids: j'en partageray avec vous les douceurs.*

En même temps que le Duc d'Yorch parloit ainſi dans la chambre des Seigneurs, une couronne attachée au planché de celle des Communes tomba

tomba d'elle-même, & l'on apprit qu'à la même heure il en étoit tombé une autre du plus haut du château de Douvres: ce qui fut pris pour un augure qui menaçoit le Roy. La contenance de la Chambre pendant la harangue du Duc, & leur morne silence à la fin, parut neanmoins à ce Prince une marque, qu'on ne voyoit point si mal volontiers qu'il se l'étoit imaginé, la couronne sur la tête d'Henri. Il en fut chagrin, & sortit assez brusquement de l'assemblée, en leur disant fierement: *Pensez-y: j'ay pris mon parti, prenez le vôtre.* 1460.

Le Duc d'Yorch vouloit être Roy: mais il avoit dans l'esprit de l'être avec l'agrément de ses sujets. Homme pour homme les Anglois n'auroient pas balancé sur le choix. Richard étoit beaucoup plus propre à porter la couronne qu'Henri: mais il y avoit prés de quarante ans qu'Henri la portoit sans l'avoir usurpée. Le droit de Richard étoit bien fondé; mais la possession d'Henri étoit ancienne. On étoit dans cet embarras, lorsque quelqu'un de l'assemblée s'avisa d'un temperament, que le Duc, tout vainqueur qu'il étoit, ne crut pas devoir rejetter, & que le Roy captif regarda comme un adoucissement à son mauvais sort. Ce temperament fut qu'Henri garderoit la Couronne sa vie durant, & qu'elle passeroit à sa mort à Richard & à ses enfans. Chacun étant tombé d'accord d'un article si important on s'accommoda bientôt sur le reste, & étant tous demeurez contens, on fit le jour de la Toussaints de l'année mille quatre cens soixante, une procession solemnelle, où le Roy porta le manteau Royal, & la couronne sur la tête, ayant le Duc d'Yorch prés de luy, comme son heritier presomptif.

Pour mettre la derniere main à cette affaire, le Duc souhaita que le Roy fit venir la Reine

& le Prince ſon fils, pour leur faire ratifier le traité.
1460. Le Roy les manda; mais il trouva l'eſprit de la fiere Princeſſe autrement diſpoſé que le ſien. *Allez*, dit-elle à ſon envoyé, *j'ay toûjours obeï au Roy, mais dans l'affaire dont il s'agit, il me ſçauroit un jour mauvais gré ſi je luy avois obeï.* Elle avoit déja une armée de dix-huit mille combattans. Les Ducs de Sommerſet & d'Exceſtre, les Comtes de Wilchire & de Devonshire, le Baron Clifford, & une partie de la nobleſſe du Nort d'Angleterre ſuivoient les enſeignes de Marguerite. La fortune les ſuivit auſſi. Le Duc d'Yorch ayant appris la réſolution de la Reine, & les préparatifs qu'elle faiſoit pour conſerver la couronne à ſon fils, avoit uſé de diligence, & s'étoit déja avancée avec le Comte de Saliſbery juſqu'à Wakfeild à quinze milles d'Yorch, ayant laiſſé la garde du Roy au Comte de Warvik & au Duc de Norfolc, & donné ordre au Comte de la Marche de luy lever de nouvelles troupes pour le venir joindre au plûtôt. La Reine ne luy en donna pas le loiſir. Le Duc ne fut pas long-temps à Wakfeild, qu'il la vit paroître à la tête de ſon armée, que cette Princeſſe commandoit en perſonne, & conduiſoit elle-même au combat. Le Comte de Salisbery & le Chevalier Halle, étoient d'avis qu'on attendît pour donner bataille la jonction du Comte de la Marche, & qu'on ſe retranchât cependant à Wakfeild & aux environs; mais le Duc voulut hazarder, & crût qu'il luy ſeroit honteux de prendre tant de ſeuretez pour combattre contre une femme. Il éprouva dans celle-cy une valeur & une conduite, qu'il avoit trouvée en peu d'hommes. Elle avoit plus de troupes que luy, mais l'uſage qu'elle fit du plus grand nombre ne luy fut pas moins glorieux, que ſi elle eût vaincu avec le moindre, ayant tellement diſpoſé ſon armée,

mée, qu'en moins de demi heure elle investit & mit en desordre celle du Duc. Il y demeura sur 1460.
la place avec prés de trois mille des siens. Edmond Comte de Rutland son fils, jeune Prince d'environ douze ans, y fut tué par le Baron de Clifford d'une maniere brutale & barbare, que l'histoire ne doit pas pardonner à la memoire de ce Seigneur. Robert Aspalle Chapelain du Duc, & precepteur du petit Prince, voyant, la bataille perduë, le retiroit de la mêlée, lors qu'il fut rencontré par Clifford, qui luy demanda qui étoit cet enfant. Edmond, que le Baron regardoit d'un œil farouche, & le poignard à la main, se jetta à genoux: & par une foiblesse pardonnable à son âge, implora sans se nommer la clemence du vainqueur. Surquoy le precepteur se hâtant d'asseurer la vie de son pupille: *C'est le Comte de Rutland, Milord*, s'écria-t-il, *dont l'innocence doit desarmer vôtre colere: épargnez le sang de nos Rois.* A ces mots le feroce Anglois jura Dieu, & haussant le bras: *Son pere*, dit-il, *a tué le mien; si je tenois la race entiere, je l'exterminerois comme celuy-cy.* En disant ces mots, il enfonce son poignard dans le sein d'Edmond, & courant de ce pas au Duc étendu sur le champ de bataille, il luy coupe la tête, la couronne de papier, & la porte à la Reine au bout d'une pique. Marguerite la fit exposer sur une des portes de la ville d'Yorch avec celle du Comte de Salisbery, qui ayant été pris prisonnier, fut condamné comme rebelle à perdre la vie sur un échaffaut.

L'agissante Reine ne se donna pas le temps de goûter les douceurs de sa victoire, pour en aller cueillir le fruit. Elle vouloit délivrer le Roy, & faire casser dans un nouveau Parlement le mauvais accommodement conclu dans le dernier entre luy & les Princes de la maison d'Yorch. Dans

ce

ce deſſein elle avoit pris le chemin de la capitale,
1461. & y conduiſoit ſon armée, pendant que Gaſpard Teuders Comte de Pembroc arrêtoit le Comte de la Marche avec un autre corps du côté d'Hereford, lors qu'elle apprit que le Comte de Warvik & le Duc de Norfolc marchoient contre elle avec une armée levée dans Londres, qui plus ouvertement que jamais ſe déclaroit pour la Roſe blanche. Ils menoient le Roy avec eux, ne faiſant pas reflexion, dit un hiſtorien, qu'ils menoient avec luy ſa fortune. En effet toute la valeur & toute la bonne conduite du Comte de Warvik ne pût garentir ſon armée de l'influence maligne, qu'y répandit la malheureuſe étoile d'Henri. Il perdit la bataille, qui ſe donna aux environs de Saint-Alban, & cherchant ſon ſalut dans la fuite, laiſſa le Roy en liberté entre les mains de ſes fideles ſujets, & de ſa victorieuſe épouſe.

Marguerite ne doutoit point, qu'une victoire remportée preſqu'à la veuë des remparts de Londres ne deût obliger cette ville à prendre le parti de la ſoumiſſion. Dans l'eſperance qu'elle en eut, elle y envoya demander des vivres dont ſon armée avoit beſoin, & y fit mener des charois. Le Maire, à qui on s'adreſſa, & qui voyoit le peril du refus, ſe mit en devoir de faire fournir aux gens de la Reine ce qu'ils demandoient; mais il n'en fut pas le maître. Le peuple, attaché à la faction d'Yorch, s'y oppoſa opiniâtrément, & empêcha les charois d'entrer. La Reine en ayant été avertie ſe préparoit à faire un exemple de cette populace mutine; mais des femmes de qualité, ſollicitées par les Magiſtrats, l'allerent trouver, l'appaiſerent, & l'engagerent à conſentir que quatre cens de ſes ſoldats entraſſent dans la ville avant elle à la ſuite de quelques Seigneurs, qui partie par leurs remontrances,

trances, partie par leur autorité, dissiperoient les ombrages du peuple que son armée effarouchoit & disposeroient les esprits à une soumission volontaire. La chose alloit s'executer, lors qu'on apprit en même temps & à Saint-Alban & à Londres, que le Comte de la Marche avoit défait le Comte de Pembroc prés d'Hereford, que le Comte de Warvik l'avoit joint, & qu'ils marchoient vers la capitale. La Reine ne jugeant pas à propos de donner un combat decisif si prés d'une ville ennemie, qui pouvoit fournir des secours & des ressources au parti opposé, remena son armée vers Yorch. Et ce fut là qu'on reconnut, parmi beaucoup de qualitez par lesquelles le Comte de la Marche ressembloit au feu Duc son pere, la difference de leur genie. Le Duc avoit fait comme ceux qui s'efforçoient inutilement de démêler le nœud Gordien : il avoit long-temps disposé les choses au dénoüement où il ne pût parvenir. Le Comte imita Alexandre, & coupant tout d'un coup ce nœud fatal, parvint sans circuit à la Royauté. Il ne fut pas plûtôt à Londres, qu'il fit assembler les Prelats, les Seigneurs, les principaux bourgeois, & leur exposa vivement l'ancienne pretention de sa Maison, l'accord fait dans le dernier Parlement entre le Duc son pere & Henri, dont celuy-cy étant infracteur, il soûtint que la Couronne étoit dévoluë de plein droit à l'heritier de celuy-là. Il poussa si chaudement l'affaire, qu'il fut sur le champ déclaré Roy sous le nom d'Edoüard quatriéme, le troisiéme de Mars de l'année mille quatre cens soixante & un. Il parut dés le lendemain avec tout l'appareil de sa dignité dans l'Eglise de Saint Paul de Londres, où l'air gracieux, les manieres affables, la bonne mine de ce nouveau Roy, que Philippes de Commines dit avoir été le plus beau Prince

1461.

3. de Mars.

Prince de l'Europe, luy attirerent les acclamations publiques, & attacherent à sa personne l'affection que le peuple de Londres avoit déja pour sa Maison. 1461.

Edoüard avoit l'esprit trop solide, pour s'arrêter plus qu'il ne convenoit à recevoir le mauvais encens d'une populace inconstante, pendant qu'il voyoit en campagne un puissant ennemi qu'il falloit combattre. La Reine étoit encore à la tête d'une armée deux fois victorieuse, combattant pour un Roy reconnu, & actuellement dans les troupes avec un fils qui promettoit beaucoup, ayant avec elle toutes les forces du parti de la Rose rouge, regardé jusques-là comme celuy du Souverain. Edoüard n'avoit point de temps à perdre. Il le conceut bien: il n'eut pas plûtôt pris ses seuretez pour conserver Londres, qu'il en sortit, & marcha vers Yorch. La Reine prit la précaution de separer le Roy de l'armée, où ne portant ni une valeur ni une habileté fort propre à donner du courage aux troupes, il sembloit porter un malheur capable de les intimider; mais elle ne fit pas reflexion, que la bienseance voulant qu'elle demeurât avec son mari, l'armée perdoit par son absence ce qu'elle avoit eu jusques-là de bonne fortune & de bonne conduite. On s'en apperceut bientôt. Cette armée conduite par le Duc de Sommerset, le Comte de Northumberland, & le Baron de Clifford s'étant avancée au devant des ennemis, Clifford qui avoit l'avantgarde leur enleva d'abord un poste assez de consequence sur l'Are, où le bastard de Salisbery, & Filswater ayant été tuez, quelques fuyards épouvantez penserent communiquer leur peur à l'armée. Le Comte de Warvik qui s'en apperceut, en avertit Edoüard, & payant d'exemple, descendit brusquement de dessus son

son cheval, le tua de son épée, & s'écria: *Fuye qui voudra, je demeureray avec ceux qui demeureront avec moy.* Cette action ayant arrêté les yeux & l'attention des troupes, Edoüard fit publier par tout que ceux qui ne voudroient pas combattre se retirassent avant le combat; mais qu'aprés le combat commencé, il ordonnoit qu'on fit main basse sur les fuyards, s'il s'en trouvoit. Cette résolution des Chefs en ayant inspiré aux soldats, loin de prendre le parti honteux que leur offroit leur General, ils témoignerent une ardeur de combattre qui parut une disposition toute propre à donner bataille. On en profita: on se mit en marche, durant laquelle Faulcombrige, qui avoit le commandement de l'avantgarde en la place du Duc de Norfolc tombé malade depuis quelques jours, ayant trouvé inopinément Clifford sur son chemin, le défit, & le laissa mort sur la place. 1461.

Cette avanture fut l'augure & le prélude de la victoire. Les deux armées s'étant rencontrées le Dimanche des Rameaux assez proche des bourgades de Saxton & de Touton, une vaste prairie fut le champ d'une des plus memorables batailles, dont on eût oüi parler de long-temps. On combattit durant deux jours avec ce que l'on pourroit mieux appeller fureur que courage. Edoüard avoit défendu qu'on fit des prisonniers, & ordonné qu'on passât tout au fil de l'épée. Il pouvoit épargner à sa gloire cet ordre plus digne d'un desesperé, que d'un grand Capitaine & d'un Prince Chrêtien: l'acharnement des deux partis à s'entre-détruire l'un l'autre parut dans cette action plus que jamais. On commença ce rude choq par combattre dix heures, sans que l'on perdît rien du terrain qu'on avoit d'abord occupé. On tomboit, mais on ne reculoit pas, & les files de derriere remplaçoient, avec

avec un ordre que la chaleur du combat ne dérégloit point, ceux que l'on tuoit dans les premieres, de sorte que si les deux grands Chefs de la faction d'Yorch n'avoient fait des choses au dessus même des hommes extraordinaires, on pourroit dire que cette bataille se seroit moins décidée par la valeur & par la science de la guerre, que par la force & le travail des bras, & que si les Lancastres cederent, ce fut que leurs gens furent plûtôt las que les autres. Encore ne cederent-ils point en fuyant pour quitter le combat, mais en se retirant pour reprendre haleine, & recommencer à combattre. Ainsi, tout rompus qu'ils étoient, on les voyoit de tous côtez se rallier en petites troupes, & retourner à la charge en desesperez: Un jour ne suffit pas pour rendre cette victoire complete: il fallut y employer le lendemain. Aussi le nombre des morts monta-t'il jusqu'à plus de trente-six mille hommes, en comptant ceux des deux partis. On dit que la riviere de Warf, dans laquelle se décharge un ruisseau jusqu'aux bords duquel on poussa les vaincus, parut tout en sang, tant il en fut versé. Quelques-uns ajoûtent que ces malheureux n'ayant pû gagner le pont de Tadcastre, il s'en noya une si grande multitude en voulant traverser le ruisseau à gué, qu'il s'y fit un pont de corps morts, sur lequel les vainqueurs passerent pour aller poursuivre le reste. Le Comte de Northumberland fut tué sur le champ de bataille: les Ducs de Sommerset & d'Exceſtre trouverent moyen de se sauver: le Roy, la Reine, & le Prince de Galles se retirerent à Barvic, & de là en Ecosse, abandonnant Yorch au vainqueur, qui y mena quelques prisonniers, que ses soldats las de tuer avoient conservé malgré sa défense, & auſquels il fit trancher la tête. Celle du Duc d'Yorch son

1461.

pere

pere & du Comte de Salisbery y étoient encore exposées : il les fit ôter, & mettre en leurs places celles du Comte de Devonschire qui avoit quitté son parti, & des plus qualifiez de ceux qui avoient eu le malheur de survivre à la défaite de leur armée. 1461.

Edoüard demeura quelque temps à Yorch pour s'asseurer de ces contrées, depuis long-temps attachées à Henri & au parti de la Rose rouge ; mais comme il n'y trouva personne en pouvoir de luy beaucoup nuire, il retourna à Londres, & s'y fit couronner. Des châtimens, des récompenses, des amnisties & des reglemens occuperent quelque temps le nouveau Roy. Il fit trancher la tête à Jean Vere Comte d'Oxford, & à son fils aîné. Il crea Georges Plantagenette son second frere, Duc de Clarence, & Richard son troisiéme frere, Duc de Gloceſtre. Il donna la qualité de Baron, & quelque temps aprés celle de Marquis à Jean de Neville frere du Comte de Warvik. Il receut en sa grace le Duc de Sommerset, le Chevalier Persy & beaucoup d'autres, qui abandonnerent le parti d'Henri. Il fit casser dans un Parlement, qu'il assembla à Westminster, tout ce que les precedens avoient fait contre la Maison & la faction d'Yorch, & passa fort tranquillement l'année mille quatre cens soixante & deux. La suivante ne fut pas si paisible. 27. de Juin. 1462

Henri & Marguerite avoient été bien receus en Ecosse, où l'on étoit toûjours attentif aux occasions de profiter du desordre des Anglois. Jacques II. avoit assiegé Roxbourg pendant les troubles des dernieres années, & quoy qu'il y eût été tué, Marie de Gueldres sa femme étant arrivée au siege, avoit inspiré tant de résolution aux Officiers & aux soldats, qu'ils avoient emporté la place. Cette Princesse, qui étoit fille d'une sœur du Duc de Bourgogne, suivit plûtôt 1463.

tôt le penchant personnel, qu'elle se sentit pour
1463. une Reine courageuse & guerriere comme elle, que les mouvemens d'antipathie, que luy inspiroit l'opposition du sang de Bourgogne & d'Anjou. Elle fit alliance avec elle, & traita même du mariage d'une fille qu'elle avoit avec le Prince de Galles: en reconnoissance dequoy Henri rendit Barwic à l'Ecosse.

Aprés avoir ainsi disposé les choses de ce côté-là, Marguerite étoit passée en France, pour en tirer un pareil secours. Elle y avoit trouvé les affaires dans une situation mal propre à luy en faire beaucoup esperer. Le Roy de Sicile son pere étoit hors de ses Etats comme son mari. Depuis la conquête de Guyenne, la France ne s'étoit point veuë en pouvoir de faire des entrepriſes au dehors, non pas même pour reprendre Calais: quoyque la guerre que s'y étoient faite les Princes d'Yorch & de Lancastre en eût donné une belle occasion. Charles VII. avoit d'abord travaillé à fermer aux Anglois l'entrée du Royaume, aprés les en avoir chassez. Il avoit été long temps occupé au procés du Duc d'Alençon, qu'il avoit fait condamner à perdre la tête, pour avoir voulu rappeller les étrangers dans le Royaume, & dont, par un procedé oppoſé à celuy qu'on tenoit en Angleterre, il avoit changé la peine en priſon. L'indocile humeur du Dauphin, retiré auprés du Duc de Bourgogne, l'avoit tenu en défiance les cinq dernieres années de sa vie, & l'avoit enfin conduit au tombeau, par le faux avis qu'on luy avoit donné, que son fils le vouloit faire mourir de poiſon: ce qui l'ayant empeché de manger durant pluſieurs jours, l'avoit rendu incapable de digerer la nouriture, quand on l'eut perſuadé d'en prendre. Fin déplorable d'un Monarque à qui la Monarchie Françoiſe doit quelque choſe de plus

qu'à

qu'à ſes fondateurs. Loüis XI. qui luy avoit ſuccedé; ne ſe remuoit que par les reſſorts d'une politique dont les plans étoient fixes, & ne ſe laiſſoit point diſtraire de l'objet qu'il avoit en veuë. La puiſſance des Ducs de Bourgogne, devenuë plus redoutable à la France que celle des Rois d'Angleterre, le tenoit continuellement occupé à chercher les moyens de la détruire, & en même temps à ſe prémunir contre l'eſprit entreprenant de Charles Comte de Charolois, dont il jugeoit bien que la vaſte ambition, & une forte antipathie qu'ils avoient conceu l'un contre l'autre, parce qu'ils avoient demeuré enſemble, ne le laiſſeroit gueres en repos, quand par la mort de Philippe ſon pere il ſeroit devenu Duc de Bourgogne. 1463.

Dans cette conjoncture fâcheuſe, tout ce que pût faire la Reine d'Angleterre, fut d'obtenir, à force de prieres & de ſollicitations preſſantes, environ cinq cens hommes d'armes ſous la conduite de Brezé Seigneur de Varennes Senechal de Normandie, avec leſquels elle ſe rembarqua, & fit voile du côté d'Ecoſſe. Quelque court que ſoit le trajet, la conſtance de Marguerite y fut exercée par toutes ſortes d'accidens. Le plus triſte fut que ſon vaiſſeau fut ſeparé par la tempeſte de tout le reſte de ſon eſcadre, & qu'une partie de ſes gens ayant été pouſſez en des lieux où les Anglois étoient les plus forts, furent tuez ou pris priſonniers. Elle arriva enfin à Barwic avec ce qui s'en pût ſauver, & ſon courage en donnant aux autres, elle aſſembla aſſez de ſoldats pour faire un petit corps d'armée, avec lequel ayant laiſſé le jeune Prince Edoüard à Barwic, elle entra avec ſon mari dans le Comté de Northumberland. Elle y prit le château de Bamburg, & s'avança juſques vers Durham. Là ſon armée crût notablement. Le

Duc

Duc de Sommerſet & Raphaël de Perſy ayant appris ſon arrivée, quitterent Edoüard, & la vinrent trouver. Leur exemple fut ſuivi de beaucoup d'autres, & le nombre de ces troupes devint aſſez grand pour relever le parti de Lancaſtre, ſi on eût eu le temps de les diſcipliner. Edoüard prévint par ſa diligence les meſures qu'on auroit pû prendre pour cela. En attendant qu'il fût en état de marcher en perſonne avec toutes ſes forces, il envoya le Marquis de Neville avec ce qu'il avoit alors de troupes reglées autour de luy, ſeulement pour arrêter l'ennemi, & l'empêcher de faire des progrés.

1463.

Neville fit plus qu'on ne demandoit de luy. A peine fut-il arrivé à Yorch, qu'il luy arriva un renfort, avec lequel étant ſorti, il trouva à ſon avantage les Barons d'Hungeford, de Ros, & le Chevalier de Perſy. Les deux premiers s'enfuirent d'abord. Le dernier combattit vaillamment, fut bleſſé, & mourut en témoignant, qu'il étoit content de mourir au ſervice de ſon premier maître.

Ce ſuccés fit naître à Neville & le deſir & l'eſperance de terminer luy ſeul l'affaire, d'en épargner la peine à Edoüard, & d'en avoir toute la gloire. Dans ce deſſein, ayant appris qu'Henri étoit campé à Hexam, il eut la hardieſſe non ſeulement de luy aller preſenter la bataille, mais de l'attaquer dans ſes retranchemens. Il eut de la peine à les forcer, & ſi les ſoldats qui les défendoient euſſent été auſſi bien diſciplinez que les travaux étoient bien faits, il n'en fût pas venu à bout. Il fit des efforts, qui aprés quelque temps d'une réſiſtance aſſez vive pour l'arrêter ſi elle eût été mieux ménagée, mirent les Lancaſtres en deſordre, & les obligerent enfin à plier. Ce qui ne ſe ſauva pas en fuyant avec Henri & Marguerite, les Comtes de Pembroc & de

de Northumberland, fut taillé en piece, ou pris prisonnier avec le Duc de Sommerset, les Barons Ros, Molins, Hungerford, à qui Edoüard, qui vint à Durham sur la nouvelle de cette victoire, fit trancher la tête en divers lieux avec un fort grand nombre d'autres. La seule ville d'Yorch en vit vingt-cinq finir leur vie par le dernier supplice. Quelques places des environs tenoient encore pour la Rose rouge, mais on les envoya assieger. Quelques-uns de ceux qui y commandoient eurent encore le courage de tenir, & les François se signalerent à défendre le château d'Alneuvic. Georges de Douglas Comte d'Angus en fit lever le siege avec dix mille Ecossois. Mais enfin les uns & les autres ne voyant pas qu'il fût possible de conserver la place au parti, qui n'avoit plus de troupes sur pied pour la secourir en cas d'attaque, ils l'abandonnerent, & suivirent Henri, qui se retira pour la seconde fois en Ecosse. 1463.

La Reine eut dans cette retraite une avanture de roman, & que je ne rapporterois pas, si un historien des plus graves & des plus autorisez n'en faisoit foy.

Le petit Prince de Galles étoit devenu la passion dominante de sa mere, par tout ce qui peut rendre aimable un enfant, & faire esperer un grand homme. Comme elle ne se reposoit sur personne de la conservation d'un fils si cher, elle le voulut avoir avec elle. Les ennemis les suivoient de si prés, que la frayeur s'étant mis parmi ceux qui les accompagnoient dans leur fuite, ils se trouverent tous deux seuls au milieu d'une vaste foreſt. Là une troupe de voleurs les ayant rencontrez, les arrêterent, & commencerent par leur ôter tout ce qu'ils emportoient sur eux ou d'argent ou de pierreries. Ils n'en avoient pas apparemment assez pour satisfaire ces af-

famez, qui se querellerent sur le partage de leur
1463. proye, & de la querelle en vinrent aux coups. La Reine, qui n'avoit en veuë que de sauver le petit Prince des mains sanguinaires de ces brutaux, regarda leur démêlé comme une occasion que la providence luy en presentoit, & le prenant entre ses bras, quoy qu'il fût déja dans un âge à n'être plus un fardeau leger, l'enleve, & se dérobe à la veuë de ceux dont elle craignoit la cruauté. Elle s'étoit enfoncée dans le plus épais du bois, où elle croyoit n'avoir plus rien à craindre que les bestes feroces, lors qu'elle vit paroître un homme, dont l'air farouche la fit trembler, moins pour sa vie que pour celle de son fils. Elle étoit si lasse, qu'elle se soûtenoit à peine elle-même, loin de pouvoir porter plus avant le poids que l'amour luy avoit aidé à porter jusques où elle étoit. Cependant le peril pressoit. Elle craignoit d'être suivie par les premiers voleurs qu'elle avoit trouvez, & elle en voyoit venir un autre, qui ne luy sembloit pas moins à craindre. Dans cette extremité, elle prit le parti de faire son confident de celuy qu'elle regardoit comme son assassin, & s'approchant de luy d'un pas grave, & d'un air plein de majesté: *Sauvez*, luy dit-elle en luy montrant le Prince, *le fils unique de vôtre Roy*. Elle n'en dit pas davantage. Ce peu de paroles fit un tel effet sur l'esprit de cet inconnu, qu'il prit le fils entre ses bras, & fut le guide de la mere. Ils marcherent long-temps dans le bois, dont cet homme sçavoit les routes, & se trouverent en sortant de là sur le rivage de la mer, où ayant trouvé un vaisseau, la Reine s'embarqua avec le Prince, apparemment sans qu'on les connût. Quelques historiens disent qu'elle alla en Ecosse: s'ils disent vray, elle s'y rembarqua quelque temps aprés pour passer en France, où elle vint une seconde fois, toûjours accompagnée

gnée de son fils, pour solliciter dans sa famille un secours plus capable que le premier de remettre son époux sur le trône. 1463.

L'affaire étoit devenuë plus difficile que la Princesse ne pensoit. Car il y a grande apparence, que ce fut pendant son absence, qu'en l'an mil quatre cens soixante-quatre Henri quitta brusquement l'Ecosse, & rentra déguisé en Angleterre. On ne sçait sous quelle esperance, & à l'instigation de qui ce Prince fit cette démarche: mais il fut à peine sur la frontiere, qu'il fut reconnu, arrêté, mené à Londres les jambes liées sous le ventre de son cheval, & enfin renfermé dans la tour. 1464.

A cette nouvelle, ce qui restoit des Lancastres se dispersa dans toutes les contrées voisines. La Reine qui ne trouvoit jamais son fils assez loin du péril, le mena en France pour l'en éloigner davantage, en attendant quelque ressource, dont cette grande ame ne desesperoit pas. Le Comte de Pembroc erra caché & inconnu par l'Angleterre. Edmond, nouveau Duc de Sommerset depuis la mort de son frere Henri, se retira en Flandre avec Jean son cadet, & Henri Holland Duc d'Excestre. Quoy que la Duchesse de Bourgogne fût Infante de Portugal, petite-fille d'une Lancastre, & affectionnée à cette Maison, tout parut tellement suspect à ces Princes, qu'ils n'oserent se déclarer, qu'aprés avoir demeuré long-temps cachez à la suite de cette Cour, où à peine trouvoient-ils dequoy vivre. Philippe de Comines raconte qu'il en vit un mendiant son pain, marchant nuds pieds, & dans un état pitoyable, jusqu'à ce qu'étant reconnu, on luy donna une petite pension, aussi bien qu'aux deux Sommersets, quand ils se furent fait connoître. Quelques historiens se trompent, en ce qu'ils disent, que ce Seigneur étoit Duc de Chestre, ils veulent dire

1464. Duc d'Exceſtre, car Cheſtre n'étoit plus Duché; & comme ils aſſeurent d'ailleurs, que cet inconnu étoit beau-frere d'Edoüard nouveau Roy d'Angleterre, ce ne peut être un autre qu'Holland, qui avoit épouſé en effet la ſœur de ce nouveau Monarque, mais qui étant petit-fils d'une Lancaſtre, avoit préferé le parti de la parenté à celuy de l'alliance.

Ainſi demeura en poſſeſſion du trône Edoüard IV. & la maiſon d'Yorch, qui par les ſeuretez qu'elle prit, & par la ſoumiſſion des peuples, y fut bientôt ſi bien établie, qu'elle auroit ôté pour jamais à Henri & à la maiſon de Lancaſtre l'eſperance d'y remonter, dans un pays moins ſujet que l'Angleterre aux révolutions ineſperées.

Fin du ſixiéme Livre.

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ANGLETERRE.

LIVRE SEPTIE'ME.

Henri VI. & la Maiſon de Lancaſtre rétablis ſur le trône d'Angleterre, d'où Edoüard IV. & la faction d'Yorch les chaſſent pour la ſeconde fois. Edoüard y meurt paiſible, mais aprés ſa mort, ſon frere ayant détrôné & fait mourir ſon fils, Henri Teuders Comte de Richemont, heritier par ſa mere du droit des Lancaſtres, épouſe l'heritiere d'Yorch, & éteignant les guerres civiles dans le ſang de ce qui reſtoit de la Maiſon Plantagenette, fait regner une nouvelle famille.

EDOÜARD avoit déja gagné l'eſtime de ſes nouveaux ſujets par ſa valeur & par ſes victoires: il gagna bientôt leur affection par des manieres populaires, & une affabilité 1464.

que les gens ſages jugeoient paſſer un peu les
1464. bornes convenables à ſa dignité. Comme il n'aimoit pas le ſang, quoy qu'il en eût verſé beaucoup, il ceſſa d'en verſer auſſi-tôt qu'il ne vit plus autour de luy de tête qui luy diſputât la Couronne, & pardonna à tous ceux qu'il ne craignoit pas. Par-là il ſe trouvoit en état de n'avoir plus perſonne à craindre, s'il ſe fût un peu craint luy-même; & ſi aprés s'être mis à couvert de l'agitation des guerres civiles, il eût été un peu plus en garde contre les mouvemens de ſon cœur. Une jalouſie injuſte contre un ami, & un amour mal aſſorti pour la veuve d'un ennemi, furent deux bizarres écüeils où ce Monarque fit naufrage. Il s'en ſauva, mais ſes enfans, ſon nom, & ſa maiſon y perirent.

Les ſervices que les Rois ne peuvent reconnoître les rendent d'ordinaire ingrats. Un homme de qui ils ont beaucoup receu ſemble être en droit de leur demander beaucoup, & quiconque a droit de tout demander importune lors même qu'il ne demande rien. Edoüard devoit ſa Couronne au Comte de Warvik: c'étoit un ſervice au deſſus de toute récompenſe, & lequel étant joint d'ailleurs à des actions fort éclatantes, avoit attiré à ce Seigneur de grands applaudiſſemens des peuples. Le Roy en conceut de la jalouſie, & s'imaginant qu'on le comparoit avec le Comte de Warvik comme Saül avec David, craignit qu'on ne dît en Angleterre comme autrefois en Iſraël: *Saül en a tué mille, & David dix mille.*

Quelque interêt qu'eût le Monarque à cacher une telle foibleſſe, il ne pût ſi bien faire que de temps en temps elle ne produiſît certains effets, dont le Comte entrevit la cauſe. Il fit ſemblant de ne s'en pas appercevoir, & s'en repoſant ſur ſa bonne

bonne conduite, il crut que le mauvais procedé du Roy à son égard ne venant que de quelque ombrage qu'on luy donnoit de sa puissance, sa fidelité l'en gueriroit. Ainsi il alla son chemin, tandis qu'il ne vit rien d'assez essentiel dans les dégoûts qu'on luy donnoit, pour luy faire soupçonner qu'on le voulût détruire, & ce soupçon ne luy entra dans l'esprit qu'à l'occasion que je vais raconter. 1464.

Il s'agissoit de marier le Roy; & on luy proposoit trois partis, Isabelle heritiere de Castille, qui épousa depuis le Roy d'Arragon, Marguerite Princesse d'Ecosse, & Bonne de Savoye, sœur de Charlotte Reine de France, femme de Loüis XI. Cette derniere fut préferée, apparemment pour empêcher par cette alliance avec Loüis, qu'il n'assistât Marguerite d'Anjou, qui ne cedant point à sa mauvaise fortune, pressoit continuellement ce Monarque depuis qu'elle étoit à sa Cour, de l'aider à rétablir les affaires de son mari & de son fils.

Edoüard dépêcha le Comte de Warvik pour negocier ce mariage, soit qu'il le voulût éloigner, soit que dans les choses essentielles il fût assez maître de sa jalousie pour ne pas manquer à la reconnoissance. Le Comte fit voir en cette rencontre, qu'il étoit aussi habile negociateur que grand Capitaine. Le mariage fut conclu malgré les sollicitations de Marguerite, & le Comte n'attendoit plus que le retour d'un Ambassadeur, que Loüis avoit envoyé à Edoüard pour luy en faire signer le traité, lors qu'on receut nouvelle en France que le nouveau Roy d'Angleterre étoit marié. Le Comte de Warvik ne l'auroit pas crû, si des gens, qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire, ne luy eussent mandé toutes les circonstances de ce bizarre évenement telles que les voicy.

1464. Edoüard étoit d'une complexion ſuſceptible de toutes les natures d'amours: il en avoit de vagues & de fixes, d'enjoüez & de ſerieux; attaquant toutes les femmes par un eſprit de débauche, & s'attachant de temps en temps à quelques unes par des paſſions ſuivies. Celle qu'il eut pour Elizabeth Wodwile, fille du Baron de Rivers & de Jacqueline de Luxembourg, qui étant veuve du Duc de Bethford avoit épouſé ce Seigneur, fut de ce dernier caractere. Il étoit allé à la chaſſe vers Grafton, demeure du Baron, & y étoit entré pour rendre une civilité à ſa femme, qui malgré ce mariage inégal ne laiſſoit pas d'être regardée comme une Princeſſe d'une des premieres maiſons du monde. Elle avoit ſa fille avec elle, qui étant veuve du Chevalier Jean Gray, tué au ſervice d'Henri VI. à la ſeconde bataille de Saint-Alban, avoit perdu une partie de ſon bien dans la confiſcation de celuy de ſon mari. La jeune veuve voulant profiter d'une occaſion ſi favorable de recouvrer ce qu'on luy avoit fait perdre, prit adroitement ſon temps durant cette viſite pour demander cette grace au Roy. Elle parloit bien, mais le foible Monarque trouva en elle quelque choſe de plus touchant encore que ſon éloquence. L'hiſtoire dit qu'elle n'avoit pas une beauté fort éclatante, mais qu'elle avoit dans toute ſa perſonne un agrément beaucoup plus capable de faire impreſſion que la plus grande beauté. Edoüard l'experimenta d'abord, & à meſure qu'il entra en converſation avec elle, aprés luy avoir accordé ſa demande, il découvrit des charmes dans ſon eſprit qui acheverent de luy ôter le peu de liberté qui luy reſtoit. Les paſſions d'Edoüard n'étoient pas timides: comme il étoit peu accoûtumé à trouver de la réſiſtance, il ne crût pas que le cœur de Mada-

Madame Gray fût une conquête plus difficile qu'une autre. Il reconnut son erreur dés qu'il luy eut parlé, par la réponse qu'elle luy fit. *Je ne m'estime pas assez*, luy dit-elle d'un ton mêlé de hauteur & de modestie, *pour croire que je puisse être Reine, mais je ne m'estime pas assez peu pour me resoudre à être maîtresse. Je ne puis aimer qu'un mari, puisque vous ne le pouvez être, contentez-vous que je vous honore comme mon Roy, & que j'aye pour vous toute la reconnoissance que l'on doit à son bienfaiteur.* La fermeté de Madame Gray augmenta la foiblesse du Roy, & l'adroite veuve s'en apperçeut bien. Le Chancelier Thomas Morus dit qu'elle acheva de l'enflammer, par les remontrances qu'elle luy fit pour luy persuader d'étouffer la passion qu'il avoit pour elle, quand elle le vit tout-à-fait hors d'état de profiter de ses leçons. Elle le mena si loin par cet artifice, qu'il résolut de l'épouser, quelque engagement qu'il eût ailleurs, & quelque effort que fit pour l'en détourner la Duchesse d'Yorch sa mere, laquelle aprés y avoir employé inutilement les plus fortes raisons, pousa la chose jusqu'à solliciter une des maîtresses du Roy nommée Elizabeth de Luci, de déclarer que ce Prince inconstant luy avoit engagé sa foy, & qu'elle ne s'étoit abandonnée à luy, qu'en consequence de la promesse qu'il luy avoit fait de l'épouser. La Duchesse retarda de quelque jours le mariage du Roy son fils par le bruit de cet engagement, & par la dénonciation qu'elle en alla faire elle même à l'Evêque; mais le fait bien examiné, on trouva par le témoignage de la personne interessée, qu'elle s'étoit laissé séduire par l'esperance, mais non pas par la promesse du mariage. Cet obstacle étant donc levé, & rien n'étant plus capable d'en faire aux volontez d'Edoüard sur ce point, il épousa 1465.

Madame Gray avec toutes les solemnitez & tou-
1466. te la pompe d'une nopce Royale.

Toute l'Angleterre vit ce mariage avec une extrême indignation : mais personne n'en eut tant de chagrin que le Comte de Warvik, qui ne douta point que le Roy ne l'eût voulu joüer pour le rendre ridicule à toute l'Europe, en l'envoyant demander une grande Princesse, pendant qu'il épousoit une Demoiselle. Le Roy de France, que l'injure regardoit plus directement, la souffrit avec plus de moderation. Comme sa politique avoit pour but d'abaisser les Princes de son sang, particulierement la Maison de Bourgogne, il se paya aisément des raisons qu'Edoüard luy donna de son procedé, & laissa le soin de l'en punir à l'humeur violente de ses propres sujets. Le Comte de Warvik repassa en Angleterre dans une disposition d'esprit, qui fit esperer à la Princesse de Savoye de se voir bien-tôt vangée de la legereté du Monarque Anglois, & à Marguerite d'Anjou, qui voyoit peu de ressource deçà la mer au rétablissement de ses affaires, d'en trouver bien tôt une au delà. La conduite d'Edoüard envers le Comte, quand il fut de retour à Londres, acheva de l'irriter contre luy. Ce Seigneur avoit esperé, que son maître se mettroit au moins en devoir d'adoucir son chagrin ou par de bonnes paroles ou par de mauvaises excuses: mais on ne luy parla de rien, & on le traita avec une hauteur, dont un homme moins fier que luy auroit eu peine à s'accommoder. Pour comble d'outrage, il apprit que ce Monarque débauché avoit tenté la pudeur de sa niece, d'autres disent de sa sœur, & avoit voulu faire une maîtresse dans sa famille, pendant qu'il prenoit une femme dans une autre.

Tant de traitemens injurieux pousserent à bout la patience du Comte, & luy firent prendre

la

la résolution d'abattre celuy qu'il avoit élevé, de tirer Henri de prison, de le remettre sur le trône, où quoyque Warvik fût assez puissant, dit Thomas Morus, pour y monter luy-même, il crut qu'il y avoit plus de gloire à faire des Rois qu'à regner. Dans ce dessein, il fit ses efforts pour empêcher le mariage de Marguerite d'Yorch sœur d'Edoüard avec le Comte de Charolois, qui n'ayant eu qu'une fille de deux femmes, fut engagé par le Duc son pere à épouser cette troisiéme. Le Comte vouloit ôter cet appuy à un homme qu'il vouloit perdre : mais n'y ayant pû réüssir, loin de se décourager, il apporta d'autant plus de soin & d'application à former son parti, qu'il prévit que le parti contraire seroit plus fort, & mieux soûtenu. 1466.

Il commença par engager dans sa faction ses deux freres, le Marquis de Montaigu, & l'Archevêque d'Yorch. Le premier, que le Roy aimoit, & qui se voyoit sous ce Prince en chemin d'une grande fortune, eut de la peine à s'embarquer dans un parti formé pour le perdre. Il ne s'y engagea qu'à regret, & ce fut ce qui l'y rendit si incertain & si équivoque, qu'on fut long temps sans pouvoir juger s'il y étoit entré de bonne foy. Le Duc de Clarence, l'un des freres du Roy, s'y engagea bien plus franchement, & avec plus de facilité. Une seule conversation l'attacha entierement au Comte, qui s'étant aperceu que ce Prince étoit mécontent, & jaloux des graces dont le Roy combloit sans cesse les parens de la Reine, se plaignit artificieusement à luy de la maniere dont Edoüard le traitoit depuis quelque temps. *Par quel malheur me suis-je attiré la haine du Roy ?* luy dit-il, *il faut bien que ce soit mon malheur : car ma conscience ne me reproche rien du côté du zele & du service.* Le Duc ne le laissa pas parler davantage, ravi de trou-

ver ouverture de décharger son cœur à un homme, qui étoit mécontent comme luy, & qui avoit
1467. sujet de l'être: *Comte*, luy répondit-il, *ne cherchez point, d'autre cause de la froideur que le Roy vous témoigne aujourd'huy, que son peu de bon naturel. S'il n'en a guere pour ses proches, on ne doit pas beaucoup s'étonner qu'il n'en ait point pour ses amis. Chez luy ce n'est ni le sang, ni le zele, ni l'affection, ni le service, qui merite les bienfaits & les graces, mais la nouveauté, & les relations qu'on peut avoir aux femmes qu'il aime. Ainsi les Wodwiles & les Grays absorbent tout depuis un temps. Les charges, les biens, le credit abondent dans ces familles sans nom, pendant que les Plantagenetes sont pauvres & sans consideration. S'il y a une riche heritiere, elle est pour les parens de la Reine, que le Roy préfere aux siens propres. Aprés cela vous étonnez-vous qu'il mette en oubli vos services? quand on a le cœur assez mauvais pour n'écouter pas la nature, on n'est gueres sensible à la reconnoissance. En verité, il faut qu'un homme du caractere de celuy-là compte bien sur nôtre constance, pour ne pas craindre en nous un changement qui en pourroit apporter à sa fortune.*

Le Comte de Warvik écouta ce discours avec grand plaisir, & ne douta point qu'il n'eût dans le Duc un partisan déja tout gagné. Il ne s'y trompa pas. L'ouverture que ce Prince luy venoit de faire luy ayant donné occasion de parler aussi plus ouvertement, bien-tôt ils parlerent nettement tous deux: ils projetterent la ruine d'Edoüard, le rétablissement d'Henri, & pour se lier davantage de sang & d'interêt l'un à l'autre, ils arrêterent que le Duc épouseroit une des filles du Comte, l'un des plus riches partis d'Angleterre.

Ce mariage s'accomplit peu de temps aprés à Calais, où le Duc & le Comte allerent s'asseu-

rer des secours de France, & d'une retraite en cas de disgrace, pendant que l'Archevêque d'Yorch, & le Marquis de Montaigu Gouverneur de la même ville, eurent ordre d'aller exciter quelque sedition de ce côté-là pour commencer la guerre civile. 1467.

Par la bizarre disposition où se trouvoit l'esprit du Marquis, on croit qu'il fit des rebelles, & qu'il les punit: mais le châtiment des rebelles n'ayant pas éteint la rebellion, elle eut son effet, & le succés en fut plus prompt qu'on ne l'esperoit. Une taxe imposée sur les gens de la campagne pour la subsistance d'un hospital donna occasion au soulevement, à la secrete instigation du Marquis & de ses emissaires. Leur intrigue réüssit trop tôt. A peine eurent-ils parlé qu'on se souleva, & qu'on vit marcher vers la ville, sous la conduite de Robert Huldren, un corps de troupes assez nombreux pour faire craindre les habitans. Il étoit de quinze mille hommes, dont la plûpart ne se proposoient gueres d'autre fruit de la guerre que la licence & le butin. Le Gouverneur se trouva surpris quand il en apprit la nouvelle. Il n'étoit pas maître de retarder leur marche, & il ne croyoit pas qu'il fût temps de se déclarer leur Chef. Dans cet embarras, il prit le parti de sortir sur eux & de les combattre, pour s'en faire à la Cour un merite, qui augmenteroit sa faveur auprés du Prince, s'il luy demeuroit attaché, ou qui rendroit ses intrigues plus seures pour la faction de son frere, s'il se déterminoit enfin à se dévoüer à ses interêts. Il battit & dissipa les rebelles, mais il ne les extermina pas. Les débris de leur armée se rallierent, & comme le bruit de la révolte du Comte de Warvik se répandit sur ces entrefaites en Angleterre, ils s'assemblerent de nouveau, & se déclarerent ennemis du gouvernement present sous son nom.

1468. Afin même de l'engager davantage à se joindre à eux, ils prirent pour Chefs deux de ses parens, jeunes gens & sans experience, mais soumis à la direction d'un vieux Capitaine nommé Coniers, sous la conduite duquel eux & leurs gens prirent résolution, non plus d'aller attaquer Yorch, mais de marcher tout droit à Londres, à dessein de déposer Edoüard, & de remettre Henri sur le trône. Edoüard, qui en fut averti, ordonna à Guillaume Herbert de ramasser tout ce qu'il pourroit de troupes, & d'aller au devant des rebelles. Il y eut entre eux diverses rencontres avec de differents succés. Richard Herbert frere de Guillaume s'étant mis dans une embuscade avec deux mille Gallois, y fut défait par leur imprudence. Henri de Neville fils du Baron Latimer, l'un des chefs des révoltez, fut pris dans une escarmouche où il s'avança trop, & eut sur le champ la tête tranchée. La bataille de Bamberi donna occasion à ceux-cy d'en tirer une prompte vangeance. Ils la comptoient presque pour perduë par la valeur du Chevalier Richard, lorsque Jean Clappam, ancien serviteur du Comte de Warvik, parut tout d'un coup sur une éminence avec environ cinq cens hommes, levez parmi la lie du peuple de Northampton & des environs, portant dans ses enseignes l'ours blanc, qui étoient celles de ce Comte, & criant *Warvik: vive Warvik.* A ce cri l'armée des Herberts croyant là Warvik en personne avec les forces de son parti, fut saisie d'une terreur panique, dont ses deux braves Generaux ne la pûrent faire revenir. Tout prit la fuite. Il en demeura cinq mille de tuez sur la place, & un grand nombre de prisonniers. Les deux Herberts ayant été pris, furent traitez comme Neville, quelques prieres que fit en mourant l'aîné pour sauver le cadet. La vangeance n'en demeu-

ra

ra pas là. Quelques troupes de l'armée victorieuse ayant été détachées du corps, surprirent 1469.
à Grafton le Comte de Rivers. L'honneur qu'il avoit d'être pere de la Reine ne fit qu'avancer son supplice. Il perdit la tête avec un de ses fils, qui fut trouvé avec luy, & ces barbares executions devinsent par tout si frequentes, qu'on n'entendoit parler d'autre chose.

Pendant que se donnoient ces combats, le Comte de Warvik, averti des avantages de son parti, avoit suspendu ses intrigues de France, & aprés avoir confié le commandement de Calais à Vaucler gentilhomme Gascon, avoit repassé en Angleterre avec le Duc de Clarence son gendre. Ils joignirent à Warvik Coniers, & l'armée qui venoit de vaincre, & l'ayant grossie de beaucoup de troupes qu'ils avoient fait lever en leur nom, ils marcherent tous ensemble au devant d'Edoüard, qui venoit en personne pour les combattre.

On étoit déja en presence, & bien prés d'en venir aux mains, lorsque des gens zelez pour la paix se mirent en devoir de la negocier. Le Roy y entendit volontiers, & le Comte fit semblant d'y entendre. Ainsi elle parut en peu de temps si avancée, & si proche de la conclusion, qu'Edoüard, ne se croyant plus en guerre, se relâcha de la discipline, & donna occasion au Comte, qui le faisoit observer avec soin, de le surprendre la nuit, & de l'aller enlever dans son camp.

L'affaire étoit terminée par ce coup hardi, & Warvik se voyoit par là maître de la destinée de deux Rois, s'il eût aussi bien gardé Edoüard, qu'Edoüard avoit gardé Henri. Mais l'aveuglement de ce Comte sur le sujet de ses deux freres,

freres, luy fit faire une faute que toute sa valeur
1470. & toute sa prudence ne pût réparer. Il avoit d'abord enfermé Edoüard dans le château de Warvik. Il y étoit assez seurement, mais on sçavoit qu'il y étoit, & le Comte jugea sagement, qu'il étoit de sa politique de cacher au public le lieu où l'on mettroit un tel prisonnier. Dans cette veuë, il donna ordre qu'il fût secretement transferé dans le château de Medelan, situé dans la Province d'Yorch, & en confia la garde à l'Archevêque. Là le Prelat fut bien-tôt la duppe des manieres gagnantes d'Edoüard, qui l'enchanterent tellement, qu'il luy donna la liberté d'aller à la chasse autour du château avec un petit nombre de gardes. Une pareille occasion d'échaper auroit tenté un homme moins habile, & moins entreprenant qu'Edoüard, qui jugeant bien que la liberté qu'on luy donnoit ne dureroit, qu'autant que le Comte ignoreroit ou l'imprudence ou l'infidelité de son frere, se hâta d'avertir ses amis de la facilité qu'ils auroient à le délivrer de prison, pour peu qu'ils le voulussent entreprendre. Il y a apparence que quelqu'un de ses gardes luy servit de messager, & de lettre même. Guillaume Stanley & Thomas Borogh furent ceux qu'il fit inviter à favoriser son évasion. L'évenement montra qu'il choisissoit bien. Ces deux gentilshommes ayant receu l'avis, concerterent si bien l'entrepriſe, qu'ils se trouverent, avec une troupe de gens d'élite & déterminez, aux environs de Medelan, sans que personne du château se fût apperceu de leur marche. Ainsi le Prince en étant sorti avec sa compagnie ordinaire, ils l'enleverent sans que ses gardes se missent en devoir de s'y opposer.

Le Comte s'en alloit à Londres pour tirer Henri de captivité, & le remettre sur le trône, lors qu'il

qu'il apprit l'évaſion d'Edoüard. Ce fut un coup de foudre pour luy, pour le Duc de Glarence 1470.
ſon gendre, & pour tous ceux de leur parti, qui croyant avoir terminé la guerre, ſe virent en neceſſité de la recommencer avec plus de riſque qu'auparavant. Car Edoüard ſortant de priſon, avoit trouvé prés de Lancaſtre Milord Haſtings ſon Chambellan avec des troupes conſiderables, qui l'avoient remené à Londres, où il avoit été bien receu.

On ſe preparoit de part & d'autre à de nouvelles hoſtilitez: mais ceux qui aimoient l'Etat & la paix entreprirent encore une fois la réünion des eſprits. Ils prirent mieux leurs précautions pour la ſeureté des parties, qu'ils n'avoient fait au traité de Warvik. Ils obtinrent une ſuſpenſion d'armes, & ayant jugé à propos, pour abreger les negociations, que les intereſſez s'abbouchaſſent, ils tirerent d'Edoüard des ſaufconduits, ſous la foy deſquels le Comte de Warvik, le Duc de Clarence, & quelques autres des principaux de leur parti ſe rendirent à Weſtminſter, où ſe tinrent les conferences.

C'eſt un mauvais moyen pour reconcilier des gens aigris, que de les faire parler enſemble avant leur reconciliation. Perſonne ne veut avoir tort. Au lieu d'excuſes, on ſe fait des reproches, on ſe dit des choſes dures, on ſe fâche de nouveau, & on ſort d'une conference, où l'on devoit ſe reconcilier, beaucoup plus broüillez que jamais. C'eſt ce qui arriva à ceux dont je parle. Le Comte ne ſe pût tenir de reprocher au Roy ſon ingratitude. Le Roy traita le Comte de rebelle. Les deux freres s'entre-appellerent plus d'une fois dénaturez. Sur cela leur bile s'émeut plus furieuſement qu'elle n'avoit encore fait, & ils ſe ſeparerent ſans laiſſer aucune eſperance de retour.

Le

Le Comte & le Duc se retirerent à Lincolne;
1470. où ayant levé des troupes en diligence, ils mirent une armée en campagne sous la conduite de Robert Weles, & luy ordonnerent d'entrer incessamment en action, pendant qu'ils iroient ramasser leurs amis, que l'esperance de la paix avoit dispersé chacun chez eux. Edoüard ne leur en donna pas le temps. Il commença par se saisir du Baron de Weles pere de Robert, & l'ayant fait sortir d'un azyle où ce vieillard s'étoit refugié, il l'obligea d'écrire à son fils pour le retirer du parti du Comte: à quoy Robert n'ayant pas déferé, le Roy fit trancher la tête au Baron, & à un autre de ses parens, dont on s'étoit aussi saisi. La nouvelle de cette execution ne vint presque pas plûtôt à Robert, que celle de l'arrivée d'Edoüard avec une armée formidable. Les troupes se trouverent en presence prés de Staford, où Robert Weles, quoy que beaucoup inferieur en nombre crût devoir hazarder la bataille: jugeant que s'il attendoit plus tard, les amnisties que faisoit publier le Roy auroient dissipé son armée, avant que les deux Chefs du parti eussent eu le temps de la joindre. Il fut battu, pris, décollé comme un sujet rebelle à son Prince; le glaive du boureau suppleant toûjours en ces occasions à ce que celuy du vainqueur n'avoit pû faire.

Les affaires du Comte de Warvik furent tellement déconcertées par cette subite disgrace, que tout son grand genie ne luy pût fournir d'autre expedient pour sauver les restes de sa faction, que de la laisser durant quelque temps agir sous main pour se rétablir, & faire cesser les poursuites que le vainqueur faisoit par tout contre tous ceux qui en étoient, pendant qu'il se retireroit à Calais, & qu'il iroit à la Cour de France solliciter les secours qu'il s'en promettoit.

Il

Il s'embarqua avec le Duc & la Ducheſſe de Clarence, qui étoit prête d'accoucher, & la ſeconde de ſes filles, qu'il voulut mener avec luy. Ils firent heureuſement le trajet : mais quand ils penſerent entrer dans le port, Vaucler fit tirer le canon ſur eux, & les obligea de ſe tenir au large pour n'être pas coulez à fond. Pour comble de maux, la Ducheſſe de Clarence fut ſurpriſe en ce moment là même des tranchées de l'enfantement, & accoucha quelques heures aprés d'un Edoüard Comte de Warvik, qui fut le dernier des Plantagenetes immolé à l'ambition de ceux, que les diſſentions de ces Princes éleverent ſur leurs ruines. On eut de la peine à obtenir, que l'enfant fût porté à la ville pour y recevoir le Baptême, & qu'on en rapportât avec luy quelques rafraiſchiſſemens neceſſaires à la mere, qui manquoit de tout. 1470.

Vaucler excuſa cette dureté par un envoyé ſecret qu'il dépêcha au Comte, pour luy dire que le temps luy apprendroit, qu'il n'avoit pas oublié ſes bienfaits, & qu'il en conſervoit dans le cœur une veritable reconnoiſſance ; qu'il avoit bien voulu paroître ingrat pour le ſervir plus ſeurement, parce que s'il fût entré dans la ville, il étoit infailliblement perdu ; que cette place étoit remplie de gens, ou attachez à Edoüard, ou dévoüez au Duc de Bourgogne, ou intereſſez à éloigner la guerre, qui auroit troublé leur commerce ; qu'il allât en France chercher des ſecours, qui pûſſent remettre ſur pied ſon parti, & que quand il ſeroit en état de donner la loy dans Calais, il luy répondoit de l'entrée ; qu'il tenoit ce poſte de luy, & que quand il en ſeroit temps, il luy en rendroit bon compte.

Si Warvik ne fut pas content de cette excuſe, il parut l'être, & fit comme s'il l'eût été. Ne pou-

pouvant entrer dans Calais, il remit à la voile pour
1470. aller à Dieppe, quelques-uns disent à Harfleur, où il fut receu avec de grands honneurs, luy & toute sa compagnie. Aprés s'être reposé quelque temps, il alla trouver le Roy à Amboise, où ce Prince luy fit d'autant plus d'accüeil, que Charles, devenu Duc de Bourgogne par la mort de Philippe son pere, avoit osé luy faire des menaces, s'il prenoit les interêts du Comte. Loüis les embrassa hautement, & fit une alliance étroite avec luy & sa faction.

Marguerite d'Anjou, toûjours attentive aux occasions de rétablir les affaires du Roy son mari, n'eut pas plûtôt appris l'arrivée du Comte de Warvik à Amboise, qu'elle s'y transporta, & y mena son fils. La consideration de cette Princesse; quoy qu'elle fût du sang de France, n'avoit pû faire résoudre Loüis XI. à luy accorder les secours, qu'elle luy étoit venu demander. Résolu de ne point entrer dans les affaires d'Angleterre, ce Prince s'étoit toûjours excusé de se mêler de celles de sa parente, sous pretexte que les siennes ne luy permettoient pas de faire passer la mer à ses troupes. Le haine qu'il avoit pour le Duc de Bourgogne, fit ce que n'avoit pas fait l'amour qu'il devoit avoir pour son propre sang. Il sçavoit que ce Duc haïssoit mortellement le Comte de Warvik: il n'en falloit pas davantage pour luy rendre ce Seigneur aimable. Aussi ne peut-on rien ajoûter ni aux caresses qu'il luy fit, ni au soin qu'il prit de pourvoir à tout ce qui luy étoit necessaire pour poursuivre son entrepriſe. Marguerite profita de cette conjoncture avec son habileté ordinaire, pour remettre sur pied son parti. Elle confera avec le Comte & le Duc de Clarence son gendre, & il fut arrêté entre eux que l'on rétabliroit Henri, qui donneroit à ses bienfacteurs, dans la conduite de ses affai-

res,

res, toute la part que meritoit le ſervice qu'ils luy alloient rendre. Loüis entra dans tous leurs deſſeins, & aſſeura qu'il les appuyeroit. Pour rendre même plus ſolemnelle l'alliance qu'il faiſoit avec eux, il en fit part à ſon Parlement, & la Reine étant accouchée d'un Dauphin, qui fut Charles VIII. il choiſit le jeune Prince de Galles pour être l'un de ſes parains. En ſe liant avec ces familles, Loüis travailla à les lier enſemble par les nœuds qu'il jugea les plus propres à rendre leur union durable. Car il voulut que le Prince de Galles épouſât Anne de Neville, ſeconde fille du Comte de Warvik, & que par là le Duc de Clarence & ce Prince devinſſent beaux-freres. 1470.

Pendant que ſe formoit en France cette ligue pour Henri contre Edoüard, Edoüard, qui tenoit Henri dans les fers, & qui voyoit juſqu'aux deux freres du Comte de Warvik ſoumis, ſe mocquoit de tous ces projets. Quelques avis que luy pût donner le Duc de Bourgogne d'être ſur ſes gardes, il n'en perdit ni un jour de chaſſe, ni une des parties de plaiſir qu'il faiſoit ſouvent avec les Dames. Sa preſomption luy coûta cher. Pendant qu'il s'occupoit à lier des parties de plaiſir dans ſa Cour, les amis du Comte de Warvik raſſembloient une faction, qui le chaſſa de ſon Royaume. Tout étoit prêt, qu'il n'en ſçavoit rien. Mépriſant ce qu'on projettoit au dehors, il ignoroit abſolument ce qu'on avoit tramé au dedans, & ſe croyant ſeur des Anglois, il ſouffroit preſque impatiemment, que le Duc de Bourgogne ſon beau-frere eût envoyé une armée navalle, pour s'oppoſer au paſſage des François.

Les choſes étoient en cet état, lorſque les partiſans du Comte l'avertirent que tout étoit prêt; qu'il étoit dangereux d'attendre; qu'il pou-

1470. pouvoit donner le loisir aux étrangers de luy préparer des secours, qui seroient des ressources en cas de malheur, mais qu'il falloit profiter du temps, & des bonnes dispositions de ceux qui s'étoient engagez à le suivre; qu'Edoüard vivoit dans une securité, qui rendoit facile tout ce qu'on voudroit entreprendre; qu'il étoit si éloigné de se défier des personnes même les plus suspectes, que le Marquis de Montaigu, & l'Archevêque d'Yorch son frere, étoient de ceux qui paroissoient avoir le plus de part à sa faveur; qu'à son débarquement dans l'Isle, il trouveroit de l'argent, & des troupes, qui n'attendoient pour s'assembler que d'apprendre son arrivée, & qui ne demandoient que luy, pour former une armée formidable à toute la puissance d'Edoüard.

Le Comte ayant receu ces avis, en fit part au Roy & à Marguerite, qui ne balancerent pas un moment à luy conseiller de partir: le Roy l'asseurant d'un prompt secours, & la Reine de le luy conduire aussi-tôt qu'il seroit assemblé. Ce parti pris, il fut question de penser à l'embarquement. Toute la mer étoit couverte des vaisseaux du Duc de Bourgogne, attendant le Comte pour le combattre, & résolus de tenter tout pour se saisir de sa personne. Quelque effort que pût faire le Roy, il étoit impossible que sa flotte égalât celle de ce Prince: ainsi il falloit se résoudre à combattre à nombre inégal. Loüis avoit la chose à cœur, & le Comte, à qui le peril n'étoit pas une difficulté quand il s'agissoit d'entreprendre, ne fut point arrêté par celuy-là. Le bâtard de Bourbon, Amiral de France, ayant eu ordre de le conduire avec ce qu'il avoit de vaisseaux, il partit de la Cour, & alla s'embarquer au Havre de Grace. Son bonheur fut tel en cette occasion, qu'il vit, en arrivant à la mer, disparoître

disparoître l'armée ennemie, qu'une tempête extraordinaire surprit lors qu'elle l'attendoit au passage, & la battit si terriblement, qu'elle en fit perir une partie, & dispersa l'autre en diverses plages, où les Capitaines effrayez penserent plûtôt à chercher des ports pour mettre leurs vaisseaux à couvert, qu'à les rassembler pour combattre. C'est ainsi que Philippe de Comines raconte cet évenement. Il y a quelque diversité à ce qu'en écrit Monstrelet, quoyque contemporain comme luy, disant que ce fut le manque de vivres qui fit retirer les Bourguignons, aprés qu'ils eurent long-temps attendu inutilement le passage du Comte. Quoy qu'il en soit, le Comte passa, & alla débarquer à Darmouth, avec ce qu'il amenoit de troupes, sans que personne se mît en devoir de s'opposer à sa descente. 1470.

Il ne fut pas hors du vaisseau, qu'il se vit une grosse armée, dont ce qu'il avoit amené de France ne faisoit que la moindre partie: tant il luy venoit de soldats & d'officiers de toutes parts. Aussitôt qu'il se crût en état de commander, & d'être obeï, il fit publier au nom d'Henri, que tous les sujets de la Couronne, qui seroient propres à porter les armes depuis seize ans jusqu'à soixante, eussent à se venir joindre à luy, pour chasser du trône Edoüard Duc d'Yorch, qui n'en étoit que l'usurpateur, & pour y rétablir celuy qui étoit leur Roy legitime.

Peu de jours se passerent depuis cette publication que Warvik se vit à la tête de plus de soixante mille hommes, avec lesquels il se mit en marche pour aller chercher & combattre Edoüard, pendant que le Comte de Pembroc, & le bâtard de Falcombrige, fils de Guillaume de Neville, allerent avec des camps-volans faire par tout proclamer Henri.

Edo-

1470. Edoüard se repentit trop tard de n'avoir pas crû les avis qu'il avoit receu du Duc de Bourgogne. Il semble que le ciel eût pris plaisir de l'aveugler jusqu'à la fin, & de ne luy laisser voir le precipice, que quand il y fut engagé d'une maniere à n'en pouvoir sortir. Lors même que le Comte abordoit dans le Royaume avec ses troupes, à la premiere nouvelle qu'Edoüard en eut, comme s'il eût craint qu'il ne luy échapât, il avoit fait prier le Duc de Bourgogne, d'envoyer sa flotte sur les côtes d'Angleterre, pour empêcher que le Comte de Warvik ne se sauvât encore une fois en France. La posture où il le vit peu de jours aprés luy dessilla les yeux, pour connoître son imprudente presomption. Ce fut sans fruit. Tout ce qu'il pût faire dans l'embarras & le desordre où il se trouva, fut d'imiter le Comte de Warvik, & de faire publier en son nom le même commandement à tous ses sujets de le venir servir contre Henri, que ce Seigneur leur avoit fait au nom d'Henri de se joindre à luy. Quelques-uns disent qu'Edoüard eut des troupes, d'autres qu'il fut abandonné, & qu'à la reserve d'Hastings grand Chambellan, du Duc de Gloceſtre, du Baron Scales frere de la Reine, & de quelques autres Seigneurs, qui luy furent fidelles en cette occasion, peu de personnes le suivirent. Ceux qui disent qu'il eut une armée parlent plus vray-semblablement. Philippe de Comines asseure même, qu'elle étoit plus nombreuse que celle de son adversaire. Il en est plus croyable qu'un autre, puis qu'il asseure en divers endroits, qu'il avoit appris de la bouche d'Edoüard & de celle d'Hastings ce qu'il en raconte.

Edoüard étoit sorti de Londres, & avoit assemblé ses troupes aux environs de Nothingham, d'où s'étant approché de la mer, il étoit allé

allé camper prés de Linnes, place assez forte sur le rivage, & s'étoit logé au château. La fortune luy reservoit cette ressource dans son malheur. Warvik, qui l'avoit suivi de prés, vint camper à trois lieuës de luy, faisant par tout retentir l'air de ces mots: *Vive le Roy Henri.* Edoüard se disposoit déja à mettre ses troupes en bataille pour combattre ce fier ennemi, lors qu'à l'heure de son dîné, on luy vint dire que ces mêmes cris commençoient à s'entendre dans son armée, & que le Marquis de Montaigu, en qui il s'étoit fié jusques-là, les avoit élevé le premier, que d'autres y ayant répondu, le mal s'étoit successivement communiqué à tous les quartiers, & que par tout on entendoit crier: *Vive le Roy Henri.* 1470.

On prit d'abord cette nouvelle pour une terreur panique de ceux qui l'étoient venu apporter, mais tant de gens la confirmerent, que le Roy s'arma promptement, & ordonna qu'on gardât un pont par où l'on entroit au château, pendant qu'il déliberoit avec ses amis du parti qu'il avoit à prendre. Les choses parurent si desesperées, qu'on n'en trouva point de meilleur, que celuy qu'en pareille occâsion le Comte de Warvik avoit pris, de passer la mer, & d'aller chercher du secours chez les étrangers, pendant que les serviteurs du Roy luy prépareroient le retour.

Deux raisons entre-autres déterminerent Edoüard à cette fâcheuse fuite: l'une connuë de tout le monde, qui fut la necessité; l'autre secrete, & dont il ne s'ouvrit qu'à ceux à qui il ne cachoit rien, qui fut la reconciliation du Duc de Clarence avec luy. Une femme avoit mené cette intrigue, dont quatre des meilleures têtes du siecle avoient été les duppes. C'étoit une domestique de la Ducheſſe de Clarence, qui

étant demeurée en Angleterre lorſque cette Prin-
1470. ceſſe en étoit partie, fut gagnée par Edoüard, & employée à réünir ſon frere avec luy, ſous pretexte d'aller retrouver la Ducheſſe ſa maîtreſſe en France. Elle paſſa par Calais, où Vaucler, à qui Edoüard avoit donné le gouvernement de cette place pour en avoir exclus Warvik, fut le premier qui y fut trompé, cette femme luy ayant fait croire, qu'elle alloit faire des propoſitions de paix de la part du Roy à ce Comte. Philippe de Comines raconte de luy-même, qu'il fut envoyé vers ce Gouverneur de la part du Duc de Bourgogne, pour le prier de chaſſer de Calais quelques partiſans de Warvik qui y pouvoient encore broüiller, ſi le Comte avoit quelque ſuccés dans l'entrepriſe qu'il meditoit; mais que Vaucler luy avoit répondu, en luy faiſant une confidence de ce que l'Angloiſe luy avoit dit, qu'il avertît luy-même ſon maître de ménager un peu plus Warvik, & de porter les choſes à la paix, s'il la vouloit long-temps conſerver avec la Monarchie d'Angleterre. Le conſeil étoit bon, comme l'évenement le fit voir, mais il étoit fondé ſur un faux principe. L'Angloiſe n'alloit point en France pour parler de paix à Warvik, mais pour luy débaucher ſon gendre, en luy repreſentant comme elle fit, qu'en rendant le trône aux Lancaſtres, il dégraderoit ſa Maiſon, & ſeroit à la fin luy-même la victime de ſon imprudence: la politique ne permettant pas à un Roy de Lancaſtre de laiſſer vivre un Prince d'Yorch, qui ſe croiroit toûjours en droit de luy redemander la Couronne, s'il ſe laſſoit de la vie privée. Cette raiſon avoit paru ſi plauſible au Duc de Clarence, qu'il y avoit donné les mains, & la reconciliation des deux freres s'étoit faite avec tant d'adreſſe, que ni le politique

Loüis

Loüis XI. ni l'habile Reine Marguerite, ni le Comte, tout penetrant qu'il étoit, ne s'en étoient point apperceus. Le Duc de Clarence étoit passé en Angleterre, dans le dessein de se déclarer aussi-tôt qu'il en trouveroit occasion; & que sa déclaration serviroit de quelque chose au Roy son frere. Il persistoit dans ces sentimens, mais l'état où étoient les affaires ne permettoit pas qu'il se découvrît. Edoüard esperoit qu'il le feroit quelque jour aussi à propos, qu'avoit fait Montaigu pour Warvik, à qui ce Prince se flatoit de rendre quelque jour par là la pareille. 1470.

Dans cette esperance, ce Prince courageux se reservant à une meilleure fortune, se fit conduire au bord de la mer par trois mille hommes, dont Hastings son Chambellan luy répondit. Il n'eut que le temps de s'embarquer en trois assez mauvais vaisseaux, dont il se servoit pour apporter des vivres par mer à son armée, & desquels deux n'étoient pas à luy. Le Duc de Gloceſtre son frere, un petit nombre de ses amis: car en cet état en trouve-t'on beaucoup? voulurent suivre sa destinée. Six ou sept cens de ses soldats furent choisis pour l'escorter. En cet équipage, il fit lever l'anchre, & prendre la route de Flandre.

Edoüard n'eut pas plûtôt disparu, que l'Angleterre changea de face. Tout plia sous le victorieux Comte, & il ne tint qu'à luy, qu'on ne vît en sa personne un troisiéme Roy. Il aima mieux rétablir l'ancien, & criant le premier: *Vive Henri*, il mena son armée à Londres, où étant entré dans la tour, il tira de prison ce Prince, qu'on y tenoit depuis si long-temps, le conduisit à l'Evêché, où l'ayant laissé quelques jours, il l'alla prendre pour le mener pompeusement à la cathedrale, revêtu des habits

Royaux, & précedé de tous les Grands, pendant
1470. que le peuple crioit : *Dieu conserve Henri nôtre Roy, & puisse-t-il long-temps regner.*

Cette ceremonie, qui se fit le treiziéme d'Oc-
13. d'Octob. tobre l'an mil quatre cens soixante & dix, fut suivie de la convocation d'un Parlement, dans lequel Edoüard fut déclaré traître & usurpateur de la Couronne, ses biens confisquez, & les Edits portez sous son nom annullez, la Royauté confirmée à Henri, & à tous ses descendans mâles, à leur défaut au Duc de Clarence & à sa posterité, ce même Duc & son beau-pere proclamez Gouverneurs du Royaume sous l'autorité du Roy, les Comtes de Pembroc & d'Oxford rétablis dans leurs charges & dans leurs biens, le Marquis de Montaigu absous du crime, qu'il avoit commis contre Henri en prenant le parti d'Edoüard, parce qu'il avoit contribué à chasser Edoüard pour rétablir Henri, les partisans de ce Roy dépose déclarez criminels & dignes de mort, en consequence de quoy Jean Typtost Comte de Vorcheſtre, & Gouverneur d'Irlande, ayant été pris dans le creux d'un arbre, fut mené à Londres, & décapité.

Pendant que la révolution donnoit ce cours de prosperité à la nouvelle fortune d'Henri, & que le Comte de Warvik en envoyoit porter la nouvelle à la Reine Marguerite sa femme, & à leur commun Protecteur, Edoüard & sa famille éprouvoient tout ce que l'adversité a de dur pour des personnes de ce rang. La Reine son épouse avoit cherché un azyle au pied des autels dans l'Eglise de Westminster, où elle avoit mis au monde, avec des douleurs plus vives que celles de l'enfantement, une nouvelle victime de l'ambition des malheureux Plantagenetes, comme nous le verrons en son temps. Ce fut l'aîné des fils d'Edoüard,

üard, auquel on donna le nom de son pere, qui pendant qu'il recevoit du ciel un heritier à contre-temps, perdoit son heritage, & couroit risque à tout moment de se perdre soy-même. 1470.

Ce Prince étoit à peine en mer, qu'il fut découvert par des pirates, que Comines appelle Ostrelins, ennemis jurez des Anglois. Ils ne l'eurent pas plûtôt aperceu, qu'ils vinrent vers luy à toutes voiles au nombre de huit gros vaisseaux. Les forces étoient si inégales, qu'Edoüard fut obligé de fuir. Il étoit assez loin devant eux en tirant du Midy au Nord, pour esperer d'arriver en Hollande avant qu'ils eussent pû le joindre. Il y arriva en effet, à la rade d'Alcmar en Frise: mais ce fût là qu'il se trouva le plus en danger d'être pris. La mer s'étoit retirée; il falloit l'attendre pour entrer dans le port. Les corsaires profiterent de ce temps, & quoy qu'ils ne pûssent approcher si prés de la ville que les Anglois, dont les vaisseaux étant moins grands ne demandoient pas tant d'eau que les leurs, ils jetterent l'anchre assez prés d'eux, pour les atteindre à l'entrée du port quand la marée seroit venuë, si le Seigneur de la Grutuse, Gouverneur de Hollande pour le Duc de Bourgogne, averti de l'avanture, & du peril où étoit Edoüard, ne se fût trouvé à Alcmar tout-à-propos pour l'en tirer. Ce genereux Gouverneur fit plus. Edoüard & sa troupe étant partis à l'improviste & à la hâte avec leurs habillemens de guerre, la plûpart d'entre eux étoient presque nuds, & personne n'avoit d'argent pour se faire faire des habits, la Grutuse en donna à plusieurs, & défraya le Roy & sa troupe jusques à la Haye, où il les mena.

Ces commencemens de bon accueil firent esperer au Roy malheureux quelque adoucissement

à sa mauvaise fortune : mais ce n'en étoit pas encore la saison. Tant de nouvelles desagreables luy vinrent tout à la fois à la Haye, qu'un homme moins courageux que luy seroit tombé dans l'abbattement. Là il apprit presqu'en même temps toutes les circonstances de la révolution d'Angleterre, la déclaration de Calais pour Henri, la mauvaise foy de Vaucler, qu'il avoit crû dans ses interêts, & de la politique duquel il se voyoit honteusement la duppe, & ce qui l'inquietoit beaucoup plus que tout cela, le bruit sourd qui couroit, que le Duc de Bourgogne se trouvoit embaraſſé de luy.

1470.

En effet ce fut pour ce Prince un assez fâcheux contre-temps, que de se voir chargé d'un beau-frere à rétablir sur le trône dans les conjonctures où il se voyoit. Il avoit la guerre avec la France, & Loüis XI. attaché à sa ruine luy venoit d'enlever deux villes des meilleures de ses Etats : c'étoit courir de luy-même à sa perte, que de s'attirer en même temps les forces d'Angleterre sur les bras ; ce qu'il ne pouvoit éviter, en protegeant contre le Monarque qui y regnoit actuellement un concurrent qu'on en venoit de chasser. Loin de vouloir donner aux Anglois un sujet de luy faire la guerre, il cherchoit à appaiser Warvik, à qui il en avoit tant donné de le haïr, & qui étoit devenu l'arbitre de la paix & de la guerre chez les Anglois. Aussi étoit-ce le dessein du Comte de se vanger de luy : mais ce n'en étoit pas le temps, & quoyque ce Seigneur eût d'abord fait quelques démarches pour porter les armes d'Angleterre en Flandre, il suspendit son ressentiment, quand il eut fait reflexion, que le solide étoit d'empêcher le Duc de se déclarer pour Edoüard.

Ce

Ce fut dans cette veuë, qu'Henri envoya des Ambaſſadeurs à ce Prince, leſquels ſe joignant aux deux Sommerſets & au Duc d'Exceſtre, qui depuis leur fuite n'avoient point quitté cette Cour, ſolliciterent fortement Charles, de reprendre les ſentimens, que ſa mere luy avoit inſpiré pour le ſang de Lancaſtre dont il ſortoit. La Ducheſſe de Bourgogne ſœur d'Edoüard avoit préparé les voyes à ſon frere pour tourner le Duc de ſon côté : mais il plaida luy-même ſa cauſe d'un air ſi touchant quand il fut venu, que l'embarras du Duc rédoublant, la gloire d'être regardé comme l'arbitre du ſort de deux grands Monarques, luy devint à charge, & le fatigua. Son penchant étoit pour la Roſe rouge, ſon interêt demandoit que la blanche prévalût, pour contre-balancer la France, qui avoit des liaiſons avec les Lancaſtres, qu'il n'eſperoit pas ſi-tôt rompre. La bonne politique vouloit que le penchant cedât à l'interêt, mais la prudence vouloit auſſi, qu'on écoutât un peu la crainte d'offenſer les Lancaſtres dans un temps, où ils étoient maîtres de l'Angleterre & alliez avec la France, pendant que la Maiſon d'Yorch étoit ennemie de la France, & n'étoit plus rien en Angleterre. 1471.

Dans cette perplexité, le Duc entretint long temps Edoüard d'eſperance, & traitoit cependant Henri comme legitime Roy d'Angleterre, lorſque le premier s'impatientant, & le preſſant de ſe déclarer : *Prince*, luy dit-il, *il eſt temps de m'aſſiſter, ou de me perdre. J'oſe même vous dire, que c'eſt me perdre que de differer à m'aſſiſter. Pendant que je vous preſſe en vain de m'accorder quelque ſecours, pour reparoître ſur une ſcene, où je ne puis faire qu'un mauvais perſonnage ſi je n'y parois pas en Roy, mes amis,*

1471. *qui m'attendent se lassent ; mes ennemis, qui me craignent, se fortifient : pour peu que je tarde encore à me montrer, je me montreray quand mes amis ne m'attendront plus, & que mes ennemis auront eu le temps de me faire attendre par tout, pour me fermer tous les passages. Decidez là-dessus, aidez-moy à remonter sur le trône, ou souffrez qu'éternellement il soit dit, qu'un Duc de Bourgogne, l'un des plus grands & des plus puissans Princes du monde, ait eu pour beau-frere, pour allié, pour ami déclaré un Roy, qui ayant été malheureux sans avoir trop merité de l'être, fut sans ressource dans son malheur.*

Le Duc fut frappé d'un discours si ferme, & se déterminant enfin à prendre un parti, qu'il meditoit il y avoit déja quelque temps : *Seigneur*, répondit-il, *les grands Princes ont de grandes mesures à garder. Souvent leurs inclinations s'opposent à leurs plus importans devoirs. J'ay toute l'envie de vous servir, que vous avez droit d'attendre d'un beau-frere, d'un allié, d'un ami zelé ; mais je dois avant toutes choses veiller à la conservation des peuples, que le ciel a commis à mes soins. Ils ont la France sur les bras : si je leur attire encore l'Angleterre, nous y succomberons eux & moy, & vous demeurerez sans ressource. Accordons tout : j'ay souvent affaire à un ennemi qui m'apprend à feindre : souffrez que je feigne en cette occasion, & que je vous refuse en public les secours, que je vous donneray en secret. Vous n'en serez pas moins assisté, & j'en seray plus en asseurance.*

Il eût été fort convenable à l'état des affaires d'Edoüard, qu'un Prince tel que le Duc de Bourgogne se fût déclaré ouvertement pour luy. Rien n'étoit plus propre à donner du courage à ses partisans, & à autoriser les intrigues, qui se faisoient en Angleterre pour

se remettre sur le trône : mais il vit bien qu'inutilement il insisteroit sur ce point. Ne pouvant tout avoir, il prit ce qu'on luy donna. Il receut trois cens mille florins, & trois vaisseaux, qui furent équipez secretement aux dépens du Duc, avec une escorte de navires Ostrelins, qui s'obligerent, moyennant une somme, de servir le Monarque Anglois durant tout le temps de son passage, & quinze jours aprés son débarquement. 1471.

Avec ce secours Edoüard fit voile, n'ayant gueres plus de deux mille hommes propres à mettre à terre avec luy, mais se fiant sur les amis qu'il avoit laissé dans le pays, sur les lettres qu'il en recevoit, & plus encore sur le penchant du peuple Anglois pour les nouveautez. Sa propre disgrace luy faisoit esperer une heureuse entrepriſe. Il luy sembloit voir toutes les choses disposées pour luy, comme elles l'étoient pour ses ennemis, lorsqu'il avoit été chassé. En effet : on eût dit que la révolution de son rétablissement eût été concertée sur celle de sa déposition, tant les circonstances en furent semblables. Le Comte de Warvik n'étoit sorti du Royaume, que pour laisser à ses amis le temps de réunir son parti : Edoüard ne s'étoit retiré que pour laisser agir les siens avec plus de pouvoir, & leur donner le loisir necessaire à rasseurer ses creatures. Warvik étoit retourné en Angleterre assisté par le Roy de France : Edoüard y étoit retourné assisté par le Duc de Bourgogne. Le premier, pour n'être pas assez craint, avoit trouvé la descente facile, & avoit penetré sans opposition jusques dans le cœur de l'Etat : le second, pour ne l'être point du tout, débarqua dans un temps, où l'on ne croyoit pas qu'il eût de quoy se mettre en mer, &

penetra jusqu'à la capitale. Un frere de War-
1471. vik, qui avoit deserté Edoüard, avoit ruiné les affaires de ce Roy: un frere d'Edoüard, qui deserta Warvik, fit la premiere playe mortelle à la faction de ce Comte. Une seule difference fit celle de la fortune de ces deux hommes, & vuida enfin leur querelle, qui fut que le Comte tenta à contre temps, dans le desordre de ses affaires, une bataille décisive, que le Roy avoit évité à propos dans le mauvais état des siennes.

Le Comte n'étoit pas à Londres quand Edoüard débarqua en Angleterre. Des affaires importantes l'avoient appellé fort avant au Nord du Royaume, & il y avoit mené ses troupes. Il fut mal servi de tous ceux, qu'il avoit laissé, pour veiller en son absence, dans les lieux dont il s'éloignoit. Le bastard de Falcombrige, à qui il avoit donné le soin de croiser sur la mer, laissa passer l'ennemi sans s'y opposer, soit par negligence, soit par foiblesse. On avoit laissé tout ouvert le chemin de la capitale, & le Marquis de Montaigu, qui étoit posté sur le passage avec un corps superieur à celuy d'Edoüard, ne luy fit point d'autre embarras, que de l'obliger à prendre un détour, qui n'alongeoit gueres sa marche que de quatre lieuës. Un peu plus avant, le Duc de Clarence, sous pretexte de s'opposer à luy, alla le joindre avec ses amis, & ce qu'il avoit pû débaucher de soldats au parti contraire, qu'il abandonna sans ménagement. Quoy que le Roy Henri fût dans Londres avec un nombre considerable de Seigneurs de sa faction, & que le Comte leur eût mandé qu'ils tinssent seulement trois jours, & qu'il les asseuroit du secours, Edoüard ne se fut pas plûtôt presenté, qu'il trouva toutes les portes ouvertes.

Philippe

Philippe de Comines dit que trois choſes rendirent ſi facile à ce Roy l'entrée de cette grande ville. La premiere fût le nombre de ſes amis, qui s'étoient ſauvez dans les Egliſes, regardées encore en ce temps-là comme des azyles inviolables. La ſeconde fût les grandes dettes qu'Edoüard avoit contractées dans Londres, chacun étant bien aiſe de voir ſon creancier en état de payer. La troiſiéme, furent les bourgeoiſes qui avoient eû part à ſes bonnes graces, leſquelles luy gagnerent leurs maris. 1471.

A la veuë du nouveau Monarque, l'ancien fût plus abandonné que jamais; & tombant pour la quatriéme fois entre les mains de ſon ennemi, il fut remis dans la tour ſans que perſonne s'y oppoſât.

Edoüard ne s'arrêta dans Londres, qu'autant de temps qu'il luy en falloit pour ramaſſer ſes partiſans, qui le vinrent joindre de toutes parts, & luy firent bien-tôt une armée capable de tenir la campagne. Car ayant appris que Warvik venoit à luy pour le combattre, il alla au devant, ne doutant point, de l'air dont le traitoit la fortune dans ce commencement de ſa reconciliation avec elle, qu'une victoire déciſive ne deût mettre le comble à tant de faveurs.

Les armées ſe trouverent en preſence proche d'un lieu nommé Barnet, ſitué entre Londres & Saint Alban. Jamais on ne vit mieux qu'en cette occaſion combien le dépit eſt un mauvais guide, & combien il eſt pernicieux à un grand courage de s'y abandonner. Malgré la deſertion du Duc de Clarence, le Comte de Warvik avoit aſſez de troupes, pour ſoûtenir ſon parti avec honneur, s'il ſe fût donné le loiſir, comme il le pouvoit aiſé-

ment, d'attendre Marguerite d'Anjou, qui
1471. accouroit à ſon ſecours. Cette Reine, dont le grand courage ne ſe rebutoit point de combattre la mauvaiſe fortune de ſon mari, aprés avoir ſix mois durant inutilement tenté le paſſage des côtes de France en Angleterre, toûjours repouſſée par les vents contraires, les avoit enfin ſurmontez, & étoit deſcenduë dans l'Iſle avec ſon fils, le Comte de Pembroc, & des ſoldats en aſſez grand nombre, que Loüis XI. & le Roy de Sicile luy avoient donné pour l'eſcorter. A ſon arrivée, tous les partiſans de la Maiſon de Lancaſtre s'étoient réveillez, & ſe rangeant ſous ſes étendarts, luy avoient fait une belle armée, ſans compter un gros camp-volant, que le Comte de Pembroc étoit allé ramaſſer au pays de Galles, où il avoit de grandes terres, & encore un plus grand credit. Warvik ſçavoit que cette Amazone s'avançoit pour ſe joindre à luy, & il ne luy falloit qu'un peu de cet art, qu'il ſçavoit mieux qu'homme du monde, pour éviter d'en venir aux mains avant la jonction de ce ſecours. Quand ſes troupes euſſent été égales à celles de ſon ennemi, il avoit une raiſon preſſante d'attendre à combattre qu'il fût plus fort, la conduite du Marquis ſon frere, qui l'étoit venu joindre il y avoit quelques jours, ayant été fort incertaine depuis le commencement de la guerre.

Malgré tout cela, l'inconſtance de Londres, & la deſertion du Duc de Clarence avoient tellement piqué au jeu l'eſprit hautain du Comte de Warvik, qu'il aima mieux riſquer ſa fortune que de differer ſa vangeance. Comines, que je m'attache à ſuivre dans la plûpart des circonſtances de l'évenement que j'écris, comme un hiſtorien plus autoriſé, plus exact, plus

nec

net que les autres, donne un motif plus politique à ce celebre Capitaine. Cet auteur, dit que cet homme ambitieux craignoit la Reine Marguerite, & encore plus le Duc de Sommerſet, qui ayant repaſſé la mer avec ſon frere & le Duc d'Exceſtre depuis le rétabliſſement d'Henri, s'étoit joint à cette Princeſſe, & étoit actuellement un des principaux chefs de ſon armée. Cette veuë étoit fort conforme au caractere de l'ambition du Comte, qui ne le portant pas à regner, mais à gouverner ceux qui regnoient, luy devoit naturellement faire craindre, que ſi Marguerite & le Duc de Sommerſet ſe pouvoient vanter d'avoir rétabli les affaires, ils n'en vouluſſent être les maîtres. Soit raiſon, ſoit emportement, ſoit un mêlange de l'un & de l'autre, le Comte voulut combattre à Barnet, & ce fut là le terme fatal de la carriere de ce guerrier, qui avoit fait & défait les Rois, & qui eût eu un ſort plus heureux, s'il eût ſçeu ſe ſoumettre à ceux que l'ordre du ciel avoit faits. Il perit dans cette bataille, qui fût donnée le jour de Paſques l'an mil quatre cens ſoixante & onze, & le Marquis ſon frere avec luy, aprés avoir donné tous deux des marques de conduite & de valeur; qui malgré le nombre inégal firent balancer la victoire. Ils crûrent long-temps l'avoir gagnée, par le terrain qu'ils firent perdre aux ennemis en les pouſſant. Un corps de reſerve qu'avoit Edoüard répara ce deſavantage, dont le bruit s'étant répandu, avoit déja couru juſqu'à Londres, & y avoit été ſuivi de la nouvelle d'une entiere défaite. Ce corps donna ſi à propos, & fut ſi vivement animé de la parole & de l'exemple du brave Roy qui le conduiſoit, que le Comte, qui n'avoit pas de troupes fraîches pour y

1471.

14. d'Avril.

1471. oppoſer, ne pouvant donner de forces aux ſiens pour ſoûtenir ce nouveau choc leur donna inutilement du courage. Il en fut tué plus de dix mille avec luy, & par leur propre opiniâtreté à combattre, & par la nouvelle conduite que garda le vainqueur en cette occaſion. Car ordinairement ce Prince avoit ſoin de faire crier, quand la victoire étoit déclarée, qu'on fit main baſſe ſur les Seigneurs, mais qu'on donnât la vie au peuple: icy il n'en uſa pas de même, abandonnant à la fureur du ſoldat également le peuple & les Grands.

Aprés cet exploit, Edoüard alla luy-même détromper Londres du faux bruit, qui avoit couru de ſa défaite; & pour convaincre tout le monde, que ſa Couronne étoit à couvert des entrepriſes de Warvik, il fit expoſer dans Saint Paul ſon corps & celuy de ſon frere, avant de permettre qu'on leur rendît les honneurs de la ſepulture.

Avec tout ce ſuccés, Edoüard n'étoit pas ſans inquietude, aux nouvelles qui luy venoient touchant les forces de Marguerite, & de la faction des Lancaſtres. Et en effet, Comines aſſeure avoir oüi dire à des perſonnes qui avoient ſervi dans cette armée, qu'elle étoit de quarante mille hommes. Quelques hiſtoriens ont écrit, que l'amour maternel avoit amolli le cœur de cette Reine guerriere, & que depuis que ſon fils fut grand, comme ce Prince étoit aimable, bien fait, donnant de grandes eſperances, la tendreſſe de la mere augmentant à proportion du merite de l'enfant, à force de le conſerver comme une reſſource aux malheurs de ſa famille, elle prenoit le chemin, par ſes craintes & ſes précautions exceſſives, de le rendre inutile à la cauſe commune. Ces auteurs ajoûtent, que lors qu'elle

qu'elle apprit la défaite du Comte de Warvik, elle proposa de faire repasser la mer au jeune Prince, mais que le Duc de Sommerset l'avoit détournée de ce dessein, en luy remontrant que ce même Prince étoit le nœud de tout le parti, qui se dissiperoit dés qu'on ne le verroit plus. Quoy qu'il en soit de ces circonstances, que Comines ne marque pas, parce qu'il ne rapporte que l'essentiel de ces évenemens de l'histoire Angloise qui n'étoient pas de son sujet, il est seur qu'aprés la victoire d'Edoüard sur le parti de Warvik, Marguerite d'Anjou parut à la tête de celuy des Lancastres pour l'aller combattre, ne changeant rien dans ses desseins par la nouvelle de ce mauvais succés, sinon de prendre la route de Galles, pour fortifier ses troupes de celles que son beau-frere avoit levées, & commandoit en ces contrées-là. 1471.

Elle étoit en marche pour executer ce dessein, lors qu'Edoüard, qui en fut averti, fit diligence pour l'atteindre avant qu'elle passât la Saverne. Il seroit arrivé trop tard si elle eût pû passer à Gloceſtre, qui étoit son plus court chemin : mais ce passage luy ayant été refusé, & étant suivie de trop prés par toutes les forces du Roy pour s'arrêter à le forcer, elle fut obligée de prendre un détour par le pont de Teukesbury, où elle eut encore pû passer l'eau avant que le Roy l'eût atteinte, si un caprice de fausse gloire n'eût fait regarder au Duc de Sommerset cette diligence necessaire comme une fuite honteuse. Il s'obstina à attendre Edoüard, & il fallut que malgré elle la Reine suivit son sentiment. Sa vanité le poussa plus loin. On s'étoit retranché dans un parc, où l'on pouvoit, sans danger d'être forcez, attendre le Comte de Pembroc, qui s'avançoit de

son

son côté. Le Duc se mit encore dans l'es-
1471. prit, qu'il y alloit de son honneur de se tenir ainsi sur la défensive. Sur cette fausse maxime, le Duc de Glocestre, qui commandoit l'avant-garde des troupes du Roy, ayant attaqué inutillement les retranchemens de celles de la Reine, Sommerset, qui en étoit le plus prés, le voulut suivre dans sa retraite, croyant que le Baron de Venloc, posté derriere luy, le soûtiendroit en cas qu'il eut besoin de secours. Glocestre, plus habile que luy, fit semblant de fuir pour l'attirer, & quand il le vit assez engagé, il le chargea avec tant de vigueur, qu'il le défit, & le mena battant jusques dans ses travaux. Là Sommerset trouvant Venloc dans le poste où il l'avoit laissé, luy fendit la teste d'un coup de hache, comme à un perfide qui l'avoit trahi.

Cette action augmenta le desordre que la défaite de ce Prince avoit déja mis dans le camp. L'arrivée du Roy y mit le comble. Il avoit suivi de prés son frere: ainsi entrant avec luy dans le parc à la poursuite des fuyards, il ébranla tellement d'abord tout le corps de l'armée de la Reine, qu'elle ne revint pas de cette secousse. On y combatit long-temps avec assez de valeur pour avoir la gloire de s'être bien défendu, mais toûjours avec trop de confusion pour esperer celle de vaincre.

La victoire demeura à Edoüard, avec la Couronne, qu'enfin on cessa de luy disputer. Il n'épargna point le sang, pour empêcher que personne ne fût desormais ni en droit ni en état d'y prétendre. Les deux Princes de Sommerset ayant été pris dans le combat, eurent la tête tranchée avec plusieurs autres. Edoüard fils d'Henri perit aussi: Comines dit, qu'il fut tué dans la mêlée, mais Polydore

Virgile

Virgile marque qu'ayant été fait prisonnier, il fut presenté au vainqueur, & que le Roy luy ayant demandé, pourquoy il avoit eu l'audace d'entrer dans ses Etats à main armée, il avoit répondu fierement, qu'il étoit venu délivrer son pere, & recouvrer son propre heritage, qu'on luy retenoit injustement. Surquoy le Roy l'ayant pouſſé de la main, pour le faire retirer de devant luy, d'autres disent luy ayant donné de son gantelet sur le visage, le barbare Duc de Gloceſtre, le Duc de Clarence, quoyque son beau-frere, & le grand Chambellan Haſtings se jetterent sur luy & le massacrerent avec une ferocité sans exemple. 1471.

Henri pere de ce Prince ne luy survêquit gueres. Edoüard étant de retour à Londres, où le bastard de Falcombrige avoit tenté quelque surprise sous le nom du Roy prisonnier, aprés qu'on eut puni Falcombrige, on résolut de sacrifier Henri. Le Duc de Gloceſtre presida à ce parricide, & le bruit même fut fort grand qu'il en avoit été l'executeur. Quoyqu'il en soit, ce fut ainsi que finit Henri VI. fameux exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Prince de peu de talens, & de grandes vertus; fort malheureux selon le monde, fort heureux selon l'Evangile. Il fut mépriſé des hommes, qui l'ont regardé comme un esprit foible, imprudent, stupide même & peu sensé, c'eſt ainsi qu'en parle Comines, injuste contre son ordinaire à la memoire de ce pieux Roy: mais le ciel a relevé sa gloire par des miracles faits à son tombeau, qui l'ont fait reverer comme un Saint. Henri VII. demanda sa canonization: on ne sçait ce qui l'empêcha de la poursuivre ou de l'obtenir. Quelques-uns croyent que ce Monarque,

que, naturellement ménager, craignit les frais
1471. de cette ceremonie: chose peu croyable d'un si grand Roy: d'autres disent qu'on répondit à Rome, qu'il falloit mettre de la difference entre un homme de bien & un saint, raison encore moins vray-semblable, puisque l'Eglise ne connoît point de sainteté plus élevée, que celle d'un homme qui sçait conserver une vie pure dans la corruption de la Cour, & une patience constante parmi de longues adversitez. Il y a bien plus d'apparence à ce que d'autres en ont écrit, qu'Henri VII. mourut avant qu'on eût fait les informations necessaires à cette canonization, à laquelle son successeur ne se trouva ni en mesures, ni en humeur de s'interesser.

Par la mort d'Henri furent éteints le nom & la maison de Lancastre. Edoüard rechercha jusqu'à ceux qui en étoient sortis par les femmes. Le jeune Comte de Richemont n'auroit pas échapé à son ambition, si son oncle, toûjours habile à se sauver dans les naufrages, ne l'eût emmené en France avec luy. Aprés la bataille de Teukesbury, le Roy envoya Thomas Vagham dans la Principauté de Galles, pour se saisir adroitement & sans bruit de ces deux Seigneurs: mais Pembroc en fut averti, & ayant prévenu Vagham, le fit luy-même donner dans un piege, où il le prit, & le fit mourir. S'étant défait de cet ennemi caché, il eut à se défendre d'un autre, qui l'attaqua à force ouverte, & l'assiegea dans son château, mais y ayant été secouru, il en sortit avec son neveu, dont il ne se separoit point, & trouvant un vaisseau tout prêt à faire voile en Normandie, il s'embarqua pour y passer, à dessein de se retirer à la Cour de France. La tempête le jetta sur les côtes de

Bretagne,

Bretagne, où ayant pris terre, il fut mené au Duc, qui le retint luy & son neveu dans une longue captivité, mais que ce Prince sceut adoucir par tous les bons traitemens possibles, sur tout par l'asseurance qu'il leur donna, que s'il les retenoit pour ménager quelque interêt de son Etat avec le Roy d'Angleterre, ce n'étoit point dans le dessein de les luy remettre entre les mains. 1471.

Tous les partisans de la Rose rouge furent punis à proportion du rang qu'ils tenoient dans la faction, & des services qu'ils y avoient rendus. L'Archevêque d'Yorch fut envoyé prisonnier au château de Guynes, d'où il ne sortit que pour mourir d'un noir chagrin qui l'y avoit saisi. Le Comte d'Oxford fut enfermé à Hames, & y demeura douze ans entiers, & sa femme, sœur du Comte de Warvik, obligée à vivre de son travail par la confiscation de tous ses biens. Le Duc d'Excestre beau-frere d'Edoüard s'étoit retiré dans un azyle, croyant que le credit de sa femme luy pourroit obtenir quelque grace: mais cette dénaturée Princesse, bien loin de s'employer pour luy, demanda d'en être separée, & l'obtint. Le desespoir luy fit quitter le lieu où il s'étoit refugié, & il fut quelque temps aprés trouvé mort sur le bord de la mer, sans qu'on pût jamais découvrir par quel accident il avoit peri.

Il y a apparence qu'Edoüard ne haïssoit davantage personne dans la faction de Lancastre, que la courageuse Amazone qui l'avoit soûtenuë si long-temps, & remis sur pied tant de fois. On la prit sur le champ de bataille, où elle animoit les siens au combat, qui leur eut été plus heureux, si ses avis eussent été suivis. On la mena dans la tour de Londres, où le respect de son sexe & de son sang, peut-être même

même de ſa vertu, donna au vainqueur des
1471. égards pour elle, dont elle ne luy tint pas grand compte. La vie, qu'il ne luy ôta pas en luy ôtant la liberté, fut une triſte grace pour elle, puiſque ſon hiſtoire nous aſſure, qu'elle paſſa le reſte de ſes jours en pleurs, ayant toûjours devant les yeux l'image du Prince de Galles ſon fils, de la perte duquel rien au monde ne fut capable de la conſoler que l'eſperance de le ſuivre. Aprés quelque temps de priſon, les Rois de France & de Sicile la redemanderent, & l'obtinrent à certaines conditions, qui ne ſont pas de mon ſujet. Ainſi elle quitta l'Angle-
1475. terre l'an mil quatre cens ſoixante & quinze, & vint montrer en ſon pays un exemple des injuſtices que fait ſouvent la fortune aux plus grandes vertus. Elle y mourut ſept ans aprés, & fut inhumée à ſaint Maurice d'Angers.

Edoüard étoit tellement réſolu à tout ſacrifier pour regner ſeurement, qu'il ne pardonna pas même à ſon frere des paroles inconſiderées, qui marquoient plus de mauvaiſe humeur que de mauvaiſe volonté.

Le Duc de Clarence, eſprit inquiet & naturellement jaloux, avoit retrouvé dans la Cour d'Edoüard les mêmes ſujets de chagrin, qui l'en avoient autrefois éloigné. Les parens de la Reine y étoient les maîtres, & toutes les graces alloient à eux. Rien n'étoit au deſſus de leur ambition, & tout nouvellement Rivers ſon frere avoit bien oſé aſpirer à épouſer l'heritiere de Bourgogne, le plus grand parti qui fut en Europe. La jalouſie, l'indignation, le dépit fit parler le Duc d'autant plus indiſcretement en cette occaſion, qu'il aſpiroit à ce mariage, & qu'il intriguoit pour cela ſecretement avec la Ducheſſe de Bourgogne

gogne sa sœur. Sa colere éclata contre le Roy même, dont il tint de mauvais discours, disant entre beaucoup d'autres choses injurieuses à ce Prince, qu'il n'étoit pas fils du Duc d'Yorch, qu'il avoit usurpé le trône contre la bonne foy sur Henri, qui selon un traité solemnel & autorisé par le Parlement, en devoit demeurer en possession durant sa vie. 1476.

La Reine & ses parens ne manquerent pas de relever toutes ces paroles, & d'y mettre toute la gloſe necessaire à les faire entendre dans le sens qu'ils leur vouloient donner. La Reine étoit piquée d'un côté, de ce que le Duc de Clarence traversoit le mariage de son frere, & de l'autre, elle craignoit toûjours que le Roy venant à mourir, il ne s'emparât de la Couronne, & ne l'ôtât ses enfans. Le traité fait en France entre luy, la Reine Marguerite & son fils, par lequel il devoit regner la famille d'Henri manquant, luy revenoit souvent dans l'esprit, & une espece de prophetie, portant qu'un homme dont le nom commençoit par la lettre G. devoit succeder à Edoüard, avoit augmenté ses ombrages, le Duc de Clarence ayant nom Georges, & personne ne s'avisant qu'il y avoit un Duc de Gloceſtre, tant les hommes sont peu clairvoyans dans le mystere de leur destinée. On peut juger combien les discours imprudens du Duc de Clarence redoublerent les craintes de la Reine, & avec quelle éloquence elle les inspira au Roy. Ce Prince, qui n'en étoit déja que trop susceptible, en fut si vivement frappé, qu'il traduisit son frere au Parlement, & luy fit faire son procés. On prétend qu'il adoucit sa peine, en changeant le genre de mort auquel il avoit été condamné en celuy d'être noyé dans un tonneau de vin grec. 1477.

L'adou-

L'adouciſſement eſt bizarre, & quoy qu'en diſe
1478. le Chancelier Morus, qui veut faire paſſer cette action pour un effet de clemence en ce Roy, j'y trouve quelque choſe de barbare, qui choque plus l'humanité que le plus cruel ſupplice.

Jamais Couronne conteſtée ne parut mieux affermie dans une famille, que celle d'Edoüard dans la ſienne. La crainte, l'eſtime, l'affection des peuples, qui ſont les trois appuis des trônes, ſembloient rendre inébranlable celuy de ce Prince pour luy & pour ſa poſterité. Il s'étoit défait de tous ceux qui pouvoient avoir quelque droit, ou qui témoignoient envie d'y prétendre, horſmis du Comte de Richemont: mais il avoit tellement mis le Duc de Bretagne dans ſes interêts, par les ſolides avantages qu'il faiſoit trouver à ce Prince à bien garder ſon priſonnier, qu'il n'en apprehendoit plus rien.

D'ailleurs le merite d'un Roy qui avoit gagné ſept ou huit batailles, & conquis deux fois un grand Royaume, faiſoit regarder Edoüard comme un homme extrémement ſuperieur aux autres, & digne de leur commander. Le bon ordre qu'il mit dans l'Etat, & le credit qu'il acquit au dehors augmenta beaucoup cette eſtime. Diverſes raiſons l'engagerent à vivre en paix avec Loüis XI. malgré les ſollicitations de l'inquiet Duc de Bourgogne, & l'inclination des Anglois. Quelques-uns le blâmerent d'avoir laiſſé échaper cette occaſion de recouvrer en France ce que ſon prédeceſſeur y avoit perdu. Il avoit dequoy s'en juſtifier ſur l'eſprit vague du Bourguignon, qui ne donnoit nulles bornes à ſes entrepriſes, & qui perit enfin dans ſes vaſtes projets: mais ſans avoir recours à cette

apolo-

apologie ; il fit la paix avec Loüis avec tant de dignité, & de gloire pour luy & pour sa nation, qu'elle luy donna un nouveau relief. Excité par le Duc de Bourgogne, il avoit amené en France une grande armée, & toutes choses paroissoient se disposer à une seconde ligue des Bourguignons & des Anglois, aussi funeste à la France que la premiere : mais Edoüard s'apperceut bientôt, que ni Charles n'avoit la solidité de son pere, ni Loüis la foiblesse de son ayeul. Charles étant déja attaché à une nouvelle entreprise, ne luy tint rien de ce qu'il luy avoit promis, & dans une conference qu'Edoüard eut à Amiens avec Loüis, il conceut une idée de ce Prince, qui luy ôta l'envie de l'avoir pour ennemi. 1479.

Ce fut le chef-d'œuvre de Loüis XI. dans le mauvais plan que luy fit former sa haine pour le sang de Bourgogne, que cette paix avec Edoüard, & la souplesse avec laquelle il sceut l'entretenir jusqu'au bout : mais elle fut si glorieuse à Edoüard, que ceux des François qui n'alloient pas autant au solide que leur Roy, & qui ne voyoient pas si loin, en eurent honte, & eussent mieux aimé courir encore un plus grand risque que d'être en seureté à ce prix. En effet le Roy d'Angleterre se fit rechercher d'une maniere, que la majesté de la monarchie Françoise peut à peine souffrir dans la necessité. Une pension de cinquante mille écus, payable dix ans durant à ce Prince pour les frais de son entreprise, fut ce qu'il y eut dans ce traité de plus humiliant pour la France, & de plus honorable à Edoüard, qui retourna dans son pays chargé des dépoüilles d'un Prince avec qui il avoit fait amitié. La restitution qu'il se fit faire par Jacques III. Roy d'Ecosse

coſſe de la celebre place de Barwic, donnée
1480. aux Ecoſſois par Henri VI. fut une nouvelle proſperité qui donna de l'éclat à ſon regne, & augmenta notablement la veneration qu'on avoit pour luy.

Pendant qu'Edoüard s'attiroit ainſi le reſpect de ſes ſujets par des actions d'éclat, il s'en faiſoit aimer avec tendreſſe par des manieres populaires, qui luy gagnerent le cœur de ceux même qui autrefois l'avoient haï. A lire les hiſtoriens de ſa vie dans ces paiſibles années de ſon regne, il paroît qu'on avoit oublié qu'il eût jamais verſé de ſang : tant chacun le conſideroit comme le modelle des bons Rois. Heureux ſi parmi les qualitez qui le rendoient ſi cher aux hommes, il eût un peu plus mêlé les vertus qui rendent les hommes agreables à Dieu; Prince peu religieux, & ce qui en eſt une ſuite, d'une probité peu exacte; voluptueux juſqu'à la débauche, & d'une vie qu'un Epicurien moderé eût deſavoüée. Son apparente proſperité ne trompa pas long-temps ſa Cour. Il mourut le treiziéme d'Avril l'an mil quatre cens quatre-vingt-trois, le quarante-uniéme de ſon âge, pour verifier ces mots
1483. de David, que les hommes de ſang abregent leurs jours. Les uns attribuerent ſa mort à un embon-point exceſſif, d'autres au chagrin que luy donna le mariage du Dauphin, promis par Loüis à ſa fille, avec la Princeſſe d'Auſtriche. Il n'eut pas plûtôt expiré, que quelques précautions qu'il eût priſes pour aſſeurer la Couronne à ſon fils, qui fut Edoüard cinquiéme du nom, on s'apperceut que celuy même, qu'il avoit chargé en mourant de la luy affermir ſur la tête, caballoit pour la luy ravir.

Pour exercer cette juſtice ſur la poſterité d'Edoüard

doüard IV. comme le Ciel s'étoit ſervi de luy pour en exercer une pareille ſur le petit-fils d'Henri IV. & d'Henri IV. pour punir Edoüard III. dans Richard ſecond, l'inſtrument dont Dieu ſe ſervit fut le cruel Duc de Gloceſtre: ame perverſe dans un corps mal-fait. Thomas Morus, qui a écrit ſon hiſtoire, fait de luy un portrait affreux, dont voicy les principaux traits. C'étoit un petit homme, laid, contrefait, d'un regard farouche, d'un tour de viſage auquel il falloit s'accoûtumer. Il avoit eu dés ſa naiſſance quelque choſe de monſtrueux. Il fallut ouvrir le ventre à ſa mere pour le faire venir au monde: il vint les pieds les premiers, & à ce que quelques-uns diſoient, ayant déja des dents. Mais ce qui rendit ſa naiſſance plus funeſte, c'eſt qu'il nâquit ſans foy, ſans principes, ſans conſcience, ſans probité, fourbe, hypocrite, diſſimulé, & ne faiſant jamais plus de careſſes, que quand il vouloit plus de mal. Cruel par ferocité & par ambition, comptant pour rien la mort d'un homme, dont la vie nüiſoit à ſes deſſeins. Brave au reſte, & aſſez né pour la guerre, mais plus encore pour les intrigues de la Cour, dont il ſçavoit mieux qu'homme du monde l'art de nourir les factions, & d'en profiter à propos. Perſonne ne conduiſoit un deſſein ni avec plus d'eſprit, ni avec plus de ſecret. Jamais il ne dit à deux une choſe qu'il ſuffiſoit de dire à un, jamais il ne prévint le temps de la dire, & il étoit ſi maiſtre de faire le perſonnage qu'il vouloit, qu'on ne le devinoit pas aiſément. L'argent ne luy coûtoit rien à répandre: mais comme il donnoit ſon bien ſans retenuë, il prenoit celuy d'autruy ſans ſcrupule. 1483.

Tel fut Richard Duc de Gloceſtre, l'uſurpa-

teur de la Couronne d'Angleterre sur le jeune
1483. Edoüard V. son neveu. Quelques-uns croyent que prévoyant par les intemperances du Roy son frere, qu'il laisseroit ses enfans mineurs, il avoit formé & préparé cette entreprise dés le vivant du Roy Henri, & que c'étoit en cette veuë qu'il avoit voulu être luy-même témoin de sa mort, s'il n'en avoit pas été le ministre. On le soupçonna d'avoir eu part à celle du Duc de Clarence, par la froideur avec laquelle il sollicita pour ce Prince, qui étant son aîné, luy auroit été un obstacle pour parvenir à la Couronne. D'autres disent que ce fut l'occasion du bas âge de ses neveux, qui les rendant faciles à supplanter, luy en fit naître le dessein. Quoy qu'il en soit, dés qu'il eut appris à Yorch, où il étoit alors, la mort inopinée du Roy, qui l'avoit déclaré tuteur du Prince son fils aîné, & de tous ses autres enfans, il prit la résolution d'opprimer ses pupilles, & de profiter de leurs dépoüilles.

Pour venir à bout de ce dessein, Richard avoit bien des choses à faire, toutes également difficiles. Premierement il falloit retirer le Roy d'entre les mains des parens de la Reine, qui avoient une faction puissante, & qui étoient tous gens de cœur. Le feu Roy leur avoit confié l'éducation de ce jeune Prince, actuellement élevé à Ludlou par Antoine Wodwile Comte de Rivers, un de ses oncles maternels, qui le devoit amener à Londres accompagné de bonnes troupes, de crainte que d'autres ne s'en saisissent, le Duc ne le pouvant enlever sans mettre aussi des troupes sur pied, & faire un éclat dangereux, même pour le succés de son projet. Aprés s'être rendu maistre du Roy, il falloit l'être des affaires, & avoir un titre

pour

pour employer l'autorité & les forces de l'Etat à l'execution des actions violentes, qui devoient préparer la révolution. Il falloit de plus donner au moins quelque couleur à la tyrannie, pour la rendre moins odieuſe au peuple, & l'établir plus ſolidement. Enfin il falloit couvrir ſa marche, & juſqu'au temps de l'invaſion paroître bon ſerviteur du Roy. Que ne fait point un habile ſcelerat, à qui nul crime n'eſt un obſtacle, & que la conſcience ne contraint point? Pour commencer par couvrir ſa marche, le Duc ſe trouvant alors prés d'Yorch, y aſſembla la nobleſſe, & ayant luy même prêté ſerment de fidelité au nouveau Monarque, il le receut des autres en ſon nom. Outre cela il écrivit à la Reine des lettres pleines d'aſſeurances & de ſon attachement pour elle, & de ſon zele pour ſes enfans. 1483.

Aprés avoir ainſi ébloüi le public, il crût pouvoir intriguer ſeurement, & voicy comme il s'y prit. Deux factions avoient partagé fort long-temps la Cour du feu Roy: l'une des parens de la Reine, que ce Prince combloit de richeſſes, & élevoit aux plus grandes charges, au préjudice même des ſiens: l'autre de tous ceux à qui la fortune de ces hommes nouveaux donnoit de la jalouſie, à la tête deſquels le Duc de Clarence avoit malheureuſement peri. La mort de ce Prince n'avoit pas éteint la haine des Wodwiles & des Grays dans les cœurs du parti contraire. En étant devenus plus odieux, ils n'en avoient que plus d'ennemis, dont le grand Chambellan Haſtings, & Henri Duc de Buckingham avoient été ouvertement les chefs, juſqu'à ce qu'Edoüard ayant appellé à la mort les uns & les autres, & les ayant reconciliez, ils étoient demeurez aſſez calmes, & conſpiroient d'aſſez bonne

foy à établir l'heritier d'un maître, dont le souvenir leur étoit cher.

1483. Richard ne laissa pas long-temps ces deux factions dans cette union. Ayant besoin de l'une pour détruire l'autre, il réveilla si à propos la jalousie de Buckingham & du grand Chambellan Hastings contre les Wodwiles & les Grays, qu'il les anima plus que jamais. La possession où ceux-là étoient de la personne du jeune Roy, les mesures qu'ils prenoient pour la conserver, furent des sujets plausibles au malicieux Duc pour faire élever ceux-cy contre eux, & les faire entrer, sans qu'il eût besoin de s'ouvrir pour lors davantage, dans le dessein qu'il avoit de s'emparer du Prince. La maniere dont il parla au Duc de Buckingham, qui l'étoit allé trouver, & à d'autres du même parti, qui s'étoient assemblez autour de luy, aida encore beaucoup à la persuasion. *Pourrions-nous souffrir*, leur dit-il, *qu'un Roy, à l'âge où est le nôtre, demeurât entre les mains des parens de sa mere, en ayant du côté paternel, à qui la naissance, les talens, les services rendus à l'Etat donnent tant d'avantage sur eux? Il n'est ni de la dignité de la Couronne, ni de nôtre interêt qu'il en soit ainsi. Un Roy d'Angleterre n'est pas honoré de cette foule de parens d'un sang si disproportionné au sien. Nous luy convenons mieux, nous parons plus sa Cour, nous luy donnons des sentimens & des conseils plus dignes de luy. L'experience nous a fait voir, qu'ils luy en peuvent inspirer contre nous, qui nous doivent faire souhaiter qu'on les éloigne de sa personne. Je crois que vous n'avez pas oublié, que le pere, quoyque d'un âge meur, s'est laissé gouverner par eux; nous en avons senti les effets: à combien plus forte raison devons-nous craindre que le fils, tendre encore & sans experience, ne voyant qu'eux, n'écoute*

n'écoute qu'eux ? hé que n'avons-nous point à craindre de gens violens auprés d'un enfant credule, quand nous nous souvenons qu'à leur suggestion, un Monarque fort éclairé à trempé ses mains dans le sang d'un frere. Nous avons échapé ces perils : il n'est pas de nôtre prudence de nous y exposer une seconde fois. Je ne crois pas qu'il soit necessaire de prévenir des gens d'esprit contre la vaine confiance, que pourroit inspirer à des duppes une fausse reconciliation. Vous sçavez trop le monde, pour ignorer que de tels ennemis ne pardonnent point, & que l'unique moyen de se mettre à couvert du mal qu'ils font, est de les mettre en état de n'en pouvoir faire. 1483.

Ces remontrances interessoient ceux qui les oüirent par trop d'endroits, pour n'avoir pas un prompt effet. Les lettres que Richard écrivit par des gens affidez à Hastings, & à d'autres personnes absentes, pour leur representer les mêmes choses, trouverent les mêmes dispositions. Ainsi fut formée la caballe, & le projet d'éloigner du Roy ceux qui s'en étoient rendu maistres, & pour le faire plus seurement, on convint d'user d'artifice avant que d'en venir à la force. On fit representer à la Reine par des gens même de sa confidence, que la maniere dont ses parens vouloient conduire le Roy à Londres commençoit à remuer les esprits ; que pour prendre trop de seuretez, ils s'exposoient eux-mêmes à de grands revers, & mettoient l'Etat en danger ; que les parens paternels du Roy ne le verroient pas patiemment possedé ainsi par autruy ; que les factions se renouvelleroient ; qu'elles causeroient une guerre civile, & qu'il restoit encore assez d'étincelles des anciens incendies, pour faire de nouveaux embrasemens ; qu'il s'agissoit d'établir le Roy, & non

point de s'en rendre maiſtre, de luy aſſeu-
1483. rer la Couronne, & non de s'aſſeurer de luy; que le premier interêt d'une Reine mere, étoit de voir ſon fils ſur le trône recevoir indifferemment les hommages de tous ſes ſujets; qu'on faiſoit le reſte à loiſir; qu'étant habile comme elle étoit, le cœur du Roy ne luy pouvoit échaper, & qu'elle ſeroit toûjours maiſtreſſe de le tourner où elle voudroit; que pour le preſent il importoit au repos de l'un & de l'autre, que le Prince parût aux yeux des peuples comme le commun maiſtre de tous ſes ſujets, non comme eſclave d'une partie, & qu'il entrât dans la capitale, non pas gardé par des ſoldats, mais entouré de tous les Grands, & de toute la nobleſſe de ſon Royaume.

Ce diſcours perſuada la Reine, qui dépêchant incontinent des courriers au Comte ſon frere, luy fit changer de réſolution. Il prit celle d'amener le Roy ſans autre eſcorte que de ſa ſuite, Richard Gray, l'un des fils de la Reine, & Thomas Vagham ſon parent étoient avec luy. Ils ſe mirent en chemin, & comme ils furent arrivez à Northampton, le Comte y ayant quelque affaire, laiſſa partir le Roy avec Gray, qui alloient coucher à Stonyngtratford, faiſant ſon compte de les rejoindre le lendemain ou le jour d'aprés.

Rivers étoit occupé des choſes qui avoient cauſé ſon ſejour, lors qu'on luy vint annoncer la venuë des Ducs de Gloceſtre & de Buckingham, qui ayant été informez des ordres donnez par la Reine, & du peu d'eſcorte du Roy, étoient venus avec main-forte ſe mettre en poſſeſſion de ce Prince, & s'aſſeurer de ſes conducteurs. Il ne parut pas à leur arrivée qu'ils fuſſent venus à ce deſſein. Leurs gens

étoient

étoient demeurez derriere, & ils étoient entrez dans la ville suivis seulement de leurs domestiques, comme allant au devant du Roy, & cherchant par civilité le Comte, qu'on leur avoit dit être demeuré en chemin. Rivers averti de leur venuë, & n'y soupçonnant rien de mal, alla gayement au devant d'eux, & les receut avec une franchise à laquelle ils répondirent mal. Pendant qu'ils s'entretenoient ensemble, les troupes des deux Ducs avançoient, & se saisissoient des chemins aux environs de Northampton: Surquoy la nuit étant survenuë, & chacun s'étant retiré, la ville même s'en trouva pleine, & Rivers qui s'étoit mis au lit, fut averti par le tumulte qu'il étoit prisonnier sans le sçavoir, qu'on gardoit toutes les avenuës, & que personne ne sortoit plus de Northampton sans être arrêté. A cette nouvelle le Comte se leve, & s'en allant trouver les deux Ducs, qui ne s'étoient point couchez, il leur demande l'éclaircissement de ce qui luy paroissoit un songe. Les reproches qu'ils luy firent luy expliquerent l'enigme, & plus encore l'ordre qu'ils donnerent à leurs gardes de l'arrêter. Cette expedition faite, ils partirent, & firent tant de diligence, qu'ils arriverent à Stonyngtratford au moment que le Roy en alloit sortir. Ayant eu loisir de l'aborder avant qu'il se fût mis en chemin, ils se jetterent à ses pieds, & luy firent mille protestations d'un attachement inviolable: mais appercevant prés de luy Richard Gray & Thomas Vagham, ils quitterent le ton soumis, & parlerent à ces deux Seigneurs avec une hauteur menaçante, qui consterna les assistans, & remplit de crainte le jeune Roy. Ils ne s'en tinrent pas aux menaces. Aprés avoir objecté à Gray divers cri- 1483.

mes, dont ils accuſoient ſon frere le Comte
1483. de Dorceſtre & luy, ils l'arrêterent, & l'envoyerent avec le Comte de Rivers, & Vagham leur parent à Pomfret, avec ordre de les bien garder. Le Roy, qui avoit pour Richard Gray une tendreſſe particuliere, parla à ſon oncle pour le juſtifier, & voyant que les paroles étoient inutiles, il eut recours à ſes larmes, qui furent auſſi peu écoutées. A cela prés, le Duc de Gloceſtre en uſa toûjours à ſon égard avec une grande affectation de reſpect. Il luy changea ſes officiers, mais il eut ſoin qu'il fût ſervi avec plus d'exactitude qu'il ne l'avoit encore été.

Ce changement obligea la Cour à faire quelque ſejour de plus qu'elle ne s'étoit propoſé d'abord. Quand tout fut reglé, on ſe mit en chemin, & le reſte du voyage ſe fit avec d'autant plus de dignité, que le cortege étoit plus noble, & devenoit tous les jours plus nombreux.

Le premier bruit qui vint à Londres de l'empriſonnement des Seigneurs qu'on avoit envoyé à Pomfret, mit toute la ville en émeute. La Reine crût ſes enfans perdus, & le peuple ne douta point, qu'une nouvelle révolution ne fit bientôt voir ſur le trône quelque nouvel uſurpateur. La Reine ne ſe raſſeura point, & croyant déja voir ſon palais aſſiegé par le Duc de Gloceſtre, elle chercha au pied des autels un azyle contre la tyrannie, en ſe retirant précipitamment dans l'Abbaye de Weſtminſter, où elle emmena ſes enfans. Le peuple ſe calma par les ſoins d'Haſtings, qui ſur les lettres qu'il receut de ceux qui étoient à la ſuite du Roy, fit ſçavoir par tout, que les deux Ducs qui en avoient pris la conduite, étoient les premiers à luy rendre tous les honneurs qu'on

devoit

devoit à sa dignité. Leurs amis ajoûtoient à cela, que les Seigneurs envoyez à Pomfret étoient des esprits factieux, qui vouloient seuls posseder le Roy pour s'enrichir des dépoüilles du peuple; qu'on avoit découvert leurs desseins, & qu'on en instruiroit le public par des preuves si évidentes, que chacun loüeroit la moderation de ceux qui s'étoient contentez de les mettre hors d'état de nuire. 1483.

Plus la Cour approchoit de Londres, plus les ombrages se dissipoient, & ils s'évanoüirent enfin tout-à-fait, quand le peuple eut vû de ses propres yeux, à l'entrée du Roy dans la ville, l'empressement du Duc de Gloceſtre à honorer la ceremonie par tout ce qui en pouvoit augmenter l'éclat. Par là il prévint tellement les esprits, que le Parlement, qu'on avoit eu soin de convoquer pour ce temps là, le déclara Protecteur du Royaume, avec toute l'autorité attachée par les loix à ce titre.

Richard se trouvoit avancé dans l'execution de ses plans, par l'usage du pouvoir Souverain qu'on luy venoit de confier, mais il ne se crut pas au bout. Il avoit le Roy entre les mains, mais le Duc d'Yorch luy manquoit, enlevé par la Reine sa mere dans un lieu dont nulle puissance n'avoit encore tenté jusques là de violer l'immunité. Il ne pouvoit faire perir l'un sans l'autre; qu'il ne se laissât un concurrent, duquel son parricide même rendroit tous les gens de bien partisans. Eclairé comme il étoit, il jugea bien qu'en les faisant mourir tous d'eux, il luy falloit un grand parti, pour monter & se maintenir sur un trône, où aprés un tel attentat, il n'y avoit que la crainte & le temps, qui pût accoûtumer les peuples à le voir.

1483. Pour tirer le Duc d'Yorch de l'azyle où la Reine le retenoit, le Protecteur comprenant bien que ſes prieres ſeroient inutiles, & que tout ce qui viendroit de luy ſeroit ſuſpect à la Princeſſe, engagea le Parlement à ſe mêler de cette affaire, dont il repreſenta l'importance par un diſcours fort artificieux. L'injure que faiſoit la Reine à la nation Angloiſe par cette défiance affectée, les mauvais effets qu'elle auroit pour l'honneur de la Monarchie chez les étrangers, le préjudice que recevroient les deux Princes d'être élevez ſeparement, de prendre des airs, des maximes, des inclinations oppoſées, les malheurs que l'Etat avoit ſujet de craindre de ces principes de contrarieté, & diverſes raiſons ſemblables furent étallées dans cette harangue avec beaucoup d'art, & d'apparence de zele pour le bien public. Enſuite dequoy l'Orateur conclud à charger le Cardinal Burſchier Archevêque de Cantorbery de tenter ſur cela la Reine, & s'il ne la perſuadoit pas, à luy ôter ſon fils de force, prétendant que l'azyle n'étoit que pour ceux qui avoient quelque choſe à craindre, & que le Prince étant en ſeureté, ce qui étoit un azyle aux autres ne l'étoit point à ſon égard.

Le Duc ayant ceſſé de parler, pluſieurs furent de ſon avis: mais les Evêques ſe récriant contre la propoſition de violer l'azyle, ſous quelque pretexte que ce fût, on ne décida rien ſur ce point, & ſuppoſant que l'autorité & les remontrances du Cardinal vaincroient enfin l'eſprit de la Reine, on le pria de n'omettre rien pour obtenir ſon conſentement à la réünion des deux freres.

Jamais éloquence ne fut employée plus inutilement pour perſuader, que celle de Burſchier

en

en cette occasion. Aprés de longues conversations, où ce Prelat, bien intentionné pour la bonne cause, plaida la mauvaise avec toute l'ardeur possible, la Reine, à qui il fit entendre le doute qu'on formoit sur l'azyle, & le danger qu'il y avoit, qu'on ne luy ôtât par violence ce qu'elle ne donneroit pas de bon gré, se rendit moins à ses raisons, qu'à la necessité & au temps. Elle se fit amener le Prince, & le prenant par une main: *Vous le voulez, mon pere*, dit-elle, en le montrant au Cardinal, *je vous le donne: ayez-en soin. Puisque vous êtes son Pasteur, défendez cette brebis innocente de la fureur des loups sanguinaires, qui la cherchent pour la devorer. Vous vous chargez de plus que vous ne pensez; je vous en demanderay compte un jour devant Dieu & devant les hommes. Vous m'accusez de timidité, prenez garde que je n'aye sujet de vous accuser de trop de confiance.* En prononçant ces mots, elle donna la benediction à son fils, le baisa tendrement, disant que ce seroit peut-être la derniere fois, & se retira pour donner plus de liberté à ses larmes, & à ses tristes reflexions. 1483.

Le Duc de Gloceſtre receut le Prince des mains du Cardinal Archevêque avec des demonstrations de tendresse, ausquelles il ne manquoit que la sincerité. Personne ne pouvoit neanmoins se persuader qu'il n'y en eût pas, à voir les ordres empressez que cet esprit fourbe donnoit pour le couronnement du Roy, qu'il mena avec son frere loger en attendant dans la tour, d'où la coûtume est que ceux qui sont de cette ceremonie commencent leur marche, pour conduire le nouveau Monarque à Westminster.

Pendant que tout Londres étoit occupé aux préparatifs de la fête, d'autres soins & d'autres

1483. penſées agitoient l'eſprit du faux Protecteur. Maiſtre des Princes & de leur deſtinée, il vouloit être ſeur de la ſienne, & ne ſe rendre pas ſon crime inutile. Pour cela il avoit beſoin de gagner quelques uns des Grands, & d'en perdre d'autres, s'il ne les pouvoit gagner. Le Duc de Buckingham & Haſtings étoient ceux qui en ce temps-là donnoient le branle aux grandes affaires. Il parla au premier luy-même, & ſe ſervit de Catesbi, ami infidelle du ſecond, pour l'attirer, ou pour mieux prendre le temps de le faire perir. Le Duc de Buckingham parut ſurpris à la propoſition d'un crime, auquel n'ayant jamais penſé, car c'eſt la plus commune opinion, il n'avoit pas eu le loiſir d'accoûtumer ſa conſcience. Il demeura interdit, & la foule de penſées confuſes, qui ſe preſenterent tumultuairement à ſon eſprit, luy ôta durant quelque temps la liberté de la parole. Le Protecteur, qui s'apperceut de l'embarras où il l'avoit mis, jugea qu'il le falloit pouſſer dans ce moment d'incertitude. *Il n'eſt plus temps de déliberer ſur un parti pris*, luy dit-il: *nous ſommes engagez trop avant pour ne pas aller juſqu'au bout. Quand on offenſe juſqu'à un certain point, comme il ne faut point eſperer de pardon, il ne faut point faire de miſericorde. Il faut achever de perdre les Grays & les Wodwiles, ou ils nous perdront; & ſi nous ne perdons avec eux ceux qui ſeront un jour en pouvoir, & en obligation même de les vanger, qu'aurons-nous fait, que de nous être creuſé de nos propres mains un precipice, où nos ennemis nous feront perir? Prévenons les. Ma naiſſance me donne le ſceptre, que j'arrache d'une foible main qui en ſoûtiendroit mal le poids: je porteray la charge, & vous en partagerez les fruits. Voyez dés cette heure ce qui vous convient,*

& soyez seur que les effets surpasseront toûjours mes promesses. 1483.

Quelque interessant que fût ce discours, le Chancelier Morus asseure, que ce ne fut pas tant l'interêt qui engagea le Duc de Buckingham dans la conspiration du Duc de Gloceſtre, que les pas qu'il avoit déja faits, qui l'avoient mené trop avant pour luy laisser le retour facile. Il ne laissa pas neanmoins de tirer promesse du Protecteur, que quand il seroit Roy, il le mettroit en possession du Comté d'Hereford qu'il prétendoit luy appartenir, à quoy le feu Roy Edoüard IV. n'avoit jamais voulu entendre.

Ce complot fait, les Ducs travaillerent à ramasser chacun leurs amis, & à en former un parti. Leurs intrigues eurent un prompt succés : mais quelque soin qu'ils se donnassent de recommander le secret, ils ne pûrent empêcher qu'un bruit sourd ne se répandît dans la ville, qu'il se préparoit sous main quelque scene, dont l'issuë seroit tragique. Ce bruit passa d'abord chez les Grands pour une de ces terreurs populaires, qui n'ont point d'autre fondement que l'oisiveté de ceux qui n'ayant rien à faire, s'occupent à deviner les secrets de l'Etat : mais les frequentes assemblées qui se tenoient chez le Protecteur, où peu de gens, & toûjours les mêmes, se trouvoient à certaines heures, commencerent à donner des soupçons, qui firent peine aux moins timides. Des paroles échapées aux conjurez, pour avertir leurs amis & leurs proches d'être moins assidus auprés du Roy ; la solitude qu'on remarqua depuis un certain temps chez ce Prince ; la grosse cour du Protecteur firent ouvrir les yeux à plusieurs. Le seul Hastings parut tranquille parmi l'émotion de tous les autres,

& la raiſon qu'il en apporta à Thomas Stanley,
1483. celuy que Marguerite de Lancaſtre mere du Comte de Richemond avoit épouſé en troiſiémes nopces, étoit que Catesbi ſon ami, confident du Duc de Gloceſtre, ne luy avoit parlé de rien. Il éprouva bientôt luy même que c'étoit une mauvaiſe raiſon. Catesbi étoit un perfide, qui le vendoit au Protecteur, & qui ayant deſeſperé de le faire entrer dans ſes deſſeins, preſſa ce Prince de s'en défaire, comme du plus dangereux ennemi qu'euſſent dans Londres les conjurez.

Le Protecteur vit bien qu'en effet il n'y avoit plus de temps à perdre, & que l'affaire étant venuë au point de ſa maturité, on la gâtoit en la retardant. Sur cette neceſſité, ayant pris ſa derniere réſolution, il prit ſes meſures, il donna ſes ordres, & diſpoſa ſes ſatellites pour les ſanglantes executions, qui devoient luy frayer le chemin au trône. Il fut ſi bien ſervi, qu'en même temps on mit à mort les priſonniers qu'il faiſoit garder à Pomfret, & on coupa dans la tour de Londres la tête au grand Chambellan Haſtings. Il fit arrêter l'Archevêque d'Yorch, l'Evêque d'Ely, & Thomas Stanley, & jetta tant de terreur dans tous les eſprits, que perſonne n'oſa rien tenter pour s'oppoſer à ſes cruautez. Il vit bien qu'il ne trouveroit gueres plus d'obſtacle à ſon ambition, & qu'il ne tenoit qu'à luy de ſe faire proclamer Roy: mais il ne crut pas cet évenement encore aſſez bien préparé. Malgré tant d'actions violentes, qui le faiſoient regarder comme un tyran, il avoit la délicateſſe de ne pas vouloir paſſer pour un uſurpateur, & il pouſſa la choſe ſi loin, qu'il voulut paroître forcé à accepter une Couronne, qu'il envahiſſoit par tant d'attentats.

Pour

Pour diminuer l'infamie d'un crime, le Duc de Gloceſtre en commit un autre. Pour ne pas paroître uſurpateur, il deshonora ſa famille, même ſa mere, qui vivoit encore, alleguant qu'Edoüard quatriéme, & ſon frere le Duc de Clarence n'étoient point fils de Richard Duc d'Yorch, mais de certains amans qu'il donnoit à la Ducheſſe, & muſquels il diſoit que ces Princes reſſembloient trop, pour n'être pas de même ſang. Comme il avoit ſur tout interêt que ſes neveux paſſaſſent pour illegitimes, il s'appliqua particulierement à rappeller le ſouvenir du mariage de leur pere, & prétendit tout de nouveau, qu'avant que d'épouſer la Reine, il avoit promis la foy conjugale à Eliſabeth de Luci. Il ſe ſervit de diverſes perſonnes pour perſuader ces fables au peuple, mais particulierement de Sah Maire de Londres, & de ſon frere, mauvais Eccleſiaſtique & bon Predicateur. Il convint avec celuy cy, qu'il ſe trouveroit à un de ſes ſermons, où il entreroit à propos pour entendre une ſubite apoſtrophe, que luy devoit faire cet orateur venal avec un air d'inſpiration capable d'impoſer au vulgaire, ſi l'enthouſiaſme eût mieux quadré avec le moment de l'entrée du Prince. Mais par malheur, le Prince vint trop tard, ou l'orateur alla trop vîte. Comme ſon diſcours rouloit tout entier ſur ce paſſage de l'Ecriture, *Les rejettons bâtards ne pouſſeront point de profondes racines*, aprés en avoir fait un long commentaire pour montrer que la dépoſition d'Edoüard, enfant doublement illegitime, étoit conforme aux oracles du Ciel, & que le ſeul Duc de Gloceſtre étoit le veritable heritier de la Couronne d'Angleterre, l'endroit de l'apoſtrophe vint; mais le Duc ne venant pas encore, l'apoſtrophe

1483.

phe ne fit point d'autre effet que tout le reſte
1483. du diſcours. On eut horreur d'un flateur impie, qui abuſoit des paroles ſacrées pour favoriſer un parricide, & le Duc venant à paroître à contre-temps un peu aprés, une froide repetition que fit le Predicateur de ce qui devoit ſurprendre, ajoûta le ridicule à l'impieté. A ces mots, qu'on avoit déja oüis: *Le voicy le vray & unique heritier du grand Duc d'Yorch : voila ſa figure, voila ſes traits: vous l'avez trop avant dans le cœur, pour l'avoir effacé de vôtre memoire*: à ces mots, dis-je, repetez d'un air languiſſant & déconcerté, il parut ſur le viſage de ceux qui compoſoient cet auditoire un ris mocqueur, qui fit tant de honte à cet Orateur ſeditieux, qu'il en mourut peu de jours aprés.

Le mauvais ſuccés de ce ſermon obligea le Duc de Buckingham à faire au peuple une harangue à peu prés ſur le même ſujet, où l'éloquence de ce Seigneur parut d'autant plus, qu'elle étoit plus naturelle. On l'admira, mais perſonne n'en fut perſuadé. Son but étoit d'émouvoir Londres, & de luy faire demander le Duc de Gloceſtre pour Roy. Il n'y réüſſit pas. Il eut beau parler, on garda toûjours un profond ſilence. Il n'y eut qu'un tas de canaille, qu'un homme de la conſpiration avoit aſſemblé autour de luy, laquelle aprés s'être teu long-temps, éleva une voix confuſe, & s'écria: *Vive le Roy Richard.* A ce cry, le Duc de Buckingham, diſſimulant adroitement le chagrin que luy donnoit le morne & opiniâtre ſilence de tous les honnêtes gens à qui il parloit, fit paſſer ce bruit de la populace pour un conſentement general, & avertit ceux qui avoient crié, de l'accompagner le lendemain au palais du Protecteur, pour

pour le prier d'accepter la Couronne, que tout le monde luy déferoit: 1483.

Les conjurez se trouverent dans la place, le Duc à leur tête, à l'heure marquée. Là la même populace, qui avoit crié le jour precedent, *Vive Richard*, s'étant joint à eux, on alla chez le Protecteur, & on demanda à luy parler. Cet esprit fourbe, qui vouloit être pressé de ce qu'il brûloit d'envie de faire, forma mille difficultez au choix qu'on luy venoit signifier. Un homme modeste, & redoutant par moderation le poids du diademe, auroit moins fait de résistance. Sur tout, il allegua souvent sa tendresse pour ses neveux, & le respect qu'il conservoit pour la memoire de son frere. Buckingham poussa bien cette scene, & la comedie ne finit, que par une protestation qu'il fit de la part des Grands & du peuple, que des enfans illegitimes ne monteroient point de leur aveu sur le trône des Rois d'Angleterre, ajoûtant par maniere de menace, que si le Protecteur persistoit à refuser ses soins à l'Etat, ils trouveroient qui se chargeroit assez volontiers d'un fardeau, que tout le monde ne redoutoit pas.

A ces mots, pour ne pas paroître préferer son repos au bien public, le Duc de Gloceſtre acquiesça, & continuant sur le même ton de modestie qu'il avoit commencé: *Je suis autant fâché*, leur dit-il, *que le Roy qu'on vous destinoit n'ait pas eu le don de vous plaire, que je suis persuadé qu'il faut que vous en ayez un qui vous plaise. Je crois dans le fond être l'heritier legitime de la Couronne, mais j'aime bien mieux être Roy par vôtre choix que par mon droit. Je m'en rendrois indigne, si je preferois mon propre repos au bonheur public, que vous attendez de mes soins: ainsi je me soumets enfin à ce que vous voulez de moy. Je prens les Couronnes que vous m'offrez.*

1483. *frez, & je vous asseure que s'il y a des épines elles seront pour moy: je feray en sorte que vous en cüeilliez les fleurs; & si je suis jamais capable de m'éloigner de ces sentimens, je prie le Ciel, qui les connoît, de me priver non seulement du Royaume, mais de la vie.*

Ces paroles furent receuës avec l'applaudissement de tous ceux qui les entendirent, & chacun cria : *Vive le Roy Richard.* Alors ce Prince quittant tout-à-fait le personnage de Philosophe, qui ne luy convenoit point du tout, prit celuy de tyran pour lequel il étoit né, & la premiere chose qu'il fit fut de faire mourir ses neveux, dont l'aîné ne regna que deux mois. Jacques Texel fut le ministre dont Richard se servit pour ce parricide, au refus de Robert Brachimbury. L'histoire doit conserver au public des noms que des actions semblables rendent dignes ou d'une gloire, ou d'une infamie éternelle. On s'étonna que Richard eût épargné le petit Comte de Warvik, ce fils du malheureux Duc de Clarence né à la rade de Calais, que le tyran se contenta de renfermer dans un château. Il envoya en même temps des Ambassadeurs en Bretagne, prier le Duc de continuer à garder le Comte de Richemond, l'asseurant qu'il seroit exact à payer les pensions promises par le feu Roy Edoüard son frere. Ces Ambassadeurs avoient ordre de passer de Bretagne en France, & d'aller demander au Roy son amitié pour leur nouveau maistre : mais Loüis XI. refusa de les voir, & protesta qu'il ne vouloit avoir ni amitié ni commerce avec un usurpateur, soüillé du sang innocent de ses neveux. Action digne de terminer la vie de ce Roy, qui peu de temps aprés laissa sa Couronne à son fils. Celle d'Angleterre fut imposée

posée solemnellement à Richard, & à Anne de Neville sa femme, veuve d'Edoüard fils d'Henri VI. Il n'avoit qu'un enfant âgé de dix ans, qu'il déclara Prince de Galles, en même temps qu'il éleva Jean Howart & Thomas son fils, Seigneurs fort attachez à luy, celuy-là à la dignité de Duc de Norfolc, celuy-cy à celle de Comte de Surrey. 1483.

Avec ces appuis l'usurpateur croyoit son trône inébranlable, & aprés quelque temps de contrainte; qui avoient donné esperance d'un gouvernement moderé, il s'abandonne à son genie violent, hautain, interessé, & mécontenta ses meilleurs amis. Le Duc de Buckingham fut du nombre de ceux qui éprouverent davantage son mauvais cœur & sa mauvaise foy. Richard luy devoit la Couronne. Il luy avoit promis de luy rendre les biens de la Maison d'Hereford pour l'engager dans son parti: la reconnoissance étoit mediocre pour un service si important; son ingratitude fut telle, que sans le ménager beaucoup, il luy manqua tout d'un coup de parole. Cet outrage picqua le Duc, l'homme le plus fier de son temps, & son ressentiment fut si vif, qu'il forma dés-lors le dessein de détruire son propre ouvrage, sans que l'avanture recente du fameux Comte de Warvik fût capable de l'en détourner. Quand il eut pris sa résolution, il se retira à la campagne pour mediter plus à loisir les moyens de l'executer. Brechenot, l'une de ses maisons, fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Comme c'étoit un lieu fortifié, il y faisoit garder Jean Morton, Evêque d'Ely, mis en prison pour s'être opposé au parricide & à l'usurpation de Richard. Morton étoit un homme de bonne tête, dont Thomas Morus faisoit gloire d'avoir receu l'éducation. 1484.

C'é-

1484. C'étoit un esprit de son fond un peu dur, mais adouci par un long usage de la Cour, qui ne luy avoit laissé de sa dureté naturelle, que d'être inflexible dans les bons partis, d'avoir une droiture à l'épreuve de l'interêt & de l'ambition, & de conserver une grande integrité de mœurs parmi la corruption du grand monde. Il avoit été attaché aux Lancastres, pendant qu'il y en avoit eu. Edoüard IV. loin de l'en punir, se l'étoit acquis par ses bienfaits, & c'étoit par reconnoissance aussi bien que par devoir, que Morton avoit soûtenu son fils, & s'étoit attiré la vangeance du meurtrier de ce jeune Roy. Apparemment le caractere Episcopal luy avoit conservé la vie, & l'estime qu'avoit pour luy le Duc de Buckingham avoit fait souhaiter à ce Seigneur de l'avoir en sa garde, pour s'en servir dans les occasions où il auroit besoin de conseil. Il n'avoit point encore eu d'affaire, où les lumieres de ce grand homme luy fussent plus necessaires qu'en celle-cy, & ce fut pour les consulter à loisir, qu'il se retira à Brechenot.

Les conversations qu'eurent ces deux hommes furent d'abord fort énigmatiques. Ils se sonderent long-temps l'un l'autre avant que de se parler nettement, & ce ne fut qu'aprés des promesses & des sermens réïterez d'une fidelité mutuelle, qu'ils s'ouvrirent enfin réciproquement de ce qu'ils avoient tous deux dans l'esprit. Car il se trouva que le Prelat, qu'on instruisoit dans la prison de ce qui se passoit dans le monde, & du peu de satisfaction que les Anglois avoient de Richard, avoit eu les mêmes veuës que le Duc, lequel étant & libre & puissant, avoit déja selon ses veuës formé des plans & des projets.

Il est remarquable, & rien ne montre mieux com-

combien les hommes ſont differens d'eux-mêmes, que le Duc de Buckingham avoit eu d'abord deſſein de monter ſur le trône aprés en avoir chaſſé Richard, ſe croyant le plus proche heritier de la Maiſon de Lancaſtre, dont ſa mere étoit. Il n'avoit jamais fait reflexion, que la mere du Comte de Richemond étoit d'un degré plus proche que luy de la tige de cette famille; lorſque cette Dame l'étant venu voir, pour le prier de ſolliciter quelque choſe en faveur de ſon fils, la penſée luy vint que ce Comte le devoit preceder dans l'ordre de la ſucceſſion. L'eſprit d'équité, que Buckingham avoit ſi peu écouté dans l'affaire de l'uſurpation de Richard, l'avoit trouvé docile dans celle de la ſucceſſion d'Henri. Dés lors il avoit réſolu d'élever ce Seigneur ſur le trône, & y avoit imaginé d'autant plus de facilité, que mariant le Comte de Richemond avec la Princeſſe Elizabeth, fille aînée d'Edoüard IV. il réüniſſoit par là tous les droits des prétendans à la Royauté dans une nouvelle Maiſon, compoſée du ſang d'Yorch & de Lancaſtre, dont les longues conteſtations ſe trouveroient enfin aſſoupies par cet heureux aſſortiment. 1484.

Ainſi le Duc expliquoit au Prelat le ſyſteme qu'il avoit formé pour chaſſer l'uſurpateur du trône, & mettre fin aux révolutions qui deſoloient depuis ſi long-temps toutes les Provinces d'Angleterre, lorſque le Prelat l'embraſſant, luy dit qu'il ſe trouvoit bien-heureux de s'être rencontré avec luy dans des idées ſi avantageuſes au ſalut de la Monarchie, qu'il y avoit déja long-temps qu'il avoit inutilement penſé ce qu'un auſſi grand Capitaine executeroit aiſément. Quand ils eurent fixé ce deſſein, ils prirent des meſures pour

le faire réüſſir. La Reine veuve d'Edoüare IV,
1484. la mere du Comte de Richemond, & Thomas Stanley ſon mari leur parurent y devoir entrer. Ils les en firent avertir, & les trouverent diſpoſez à ſeconder leurs intentions. Regnaud de Bray leur ſervit beaucoup pour attirer dans le parti un bon nombre de grands Seigneurs, dont les premiers furent Edoüard Wodwile, l'un des freres de la Reine veuve, le Marquis de Dorceſtre ſon fils, Edoüard & Pierre de Courtenay, le premier Comte de Den, le ſecond Evêque de Dorceſtre, Thomas Burſchier, Thomas d'Arundel, Jean Weles, Robert, Willougby, Jean Cheſne, Guillaume Brandon, Guillaume Barkley, Thomas Ramney, Hugues Conevey, Roger & Robert de Clifford.

Quand tout fut prêt, Connevey fut choiſi pour être envoyé en Bretagne, avertir le Comte de Richemond de ce qui ſe tramoit en ſa faveur. Heureuſement ce jeune Seigneur commençoit à joüir de quelque liberté depuis le regne de Richard, pour lequel le Duc de Bretagne n'avoit pas les mêmes égards, qu'il avoit eu pour Edoüard ſon frere. Il y avoit déja dix-ſept ans qu'Henri étoit priſonnier en Bretagne, où il avoit deux fois couru riſque d'être mis entre les mains d'Edoüard, qui par de ſpecieuſes promeſſes de le bien traiter, de vouloir même prendre un ſoin particulier de ſa fortune, avoit fait condeſcendre le Duc à le renvoyer de là la mer. On l'avoit embarqué, & on avoit mis à la voile : mais des tempêtes ſuſcitées par une providence ſuperieure, qui conſervoit Henri pour pacifier les troubles interieurs dont l'Angleterre étoit agitée depuis ſi long-temps, l'avoient toûjours rejetté dans le port, & les avis que le Duc

receut des mauvaises intentions d'Edoüard, avoient engagé ce Prince, qui aimoit son prisonnier, à ne le plus laisser sortir. Pour garder neanmoins toûjours quelques mesures avec un Monarque, dont il pouvoit avoir besoin, il l'avoit fait étroitement garder jusqu'au regne de l'Usurpateur, qu'on commença à n'avoir plus cette severité pour luy. 1484.

Henri étoit devenu libre tout à propos pour être Roy, & l'on peut dire, qu'il ne luy manquoit que cela pour le devenir. Il avoit toutes les qualitez, qu'on peut desirer à un homme né pour gouverner les autres, & dans un degré éminent cette sageſſe qui l'a fait nommer le Salomon de l'Angleterre. En acceptant le mariage qu'on luy étoit venu proposer, il réünissoit tous les droits des deux Maisons si long-temps rivales, dans un pays où la loy Salique n'exclud point les filles de la succession: dequoy Richard étoit luy-même si persuadé, qu'on prétendoit qu'il avoit empoisonné sa femme, pour épouser l'aînée de ses nieces. Il n'y avoit plus qu'à paroître pour chasser le tyran du trône, & la partie étoit si bien faite, que quoy qu'on l'en eût averti, qu'il eût puni des conjurez, qu'une armée de Gallois eût abandonné le Duc de Buckingham sur le point de combattre, que Richard luy eût fait trancher la tête; qu'un premier embarquement eût mal réüssi à Henri, & qu'il eût été obligé de recourir à Charles VIII. alors Roy de France, pour avoir une nouvelle flotte & de nouvelles troupes, il ne laissa pas de trouver en arrivant en Angleterre, où il abborda le septiéme d'Août de l'année mille quatre cens quatre-vingt-cinq, un assez grand nombre de partisans considerables par leur 7. d'Août. 1485.

leur suite, pour luy faire une grosse armée. Il
1485. y joignit quatre mille Normands, choisis, dit Philippe de Comines, parmi les plus méchants du pays, & marcha vers Leicestre en bon ordre. Richard vint au devant de luy, ne luy cedant point en courage, & ayant une armée égale à la sienne. Ils se joignirent prés de Bosworth, & ce fut là que se donna cette bataille décisive de tant de guerres & de combats, qui avoient ensanglanté l'Angleterre depuis l'usurpation d'Henri IV. jusqu'à celle de Richard III. Ce cruel meurtrier de deux Rois y perdit la vie avec la victoire, & cette victoire acquit la Couronne au brave Comte de Richemond, Henri septiéme de ce nom, qui épousant selon sa promesse Elizabeth fille aînée d'Edoüard IV. unit en sa personne les droits des Maisons d'Yorch & de Lancastre, qu'il ne croyoit pas desormais luy pouvoir être contestez.

Il eut sujet de s'en flatter dans les commencemens de son regne; par tout ce qui pouvoit l'asseurer, qu'il étoit Roy avec l'agrément universel de la nation. Ainsi paroissoient le promettre les réjoüissances publiques & sinceres, qu'on fit dans Londres à son entrée; les applaudissemens qu'il receut de tous les ordres de l'Etat à la ceremonie de son couronnement; la complaisance qu'il trouva dans le Parlement à toutes ses volontez, dés la premiere fois qu'il l'assembla; la confiance avec laquelle la plus grande partie de ceux qui avoient combatu contre luy receurent l'amnistie qu'il fit publier; la satisfaction que témoignerent avoir de sa reconnoissance les Seigneurs de son parti, qu'il avoit recompensez à proportion de leurs services; l'habileté de ceux d'entre eux à qui il avoit confié les affaires, parmi lesquels il avoit choisi Morton,

ton, ſucceſſeur de Burſchier à l'Archevêché de Cantorbery, pour être Chancelier d'Angleterre, & Fox, depuis Evêque de Wincheſtre, pour Garde de ſon privé ſceau: mais plus encore que tout cela, l'union des deux heritiers inconteſtables de la Couronne dans l'une & dans l'autre Maiſon de celles qui la conteſtoient; à quoy l'on peut même ajoûter la facilité avec laquelle le Comte de Pembroc ſon oncle, qu'il avoit fait Duc de Bethford, diſſipa un reſte du parti de Richard, que commandoit le Baron Louvel, en faiſant ſeulement publier, à la tête des revoltez, un pardon pour tous ceux qui ſe ſoumettroient. Aprés tant d'évenemens heureux, Henri, qui avoit naturellement une confiance en ſa bonne fortune aſſez ſemblable à la préſomption, ſe croyoit paiſible poſſeſſeur d'un Royaume, ſur lequel il eût pû prétendre quelque droit même de conquête. 1486.

Il ne ſe paſſa pas long-temps, qu'il ne s'apperceût de ſon erreur. L'union des maiſons rivales avoit d'abord étourdi les haines, l'ambition, l'eſprit factieux. Un évenement ſi nouveau avoit ébloui l'Angleterre. Tout étoit demeuré ſuſpendu: mais le temps ralluma dans la faction d'Yorch tout ce que la nouveauté y avoit aſſoupi, la partialité, l'averſion, l'émulation, les pretentions mêmes. On dit que le procedé d'Henri à l'égard de cette Maiſon contribua beaucoup à ces mouvemens, ce Prince ayant toûjours affecté d'abaiſſer ceux qui en étoient, & fait profeſſion de régner par le ſeul droit de celle de Lancaſtre: ce qui irrita non ſeulement les Seigneurs qui s'y intereſſoient, mais le peuple même, à qui la memoire d'Edoüard IV. rendoit chere celle de la Maiſon d'Yorch.

1486. Un Prestre ambitieux voulant profiter de cette disposition des esprits, forma une idole sous ce nom, dont il espera partager les offrandes. Ce fourbe, nommé Richard Simondi, demeuroit à Oxford, où il avoit un pupille, qu'on appelloit Lambert Simnel, jeune homme d'environ quinze ans, d'une mine & d'un air tout propre au personnage qu'il luy fit faire d'Edoüard Comte de Warvik, tenu prisonnier dans la tour de Londres. Le Chancelier Bacon remarque fort bien, que cette histoire est de celles qui sont vrayes, & qui ne sont pas vray-semblables. Il n'est pas incroyable, qu'un homme feigne être ce qu'il n'est pas pour être Roy : l'antiquité en fournit des exemples. Il n'est pas même trop inoüi, que des gens de basse naissance ayent formé de pareils desseins. Mais ce qui passe toute croyance, c'est qu'un homme, qui ne connoissoit point le Duc de Warvick, ait pû se mettre dans l'esprit d'apprendre à un autre à le contrefaire, à répondre à propos à toutes les questions qu'il prévoyoit bien qu'on luy feroit: ce Prince n'étant point un enfant enlevé & caché au berceau, mais nourri jusqu'à l'âge de dix ans à la Cour du Roy Edoüard IV. son oncle, qui n'avoit pas voulu l'envelopper dans le malheur du Duc son pere; de sorte qu'il paroissoit impossible que quelqu'un ne l'eût pas connu, & n'en eût pas encore au moins quelques traits presens à l'esprit. Malgré tout cela, le Prestre d'Oxford ne desespera pas de réussir dans son entrepriſe, & il la conduisit assez loin pour embaraſſer Henri : tant un esprit hardi est à craindre parmi un peuple aisé à émouvoir.

On ne peut mieux prendre son temps, que le prit Simondi pour debiter sa fable. Il avoit d'abord fait son plan de ressusciter le Duc d'Yorch,

d'Yorch, le cadet des fils d'Edoüard IV. mais le bruit qui courut, qu'Henri avoit fait mourir le Comte de Warvik ayant fait murmurer le peuple, & un autre bruit, qui se répandit immediatement aprés, que ce Prince étoit échapé, ayant causé au contraire une joye publique, Simondi changea de dessein, & crut que ce dernier personnage seroit plus propre à réussir, dans une conjoncture où tout le monde paroissoit tant s'interesser aux avantures du Comte de Warvik. Il sceut prendre son terrain comme son temps. Un pays éloigné luy sembla plus convenable aux premieres scenes de sa comedie, que les environs de Londres; & comme l'Irlande avoit toûjours favorisé la Maison d'Yorch, & qu'Henri même avoit negligé de prendre contre les Irlandois certaines précautions necessaires à prévenir leurs mouvemens, l'imposteur passa d'abord en cette Isle, & fit répandre en y arrivant le bruit de la fuite du Comte de Warvik, qui y venoit chercher un azyle contre la cruauté d'Henri, & y lever l'étendart d'Yorch, non plus contre la Maison de Lancastre, mais contre une Maison inconnuë, qui s'étoit emparée du trône. 1486.

Un Plantagenete, un Prince de la Maison d'Yorch parut aux Irlandois, sans autre discussion, un homme fort propre à regner. Un nom nouveau; un Prince qui regnoit par le droit de la Maison de Lancastre, passa aisément pour un usurpateur. Le Comte de Kildare gouverneur d'Irlande n'eut pas plûtôt vû le faux Comte de Warvik, dont la figure & les manieres étoient en effet capables d'imposer, qu'il eût juré que c'étoit le veritable. Les grands Seigneurs de la nation donnerent dans son sens avec joye, & le peuple avec fureur; ainsi tout

d'une voix l'Irlande proclama Simnel Roy d'An-
1486. gleterre, ſous le nom d'Edoüard ſixiéme, ſans qu'il ſe trouvât un ſeul homme qui tirât l'épée pour Henri.

La nouvelle de cette revolte ayant paſſé en Angleterre, & étant parvenuë juſqu'au Roy, ce Prince, tout ferme qu'il étoit, ne laiſſa pas d'en être troublé. Le titre de la Maiſon d'Yorch avoit toûjours été pour luy un fantôme qui luy faiſoit peur, & il avoit travaillé juſques-là à en abolir la memoire. D'ailleurs, comme ſa maxime étoit de conduire luy-même ſes armées auſſi bien que ſes affaires, ne s'en fiant jamais gueres à autruy, l'Irlande luy ſembloit un lieu, où difficilement il ſe pouvoit tranſporter. En attendant qu'il fût en état de prendre ſon parti là-deſſus, il fit trois choſes pour empêcher que la contagion du ſoulevement ne ſe communiquât à l'Angleterre. La premiere fut de faire enfermer la Reine ſa belle-mere dans un monaſtere, où elle paſſa le reſte de ſes jours, ce qui la fit ſoupçonner d'intelligence avec le Preſtre impoſteur, d'autant plus qu'elle étoit mécontente, & que ſon mécontentement avoit éclaté. La ſeconde fut de montrer aux Grands, & au peuple de la capitale le veritable Comte de Warvik, dans tous les lieux où on le pourroit voir plus à découvert, & plus à l'aiſe. La troiſiéme de faire renouveler l'amniſtie generale qu'il avoit donnée, & de l'étendre juſqu'aux criminels de leze-majeſté au premier chef.

Ces démarches furent pour l'Angleterre des préſervatifs, qui empêcherent que le mal ne s'y répandît ſi tôt, mais elles ne furent point pour l'Irlande un remede capable de l'en guerir. On y crut ſi peu que le Comte de Warvik, montré par le Roy au peuple de Londres,

fût

fût le vray fils du Duc de Clarence, qu'on publia qu'Henri étoit un impoſteur, qui avoit voulu faire paſſer un jeune homme ſuppoſé pour ce Prince: ſurquoy les principaux du pays ayant envoyé ſecretement & en Angleterre & en Flandres, pour ménager des partiſans, ils y trouverent deux perſonnes puiſſantes, qui ſans donner dans leur erreur, ſe mirent en devoir d'en profiter. 1436.

La premiere fut Marguerite d'Yorc, Ducheſſe doüairiere de Bourgogne. C'étoit la Princeſſe du monde la plus paſſionnée pour ſon ſang, ſi irreconciliable ennemie de tout ce qui étoit Lancaſtre, & en particulier d'Henri, que loin d'avoir été appaiſée par le choix qu'il avoit fait de ſa niéce pour partager le trône avec luy, elle étoit preſque devenuë auſſi implacable pour ſa niéce, depuis que par ſon mariage, elle luy avoit communiqué le droit qu'elle avoit ſur le trône. Princeſſe au reſte, que rendoient à craindre de grandes richeſſes, un grand credit, & plus que tout cela un eſprit fecond à trouver des moyens de nuire, & fort appliqué à les mettre en uſage. La Ducheſſe de Bourgogne n'eut pas plûtôt appris ce qui ſe paſſoit en Irlande par les Envoyez des Irlandois, qu'elle réſolut de ſe ſervir du fantôme qu'ils produiſoient, pour élever ſur le trône d'Angleterre le veritable Comte de Warvik, ne doutant point que ſi une fois ce parti prévaloit contre Henri, il ne fût aiſé de détromper les peuples, particulierement les Anglois, & de faire ſubſtituer à un impoſteur le veritable Plantagenette.

Pour prendre des meſures plus ſeures, la Princeſſe ne ſe contenta pas de promettre de grands ſecours, elle ſe joignit même aux Irlandois, pour attirer dans leur parti Jean de

la Pôle Comte de Lincolne, fils aîné du Duc
1487. de Suffolc & d'une ſœur d'Edoüard quatriéme, Seigneur tout propre à être chef d'une ſemblable faction. Il étoit jeune, riche, ambitieux. Edoüard III. l'avoit deſtiné, aprés avoir perdu ſon fils, à luy ſucceder à la Couronne. Le Comte n'avoit que trop conſervé la memoire d'une ſi belle deſtination, & n'avoit perdu l'envie de regner, que parce qu'il en avoit perdu l'eſperance. L'eſperance luy en revint à la propoſition de la Ducheſſe de Bourgogne, & luy en fit renaître l'envie. Car il en uſa envers elle avec la même diſſimulation, qu'elle en uſoit envers les Irlandois, & prétendit agir pour luy même ſous pretexte d'agir pour le Duc de Warvik, remettant à la fin de l'action à en changer la cataſtrophe, ſelon la diſpoſition des choſes & la nature des évenemens. La concurrence de deux Comtes de Warvik luy paroiſſoit un nœud tout propre à ſe démêler en ſa faveur, en attendant il crût ne devoir penſer qu'à faire changer les affaires, & pour les faire changer, les mettre en mouvement.

Dans cette veuë, le Comte paſſa en Flandres pour conferer avec la Ducheſſe, & avec Milord Louvel, qui ne s'étant point reconcilié avec le Roy, s'étoit retiré auprés d'elle. Leurs déliberations ne furent pas longues. La Ducheſſe & le Comte de Lincolne convinrent avec les Irlandois, qu'on éleveroit Simnel ſur le trône, le Comte de Lincolne convint avec la Ducheſſe, qu'on y éleveroit Warvik, & Lincolne avec ſes amis, qu'on l'y éleveroit luy-même. Ces conventions de mauvaiſe foy furent ſuivies d'autres plus ſinceres, dont l'une fut, que la Ducheſſe donneroit deux mille Allemans de vieilles troupes & bien aguer-

ries,

ries, ſous la conduite de Martin Souart, experimenté Capitaine; l'autre, que le Comte & Milord Louvel les meneroient eux-mêmes en Irlande, en attendant que par leurs amis, & particulierement par Brouchton, homme puiſſant dans le Comté de Lancaſtre, ils gagneroient en Angleterre des gens pour fortifier leur parti. 1487.

L'arrivée de ces troupes en Irlande, & des Seigneurs qui les conduiſoient, redoubla le courage des factieux. L'armée de Simnel groſſit à veuë, & devint peu à peu ſi forte, que perſonne ne doutant du ſuccés, on couronna ſolemnellement le faux Plantagenette à Dublin. On tint enſuite un grand conſeil, pour ſçavoir ſi on attendroit Henri en Irlande, ou ſi on l'iroit chercher en Angleterre. Les avis furent partagez. Ceux qui vouloient qu'on attendît Henri, diſoient qu'infailliblement ſon abſence cauſeroit des troubles de-là la mer, & que ce nouvel embarras pour luy, ſeroit un ſeur avantage pour eux. Ceux qui vouloient qu'on l'allât chercher, alleguoient la pauvreté du pays, peu propre à faire ſubſiſter des armées, & étoient encore excitez à faire valoir cet avis, par le ſoldat qui ſe propoſoit de s'enrichir, des dépoüilles de l'Angleterre, aprés une victoire, ſur laquelle chacun comptoit comme ſur une choſe certaine. A cela ſe joignit le plaiſir ſecret que ſe faiſoient les Irlandois, de donner de leur main un Roy à ceux qui ſe diſoient leurs maîtres. Ainſi ce ſentiment prévalut. On paſſa la mer, on aborda dans la Province de Lancaſtre, on s'avança dans celle d'Yorc avec un ordre & une diſcipline affectée, pour gagner les peuples; mais qui n'eut pas pourtant grand effet: fort peu de gens, à la réſerve de Brouchton & de ſes amis, s'étant joints à l'armée rebelle.

1488. Deux choſes attacherent les peuples à Henri dans cette importante rencontre. L'une, que les Anglois eurent honte de recevoir un Roy de la main des Allemans & des Irlandois, ceux là étrangers, ceux-cy ſujets de la Couronne d'Angleterre : l'autre, qu'Henri avoit uſé de diligence pour lever des troupes, & d'induſtrie pour gagner les Provinces qu'il avoit prévû devoir être les plus favorables à ſes ennemis ; & celle d Yorc en étoit une. Par là les revoltez ſe trouverent doublement éloignez de leur compte, mais ils ne perdirent pas cœur pour cela. Henri étant venu à eux avec une fort belle armée, ils réſolurent de le combattre. Il douta luy s'il les combattroit, où ſi ſans riſquer un combat, dont le ſuccés eſt toûjours douteux, il les laiſſeroit peu à peu ſe conſumer eux-mêmes dans un pays étranger, où les vivres leur manqueroient, & l'air leur cauſeroit des maladies. Un renfort de troupes, que luy amenerent le Comte de Salisbery & un autre Milord nommé Stange, le détermina à donner bataille. Le Duc de Bethford, & Jean Vere Comte d'Oxford commandoient ſon armée ſous luy. Le Comte de Lincolne ſembloit avoir quelque ſuperiorité dans la ſienne : mais en effet Thomas Fils-Gerard frere du Comte de Kildare, & non le Comte de Kildare même, comme dit le Chancelier Bacon, Milord Louvel, Brouchton & Soüart en partageoient avec luy le commandement. Cette égalité de quatre Chefs ne fit neanmoins aucun deſordre. Les troupes furent rangées en bataille devant un village nommé Stoke, pendant que le Roy rangeoit les ſiennes dans une plaine au deſſus de Newarc. Bacon ſe plaint, qu'aucun memoire n'a décrit l'ordre & le détail d'une action ſi memorable en beaux faits d'armes de

part

part & d'autre. Tout ce qui en eſt venu juſqu'à nous, eſt que le combat dura trois heures avant que la victoire ſe déclarât, qu'on en augura neanmoins bien pour le Roy, parce qu'il n'y eut preſque que la premiere ligne de ſon armée qui combattit, que les Allemans de Soüart y firent bien, que les Anglois les imiterent, que les Irlandois y parurent ou fort vaillans ou fort feroces, mais qu'étant neanmoins mal armez, il s'en fit un tres-grand carnage, que les cinq Chefs y furent tuez en combattant en braves gens, que Richard & Simnel tomberent vifs entre les mains du Roy vainqueur, qui ne voulut pas leur ôter la vie pour les faire ſervir plus long-temps d'exemple; que le Preſtre avoit été confiné dans une priſon inconnuë, où il paſſa le reſte de ſes jours, le jeune homme dans une cuiſine du palais, où par un jeu bizarre de la fortune, aprés avoir aſſez bien fait un perſonnage pour lequel il n'étoit pas né, il en fit mal un conforme à ſa naiſſance. On l'en tira quelque temps aprés pour le faire fauconnier, & ce fut là que ſe termina ſa Royauté & ſes honneurs. On dit qu'Henri fit un jour la malice à des députez d'Irlande, de les faire ſervir à table, dans un repas qu'il leur donnoit, par ce Roy imaginaire: puniſſant peut-être mieux par là la vanité de l'un, & la credulité des autres, que par un châtiment éclatant.

1488.

1489.

Ce peril & ce ſuccés contribuerent également à affermir le trône de ce Prince: le ſuccés le délivra de beaucoup d'ennemis, le peril le rendit circonſpect à ne s'en pas attirer de nouveaux. Quoy qu'il pût faire, il en eut long-temps. Une maladie populaire, qu'on nommoit la ſueur d'Angleterre, parce qu'elle en cauſoit de fort grandes, s'étant allumée au com-

1489. mencement de son regne, avoit fait dire à quelque diseur de bons mots, que ce seroit un regne laborieux, puis qu'il commençoit par la sueur. Cette plaisanterie passa dans la suite pour une prédiction. La plus grande partie du regne d'Henri VII. fut troublée par de frequentes revoltes, parmi lesquelles un moins habile homme auroit eu peine à se soûtenir. Bacon dit que ses prévoyances n'étoient pas de celles qui s'étendent le plus avant dans l'avenir, mais que personne ne voyoit mieux ce qui étoit une fois à portée, & qu'il sçavoit admirablement l'art de suppléer à ce qu'il n'avoit pas prévû, par son adresse à mettre en œuvre à propos tout ce qu'il voyoit. Je croy que ce manque de prévoyance venoit moins de ce que ce Prince ne voyoit pas les perils de loin, que de ce qu'il les mépriſoit quand il ne les voyoit pas proches, & que son défaut consistoit plûtôt à ne les pas prévenir, qu'à ne les pas prévoir. Quoyqu'il en soit: il ne pecha gueres sur cet article, qu'au commencement de son regne. Un peu de temps & d'experience l'eut bientôt corrigé de ce vice, & l'on peut dire que peu de Rois, montez comme luy sur le trône l'épée à la main & par des batailles, se sont plus utilement servis de leurs lumieres pour s'y maintenir. Parmi les preuves qu'il en donna, son procedé avec la France en fut une fort remarquable.

Charles VIII. ne voulant pas perdre l'occasion qui se presentoit d'unir la Bretagne à sa Couronne, en épousant la Princesse Anne heritiere de ce Duché, employa toute sa politique à empêcher que l'Angleterre ne mît obstacle à ce dessein. Henri vit bien qu'il n'y en pouvoit mettre sans faire la guerre à ce Prince, pour laquelle il avoit d'un côté toutes les facilitez, que trouvent toûjours les Rois d'Angleterre à faire la guerre aux François,

gois, beaucoup d'animosité & beaucoup d'argent; de l'autre un grand engagement, par l'interêt qu'avoient les Anglois, que la France ne s'accreût pas de la possession d'une province, qui leur étoit presque toûjours & un passage si commode, & un secours si asseuré. Malgré ces raisons, Henri résolut de ne se point broüiller avec Charles. Il en fit semblant, pour l'obliger à abandonner son dessein avant qu'il l'eût executé; & plus encore pour adoucir le chagrin de la nation, quand nonobstant ses negotiations, il apprit que l'affaire étoit faite. Car alors il passa à Calais avec une armée formidable, mais dont il ne fit point d'autre usage, que de se faire demander la paix, d'en tirer une pension annuelle, à laquelle Charles entêté de son expedition d'Italie s'obligea sans en limiter le temps, de garder pardevers soy les sommes immenses, que son Parlement luy avoit accordées pour cette entrepriſe. Ceux qui se mêlent de politiquer sans connoître les interêts des Princes, vouloient qu'il declarât la guerre pour empêcher l'union de la Bretagne, ou du moins aprés qu'elle fut faite, pour s'en vanger, & en dédommager l'Angleterre; mais ils ne faisoient pas reflexion, qu'Henri étoit dans des conjonctures, où il n'étoit ni seur pour luy, ni avantageux même pour son Etat de faire la guerre à ses voisins, ses ennemis trouvant toûjours des partisans parmi ses sujets: de sorte qu'il ne pouvoit empêcher que la France n'acquît la Bretagne, qu'il ne se mît en danger de perdre l'Angleterre, ni porter le feu chez autruy, sans se mettre hors d'état d'éteindre celuy qu'il voyoit allumer chez luy. L'incendie étoit déja grand lorsqu'il fit la paix avec Charles, & Charles avoit l'incendiaire auprés de luy, dont il se servoit utilement pour faire une diversion necessaire. L'histoire en est trop belle pour l'omettre, &

1490.

1491.

1492.

l'évenement en eſt ſi lié avec la revolution que j'é-
1493. cris, qu'il ne ſe pourroit ſupprimer ſans rendre ma narration imparfaite. Le voicy tel, à peu de choſe prés, que le raconte le grand homme, qui nous a laiſſé une ſi belle vie, & un portrait
1494. ſi fidelle d'Henri. Je ne puis ſuivre un meilleur guide.

La Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, qu'on appelloit la Junon du Roy d'Angleterre, à cauſe des perſécutions qu'elle luy faiſoit, comme Junon avoit fait à Enée, remuant le ciel & l'enfer pour luy nuire, avoit établi pour premier mobile des machines qu'elle faiſoit joüer, un bruit ſourd qui s'étoit répandu, que Richard Duc d'Yorc, ſecond fils d'Edoüard IV. vivoit encore, qu'il avoit échapé la main des bourreaux par la compaſſion qu'il leur avoit faite, & qu'il les avoit même touchez juſqu'à les engager à le ſouſtraire à la cruauté de l'uſurpateur, en luy aidant à ſortir de la Tour, & à chercher une retraite. La Ducheſſe ayant affecté de croire ce bruit pour le faire croire aux autres, & ne s'étant point rebutée du mauvais ſuccés qu'avoit eu le faux Comte de Warvik, s'appliqua elle-même à former un faux Duc d'Yorc plus reſſemblant. Aprés avoir long-temps cherché un ſujet propre à faire un fantôme, il luy en tomba un entre les mains, qui ne luy laiſſa rien à ſouhaiter pour l'uſage qu'elle en vouloit faire. Son âge étoit à peu prés le même que celuy du Duc d'Yorc, s'il eût vêcu. C'étoit un parfaitement bel enfant, dont le viſage, la taille, les traits avoient beaucoup de délicateſſe, & je ne ſçay quoy même de grand. On l'aimoit dés qu'on l'avoit vû, & l'on ſe perſuadoit aiſément, qu'il y avoit quelque choſe en luy qui exigeoit plus que de l'amitié. Ses mœurs, ſes manieres, ſon air, ſes geſtes même étoient ſi faits pour le perſonnage qu'il avoit à faire, ſoit pour être crû,

ſoit

soit pour être plaint, qu'on y eût pû croire de l'enchantement. Il avoit une inclination & un talent pour les voyages, qui luy rendoit facile la necessité où il étoit de changer souvent de demeure: nul pays ne luy étant étranger, & nul étranger long-temps inconnu, par où il évitoit aisément le danger de l'être trop. Il étoit je ne sçay comment arrivé, que sa mere, quoy que Flamande & d'assez basse condition, étant accouchée de luy à Londres, Edoüard IV. avoit été son parrain, ce qui l'avoit fait souvent appeller par raillerie le fils du Roy: nom auquel il est vrayssemblable que s'étant accoûtumé dés l'enfance, il en fut moins embarassé quand il fut grand. 1494.

Un Bourgeois de Tournay, Juif d'extraction, mais converti à la foy Chrêtienne, nommé Jean Orbek, étoit pere de ce fourbe. Sa mere s'appelloit Catherine de Fare. Leurs affaires les ayant obligez de faire un voyage en Angleterre, ils y eurent l'enfant dont je parle, qu'on appella depuis Warbek, apparemment du nom de son pere, comme de celuy de Pierre, on le nomma tantôt Perkin, tantôt Petrekin, qui en sont des diminutifs. Pendant qu'il étoit encore enfant, ses parens le ramenerent à Tournay, & l'ayant quelque temps aprés mis à Anvers chez un de ses proches, les voyages qu'il fit d'une ville à l'autre l'accoûtumerent à en faire de plus grands, & le commerce qu'il y eut avec les negotians Anglois fut cause qu'il apprit leur langue.

C'étoit l'état du fameux Perkin, lors que quelqu'un le fit connoître à la Duchesse de Bourgogne, qui ne l'eut pas plûtôt connu, qu'elle le jugea propre pour son dessein. Elle le retint caché auprés d'elle, & l'ayant preparé de longue-main à l'ouverture qu'elle avoit envie de luy faire, elle luy parla un jour ainsi. *Perkin*, luy dit-elle, *j'ay besoin de vous, & c'est pour vous mettre en état de*

1494. *n'avoir plus besoin de personne. Vous avez des talens au dessus de vôtre naissance: je veux vous faire une fortune proportionnée à vos talens: aidez-moy seulement à vous feindre une naissance capable d'une haute fortune: je vous en donneray les moyens, si vous êtes docile à écouter mes leçons. Vous sçavez l'avanture de Simnel: il n'a manqué que d'une victoire, qui balança trois heures durant entre son ennemi & luy, pour être aujourd'huy Roy d'Angleterre. Ayez le courage de tenter si vous ne serez point plus heureux. Vous serez mieux instruit, plus aidé: on ne vous produira qu'à propos. Apprenez seulement à parler en Roy: J'auray soin de vous préparer un chemin seur à la Royauté.*

Ce peu de paroles fut suffisant pour inspirer à Perkin toute l'ardeur, que luy vouloit donner la Princesse. Il étoit né pour les avantures, & avoit toute la hardiesse necessaire à en courre les risques, afin d'en recueillir les fruits. Il fut charmé d'une proposition qui le rempliſſoit de si grandes esperances, & rendit graces à la Duchesse d'avoir jetté les yeux sur luy pour executer un si beau projet. Alors Marguerite luy dévelopa plus en détail le dessein qu'elle avoit de le faire passer pour le Duc d'Yorc, de le mettre en état par ses richesses, par son credit, par ses amis d'enlever la Couronne à Henri, & commença par l'instruire à fond de tout ce qu'il devoit sçavoir & feindre, pour tromper le public là dessus. Elle luy apprit d'abord à parler en Prince affligé & malheureux, qui sent son malheur sans en être abattu, & qui se plaint sans perdre courage. Ensuite elle luy fit connoître avec soin tout ce qui regardoit le Duc d'Yorc, la figure, le visage, les traits du Roy & de la Reine dont il étoit fils, de ses freres mêmes, & de ses sœurs, des domestiques, & autres personnes qui avoient eu part à son éducation. Elle ajoûta beaucoup de choses publiques

&

& secretes arrivées à ce Prince jusqu'à la mort d'Edoüard IV. & dont plusieurs avoient tout l'air de ces ressouvenirs des enfans, que d'autres qu'eux ne conservent pas. Elle démêla les circonstances de sa retraite dans l'asyle où la Reine sa mere l'emporta, & de la maniere dont on l'en tira pour le conduire dans la Tour de Londres; & pour ce qui regardoit sa prison, la mort de son frere, & sa feinte évasion, comme il n'y pouvoit avoir que peu de personnes qui en eussent connoissance, lesquelles même étoient d'un caractere à être aisément dédites, elle en composa une fable d'autant plus vrayssemblable qu'elle étoit moins vraye, & exerça Perkin à la raconter d'un air naturel & touchant, qui imposoit aux moins credules. Elle n'eut pas beaucoup de peine à le précautionner contre certaines questions, qu'elle croyoit bien qu'on luy feroit pour le surprendre, & pour l'éprouver. Parmi les talens qu'il avoit pour bien soûtenir un mensonge, ceux de feindre avec vrayssemblance, de parler de suite, de se démêler avec adresse, étoient en luy au souverain degré. Ainsi la Duchesse vit bien qu'elle s'en pouvoit reposer sur luy, & qu'il n'y avoit plus qu'à le laisser faire. 1494

Quand Perkin eut atteint le point de perfection où sa Maîtresse le vouloit, il commença à voyager, pour jetter insensiblement les semences de son imposture. Il alla d'abord en Portugal, où il ne fit pas grand progrés; mais de là il passa en Irlande, où il asseura depuis luy-même, qu'il en fit de plus prompts qu'il n'eût voulu. Son Histoire y trouva tant de croyance, malgré la catastrophe de Simnel, qu'il y fut reconnu, honoré, & servi même comme Duc d'Yorc: de sorte que le bruit de son avanture se répandit bien-tôt en France, ce qui arriva justement au temps qu'Henri faisoit semblant d'y vouloir porter la guerre.

La

1494. La conjoncture parut admirable à la Ducheſſe de Bourgogne pour l'avancement de ſes deſſeins. Elle intrigua à la Cour de Charles, & un Anglois nommé Frion, qui avoit deſerté ſon Roy, y fortifia beaucoup ſes intrigues. Ils les pouſſerent ſi loin l'un & l'autre, & en France & en Angleterre, qu'en peu de temps on vit Perkin invité & receu à la Cour de France ſous le nom du Duc d'Yorc, quoy que perſonne ne l'y crût tel. & reconnu de la bonne foy en celle d'Angleterre, que Georges de Neville, Jean Tayler, & plus de cent perſonnes avec eux paſſerent la mer pour ſe joindre à luy. La paix des Couronnes, dont cette revolte juſtifia aiſément Henri auprés de ceux de ſa Nation qui entroient dans ſes interêts, fit évanoüir les eſperances que la faction de Perkin avoit fondées ſur l'appuy de Charles. Henri ne pût obtenir de ce Prince qu'il le luy mît entre les mains; mais il falut que l'Impoſteur allât chercher un autre theatre, pour joüer le reſte de ſa comedie.

La Cour de la Ducheſſe de Bourgogne luy étoit un aſyle ouvert. Il s'y retira, en demandant la protection de cette Princeſſe comme s'il ne l'eût jamais connuë, & comme à l'unique refuge du ſang d'Yorc dont il ſe diſoit. La Ducheſſe de ſon côté le queſtionna publiquement comme ſi elle eût craint d'être trompée, & de trouver en Perkin un autre Simnel, & parut ſe défier de ſi bonne foy, que quand on la crut perſuadée, on eut honte de douter. Les effets de ſa fauſſe perſuaſion furent ſi éclatans, qu'ils auroient ſuffi pour la faire croire veritable. Dés qu'elle feignit d'être ſatisfaite, elle ſe récria, comme admirant le ſoin que le Ciel avoit pris de la conſervation d'un Prince innocent, & en tira un augure aſſuré de la juſtice qu'il luy vouloit faire de l'uſurpateur de ſon bien; elle l'embraſſa, l'appella ſon

neveu;

neveu, & luy donna le joli nom de la Rose blanche d'Angleterre, luy faisant un train & des pensions convenables à un si haut rang. 1494.

Au bruit que fit cette reconnoissance, les factieux de delà la mer un peu déconcertez par la paix, reprirent courage, & se confirmerent plus que jamais dans la croyance que Perkin étoit le Duc d'Yorc, reconnu, disoient-ils, en Irlande, vendu en France, honoré en Flandres conformément à sa naissance. La malice, l'ambition, l'ignorance, la legereté, la nouveauté luy firent de nouveaux partisans. Mille murmures secrets s'éleverent contre le Roy & le gouvernement, on fit des vœux pour voir sur le Trône des Rois d'Angleterre un digne rejeton des Plantagenettes, supplantez par un homme nouveau, & d'une naissance fort équivoque. Les colomnes de l'Etat furent ébranlées, & quoy que personne ne se déclarât encore, ceux qui connoissoient la cabale, sçavoient bien que Guillaume Stanley frere du Comte de Derby, à qui le Roy étoit redevable du gain de la bataille de Bosworh, & par consequent de la Couronne, Milord Filsgautier, Simon de Montfort, Thomas Thouais, Robert Clifford, Guillaume Barley, & plusieurs autres s'étoient unis pour faire valoir les droits du nouveau Duc d'Yorc. On apprit même que pour s'éclaircir plus à fond de ce qui regardoit la resurrection de ce Prince, les conjurez avoient secretement député en Flandre ces deux derniers Seigneurs, qui leur avoient confirmé les choses, comme des veritez, dont il n'étoit pas permis à des gens éclairez de douter. Clifford écrivit qu'à l'heure qu'il étoit, il connoissoit le Duc d'Yorc, comme il se connoissoit luy-même. Ce témoignage, & plus encore la hardiesse qu'eut Clifford de se declarer pour Perkin, donna une grande vogue au parti, & multiplia beaucoup les

les partisans, soit en Flandres, soit en Angleter-
1495. re. Henri, qui n'avoit presque fait jusques-là, qu'observer d'une veuë generale cette rebellion naissante, & se débarrasser par la paix de ce qui auroit pû l'occuper ailleurs, quand il en seroit attaqué, commença à prendre des mesures pour la détruire avant qu'elle l'attaquât. Il ne crut pas qu'il fût à propos de courir le premier aux armes, ne voulant pas que les factieux s'apperçûssent qu'il les craignoit. Il fit par politique ce qu'ils faisoient par necessité; il se cacha, pour rendre plus seurs les moyens qu'il prit pour les perdre. Il en choisit entr'autres trois. Le premier fut de faire éclaircir la mort des enfans d'Edoüard IV. par ceux qui en avoient été les ministres. Ce moyen fut de peu d'efficace, ne restant que deux de ces parricides, qui meritoient peu d'être crûs. Le second fit plus d'impression, qui fut de faire faire par tout, par des émissaires secrets, des informations autentiques de la naissance, de la vie, des avantures de Perkin, & d'en donner l'histoire au public, non dans des livres, ni dans des actes, qui auroient pû être suspects; mais dans des lettres, & des nouvelles écrites par des gens apostez, avec une grande affectation d'écrire sans autre dessein, que de mander à leurs amis ce qui se disoit de nouveau. Cette voye réüssit mieux que l'autre: mais celle qui eut le plus d'effet, fut les espions que le Roy commit, soit en Flandres, soit en Angleterre, premierement pour découvrir ceux qui entroient dans cette cabale, ensuite pour débaucher quelques-uns de ceux qui en sçavoient les secrets, particulierement Clifford. Il poussa cet artifice si loin, que pour mieux couvrir la marche de ceux qu'il employoit à ces découvertes, il les faisoit excommunier nommément dans Saint Paul de Londres avec ses autres ennemis, comme on le pra-

pratiquoit alors. Abus du glaive de l'Egliſe blâmable dans un Roy Chreſtien, mais beaucoup plus encore en ceux qui ayant reçû ce glaive en dépôt, luy en permettoient un tel uſage. De quoy n'abuſe point la politique, quand la Religion même ne luy ſert point de digue ? Henri étoit un Prince religieux: on dit neanmoins qu'en cette occaſion, il ſe ſervit, pour découvrir ce qu'il avoit envie de ſçavoir, de moyens encore plus contraires aux maximes de la Religion, que celuy dont je viens de parler. 1496.

Il vint à bout par cette voye de ce qu'il avoit pretendu. Il découvrit ceux de ſes ſujets qui s'étoient engagez à Perkin, & détacha de ce parti Clifford, qui luy en revela le ſecret. Quand il fut bien inſtruit de tout, il fit deux choſes, dont l'une luy réüſſit, & l'autre n'eut pas de ſuccés. Celle qui n'eut pas de ſuccés, fut une Ambaſſade qu'il envoya au jeune Archiduc Philippe d'Auſtriche, alors Prince des Païs-bas, pour le prier de reprimer la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne. Mais ce Prince, ou plûtôt ſon Conſeil, répondit aux Ambaſſadeurs, que la Ducheſſe étoit maîtreſſe de faire ce qu'il luy plaiſoit ſur ſes terres, ce qui ne ſatisfit pas Henri, qui ſçavoit combien les Flamans avoient de déference pour elle, & favoriſoient ſous main ſes deſſeins. Mais ſi la negociation du Monarque n'eut pas de ſuccés chez les Etrangers, ſes recherches en eurent beaucoup chez luy, ou ayant découvert les conſpirateurs, il en fit une punition exemplaire, qui déconcerta la conſpiration. Le ſupplice de Daubeney, de Ratclif, de Montfort, de Fils-gautier, & plus encore que tout cela, celuy de Guillaume Stanley, déferé & accuſé par Clifford, jetta la conſternation dans l'eſprit des autres, & en obligea pluſieurs d'implorer la clemence du Roy. Il en uſa envers quelques uns, & envoya Poyning

ning en Irlande, qui y porta le même tempera-
1496. ment de ſeverité & d'indulgence.

En coupant tant de têtes illuſtres, Henri ne pût empêcher que de leurs cendres il ne s'élevât des voix lugubres, qui par des libelles ſanglans l'accuſoient de cruauté, décrioient ſon gouvernement, & faiſoient des vœux au Ciel, pour voir le veritable heritier d'Yorc & des Plantagenettes ſur le trône de ſes anceſtres. La Ducheſſe de Bourgogne & Perkin jugerent par là qu'ils avoient encore des partiſans en Angleterre, qui n'attendoient que l'occaſion de voir un étendart levé pour le ſuivre: ne faiſant pas reflexion ſans doute, qu'un parti réduit à écrire eſt battu, ou bien prés de l'être. Dans cette eſperance, & voyant d'ailleurs que leur trame étant découverte, ils alloient perdre ce qu'il leur reſtoit de partiſans, épouvantez par le ſupplice des autres, s'ils ne leur relevoient le courage par quelque entrepriſe d'éclat, ils arrêterent que le faux Duc d'Yorc iroit tenter une deſcente ſur les côtes de la Province de Kent.

Cette reſolution étant priſe, ils leverent des troupes, qui ſe trouverent compoſées de nations differentes, & preſque toutes de ces vagabonds qui fuyent la pauvreté ou la juſtice, que la neceſſité rend déterminez, ou la mauvaiſe conſcience farouches. Le nombre s'en trouva aſſez grand pour en faire une petite armée, qui n'étoit pas à mépriſer. Les vaiſſeaux furent prêts à temps par les ſoins de l'agiſſante Ducheſſe, & l'embarquement aſſez prompt pour être en mer au mois de Juillet. Le trajet ne fut pas moins heureux, & ne dura que le temps ordinaire.

Comme le fourbe étoit circonſpect, il n'expoſa pas d'abord toutes ſes troupes, il jetta l'anchre à la veuë de Sandewic, & mit ſeulement à terre quelques Compagnies, pour ſonder le gué, & remuer les peuples. Il auroit pû réüſſir, s'il

eût

eût paru plus de personnes de qualité du Pays à la tête de son armée, & quelques Chefs de la premiere Noblesse: mais le peuple ne voyant dans ces troupes que des gens inconnus, & aussi redoutables à leurs amis, qu'à leurs ennemis, par leur avidité pour le butin, députa vers les grands Seigneurs qui avoient leurs maisons dans ces quartiers là, pour s'offrir de se joindre à eux contre les ennemis du Roy, de les combattre, & de les chasser. 1496.

Les Seigneurs loüerent le zéle & la fidelité de ce peuple, & en voulurent profiter pour attirer Perkin à terre avec le reste de ses soldats, en intention de terminer tout d'un coup cette affaire importune au Roy & à la Monarchie. Dans ce dessein ils firent armer assez diligemment la Province, & y joignant quelques troupes reglées, qu'ils trouverent par hazard sous leur main, ils en mirent le gros en embuscade, & en envoyerent quelques-unes pour feindre de se joindre à Perkin, & le tirer hors de ses vaisseaux. Un trompeur se connoît mieux en tromperies qu'un autre. Perkin observoit de son vaisseau ce qui se passoit sur le rivage, & ne voyant point dans les troupes qui l'invitoient à sa descente ce tumulte qui accompagne presque toûjours la rebellion, il se tint sur son bord, aima mieux perdre ce qu'il avoit exposé des siennes, que de se mettre en hazard luy-même, & le reste de son armée. Il raisonna juste. Les Seigneurs Anglois voyant qu'on ne le pouvoit attirer, fondirent sur ceux de ses soldats qu'ils trouverent sur le rivage, les taillerent en pieces, en tuerent beaucoup, & en ayant pris aussi un grand nombre, ils les pendirent tout du long des côtes de Kent, de Sussex, & de Norfolk.

On étoit prévenu d'une telle estime pour la prudence du Monarque, que tout ce qui arriva de fortuit dans cette occasion fut attribué à la pro-

profondeur de ſes conſeils, juſqu'à un voyage de
1496. plaiſir auquel il ſe préparoit dans le temps même que Perkin paroiſſoit ſur les côtes. Car le bon ſuccés de cette affaire, arrivé à propos la veille qu'il ſe devoit mettre en chemin, luy ayant permis de partir au jour qu'il avoit reſolu, donna au peuple un nouveau ſujet d'admirer & la ſeureté de ſes veuës, & la juſteſſe de ſes meſures, tant certains hommes impoſent aiſément aux autres.

Ni Perkin, ni ſa Protectrice ne ſe rebuta du malheur de la deſcente. Perkin retourna en Flandres, & y fut receu avec le même accueil, que s'il y fût retourné victorieux. La Ducheſſe jugea à propos qu'il s'allât montrer en Irlande. Il y alla, mais il y trouva ſi peu de diſpoſition à le ſuivre, par le ſoin qu'avoit pris Poyning d'y établir l'autorité du Roy, qu'il fut contraint de s'en revenir.

Un voyage inutile ne laſſa pas celuy que tant de meſures rompuës n'avoient encore pû rebuter. Le projet d'une nouvelle intrigue conſola Perkin de toutes ſes diſgraces, & fit oublier à la Ducheſſe de Bourgogne le chagrin des travaux paſſez, par l'eſperance qu'elle luy donna d'en recueillir bien-tôt les fruits.

Jacques IV. Roy d'Ecoſſe jeune Prince fort cheri des ſiens, n'aimant gueres Henri, & ayant pour la nation Angloiſe les yeux & le cœur d'un bon Ecoſſois ne paroiſſoit pas éloigné de leur faire la guerre, & ſembloit ne plus manquer que d'un pretexte. La Ducheſſe de Bourgogne & Perkin en furent bien-tôt avertis, & ne l'eurent pas plûtôt été, qu'ils reſolurent de profiter des diſpoſitions qu'ils voyoient dans ce Prince à les ſeconder. Dans ce deſſein Perkin fit ſonder ſecretement le Roy d'Ecoſſe & negocia ſi bien avec luy, que ce Monarque conſentit à le recevoir dans ſes Etats, & à joindre ſes forces avec

celles

celles qu'il pourroit recevoir d'ailleurs, pour se rétablier sur le trône, dont il se disoit héritier. 1497.
Quelques-uns croyent que Charles VIII. entroit sous main dans cette intrigue, sollicité par la Duchesse, & depuis peu mécontent d'Henry, qui s'étoit ligné contre luy avec les Princes d'Italie, afin de traverser les conquêtes qu'il entreprenoit en ce pays-là, & d'autres ajoûtant que le Roy des Romains refroidi aussi pour l'Anglois par des raisons particulieres, entroit encore dans ce complot. Quoy qu'il en soit, Perkin fut receu avec de grands honneurs en Ecosse, où le Roy luy voulant donner une marque publique de son estime, luy fit épouser Catherine de Gourdon sa parente, fille du Comte de Huntlei, jeune personne en qui la beauté, les richesses & la vertu concouroient avec la noblesse, pour en faire un parti digne d'un grand Prince.

Aprés que le Roy & le faux Duc d'Yorc eurent contracté cette alliance, ils leverent des troupes, & entrerent dans la Province de Northumberland, à l'entrée de laquelle Perkin fit publier insolemment, sous le nom de Richard IV. un Edit de proscription contre Henri, où il mettoit sa tête à prix, promettant de grandes recompenses à ceux qui contribuëroient avec luy à chasser au moins du trône le commun tyran d'Angleterre, c'est ainsi qu'il nommoit le Roy, & accordoit une ample amnistie à ceux qui abandonneroient son parti.

Ni cet Edit, ni cette guerre n'avoient fait grande peur à Henry. L'Edit n'avoit remué personne, & la guerre n'avoit encore abouti qu'à quelque butin enlevé par les Ecossois: mais une sedition qui s'émeut dans la Province de Cornoüaille, à l'occasion d'un grand subside accordé au Roy par le Parlement pour se vanger de cette irruption, troubla un peu sa tranquillité. On étoit persuadé qu'Henri aimoit l'argent,

qu'il

qu'il mettoit tout en commerce pour en avoir
1497. juſqu'à la paix & à la guerre, vendant la guerre à ſes ſujets, & la paix aux étrangers. Dans cette prévention le peuple Anglois le moins docile de tous les peuples à payer des ſubſides à ſes Rois, étoit toûjours en garde contre luy quand il s'agiſſoit de cet article. La populace de Cornoüaille s'étant mutinée ſur celuy-cy, prit les armes, ſous pretexte d'abord d'en vouloir à quelques Officiers du Roy, accuſez de favoriſer ces exceſſives exactions, & ſur tout au Chancelier Morthon, homme entierement dépendant de ce Prince, qui luy avoit encore depuis peu fait donner le chapeau de Cardinal. Un Serrurier & un Docteur en Droit ſe mirent à la tête des mutins, & traverſant la Province de Devonſchire, vinrent en celle de Sommerſet où le Baron Audley ſe fit leur Chef. Commandez par ce nouveau General, qui prit leur conduite à Taunton, ils marcherent à Weles; à Salisbery, à Wincheſtre, & par cette route entrerent dans la Province de Kent, où ils avoient grande eſperance de faire revolter le pays. Ils n'y réüſſirent pas, les Cantiens ne vouloient point perdre la gloire d'être bons ſerviteurs du Roy, que la défaite de Perkin leur avoit acquiſe: ce qui n'ayant fait qu'irriter davantage les plus deſeſperez des mutins, ils firent menacer Henri, ou de le combattre s'il oſoit paroître, ou de prendre Londres à ſa veuë.

Une revolte, une guerre étrangere, la cabale d'un concurrent parurent au Roy un aſſemblage de choſes fâcheuſes, qui l'inquieterent, mais qui ne luy firent rien perdre de ſa preſence d'eſprit ordinaire. Il envoya du côté d'Ecoſſe Jean Howard Comte de Surrey, & ſe tint luy-même dans Londres, juſqu'à ce qu'il eût aſſez de troupes pour attaquer ſeurement les rebelles, campez à la veuë de la ville ſur la colline de Blackeheath.

Cette

Cette lenteur du Roy, autrefois si prompt à marcher contre les rebelles, jettta une grande terreur dans Londres: mais on y fut bien tôt rasseuré, quand on eut vû l'ordre admirable, avec lequel ce sage Prince se prépara, quand il eut des troupes, à attaquer les ennemis. Car premierement il arma la ville, & avec le soin qu'il en prit, mit les bourgeois en état de se deffendre eux-mêmes. Ensuite il alla camper en personne dans la plaine de saint Georges, justement située entre Londres & le camp ennemi. Enfin il fit investir ce camp par le Comte d'Oxford, qui avoit sous luy le Comte de Suffolk & d'Aubeney. Le Duc de Bethford, à qui Henri donnoit d'ordinaire le principal commandement de ses armées, étoit malade, & mourut bien-tôt aprés, Seigneur habile, & l'homme de son temps le plus fecond en ressources dans la mauvaise fortune. Son absence n'empêcha pas que les autres n'attaquassent les rebelles avec tant de valeur & d'art, qu'ils les eurent défaits en peu d'heures, quoy qu'ils se deffendissent assez bien. Deux mille y demeurerent sur la place. Les trois chefs furent pris, & punis de mort. Le Roy pardonna aisément au reste, mettant, dit Bacon, de la difference entre un soulevement que cause la pauvreté, & celuy que produit l'esprit de revolte. 1497.

La guerre d'Ecosse que l'émotion de Cornoüaille rendoit assez vive, languit bien-tôt quand on apprit cette défaite des mutins: à quoy ne contribua pas peu une ambassade de Ferdinand, Roy d'Arragon & de Castille, qui voulant prendre les liaisons qu'il prit depuis avec Henri, envoya un Ambassadeur offrir sa médiation aux deux Rois pour la paix. On n'en pût pas si tôt convenir, parce qu'Henri voulut que Perkin luy fût livré entre les mains, & qu'il ne le pût obtenir: mais la priere que le Roy d'Ecosse fit à l'impo-

sſeur peu de temps aprés, de chercher un azyle
1498. ailleurs, y mit de grandes diſpoſitions. En attandant on fit une tréve, durant laquelle Perkin fut contraint de ſe retirer avec ſa femme encore une fois chez les Irlandois. Car Henri venoit de conclure un traité avec l'Archiduc, portant expreſſément que Perkin ne ſeroit plus toleré en Flandres, même ſur les terres données en doüaire à la Ducheſſe de Bourgogne.

Perkin ne pouvoit demeurer en Irlande, alors ſoumiſe au Roy legitime, qu'errant, obſcur & inconnû. Cela n'accommodoit pas ſes deſſeins. A force de vouloir perſuader aux autres qu'il étoit le Duc d'Yorc, il ſembloit ſe l'être perſuadé à luy même, & le nom de Richard IV. luy avoit fait oublier qu'il étoit Warbec. Un homme né Roy n'auroit pas ſouffert avec plus d'impatience de ne l'être plus. Il s'occupoit à imaginer une nouvelle intrigue pour revenir ſur la Scene, lorſque la ſedition de Cornoüaille recommença à propos pour luy en donner occaſion. Il y a apparence qu'il eut part à ce ſecond ſoulevement, & que la proximité du païs où ils apprirent qui il étoit, leur donna envie de tenter encore une fois la fortune, ſous un Chef dont le nom impoſoit; outre que Perkin promettant toûjours dans les écrits qu'il publioit une exemption de tout ſubſide, ce peuple, qui ne prenoit les armes que pour obtenir ce ſoulagement, crut ne pouvoir pas mieux choiſir pour conduire ſon entrepriſe, qu'un homme qui avoit des veuës ſi conformes à ſes intentions.

Pouſſez par ces motifs, les rebellés ayant député en Irlande, perſuaderent aiſément Perkin de paſſer le détroit qui les ſeparoit de luy, & de ſe venir mettre à leur tête. Auſſi-tôt qu'il y fut, ils convinrent enſemble de commencer la guerre civile par quelque conquête importante, qui donnât de la réputation à leurs armes, qui leur ſer-

servît au besoin de retraite, & de place de seureté. Dans ce dessein ils assiegerent Excestre, 1498.
& l'attaquerent assez vivement, pour le prendre avant que le Roy fût en état de le secourir, s'ils eussent eu de l'artillerie, & un peu plus de discipline: mais l'une & l'autre leur manquant, le Roy survint, & fit lever le siege. Perkin se retira à Taunton, où aprés avoir employé le jour à se preparer au combat; par une catastrophe indigne d'une Comedie si intriguée & si pleine d'évenemens, il se retira durant la nuit dans un azyle du pays, abandonnant son armée à elle-même, & à la discretion du Roy, qui pardonna encore une fois à cette populace inconsiderée, aprés en avoir châtié quelques-uns.

Henri étoit assez content de tenir Perkin assiegé, dans l'azyle où cet imposteur avoir voulu choisir sa retraite. Plusieurs conseillerent au Roy de l'en retirer par force, & de luy faire porter sur le champ la peine de ses impostures: mais le violement de l'azyle paroissant à ce Prince circonspect une affaire trop délicate, il prit un parti tout contraire, qui fut d'inviter le coupable à se remettre entre ses mains, promettant de luy sauver la vie. Perkin accepta la proposition, apparemment faute de mieux, & fut mené dans la tour de Londres. Sa femme, qui mit le comble à ses vertus par l'amour conjugal qu'elle eut pour luy dans l'une & dans l'autre fortune, fut fort honorablement traitée. Le Prince ne l'eut pas plûtôt veuë, qu'il l'aima: mais d'une amitié qui ne fit point de scandale. Il la donna à la Reine, & eut avec elle un procedé si respectueux, & si plein de circonspection, que ni la vertu de la Dame, ni la délicatesse de la Reine, ni la malignité des Courtisans n'eut aucun sujet d'en prendre ombrage. Elle eût été aussi heureuse à la Cour d'Henri, qu'elle meritoit de l'être, si elle eût moins aimé un mary si peu digne de son amour.

La prise de ce malheureux luy avoit donné un
1499. chagrin mortel; sa mort la rendit inconsolable. Cet esprit inquiet s'attira luy-même le supplice que la clemence du Roy sembloit s'obstiner à luy épargner. Il s'étoit sauvé de la Tour, le Roy luy avoit encore pardonné: mais une telle comedie devoit ensanglanter la scene, & avoir une catastrophe tragique. Perkin ne sepût empêcher de cabaler en prison aussi-bien qu'ailleurs. Il gagna quatre de ses gardes, qui devoient tuer le Gouverneur, se saisir des clefs, ouvrir les portes, donner la liberté à Perkin, & au vray Comte de Warvik, qui avoit pris, selon quelques-uns, des liaisons avec luy contre Henri. Cette conjuration découverte, Perkin fut enfin conduit au supplice; qu'il avoit tant de fois merité.

La mort de ce fameux imposteur auroit fait honneur à Henri, si elle n'eût servi d'occasion à celle du Comte de Warvik, reste du sang des Plantagenetes encore precieux à l'Angleterre. Je dis qu'elle luy servit d'occasion: car la vraye cause de cette mort, fut une politique cruelle de ce Prince, & de son ami Ferdinand Roy d'Arragon, qui pour marier Catherine sa fille à Artus fils aîné
d'Henri, fit entendre au Monarque Anglois, qu'il
1500. ne se tiendroit point asseuré de marier sa fille à un Roy, pendant que ce Comte vivroit. Par-là le Prince infortuné fut la victime de ce mariage, dont Catherine attribua toûjours les malheurs qui en furent les suites, au sang du Comte de Warvik, qui en avoit soüillé les liens.

Ce fut une tache à la vie d'Henri, mais qu'il couvrit, devant & aprés, de tant d'actions dignes d'un grand Roy, que si Dieu ne l'oublia pas, & l'en punit dans ses enfans, bien-tôt les hommes n'y penserent plus. Devenu paisible, & sans concurrent, il vint à un point de puissance, d'autorité & de reputation, qui rend encore aujour-
1501. d'huy sa memoire ve..erable à tous les Anglois. Il

fut

fut moins aimé, qu'estimé. Son avidité excessive à accumuler des tresors fit souvent murmurer son peuple. Dudley & Empson ministres de son avarice en porterent les maledictions publiques, mais il n'évita pas les plaintes secretes, & fut quelquesfois en danger d'en sentir de plus fâcheux effets. A cela prés ce fut un grand Prince, d'un esprit élevé & solide d'une valeur éprouvée, d'une profonde politique, d'une grande application aux affaires; faisant bien la guerre sans l'aimer, aimant la paix, & se la faisant demander; vif & agissant, mais toûjours circonspect; connoissant mieux que Prince du monde les solides interêts de son Etat, & les alliances qui luy convenoient; écoutant les conseils sans s'en faire des loix, gouvernant par luy-même sans l'affecter; autant exempt de faste & de vanité, qu'il avoit de grandeur, & aimoit la vraye gloire. Aucun Roy d'Angleterre ne trouva mieux se secret d'accorder la dignité Royale avec les privileges de la nation, & ce temperament qu'il faut garder pour être maître du Parlement, sans trop vouloir l'assujettir. Il n'avoit ni favoris ni maîtresses, aimant en Roy tout ce qu'il aimoit, même sa mere qu'il respectoit fort, sa femme qu'il estimoit beaucoup, ses enfans qu'il élevoit bien; mais ne donnant à sa famille que peu de credit auprés de luy dans les choses qui regardoient l'état. Il se servoit plus volontiers dans le commandement des armées, & dans l'administration des affaires, de gens de qualité que d'autres: les plus habiles étoient toûjours ceux qu'il employoit le plus volontiers, n'ayant rien de cette foiblesse qui rend quelquefois les grands Princes jaloux de leurs propres Ministres, allant au solide, & n'achetant point la gloire d'avoir fait luy-même ce qu'il entreprenoit de faire, par le risque de n'y pas réüssir. Il y avoit de la grandeur dans ses projets, mais jamais rien d'outré & de chimerique: de là vient qu'ils luy réüssirent

1502.

1503.

1504.

1505.

tous, & qu'il passa pour fort heureux. Bacon
1506. infere de là que ce fut sa faute, s'il ne fit pas plus qu'il ne fit: mais je crois qu'on peut inferer plus juste, que ce fut un effet de sa prudence, de n'avoir pas plus entrepris qu'il ne pouvoit faire. D'ailleurs n'étoit-ce pas avoir beaucoup fait, pour un Prince qui étoit passé de l'exil au trône, que
1507. d'avoir trouvé le Royaume déchiré de grandes & de longues factions, & de l'avoir laissé paisible; d'avoir commencé une nouvelle maison Royale, & de laisser dans la personne d'Henri son second fils, devenu Prince de Galles par la mort d'Artus, un successeur agreable à tous ses sujets, Marguerite sa fille aînée mariée au Roy d'Ecosse, & Marie
1508. sa cadette accordée avec l'Archiduc d'Aûtriche, que tant de Couronnes regardoient.

1509. Telle étoit la situation d'Henri VII. lors qu'une maladie de langueur l'attaqua, & ajoûta aux prosperitez de sa vie le loisir de se préparer à la mort. Il y apporta toutes les dispositions qu'un Prince pieux & vrayement Chrêtien, tel qu'il étoit, y doit apporter. Il montra de grands sentimens de devotion & de penitence. Il fit racheter tous les prisonniers qui étoient retenus pour leurs dettes. Il ordonna qu'on examinât les comptes de ses Officiers, pour rendre au peuple ce qu'ils auroient pû en avoir exigé sans droit. Il fit des fondations, il redoubla ses aumônes, & ayant receu
22. d'Avril. les Sacremens avec une pieté exemplaire, il mourut à Richemond le vingt-deuxiéme d'Avril de l'année mil cinq cens neuf, la cinquante deuxiéme de son âge, & la vingt-quatriéme de son regne.

Fin du septiéme Livre.

HIS-

HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE HUITIE'ME.

Changement de la Religion sous les Tenders, & les évenemens tragiques, que ce changement a produit dans l'Etat sous les Stuarts. Plan d'une Histoire de cette Maison, qui doit faire un troisième volume de celle des Revolutions.

JE change de methode en ce Livre, & j'en prens une tout oppoſé à celque j'ay ſuivi dans les autres. Dans les Revolutions précedentes, j'ay ſeparé les évenemens, & leur ay donné à chacun toute l'étenduë dont je les ay cru capables: dans celles que je vais écrire, j'aſſemble, & abrege les faits. La raiſon que j'ay d'en uſer 1509.

1509. uſer ainſi, eſt que les choſes éloignées de nos temps n'étant connuës qu'en general, & la plûpart confuſément; j'ay cru faire plaiſir au Lecteur, de luy en donner un détail aſſez étendu pour l'en bien inſtruire. Par une raiſon contraire, j'ay jugé que les Revolutions arrivées en Angleterre les deux derniers ſiecles étant auſſi connuës qu'elles ſont, la plûpart de mes Lecteurs me ſçauroient bon gré, d'avoir terminé cet Ouvrage par une eſpece de portrait hiſtorique, qui raſſemblant ces évenemens dans un eſpace plus limité, les repreſentât plus vivement, & en fit mieux voir tout le merveilleux. Je ne laiſſeray pas dans la ſuite de donner une plus longue étenduë à l'Hiſtoire de la Maiſon Stuart. Un deſtinée, dont Dieu ſeul qui la fait connoît les reſſorts, luy donne une trop grande part aux Revolutions d'Angleterre, pour en avoir ſi peu dans cet Ouvrage. Ce que j'en diray icy n'eſt que le ſujet d'un Volume particulier, dont l'impreſſion demande une ſituation de la Monarchie Britannique plus fixe que celle où nous la voyons. En attendant, pour donner à cette Hiſtoire une fin qui la rende complete independamment de ce que je me reſerve à y ajoûter en ſon temps, j'ay cru pouvoir renfermer dans ce Livre ce que l'Angleterre a pû produire dans l'eſpace d'un ſiecle & demi, de Revolutions & de changemens les plus ſurprenans qu'on vît jamais. On peut dire que le premier ſe fit dans la perſonne d'Henri VIII. en même temps qu'il en fit un ſi déplorable dans la Religion.

Ce Monarque parut ſur le Trône avec des qualitez ſi brillantes, tant de diſpoſitions à bien faire, tant d'avantages pour regner heureuſement, que perſonne ne douta en Angleterre, qu'il ne dût effacer la gloire de ſes plus illuſtres predeceſſeurs. Chacun reconnut d'abord en luy un

un bon esprit & bien cultivé, de la science plus que n'en ont d'ordinaire ceux mêmes de ce rang qui ont étudié ; un beau naturel, un genie facile, une ame noble & élevée dans un corps bien fait, majestueux, adroit, robûte, d'une bonne santé ; du talent pour la guerre, de la capacité pour les affaires, une grande intelligence des interêts des Princes particulierement des siens ; de la Religion, de l'équité, un accés facile, un air affable, enfin tout ce qui attire aux Rois l'amour sans préjudice du respect. 1510.

Il commença à regner dans les circonstances les plus heureuses qu'on eût pû souhaiter, pour mettre en œuvre toutes ses bonnes qualitez. Il trouva un Royaume paisible, des tresors immenses, un peuple prevenu d'estime & d'affection pour luy, ses voisins divisez, qui le recherchoient comme l'arbitre de la paix & de la guerre ; en état de tenir la balance entre les Maisons de France & d'Austriche, dont l'émulation s'allumoit. 1511.

Ses premieres demarches montrerent l'usage qu'il étoit capable de faire de ses avantages & de ses talens. Dans la ligue que fit Jules II. en l'an mil cinq cens douze avec ce Prince, l'Empereur, & Ferdinand Roy d'Arragon contre Louis XII. Roy de France ; Henri prit de son côté Theroüanne, qu'il alla assieger en personne, gagna la bataille des Esperons, où le Duc Longueville fut fait prisonnier avec plusieurs autres Seigneurs. Là le jeune Roy eut le plaisir de voir l'Empereur porter son écharpe, & faire la guerre à sa solde. Il prit la même année Tournay, pendant que le Comte de Surrey, qu'il fit pour cela Duc de Norfolc, gagna contre les Ecossois une grande bataille sur la Tylle, où leur Roy fut tué avec une nombreuse Noblesse, & plus de huit mille de ses soldats. 1512. 1513.

Si Henri avoit fait la guerre avec succés, il fit

la paix avec dignité. Le mariage de Louis XII.
1514. & de Marie sœur de ce Prince, fut l'occasion de celle-cy. Je ne sçay par quelle avanture avoit été rompu celuy qu'on avoit autrefois projeté entre Charles d'Austriche & cette Princesse, au reste si peu éblouïe de l'éclat de tant de Couronnes, qu'elle ne s'estima point heureuse, que quand
1515. aprés la mort de Louis, François I. luy fit épouser Charles Brandon depuis Comte de Suffolk,
1516. qu'elle avoit aimé avant d'être Reine, & pour lequel elle renonça encore volontiers à la Royauté. Henri eut le malheur, que ses deux Sœurs firent ce deshonneur à leur Sang. Car Marguerite Doüairiere d'Ecosse épousa presque en même temps Ar-
1517. chambauld de Douglas Comte d'Angus. Le Roy leur frere avoit trop besoin d'indulgence sur cet
1518. article, pour être inexorable aux autres. Aprés quelques mouvemens de colere, qu'il donna plûtôt au public qu'à un veritable ressentiment, il
1519. ne les en aima pas moins, & les regarda comme des exemples qui autorisoient ses foiblesses. Il en avoit dêlors de fort grandes sur le sujet dont
1520. nous parlons: mais elles n'avoient encore rien gâté dans la conduite de ses affaires, non plus que dans sa Religion; dont il conservoit un grand fonds parmi ses desordres; jusques-là qu'il écrivit contre Luther, & qu'il merita du Pape Leon ce
1521. titre de Defenseur de la Foy, que ses Successeurs ont trouvé si beau, qu'ils l'ont gardé même dans leur Schisme, apparemment pour figurer avec celuy du Roy de France.

Quelques-uns crurent que quand Henri fit la paix avec Louis XII. l'amour le rappelloit en Angleterre plûtôt que la bonne politique, mais ils se trompoient: les dépenses horribles que luy faisoit Maximilien, & l'application de Ferdinand à profiter de tout pour ses interests au préjudice de sa parole, dégoûterent Henri d'une entre-

entrepriſe, où il ſemoit & où les autres recueilloient. Sa conduite envers Charles Quint & François I. parut inconſtante. Les liaiſons que prit d'abord Wolſey ſon Miniſtre avec l'Empereur, qui leuroit ce Cardinal de la Papauté, en furent cauſe durant quelque temps. A conſiderer neanmoins la ſituation des affaires de ce temps-là, la maniere dont Henri ſe menagea avec ces deux grands rivaux; ſe faiſant rechercher, ſe tenant neutre, ſe laiſſant eſperer à tous deux; dans la ſuite ſe déclarant, ſelon le temps & le tour des affaires, pour celuy qui opprimant l'autre, auroit pû l'opprimer luy-même; enfin ſe fiant au François dans lequel il trouvoit une humeur beaucoup plus conforme à la ſienne, plus de deſintereſſement, plus de bonne foy, on jugera que la legerité, dont on accuſa ce Monarque, étoit une politique aſſez dans les regles. 1521. 1522. 1523.

Ainſi commença le fameux Henri VIII. La fin de ſa vie fut bien differente d'un ſi beau commencement. Trois choſes firent cette metamorphoſe, un mauvais mariage, un mauvais conſeil, une paſſion dereglée.

Le mauvais mariage fut celuy qu'on fit contracter à ce Roy avec la veuve de ſon frere, pour conſerver l'alliance d'Eſpagne, & pour ne point rendre de dot. La Princeſſe avoit du merite, mais elle ne plaiſoit pas à Henri, & il s'en étoit expliqué dés qu'on la luy avoit propoſée. La raiſon d'Etat l'avoit emporté, mais c'étoit une fâcheuſe compagne, qu'une femme donnée par raiſon, à qui ne ſçavoit point aimer autrement que par paſſion. Un fils qu'il en eut avoit diminué l'averſion qu'il avoit pour elle, mais ce fils ne fit que paroître, & rendre plus vif le deſir qu'avoit ſon pere d'un ſucceſſeur. Outre ces principes d'un mariage malheureux, la Reine eut toûjours dans l'eſprit, que le ſang du

dernier Plantagenette crioit au Ciel contre une al-
1524. liance, dont il avoit été la victime.

Le mauvais conseil qui contribua à précipiter Henri dans l'abîme, luy fut suggeré par Wolsey. Wolsey étoit fils d'un boucher, né avec des mœurs aussi dépravées, que sa condition étoit basse: mais avec un esprit dont la force l'éleva, malgré ces obstacles, au plus haut degré de fortune où un particulier puisse arriver. Il en étoit digne, s'il eût été aussi vertueux qu'il étoit habile. Il étoit Cardinal, Archevêque d'Yorc, Ministre d'Henri, pouvant tout sur luy, & plus que luy dans son Royaume. Si un Prince étoit excusable de donner tant à un seul homme, le choix du sujet étoit digne d'un grand Roy. Une ambition demesurée, une vie licentieuse, un faste à peine tolerable en ceux qui naissent dans la pourpre, rendirent odieux ce nouvel Aman, & le firent juger plus digne de la disgrace qui luy arriva, que de la fortune où il étoit monté. Son ambition, ou plûtôt la vangeance qu'il voulut tirer d'un grand Prince qui avoit trompé ses esperances, fut l'occasion de sa perte, l'écueil de son Maître, la ruine de la Religion dans son pays. Il s'étoit mis dans l'esprit d'être Pape; Charles-Quint l'en avoit flatté pour le mettre dans ses interests, & s'attacher par là l'Angleterre. Tout habile qu'étoit Wolsey, il fut la duppe de ce Prince, qui en
1525. sçavoit autant que luy. Deux Papes moururent sans qu'on parlât du Cardinal Anglois dans le Conclave, où Charles avoit eu le credit de faire élever son Precepteur sur le Siege Pontifical. Dêlors Wolsey pensa à la vangeance; mais comme d'un côté l'Empereur gardoit encore des mesures avec luy, & que de l'autre il falloit du temps, pour préparer l'occasion de nuire à un Monarque si puissant, le Cardinal dissimula jusqu'à la journée de Pavie, & la prison de

Fran-

François I. Alors Charles-Quint se voyant assez au dessus de ses affaires, changea de conduite envers Wolsey, & au lieu qu'il avoit jusques-là souscrit par ces mots les lettres qu'il luy écrivoit: *Vôtre Pere & Cousin Charles*, il ne les souscrivoit plus que *Charles*. Ce changement acheva d'outrer le fier & orgueilleux Cardinal, qui ne mênageant plus rien avec Charles, fit premierement entendre à son Maître, que sa politique vouloit qu'il se joignît avec François pour sa propre conservation, contre un Prince qui affectoit la Monarchie universelle, & qui s'y avançoit à grands pas. Quand il eut obtenu ce point, qui regardoit l'interêt des Couronnes, il entreprit d'en gagner un autre, qu'il jugea devoir faire un chagrin plus personnel à l'Empereur; & ce fut le fameux divorce d'Henri avec la Reine sa femme, tante maternelle de Charles; sous pretexte que cette Princesse n'avoit pû épouser les deux freres, & que la dispense obtenuë pour ce mariage étoit nulle. 1526. 1527.

Quelque peu de goût qu'eût Henri pour Catherine d'Arragon, il n'y a pas d'apparence qu'il eût entrepris une affaire si odieuse, si difficile, & d'un tel éclat, en toute autre situation d'esprit que celle où il étoit alors. Il étoit devenu amoureux d'Anne de Boulen fille de la Reine, belle personne, quoyque sa beauté ne fût pas sans de grands défauts, avec lesquels elle avoit plû jusqu'à aveugler ce Monarque de la plus forte passion du monde. Sanderus raconte des choses de la naissance & de la conduite d'Anne avant qu'Henri l'eût aimée, qui ne sont pas faciles à croire, & dont les preuves ne persuadent pas. Qu'elle fût fille d'Henri, qu'elle eût une sœur dont ce Monarque eût abusé, qu'elle se fût prostituée, presque dés l'enfance, au Maître d'hostel & à l'Aumônier de Thomas de 1528.

1530. Boulen, qui passoit pour son pere; qu'étant allée à la Cour de France, François I. & ses Courtisans l'eussent tellement deshonorée, qu'on luy donnât assez publiquement des noms infames: ce sont des choses contre lesquelles les Ecrivains Protestans se recrient, & ont quelque droit de s'inscrire en faux. Mais de quoy on ne la peut justifier, est d'avoir donné à Henri, en contre-faisant la femme de bien, des esperances de l'épouser, s'il venoit à bout du divorce monstrueux que Wolsey luy proposoit, & d'avoir contribué par-là à l'injustice que ce Prince fit à sa femme legitime, & à tous les maux qui s'en sont suivis. La fin tragique que luy causa une incontinence prouvée par un jugement juridique, fit voir que les Ecrivains Catholiques ont pû dire d'elle, sans en juger temerairement, qu'elle n'avoit été chaste que quand elle avoit été ambitieuse.

Tels furent les malheureux principes du changement déplorable d'Henri, & du Schisme qui divise encore aujourd'huy l'Angleterre d'avec nous. L'histoire de ce celebre divorce a été écrite, même de nos jours, par tant d'habiles gens, & en tant de diverses formes, qu'on ne peut l'abreger ni l'étendre, sans faire ce qu'ont déja fait des Ecrivains, qu'il seroit temeraire de pretendre égaller. Les sçavans hommes, qui depuis peu ont eu là-dessus de si vives & si fortes contestations, ne laissent rien à ajoûter, ni à leurs recits, ni à leurs disputes, que le jugement qu'on peut porter sur les faits controversés entre eux. Voicy ce qui convient le mieux au dessein que je me suis proposé.

Nos passions flattent nos esperances, & nos amis nos passions. Henri ne trouva point impossible de faire réüssir le divorce, & tout ce qui avoit quelque part à sa confiance & à ses secrets y trouvoient

voient plus que de la facilité. L'Evêque de Lincolne son Confesseur se laissa persuader par Wolsey qu'il y alloit de sa conscience, & en parla ainsi au Roy. La maniere même dont le Pape receut la requête d'Henri aida encore à le tromper. Clement VII. qui en ce tems-là tenoit le Siege Apostolique, venoit de sortir deguisé d'entre les mains de Charles Quint, qui l'avoit retenu prisonnier. Le ressentiment du Pontife étoit tout recent contre luy. D'ailleurs le saint Siege étoit obligé au zele du Roy d'Angleterre contre les heresies naissantes, & le Pape en particulier, à qui il avoit rendu service dans sa captivité, vouloit l'obliger. Le Roy de France joint à Henri, l'appuyoit auprés du saint Pere de fortes sollicitations. D'abord même, en examinant la Bulle par laquelle Jules II. avoit permis au Monarque Anglois d'épouser la veuve de son frere, on avoit trouvé des raisons pour la faire juger subreptice, qui avoient paru assez fortes. Enfin le Pape avoit promis, qu'incontinent qu'il seroit sorti d'intrigue avec l'Empereur, il donneroit à son Bienfacteur toute la satisfaction qu'il pourroit. 1531.

Ainsi Henri se nourrit d'esperance, pendant qu'on n'en vint point au fait: mais aussi-tôt qu'on commença à regarder l'affaire de prés, il vit naître tant d'obstacles à ses desirs du côté de la politique, de la justice, de la Religion; que s'il ne desespera pas dés lors d'obtenir du Pape ce qu'il demandoit, c'est qu'une espece d'aveuglement luy en avoit causé un autre. Il eut beau flatter, prier, menacer, employer son credit & celuy de François I. son ami, attirer l'affaire en son pays, se faire nommer pour Commissaires les Cardinaux Wolsey & Campege, desquels ce dernier possedoit un Evêché en Angleterre, mendier en sa faveur les suffrages des Doctes & des

des Universitez, s'abbaisser à plaider sa cause luy-
1531. même devant Wolsey son Sujet, proposer des expediens qui l'eussent rendu mépriſable à tout l'univers, ſi on n'eût été plus ſoigneux de ſa réputation que luy-même: la crainte d'offenſer Charles-Quint, l'injuſtice de deshonorer une Princeſſe vertueuſe, aprés vingt-deux ans d'un mariage contracté ſur la foy d'une Bulle, & d'un Bref qui la confirmoit; l'importance dont il étoit de garder des maximes ſeures & uniformes dans la diſcipline de l'Egliſe, le peu de fondement qu'avoit Henri de revoquer en doute la validité de la diſpenſe de Jules II. furent des difficultez au ſuccés de l'entrepriſe de ce Roy, qu'il ne pût iamais ſurmonter. Il s'opiniâtra, & jura un divorce
1532. éternel avec le ſaint Siege, ſi le Pape n'autoriſoit celuy qu'il vouloit faire avec ſa femme. Le Pape tint ferme: mais Henri trouva un Archevêque de Cantorbery, qui fit ce que le Pape n'avoit oſé
1533. faire. Cranmer, que le Roy avoit revêtu exprés de cette dignité, comme un homme ſeur pour
3. May. faire un ſchiſme, prononça le troiſiéme de May de l'année mille cinq cens trente trois, la Sentence du divorce fatal, qui ſepara avec Henri toute l'Angleterre de l'Egliſe. Le Roy avoit déja épouſé ſecretement Anne de Boulen, qui actuellement étoit groſſe, & qui peu de mois aprés qu'on l'eût couronnée à Weſtminſter, ac-
1533. coucha de la fameuſe Eliſabeth, malheureux fruit d'une union produite par tant de diſcordes.

Le Pape ayant été informé des demarches du Roy d'Angleterre, le menaça de l'excommunier, ſi dans un temps qu'il luy marquoit, il ne reconnoiſſoit ſa faute. François I. qui aimoit Henri, & qui étoit vrayment zelé pour empêcher que l'Angleterre ne ſe ſeparât de l'Egliſe, negotia ſi bien de part & d'autre, qu'il ſuſpendit

encore

encore long temps les derniers foudres du S. Pere. Il avoit conduit l'affaire à un point, par l'habileté & le zele de Jean du Bellay Evêque de Paris, que si le parti d'Aûtriche n'eût precipité les choses, si on eût encore attendu deux jours un Courier qui venoit d'Angleterre, & qui avoit été retardé par le débordement des eaux, il y avoit des deux côtez des dispositions favorables au moins pour continuer le procés, que la mort de Catherine d'Arragon, arrivée peu de temps aprés, auroit heureusement terminée au contentement de tout le monde. Il ne fut plus question d'accommodement, depuis la sentence que Clement fulmina alors contre Henri, par laquelle il l'excommunioit, & mettoit en interdit son Royaume. Le Roy mépriſa l'excommunication, & le Royaume n'a que trop bien gardé l'interdit.

1534. 1535. 1536.

Ce fut par le ressentiment qu'eut Henri VIII. de la fletrissure qu'il receut en cette occasion, que se fit la Revolution de la Religion en Angleterre, dont nous voyons encore aujourd'huy de si déplorables effets. A considerer combien elle fut prompte, & combien les Anglois, si fermes pour maintenir leurs anciens usages contre la puissance des Rois, abandonnerent facilement l'ancienne Religion de leur Monarchie, à laquelle jusques-là nul peuple n'avoit paru plus attaché; on n'en peut gueres trouver d'autre cause, que cet abysme des divins jugemens, qu'il ne faut pas trop vouloir penetrer. Le Royaume de Dieu s'ôte aux Nations comme aux personnes particulieres, pour des causes secretes que Dieu seul connoît. La complaisance qu'eût le Parlement pour tout ce que le furieux Monarque exigea de luy en cette occasion, en est un exemple redoutable à toutes les Nations du monde. On y fit des Loix pour dispenser les Anglois

glois de la soûmission que tous les Fideles doivent
1536. au saint Siege, pour proscrire jusqu'au nom du Pape, pour declarer le Roy Chef de l'Eglise Anglicane, pour exclure de la succession à la Couronne Marie, issuë du mariage d'Henri & de Catherine d'Arragon, pour l'adjuger à Elizabeth, qu'on declara Princesse de Galles. Tout plia sous ces Loix bizarres, & si c'est une gloire à un Prince d'avoir de l'autorité sur ses peuples jusqu'à les trouver dociles au mal, Henri se pût vanter de l'avoir acquise.

Par cette conspiration des impies & des tiedes,
1537. Dieu vouloit rendre plus illustre le petit nombre d'Elûs fervens, qu'il s'étoit reservé en Angleterre, ou pour en faire des Martyrs, ou pour en former des exemples d'une confession constante dans les longues persecutions. Le nombre en fut encore assez grand, pour faire regarder Henri comme un Prince alteré de sang, qui ne gouvernoit plus en Roy, mais en tyran.

Ce fut par cette cruauté que commença la metamorphose qui se fit tout d'un coup en ce Prince, & qui causa une Revolution aussi surprenante en sa personne que dans la Religion de ses peuples. Wolsey fut la premiere victime qu'il immola à sa fureur, parce que nonobstant le conseil
1538. que cet ambitieux luy avoit donné de rompre son mariage avec sa femme, il n'avoit pas favorisé celuy qu'il vouloit contracter avec sa maîtresse. Une maladie épargna au Roy la peine de le faire mourir, mais peut-être aussi luy ôta-t'elle le plaisir de se vanger de luy. Le crime de ce Cardinal
1539. meritoit un tel châtiment, pour verifier la
1540. parole de l'Ecriture, qu'on est puni par où l'on peche. On dit qu'il mourut penitent.
Jean Fischer & Thomas Morus, celuy-là Evêque de Rochestre fait Cardinal dans la pri-
1541. son, celuy-cy Chancelier d'Angleterre, eurent

la

la gloire de mourir Martyrs, pour n'avoir pas voulu prêter les fermens impies qu'on exigeoit d'eux. 1542.

Toute la famille de Richard de la Pôle de la Maiſon des Ducs de Suffolk, ſuivit les traces de ces deux grands hommes, & eut part à un ſi beau ſort. Luy, ſa femme, ſon fils aîné, ſouffrirent la mort pour la cauſe de l'Egliſe. Sa femme, Marguerite Plantagenette Comteſſe de Salisbery, étoit Princeſſe du Sang d'Angleterre, ſœur du feu Comte de Warvik; ſon âge de ſoixante dix ans, & une vertu reverée autant qu'une ſi haute naiſſance ne pût la ſouſtraire aux fureurs d'Henri. Le Cardinal Regnauld de la Pôle ſecond fils de Richard & de Marguerite, étoit le principal objet de la colére de ce Prince. Il étoit abſent: Henri l'avoit conſulté ſur ſon mariage, & ce Cardinal auſſi plein d'érudition que de pieté, luy avoit fait une réponſe digne d'un homme de ſon caractere. Le Roy en avoit été ſi choqué, qu'il l'avoit proſcrit: quelques-uns diſent qu'il avoit envoyé des gens en Italie pour s'en défaire, Dieu permit qu'il fut mal ſervi par ceux qu'il avoit choiſi pour ce meurtre: Il s'en dedommagea ſur tous ceux qui appartenoient à ce Prelat; & ce ne furent pas les dernieres victimes d'un ſang illuſtre qu'Henri immola à l'idole qu'il s'étoit fait d'une Religion à ſa mode. Ceux qui en ont fait le dénombrement, en comptent une grande multitude des premieres dignitez d'Angleterre. Celle des perſonnes de moindre rang, celle des Prêtres & des Religieux fait horreur ſeulement à l'entendre dire, & encore plus la nouveauté des ſupplices, dont on tourmentoit ceux qui étoient notez de plus de zele que les autres pour la Religion de leurs Anceſtres.

Henri s'accoûtuma tellement au ſang, qu'il verſa

versa indifferemment celuy des Catholiques &
1542. des Lutheriens. Plusieurs de ceux-cy furent executez durant son Regne & par son ordre. Ses meilleurs serviteurs n'étoient jamais en seureté avec luy. Toute la Maison de Norfolk en fut aux autres un triste exemple. Le Duc de Buckingham & le Comte de Wischire furent decapitez. Cromwel, long-temps Ministre de ces cruautez, les expia par une mort honteuse.

La conduite d'Henri envers ses femmes eut quelque chose de tragique, & de ridicule tout ensemble. L'Europe n'entendoit parler d'autre chose que des mariages du Roy d'Angleterre, & il ne faisoit de si frequens mariages, qu'en se défaisant de ses femmes, ou par un divorce, ou par un procés criminel. Peu d'années le dégoûterent d'Anne de Boulen, & plus encore l'incontinence de cette femme qu'on accusa de s'être prostituée à plusieurs, entre autres à son frere. Le Parlement la condamna à avoir la tête tranchée, & avec elle ses amans & le complice de son inceste. Pour l'honneur de la reformation, les Ecrivains protestans tâchent de rendre douteuses une partie des débauches, dont on accusa cette Reine: mais ils ne font pas reflexion, qu'en justifiant Anne, ils font le procés au Monarque qui la repudia, aux Juges qui la condamnerent, & que si Anne de Boulen fut chaste, Henri VIII. & son Parlement furent injustes. L'honneur de la reformation est blessé de l'un comme de l'autre, & il est encore plus honteux à des Reformateurs d'être iniques, qu'à une femme d'être foible.

A peine eut-on enlevé le corps d'Anne de Boulen de dessus l'échafaud, qu'Henri épousa Jeanne Seymours, qui le rendit pere d'un fils. La naissance de ce Prince coûta la vie à sa mere. Comme elle étoit en travail d'enfant, le

Roy

Roy ayant été averti, qu'il falloit se resoudre à perdre la Reine sa femme, ou son fruit: *Allez*, dit-il, *qu'on sauve le fruit: Il est assez de femmes au monde, mais on n'a pas quand on veut un fils.* Sur cette décision on ouvrit les entrailles à Jeanne Seymours, & on en tira Edoüard VI. La mort de la Reine, qui suivit cette violente operation, ne fit pas le Roy veuf pour long-temps; il épousa Anne de Cleves, mais l'ayant épousée par Procureur, il la trouva si peu à son gré, qu'il la repudia le septiéme mois aprés ce quatriéme mariage. Catherine Howard luy succeda. C'étoit une belle personne, mais d'une vie peu reguliere: Cranmer se fit son délateur: ses amans avoüerent leur crime, on l'obligea d'en convenir: le Parlement luy fit son procés, elle eut la tête tranchée, & avec elle furent condamnez à differentes sortes de peines, bien des gens qui étoient complices, ou qui avoient connoissance de son crime. La Sentence que le Parlement prononça contre cette Princesse, fut accompagnée de tant de loix contre les Reines de mauvaise vie, contre ceux qui non seulement favoriseroient leurs desordres, mais qui en auroient eu connoissance & n'en auroient pas averti, que la reputation la mieux établie n'étoit plus en seureté sur le trône; une Susanne pouvant trouver des calomniateurs qui se feroient croire. 1543.

Nonobstant tout cela Henri trouva une sixiéme femme: tant le Diademe a d'attraits. Cette hardie personne fut Catherine Pare, veuve du Baron de Latimer: femme d'esprit & de bonne conduite: mais comme chacun en Angleterre commençoit dêlors à prendre son parti sur le fait de la Religion, elle penchoit au Lutheranisme. Si Henri n'eût été que Roy & mary, Catherine l'eût aisément contenté, étant soûmise, sage, & soigneuse au de-là de ce que le sont d'or-

d'ordinaire les personnes de ce rang pour leurs
1544. époux : mais il y avoit dans ce Prince tant de differens caracteres à ménager, que si la nouvelle Reine le contenta comme Monarque & comme époux, elle l'offensa comme Chef de l'Eglise. Henri vouloit qu'on fût de sa Religion : & de Luther à luy, je ne vois pas qu'il eût trop mauvaise raison. Dés que celle que Dieu nous donne n'est plus reçeuë, les hommes n'ont pas plus de droit d'en faire une les uns que les autres. Un jour que le Roy & la Reine avoient longtemps disputé ensemble de controverse & de Religion, d'abord d'assez bonne amitié, mais dans la suite plus aigrement ; la contestation s'échauffa jusqu'à mettre le Roy en colere : Surquoy l'Evêque de Wincheſtre & le Chancelier étant survenus, lorsque la Reine se fut retirée, ils acheverent tellement d'aigrir l'esprit du Roy contre elle, qu'ils l'engagerent à consentir qu'on luy fit faire son procés, comme à une heretique secrete. Elle en fut avertie à bonne heure, & comme elle étoit insinuante, elle sceut si bien adoucir le Roy dans un entretien qu'elle eut avec luy, que non seulement elle évita l'échafaud, mais le divorce : alternative de toutes celles qui l'avoient précedées dans cette place, à une prés, qu'une mort trop prompte déroba à l'inconstance & à l'inhumanité du Roy.

La mauvaise humeur de ce Prince, effarouché par l'image de ses crimes, ausquels il sembloit avoir pris à tâche de s'accoûtumer, tomboit presque toûjours en même temps sur les enfans & sur les meres. En repudiant Catherine d'Arragon, avoit fait déclarer bâtarde la Princesse Marie, qu'il en avoit eu ; & en faisant trancher la tête à Anne de Boulen, il avoit traité Elizabeth née de ce mariage comme Marie,

les

les faisant declarer par le Parlement incapables de succeder à la Couronne. Un testament plus meurement fait rectifia ces effets de sa mauvaise humeur. Edoüard Marie, & Elizabeth y furent nommez successivement, pour se succeder les uns aux autres en cas de mort sans posterité, & cette disposition fut suivie. 1545.

En lisant ces choses, on ne s'étonnera pas qu'Henri ait été ingrat envers ses amis. Les mêmes principes qui font un mauvais mary, un mauvais pere, un mauvais maître, font aussi un mauvais ami, la mauvaise humeur, le caprice, la ferocité, l'inconstance. Il entra de tout cela dans le refroidissement qu'eut ce Prince pour François I. aprés qu'il eut rompu avec le Pape. François l'avoit servi avec zéle, & hors de l'imiter dans son Schisme, comme Henri l'en sollicitoit, on ne peut avoir plus d'empressement qu'il en avoit toûjours eu pour luy. L'affaire dont il s'agissoit étoit de telle nature & eut de si grands contretemps, que le succés n'en pût être heureux. Henri crut que son amy l'avoit mal servi, parce qu'il ne voulut pas entrer dans tous ses emportemens, & se venger sur luy-même, en quittant sa Religion, du chagrin qu'on faisoit à un autre. Dés ce moment il s'aliena de luy, & la contestation qu'ils eurent pour le mariage d'Ecosse, dont nous parlerons amplement dans l'Histoire de Marie Stuard, étant survenuë quelque temps aprés, Henri fit une ligue nouvelle avec Charles-Quint contre François I. où il ne se proposoit pas moins que de le dépoüiller de ses Etats. La guerre fut en effet fort vive, & la France y perdit Boulogne, qui ne luy revint que par la paix; mais elle eut tout l'avantage dans l'affaire d'Ecosse, dont l'héritiere, qui étoit le sujet de la contestation, fut destinée au fils du Dauphin, qu'elle épousa quand il en fut temps.

Parmi

Parmi beaucoup de mauvaiſes conjonctures où ſe
1546. trouva François I. il eut le bonheur que Charles-Quint & Henri VIII. étoient d'une humeur peu compatible, Henri s'accommodant beaucoup mieux de la bruſque generoſité de François, que du phlegme intereſſé du Monarque Eſpagnol. Auſſi parmi les alternatives de ruptures & d'alliance qu'il eut avec le premier, ſi l'interêt & l'émulation de ſon Etat l'en éloignoit ſon inclination perſonnelle aidoit toûjours à l'en rapprocher, & generalement parlant, l'Angleterre eut pendant ſon regne plus de liaiſon avec la France, qu'avec la Maiſon d'Auſtriche.

Ce fut aprés cette derniere paix que le trop
1547. fameux Henry VIII. finit une vie de cinquante-ſept ans, & un regne de trente-ſept, accablé ſous le poids d'un corps, que l'intemperance, compagne ordinaire de la luxure, avoit appeſanti en l'engraiſſant, ce Prince n'étant plus que le tombeau de luy-même, où ſes plaiſirs & ſes chagrins avoient enſeveli avec luy ſa Religion, ſa conſcience, ſa gloire, & tous les ſentimens d'équité, de bonne foy, d'humanité, qu'une heureuſe naiſſance luy avoit donnez. Quelques uns diſent qu'à la mort, il donna quelques marques de penitence, d'autres diſent de deſeſpoir: les uns veulent qu'il ſoit mort Catholique, les autres qu'il ait perſeveré dans le ſchiſme. Il peut bien être entré de tout cela dans les derniers ſentimens d'un homme, qui n'ayant encore pû ſe défaire de juſtes préjugez de la vraye Religion où toutes les veritéz ſont fixes, s'en étoit voulu faire une fauſſe où ſon eſprit toûjours flotant n'avoit encore pû rien fixer, vivant dans la diſpoſition bizarre de voir bien ce qu'il devoit être, & de ne ſçavoir ce qu'il étoit.

Le ſchiſme continua ſous Edoüard VI. qui à l'âge de neuf ans ſucceda à ſon pere. Edoüard Seymours

Seymours ſon oncle maternel, Comte d'Hereford, depuis Duc de Sommerſet, qui durant la minorité gouverna le Royaume en qualité de Protecteur, ajoûta l'hereſie au ſchiſme. Car ce Siegneur étoit Sacramentaire Zuynglien. Cranmer qui l'avoit toûjours été ſe trouva au comble de ſes vœux, quand il vit les choſes en état de répandre librement l'erreur. Comme le jeune Roy y prit goût, quoy-qu'Henri l'eût fait élever dans la croyance Catholique, on vit bientôt la zizanie aſſez haute pour achever d'étouffer ce qui reſtoit de bon grain. Afin de multiplier l'hereſie, le Protecteur prit à tâche d'élever ceux qui en faiſoient profeſſion aux premieres dignitez, & aux plus importantes charges. Pour cette raiſon Thomas Seymours ſon frere fut fait Baron de Sudley, & grand Amiral d'Angleterre; Jean Dudley fut fait Comte de Warwik. Le Chancelier Thomas Wriſley, le Comte d'Arondel, l'Evêque de Wincheſtre ſoûtenoient la Religion Catholique: mais l'hereſie étoit appuyée par une faction ſi ſuperieure à la leur, qu'elle fit en peu de temps de fort grands progrés. 1547.

Une victoire, que le Protecteur remporta ſur les Ecoſſois ayant augmenté ſon credit, le mauvais parti en devint plus fort. Les intrigues que fit l'Amiral pour balancer la puiſſance de ſon frere, & apparemment pour le ſupplanter, occuperent durant quelque temps les Prédicans comme les autres: mais l'avantage qu'eut l'aîné, qui eût aſſez d'autorité pour faire trancher la tête au cadet, leur rendit leur premier loiſir, & les confirma dans la liberté qu'ils avoient de prêcher l'erreur, laquelle ſe fortifia tellement, que rien ne luy pouvoit plus nuire, que la contrarieté qu'elle a avec elle même.

Outre Cranmer & ſes ſupôts, Richard

Coxe, Hugues Latimer ; celuy que les Lutheriens appellerent le premier Apôtre d'Angleterre par le nombre de gens qu'il pervertit, & autres Prédicans Anglois, il en vint d'Allemagne une inondation, qui acheva d'infecter le pays. Martin Bucer, Pierre Martyr, Bernardin Ochin, Fagius & d'autres prêcherent chacun de leur côté, les uns le pur Latheranisme, dont Cranmer faisoit profession, les autres la doctrine de Zuingle, qui étoit celle du Protecteur. Cette diversité parut de dangereuse consequence au Parlement qui pour contenter tout le monde, & garder neanmoins quelque unité, prit de chacune de ces Sectes certains points dont il composa la Religion du pays. Et afin qu'aucun Novateur ne se pût plaindre d'en être exclus, on y mêla même du Calvinisme, qui commençoit à être en vogue, & dont l'Auteur osa écrire au Duc protecteur une lettre, par laquelle il l'exhortoit à user du glaive, pour réduire les Catholiques à embrasser ce qu'il appelloit la Doctrine de l'Evangile. 1547.

Il entra dans la nouvelle Religion une innovation de tant de choses, qu'on n'avoit encore osé tenter, que les peuples en furent effrayez. L'abolition de la Messe, le mariage des Prestres, les images enlevées des Eglises, les prieres publiques en langue vulgaire, effaroucherent non seulement les Catholiques, mais ceux-mêmes qui avoient suivi le Schisme sous le Regne du feu Roi; & comme d'ailleurs les payſans étoient mécontens de la Noblesse, il s'éleva en certains cantons des seditions qui passerent bientôt dans tout le reste du Royaume, & qu'on eut peine à appaiſer.

Les François & les Ecossois profiterent de ces desordres. Henri II. qui venoit de succeder à son pere, envoya Lesse, Paul Strossi, & d'autres

tres Capitaines en Ecoſſe avec des troupes de mer & de terre, qui reprirent ſur les Anglois les places que leur derniere victoire leur avoit acquis ſur leurs voiſins. On fit plus: profitant du temps, on emmena en France la petite Reyne d'Ecoſſe, pour y épouſer le Dauphin, quand ils ſeroient tous deux en âge, & pour ôter au Roy d'Angleterre toute eſperance de ce mariage. Pendant ce temps-là Henri attaquoit les Anglois qui tenoient Boulogne, le traité fait entre les deux peres s'étant rompu ſous les enfans. La garniſon ſe défendoit bien: mais on jugea en Angleterre, que les ſoûlevemens domeſtiques ne permettroient pas de faire la guerre avec grand ſuccés chez les étrangers. On tenta une nouvelle ligue avec l'Empereur, qui amuſa les Envoyez, & à la fin ne conclut rien. Ainſi le Conſeil d'Angleterre conclut à ſacrifier Boulogne & la Reine d'Ecoſſe à la paix. Il en coûta de l'argent à Henri, mais les Ecoſſois y gagnerent pluſieurs places qu'on leur rendit; & par là les trois Nations demeurerent autant paiſibles, que l'Hereſie, qui allumoit le feu de la guerre civile dans toutes les Monarchies de l'Europe, leur laiſſoit de repos chez eux. 1548.

L'Angleterre ne pouvoit être tranquille: la Religion y faiſoit tous les jours quelque nouvelle diviſion, & l'ambition en profitoit pour d'autres deſſeins que pour établir des dogmes. Celle que cauſa le Comte de Warvik fit un grand éclat dans le monde, & fut ſur le point de changer par une nouvelle revolution dans la Monarchie, l'ordre de la ſucceſſion établi par le Teſtament d'Henri VIII.

Jean Dudley, Comte de Warvik, depuis Duc de Northumberland, étoit un homme dont la naiſſance mettoit bien des gens au deſſus de luy, mais dont l'ambition n'y pouvoit ſouf-

frir perſonne. Depuis long-temps le Protecteur
1549. étoit l'objet de ſa jalouſie, il ne pouvoit pardonner à la fortune de l'avoir fait plus grand que luy, & il ſe reprochoit à luy-même, d'être complice, par ſa tolerance, de ce qu'il regardoit comme une injuſtice. Il avoit travaillé ſourdement avec un aſſez bon ſuccés, à diminuer l'autorité de celuy qu'il vouloit détruire, & il n'attendoit qu'un temps propre à l'accabler par un coup d'éclat. Il crut que les mouvemens domeſtiques arrivez ſous ſon miniſtere & les dommages que l'Etat en avoit ſouffert chez les Etrangers, étoient une occaſion favorable de décrier ſon gouvernement & de rendre ſa perſonne criminelle. Il pouſſa ſi vivement l'affaire, & anima tellement ceux qui compoſoient le Conſeil du Roy, qu'on arrêta le Protecteur, & qu'on l'enferma dans la Tour.

Ce premier orage ne fit que paſſer. Le Roy accoûtumé à ſon oncle, le fit élargir peu de temps aprés qu'il eut été mis en priſon; & comme Dudley s'étoit déclaré ſans ménagement contre luy, on travailla à les reconcilier, & ceux qui apprehendoient les ſuites de leur meſintelligence pour l'Etat, les engagerent à une alliance, dont ils ſe promettoient une paix & une union éternelle entre eux, un fils de Dudley ayant épouſé une fille du Protecteur.

Les alliances des Courtiſans ne gueriſſent gueres leurs jalouſies. Si celle de Dudley parut moindre pour le Duc de Sommerſet aprés ſa priſon, la liaiſon des familles y eut moins de part, que la diminution que le Comte s'imagina voir dans le crédit du Protecteur auprés du Roy. Auſſi dés qu'il ſe fut apperçû qu'inſenſiblement les affaires revenoient à leur premier état, & que l'autorité du Duc ſe rétabliſſoit dans le conſeil, l'envie qu'il avoit contre luy ſe ralluma plus que jamais

jamais, & luy fit prendre la réſolution de tout tenter pour le détruire. Pour en venir à bout, quoy qu'il fût proteſtant comme ſon rival, il s'approcha des Catholiques, & les mit dans ſes interêts. Enſuite il s'appliqua avec ſoin à ſe faire des creatures, & à rendre puiſſans ſes amis, qu'il fit preſque tous élever à de nouvelles dignitez. Par ſon crédit Paulet fut fait Comte de Wilſchire & Marquis de Winchêtre, Guillaume Herbert Comte de Pembroc, Milord Rouſſel Comte de Bedfort, & Milord Gray Duc de Suffolcs; & ce fut en cette occaſion qu'on donna à Dudley luy même le titre de Duc de Northumberland. 1550.

Le Duc de Sommerſet vit bien, par cette promotion des amis & des partiſans de Dudley, que c'étoit une faction puiſſante qui s'alloit élever contre luy. Il tâcha de s'en former une pour oppoſer à celle-là, & il y réüſſiſſoit aſſez, s'il n'eût point été prévenu par la vigilance de ſon ennemi, qui en ayant été averti, fit ſi bien ſa partie, qu'il le fit mettre une ſeconde fois dans la Tour, en même temps qu'il prévenoit l'eſprit du jeune Roy contre luy par les crimes dont il l'accuſoit. La Ducheſſe femme du Protecteur fut arrêtée avec luy, & un grand nombre de ſes amis, que l'on mit par là hors d'état de rien tenter en ſa faveur.

Les crimes dont on le chargea, furent de s'être voulu emparer du Roy & du gouvernement, d'avoir voulu faire armer le peuple, & l'exciter à ſedition, d'avoir entrepris d'aſſaſſiner le Duc de Northumberland & deux de ſes amis, dans un repas où il les avoit fait inviter chez un des ſiens. Quelque vagues que fuſſent ces accuſations, l'eſprit du Roy en fut frappé, & ſon âge le rendant timide, il conçût de l'averſion pour un homme capable de telles reſolutions, & abandonna le malheureux Duc au

cours ordinaire de la Justice. Son procés fut
1551. bien-tôt instruit par la chaleur dont sa partie en pressa la conclusion. Il y perit, & avec luy perit aussi un grand nombre de ses amis, qui furent décapitez à Londres le vingt-deu-
1552. viéme de Janvier, l'an mil cinq cens cinquante-deux.

Par cette mort, Northumberland devint enfin maître des affaires, ne voyant plus personne au dessus de luy, & gouvernant le jeune Roy avec un empire absolu, qu'il sçavoit néanmoins mêler de tant de soins & d'apparences de tendresse, qu'Edoüard s'y laissa aisément surprendre. Car quoy qu'il ne fût plus enfant, & qu'il montrât des dispositions à regner un jour par luy-même; comme il aimoit naturellement à s'instruire, il paroissoit n'être pas fâché d'avoir sur qui se décharger du gouvernement, pendant qu'il employoit sa jeunesse à apprendre ce qu'il faut sçavoir pour bien gouverner. Une grande fluxion sur la poitrine, dont il fut attaqué bientôt aprés, & qui le conduisit au tombeau, luy rendit ce secours encore plus necessaire, & il ne manquoit plus au Duc, que d'avoir le nom de Roy, pour l'être en effet.

Le goût que cet ambitieux prenoit à la domination luy fit porter ses veuës plus loin, que les avantages presens qu'il trouvoit, pour être le maître, dans l'âge & dans la maladie du Roy. L'opinâtreté de ce mal fit craindre ce qui en arriva. Dés que le Duc le pût prévoir, il prévit en même temps, que Marie venant à succeder à Edoüard selon le testament d'Henri, cette Princesse, Catholique constante, l'éloigneroit du gouvernement: heureux, s'il ne luy arrivoit rien de pis. De plus il y avoit entre luy & la Princesse Elizabeth une inimitié presque ouverte. Il l'avoit voulu éloigner, & marier en Danne-

marck,

marck, parce qu'elle traverſoit ſes deſſeins, & qu'elle montroit deſlors des lumieres trop pe- 1552.
netrantes pour un homme, qui ne vouloit pas être éclairé.

Dans ces embarras, la naiſſance de ces Princeſſes, & les doutes qu'on pouvoit faire renaître touchant leur legitimité, luy parut un jour favorable pour faire paſſer le Sceptre en d'autres mains. Il y a apparence qu'il ſe ſeroit mis en devoir d'y porter les ſiennes, pour peu qu'il eût pû appuyer ſon ambition de quelque prétexte capable d'ébloüir les Anglois. N'en ayant point dans ſa perſonne, il trouva le ſecret d'en mettre un dans ſa famille, & crut que ce ſeroit un moyen d'y faire paſſer la Royauté. Du mariage de Brandon Duc de Suffolk, & de Marie d'Angleterre ſœur d'Henri VIII. Doüairiere de France, il étoit reſté une fille, qui fut mariée à Henri Gray, Marquis de Dorſet, depuis Duc de Suffolk. De cet autre mariage étoient venuës trois filles, dont les deux cadettes épouſerent Milord Herbert & Milord Keys; Dudley choiſit Jeanne l'aînée, pour la faire épouſer à Gilford ſon fils, ſe flattant que par là la Couronne tomberoit infailliblement dans ſa maiſon, ſi une fois les ſœurs du Roy en étoient déclarées décheuës: car il ne comptoit point la Reine d'Ecoſſe, étrangere, & promiſe à un Prince François.

Aprés que le Duc eut pris ces meſures, où perſonne ne ſoupçonna qu'il eût d'autre veuë que de bien allier ſon fils, il diſpoſa adroitement le Roy à déroger au Teſtament d'Henri VIII. touchant l'Article de la ſucceſſion, ſous prétexte que les Princeſſes qu'on y nommoit pour luy ſucceder étoient nées de mariages équivoques. Edoüard fut charmé de cette ouverture: car il étoit zelé Proteſtant, & laiſſoit en effet à regret la

1553. Couronne d'Angleterre à Marie, Princeſſe ouvertement Catholique. Elizabeth luy eût plû davantage, mais on ne ſçavoit pas encore bien de quelle Religion elle étoit: cet eſprit ſouple ſe gouvernant tellement entre toutes les Religions, qu'on n'étoit pas ſeur de la ſienne. Ainſi fut faite par ce Roy mourant une nouvelle diſpoſition touchant l'article des ſucceſſions dérogeant à celle d'Henri, & ſuſtituant aux deux Princeſſes les femmes de Gilford & d'Herbert.

Le Roy étant mort aprés cet acte, Dudley eut aſſez de credit pour le faire mettre à execution. La plus grande oppoſition qu'il y trouva, fut de la part de ſa belle-fille. Jeanne Gray, qui ſervit d'actrice à la nouvelle ſcene que l'Angleterre donna à l'Europe en cette occaſion, refuſa long-temps le Perſonnage que ſon beau-pere la preſſa de repreſenter. Toute jeune qu'elle étoit, elle étoit ſolide, & voyoit bien le ridicule du rôle qu'elle alloit joüer. D'ailleurs elle avoit l'eſprit philoſophe, & naturellement moderé, aimant mieux être particuliere en repos, que Reine dans le tumulte. A la Religion prés, c'étoit une femme accomplie, ayant même au deſſus du ſexe aſſez de connoiſſance des bonnes lettres pour faire un honnête homme ſçavant. Elle ſe défendit autant qu'elle pût du mauvais pas qu'on luy fit faire. Sa famille l'y obligea. Elle ſe laiſſa proclamer Reine dans la Capitale & aux environs, & en receut les honneurs de ſi bonne grace, que l'on ne pouvoit s'empêcher de ſouhaiter qu'elle y eût plus de droit.

Marie étoit aſſez proche de Londres, lorſqu'elle apprit la mort de ſon frere, & la proclamation de Jeanne. Dans le deſordre où elle ſe trouva à cette fâcheuſe nouvelle, & dans le peu de moyens qu'elle avoit de s'oppoſer à l'uſurpation,

tion, elle se retira vers la mer, pour être à portée de s'embarquer, en cas qu'elle fût poursuivie, & qu'on ne la secourût pas. Elle n'alla pas loin, qu'elle se vit environnée d'une foule de gens de la Province de Norfolc, qui se déclara hautement pour elle, & qui augmentant tous les jours par les Seigneurs qui la venoient joindre, non seulement la rasseurerent, mais se trouverent en état de la proclamer Reine à Norvich, comme on avoit fait Jeanne à Londres. Jeanne avoit l'avantage du lieu, & si son beau pere eût été autant aimé qu'il étoit craint, Marie auroit trouvé en elle une concurrente redoutable. Mais Dudley étoit fort haï, & quoy qu'il eût des amis puissans, & des creatures assez attachées, son insolence l'avoit rendu extremement odieux au peuple; & l'action même qu'il venoit de faire, avoit donné occasion de dire, qu'il avoit frayé à sa famille le chemin à la Royanté, par un parricide commis dans la personne du Roy en luy donnant un poison lent. La crainte qu'on avoit de luy contint le peuple quelque temps, & luy donna lieu d'installer sa belle-fille sur le Trône, mais ce ne fut que pour peu de jours. Comme il étoit vif & agissant, ayant appris que Marie venoit du côté de Londres avec des troupes, il en leva aussi pour l'aller combattre, & s'avança jusqu'à Cambrige: mais il ne fut pas plûtôt en campagne, que la Capitale se declara d'une commune voix pour Marie. On somma même le Duc de Suffolk, qui étoit demeuré pour garder la Tour, d'en sortir incessamment, & à sa fille de se déporter de la vaine qualité qu'elle avoit prise. Tout plia sous le nom de Marie, dont tout Londres retentissoit, & ce bruit s'étant répandu dans les lieux circonvoisins, passa de Londres jusqu'à Cambrige, où le Duc de Northumberland fut deserté par la plû-

1553.

part des soldats qui l'avoient suivi. Dans cet
1553. abandon, il prit le parti de crier comme les autres ; *Vive Marie.* Ainsi Marie fut reconnuë d'un consentement general, & on la vit bientôt dans sa Capitale recevoir les hommages qui luy étoient deus.

L'Angleterre tient de la nature de l'Element qui l'environne : lorsque l'on s'y attend le moins, on y voit des changemens subits, qui étonneroient si on n'y étoit pas accoûtumé. Deux Regnes consecutifs de deux Princes appliquez à établir l'un le Schisme, l'autre l'Heresie parmi un peuple assez docile pour les nouveautez, sembloient n'y avoir plus laissé de retour à la Religion Catholique, & voicy que tout d'un coup une femme remet les choses au premier état qu'elles étoient auparavant. Reine digne d'une memoire éternelle, par son zele & par le courage avec lequel elle entreprit une œuvre où tout luy sembloit contraire, & par le succés qu'elle y eut. Je voudrois, pour rendre la gloire de cette Princesse parfaite, que dans l'execution de ce grand dessein, elle eût plûtôt suivi l'esprit de l'Eglise, que le genie de sa Nation ; que dans une Revolution de Religion, elle eût moins imité la rigueur de ses Ancestres dans celles de l'Etat ; en un mot qu'elle eût plus épargné le sang, qu'elle se fût distinguée par là d'Henri, d'Edoüard & d'Elizabeth, & qu'elle eût fait reflexion, que les voyes trop violentes d'induire les peuples au changement conviennent à l'erreur qui ne porte point de grace ; non à la veritable foy, qui porte avec elle le secours necessaire pour se faire volontairement suivre.

Le caractere d'esprit de Marie luy inspiroit naturellement cet excés de severité. Elle en usa envers la plûpart de ceux qui luy avoient été con-

contraires dans l'affaire de Jeanne Gray. Les Ducs de Northumberland & de Suffolk, Jeanne elle-même, son mary Gilford, deux autres freres de ce Seigneur, le Comte de Warvik l'aîné de tous, & le Marquis de Northampton finirent leur vie sur l'échafaud. Wiat, auteur d'un soulevement, qui embarassa quelque temps la Reine, & quatre vingt personnes de son parti furent punis du dernier supplice. Le Duc de Northumberland voulut mourir Catholique, & asseura qu'il n'avoit été protestant que par ambition. Son changement fut bon pour l'autre vie, mais il ne luy servit de rien pour luy prolonger celle-cy: La Reine craignit une recidive, & que la même ambition qui en avoit fait un heretique si contraire à ses interêts, n'en fit dans la suite un relaps capable de renverser ses desseins. 1554

Marie s'étant ainsi deffaite de ses plus dangereux ennemis, fut bientôt en état d'exercer la même rigueur sur ceux de l'Eglise, s'ils s'obstinoient à la combattre. Ce fut un des motifs qui luy fit prendre la resolution d'épouser Philippe II. alors Prince d'Espagne, que l'Empereur Charles-Quint luy offroit. On ne peut dire par quelle raison les Anglois donnerent les mains à ce bizarre mariage, qui reduisoit leur Monarchie à être Province de celle d'Espagne, & frayoit le chemin à Charles pour parvenir à l'universelle, où il aspiroit depuis si long-temps. Il y eut à la verité, quand la nouvelle s'en répandit, une émotion considerable dans la Province de Kent, & ce fut celle où j'ay dit que Wiat fut un des principaux acteurs: mais la Reine fut si bien servie, que la sedition n'eut point d'autres suites que le supplice des seditieux. Philippe entra en Angleterre sous certaines conditions, dont il se dispensa quand il voulut, & il espousa la Reine à Iet. 25. Juil-

à Winchêtre le vingt-cinquéme de Juillet de l'an-
1555. née mille cinq cens cinquante quatre.

Marie tira de ce mariage tout l'avantage qu'elle en eſperoit pour le rétabliſſement de la Religion. Elle avoit déja bien changé des choſes, quand Philippe la vint épouſer. Le Parlement avoit rétabli la croyance & la liturgie Catholique. On diſoit la Meſſe, on célebroit les divins Offices en langue Latine, & ſelon l'uſage Romain; on avoit proſcrit l'hereſie, chaſſé les heretiques étrangers, dont on dit que bien trente mille ſortirent d'Angleterre par divers chemins. On avoit mis en priſon Cranmer, Latimer, & grand nombre d'autres Prédicans & Evêques de la Nation, qui avoient le plus contribué à infecter leurs compatriotes de la doctrine des Novateurs. On avoit rétabli dans leurs Sieges les Prelats chaſſez ou mis dans les fers pour avoir combattu l'erreur, parmi leſquels Eſtienne Gardiner Evêque de Winchêtre, dont Henri VIII. avoit reſpecté le ſçavoir, l'habileté, les bonnes mœurs, & que les Miniſtres d'Edoüard avoient dépoſé & mis en priſon, fut non ſeulement delivré, & rétabli dans ſon Evêché, mais de plus honoré de la charge de grand Chancelier d'Angleterre, & d'une des premieres places dans le Conſeil ſecret de la Reine. Un point important manquoit encore à la perfection de l'ouvrage qu'avoit entrepris la Princeſſe. Elle n'avoit encore pû obtenir qu'on retournât à la ſoûmiſſion que les Chrêtiens doivent au ſaint Siege. Le Parlement luy avoit paru difficile à gouverner ſur ce point. Ce fut l'effet de l'arrivée de Philippe, qui s'étant rendu dans cette aſſemblée avec la Reine ſon épouſe, inſiſta conjointement avec elle pour y faire paſſer cet article. Heureuſement pour les ſeconder, le Cardinal de la Pôle, envoyé de Rome en qualité de

Legat

Legat par le Pape, qui étoit alors Jules III. assista à cette sceance, & y harangua fortement pour faire voir la necessité de rentrer dans l'unité de l'Eglise, en se soûmettant à celuy que Dieu en a établi le Chef. Le desir de la Reine, la puissance du Roy, & l'éloquence du Cardinal concourant ainsi à la persuasion, enfin le Parlement se rendit. Il demanda même l'absolution des censures encouruës par le schisme, que le Legat donna à tous. On envoya à Rome une pompeuse Ambassade pour en avoir la confirmation du Pape, qui non seulement la ratifia, mais qui fit rendre solemnellement graces à Dieu par toute l'Italie de l'heureuse reconciliation de l'Angleterre avec le saint Siege. 1555.

Ce fut ensuite de cette réunion, qu'on commença à exercer contre les Protestans la rigueur dont toutes leurs histoires se plaignent. On en fit en effet mourir un grand nombre, dont ceux qui firent plus de bruit, furent le Predicant Latimer, & Cranmer Archevêque de Cantorbery. Ce dernier témoigna une foiblesse qui deshonora les Protestans, & dont ils paroissent encore chagrins qu'on leur rappelle le souvenir. Il se fit Catholique pour avoir la vie, & mourut Protestant pour se vanger de ceux qui la luy avoient refusée.

Hors l'appuy que la Reine trouva pour rétablir la Religion, dans l'alliance de Philippe, qui devint en ce temps-là Roy d'Espagne par la retraite de Charles-Quint, ni elle, ni l'Etat n'y gagnerent. Le Parlement d'Angleterre étoit alors François, cette assemblée suivant en cela vray-semblablement la maxime sur laquelle elle est établie, de contrebalancer les Rois. La Reine étant devoüée à l'Espagne, le Parlement penchoit vers la France, & une des conditions principales qu'il avoit exigé de Marie, en consentant à son mariage, étoit

qu'elle ne romproit point la paix qu'on avoit avec
1556. cette Couronne. On leur tint quelque temps parole, & ils eurent même le credit de faire conclure une treve entre Henri II. & Philippe. Ils auroient pû faire la paix, si Paul IV. n'eût point engagé Henri à se liguer avec luy contre le Monarque Espagnol, dont ce Pontife étoit mécontent. Alors Marie fit pour Philippe la faute qu'Henri fit pour le Pape. Henri rompit la treve avec l'Espagne par d'assez mauvaises raisons: Marie rompit la paix avec la France sous des pretextes encore moins solides. Le Ciel fit justice à l'Espagne par la bataille de saint Quentin, que la France perdit contre elle, l'an mil cinq cens cinquante sept; mais il l'a fit l'année suivante à la
1557. France, par la reduction de Calais, qu'elle enleva à l'Angleterre, l'an mil cinq cens cinquante huit, avec ce qui restoit aux Anglois aux environs
1558. de cette place des restes de leurs anciennes conquêtes.

La nouvelle de cette perte arriva à Marie dans un temps où mille autres sujets de chagrin l'accabloient de melancholie. Philippe étoit retourné dans ses Etats, & commençoit à la mépriser. L'Ecosse, dont la jeune Reine venoit d'épouser le Dauphin de France, & où une Doüairiere Françoise se déclaroit pour sa Nation, faisoit une diversion fâcheuse des forces qu'on eût pû employer bien plus utilement ailleurs. Une armée de six vingt vaisseaux, qu'elle avoit envoyé en Bretagne sous le commandement de Clinton, n'y avoit point eu d'autre succés que de prendre & brûler le Conquet, la seule Noblesse du pays en avoit chassé les Anglois. Des feux du ciel, des débordemens d'eaux, des maladies pestilentielles avoient desolé des Provinces. La Reine elle-même étoit infirme, & attaquée d'une enflure, qu'on crut durant quelque temps

une

une groſſeſſe. La priſe de Calais acheva d'abbatre l'eſprit de cette Princeſſe, & ſon corps ſe ſentant bientôt de la diſpoſition de ſon eſprit, l'enfleure augmenta, & parut enfin une hydropiſie déclarée, qui la conduiſit au tombeau, le dix-ſeptiéme jour de Novembre de l'année mille cinq cens cinquante huit, la quarante troiſiéme de ſon âge, & la ſixiéme de ſon Regne. Gardiner l'avoit precedée, & le Cardinal de la Pôle ne luy ſurvêquit que de ſeize heures: triſte préſage aux Catholiques pour la ſtabilité de la Religion qui venoit d'être rétablie, de voir manquer tout à la fois les trois colomnes qui la ſoûtenoient! 1558. 17. de Nov. 1559.

En effet peu de temps aprés que l'Angleterre eut perdu Marie, elle perdit encore une fois la vraye Religion, par une recheute dans le ſchiſme & dans l'erreur d'autant plus funeſte, que la Princeſſe qui monta ſur le Trône, avoit plus d'habileté pour venir à bout des choſes qu'elle entreprenoit. Elizabeth, qui ſucceda à Marie, eſt de ces perſonnes dont le nom nous imprime d'abord dans l'eſprit une idée qu'on ne remplit point dans les peintures qu'on en fait. Jamais tête couronnée ne ſceut mieux l'art de regner, & n'y fit moins de fautes dans un long Regne. Les amis de Charles-Quint pouvoient compter les ſiennes, les ennemis d'Elizabeth ont été reduits à luy en chercher, & ceux qui avoient le plus d'interêt à décrier ſa conduite, l'ont admirée. Ainſi en elle s'eſt verifiée la parole de l'Evangile, que ſouvent les enfans du ſiecle ſont plus prudens ſelon leurs veuës, & les fins qu'ils ſe propoſent, que les enfans de lumiere. La veuë d'Elizabeth fut de regner, de gouverner, d'être maîtreſſe, de tenir ſes peuples dans la ſoûmiſſion, & ſes voiſins dans le reſpect; n'affectant, ni d'affoiblir ſes ſujets, ni de conquerir ſur les Etrangers, mais 1560. 1561.

ne

ne souffrant pas que personne donnât atteinte au
1562. pouvoir suprême, qu'elle sçavoit également maintenir par la politique & par la force. Car personne de son temps n'eut plus d'esprit qu'elle, plus d'adresse, plus de pénetration. Elle ne fut pas guerriere, mais elle sçeut si bien former des guerriers, que depuis long-temps l'Angleterre n'en avoit vu ni un plus grand nombre, ni de plus experimentez.

Il n'est pas de mon sujet de m'étendre sur la
1563. conduite qu'Elizabeth garda avec la France & l'Espagne. Aprés quelques difficultez, que la restitution de Calais fit naître à la conclusion de la paix d'Angleterre avec la France, qui voulut retenir cette place, & qui la retint en effet; cette paix se conclut enfin l'an mil cinq cens soixante quatre, sous le Regne de Charles IX.
1564. Depuis ce temps Elizabeth eut pour Charles & ses Successeurs beaucoup de consideration & d'égards, & quoyque souvent elle envoyât des secours à nos Huguenots, c'étoit avec des ménagemens pour les Rois, qui les obligeant d'en avoir pour elle, les deux Nations s'unirent peu à peu jusqu'à faire des traitez d'alliance.

Comme l'Espagne ne garda pas la même conduite avec cette Reine, & que depuis qu'elle eût secouru les Revoltez des Pays-bas, Philippe II. ne luy pût pardonner, quoyqu'elle l'eût assez ménagé; elle répondit à sa fierté, avec une fierté égale, & soûtint avec succés les efforts qu'il fit pour la détrôner. Il est vray que les élemens combatirent souvent contre luy, & que des flottes, que ce Monarque croyoit capables d'envahir les Etats de cette Princesse, furent dissipées par les vents, au moment qu'elles l'alloient attaquer: mais si Elizabeth deut à son bonheur la dissipation des flottes Espagnoles, elle deut uniquement à son courage, & à son application infatigable

à

à pourvoir aux besoins de son Etat, la conservation de l'Irlande, où Philippe favorisant des soulevemens dangereux, fut plus d'une fois sur le point de faire soustraire cette Isle à la domination Angloise. 1564.

Je passe les détails de ces choses, qui n'ont qu'un rapport éloigné au dessein que j'ay entrepris, pour ne parler que de la Religion, dont la funeste Revolution en a causé de si étranges dans la Monarchie Britannique, depuis l'union des trois Royaumes qui composent aujourd'huy cet Etat. Il n'est pas malaisé de dire, quel fut le motif qui engagea Elizabeth dans les nouveautez. Elle étoit femme & femme sçavante, & d'un caractere de mœurs, auquel la liberté que donnoient les Sectes du temps convenoit mieux, que la severité Catholique. L'envie de regner, d'être en tout absoluë, de disposer de tout sans contrainte, qui fut sa passion dominante, l'attacha tout à fait, quand elle fut Reine, à la nouvelle Religion, & luy fit former le dessein de bannir entierement l'ancienne.

L'autorité qu'Elizabeth acquit d'abord dans le Parlement, & parmi les Grands d'Angleterre, luy donna la facilité d'avancer beaucoup ce dessein en peu de temps. Avec la même promptitude que Marie avoit fait rétablir la Messe, les divins Offices, l'administration des Sacremens selon l'usage de l'Eglise, les Evêques, les Prédicateurs, les Dogmes, & les Docteurs Catholiques, l'union avec le saint Siege; Elizabeth changea tout cela, fit une Religion à sa mode, & ajoûtant le ridicule à l'impieté d'Henri VIII. en voulut être déclarée chef. Il en coûta des Martyrs à l'Eglise, l'excessive severité de Marie à punir les Novateurs fut vangée sur les Catholiques par des cruautez qu'on n'a veu en usage, que dans les siecles des Tyrans.

Par

Par là, non seulement Elizabeth rendit la nou-
1564. velle Religion dominante, comme avoient fait ses Prédecesseurs; mais elle l'étendit tellement, qu'elle devint la Religion du pays; la Catholique n'étant plus exercée, que comme le Christianisme l'étoit dans les persecutions, en secret & en des lieux écartez, où c'étoit un crime irremissible, quand il venoit à la connoissance de la Reine & de ses Ministres, que d'avoir celebré les divins Misteres.

Avec toute cette rigueur, Elizabeth ne pouvoit se promettre, que l'ouvrage de ce qu'elle appelloit sa reformation fût bien stable, si aprés elle la Couronne ne passoit dans une maison Protestante; & celle d'Ecosse, qui en devoit heriter, étoit alors tres Catholique. L'expedient étoit naturel, la Reine étoit un assez bon parti, pour choisir un époux à sa mode. Elle eut des favoris d'un caractere à faire croire qu'elle y pensoit. Les Comtes de Leycestre & de Sussex, ces deux Rivaux que la faveur de cette Reine rendit si fameux dés le commencement de son Regne, & d'autres qu'elle aima depuis, étoient jeunes, braves, bienfaits, & d'un naissance au dessous des Princes, dont l'Angleterre étoit depourveuë, à moins deshonorer le Trône & le sang d'Henri VII. que d'autres. Le temps fit voir qu'Elizabeth craignit de se donner un Maître en voulant se donner un époux; & que rien ne luy étoit plus cher, que la liberté & l'indépendance. A juger de la conduite des hommes par leurs passions dominantes, il ne faut pas chercher d'autres causes du celibat de cette Princesse, si contraire aux maximes ordinaires du gouvernement des Etats. Quelques uns disent que certaines raisons, dont il n'étoit pas de la bienseance qu'elle fit part au public, luy donnerent cette opposition au mariage. Quoyqu'il en soit, si

ce

ce celibat fut un effet de la neceſſité, ou de l'amour propre dans la Reine, la complaiſance qu'eurent pour elle le peuple & le Parlement ſur ce point, en fut un de la confiance qu'ils eurent en ſa prudence & dans ſes veuës, auſquelles, aprés beaucoup de fortes, mais inutiles remontrances, ils ſe remirent enfin du ſoin de ſe donner un ſucceſſeur. 1565.

Il y a apparence qu'aſſez long-temps elle eut des deſſeins dont elle ne s'expliqua pas. Pendant qu'elle fut aſſez jeune pour faire juger qu'elle ſe marieroit, tout le monde étoit perſuadé qu'elle n'attendoit que pour bien choiſir. Elle le laiſſa croire, & ce ne fut pas un des moindres rafinemens de ſa politique. Par là elle tint long-temps à ſes pieds en reſpect, non ſeulement la plûpart des Princes qui étoient à marier en Europe, & dont elle fut recherchée; mais les Nations mêmes, qui s'empreſſoient à donner un Roy à l'Angleterre. Par là elle ſe rendit même la Cour plus agreable & plus ſoûmiſe par le grand nombre de jeunes Seigneurs qui prirent à tâche de luy plaire, & dont cette Princeſſe n'étoit pas fâchée, que les hommages allaſſent auſſi-bien à ſa perſonne, qu'à ſon Diadême.

Ce fut en ce temps-là que le Parlement la preſſa de faire un choix: Un jour les Communes s'échauferent là-deſſus, & dirent hautement, que non ſeulement il falloit l'en prier, mais l'y contraindre. Elizabeth ayant appris cette ſaillie de zele peu reſpectueux, manda des Deputez des deux Chambres, & loin de témoigner de l'aigreur des paroles indiſcretes qui luy étoient revenuës, elle remercia le Parlement de l'affection qu'il faiſoit paroître pour ſon ſervice & pour le bien de l'Etat; enſuite de quoy étant tombée ſur l'article de la ſucceſſion, elle parla avec tant d'addreſſe, & ſans s'expliquer, ſi

si bien entendre, qu'elle avoit des veuës sur cette
1565. affaire dont tout le monde seroit content, qu'on s'en reposa desormais sur elle.

Quelque dessein qu'eût alors la Reine, ce ne fut point celuy qu'elle suivit: Les avantures de Marie Stuart luy en ayant fait naître un autre, dont elle n'avoit pû prévoir l'occasion, mais dont les avantages luy parurent si grands, qu'elle employa toute sa politique, & n'épargna pas même l'injustice, pour en avoir un bon succés.

J'ay déja dit que Marie Stuart fut Reine huit jours aprés sa naissance, par la mort de Jacques son pere; qu'elle étoit encore au berceau, lorsque deux grands Rois la demanderent en mariage pour leurs heritiers, François I. Roy de France pour le Fils du Dauphin, Henri VIII. Roy d'Angleterre pour le Prince de Galles; que François l'avoit emporté, la Reine mere Marie de Lorraine, fille du Duc de Guise, ayant prévalu sur la cabale Angloise, la plûpart composée de gens infectez du schisme d'Henri, ou corrompus par son argent; que malgré les oppositions de l'Angleterre & sous Henri & sous Edoüard, Marie avoit passé en France, ou sous le regne d'Henri II. elle avoit épousé François, alors Dauphin & ensuite Roy. Ce Monarque étant mort fort jeune, sa veuve, à peu prés de son âge, se trouva dans une situation bizarre. Elle étoit Reine de deux Royaumes, & étoit en peine d'une demeure. Comme elle avoit tous les sentimens d'une personne de sa naissance, étant née Reine, elle vouloit regner. D'ailleurs quelque agreable que soit la France, c'étoit un sejour assez sombre pour une jeune personne, obligée d'y faire le personnage de veuve. Marie Stuart étoit vertueuse, mais il paroît qu'en ce temps-là elle n'étoit pas morte au monde, qu'elle n'é-

toit

roit pas insensible au plaisir de regner, & que les hommages que luy attiroit sa beauté ne luy étoient pas desagreables, quand elle les croyoit innocens. A quoy se joignant la jalousie, que Catherine de Medicis, sa belle mere, & regente en France durant la minorité de Charles IX. avoit pour une bru aimable, spirituelle, niéce des Guises, qui pouvoient beaucoup alors dans l'Etat, la France étoit devenuë pour Marie un lieu où elle ne pouvoit éviter de donner du chagrin, & d'en recevoir. 1565.

L'Ecosse étoit dans un état à ne luy en pas moins faire craindre. Les troubles qu'y avoient excité les Anglois, & les Calvinistes, qui s'y étoient introduits, y avoient eu quelque relâche, par un traité de François II. & de Marie Stuart son épouse avec la Reine Elizabeth, par lequel François & Marie quiterent le titre de Rois d'Angleterre, qu'ils avoient trouvé bon de prendre, supposant en être heritiers par le deffaut de la naissance de celle qui l'avoit usurpé. Le calme avoit été d'assez peu de durée. Ce traité fait à Edimbourg ne fut point ratifié en France, à cause d'un article favorable aux Protestans rebelles du pays, que l'on eut envie de pousser. La mort de François II. étant survenuë dans cette conjoncture fâcheuse, Elizabeth avoit commencé à ne mênager plus du tout, ni la Reine ni les Catholiques d'Ecosse, & avoit desors formé le dessein de rendre les Protestans de ce Royaume assez puissans pour donner la loy. La premiere démarche qu'elle avoit faite, avoit été de les inviter à se liguer avec l'Angleterre, pour empêcher que la jeune veuve ne leur donnât un Roy Catholique. Par-là elle les avoit tout de nouveau soûlevez, & rendu si fiers, qu'ils ne vouloient plus souffrir qu'on fit le Service divin autrement, que selon le nouvel usage. Jacques Stuart,

Stuart, Comte de Mouray, frere naturel de la
1565. Reine, étoit à la tête de ce parti. C'étoit un de ces hommes de sang, dont les plus noirs attentats n'effrayent pas la conscience, & qui ne seroient pas propres à ce qu'ils sont, s'ils n'étoient capables de tous les crimes. Buchanan en fait son heros; c'est dire en un mot de l'un & de l'autre tout le mal qu'ils meritent qu'on en dise, l'Historien étant autant determiné à loüer les mauvaises actions, que le Heros à les commettre.

Malgré cette situation des affaires d'Ecosse, Marie prit le parti d'y passer. Quelques-uns disent, que ses oncles, ausquels elle deferoit beaucoup, luy donnerent ce conseil hazardeux, pretendant luy faire épouser un mari, qui la soutiendroit en Ecosse, & qui seroit pour eux un relief en France.

Cette resolution étant prise, la Reine envoya en Angleterre prier Elizabeth, de luy laisser le passage libre dans ses Etats. L'Angloise, qui profitoit de tout, pensant que l'occasion étoit bonne, pour obtenir de la Reine d'Ecosse la ratification du traité d'Edimbourg, ne luy voulut donner, qu'à cette condition, le passeport qu'elle luy demandoit. Marie ne jugeant pas qu'il fût ni du bien de la Religion, ni de celuy de ses affaires d'accepter cette condition, aima mieux hazarder le trajet, se confiant en la protection du ciel, dont elle alloit deffendre la cause.

Ce fut une espece de miracles, qu'elle se démêla de la flotte Angloise, qui avoit obsedé les passages, & dont elle n'auroit pû éviter la rencontre, si un broüillard levé à propos n'eût derobé aux ennemis la veuë du vaisseau qui la portoit.

Elle fut bien reçeuë en Ecosse, les Catholiques la regardant comme une autre Esther, qui venoit proteger le peuple de Dieu parmi les perse-

cutions

cutions de Babylone, & les Proteſtans eſperant s'en rendre facilement les maîtres. Ils luy montrerent bien d'abord qu'ils avoient intention de l'être. A peine luy permirent-ils de faire dire une Meſſe baſſe; & un jour un d'eux eut l'inſolence, de rompre les cierges qu'on apportoit dans ſon oratoire pour la celebrer. Comme elle avoit pris le parti de tolerer beaucoup d'abord, & de ne rien changer des choſes qu'elle trouvoit établies dans le pays, elle diſſimula cette injure, dont les plus moderez Proteſtans luy firent, au moins en la deſavoüant, une ſatisfaction, dont la conjoncture du temps l'obligea de ſe contenter. 1565.

Ces ſortes d'inſultes revinrent ſi ſouvent, ſur tout les Miniſtres Proteſtans garderent ſi peu de meſures avec la Reine, que le diadême luy devint un joug qu'elle eût eu peine à ſupporter, ſi l'eſperance de quelque changement ne l'eût de temps en temps flattée. Ce fut pour cela, que de ſon côté elle s'oppoſa autant qu'elle pût aux entrepriſes des heretiques, & leur reſiſta toûjours fortement. Archambauld de Douglas, Gouverneur d'Edimbourg, ayant fait publier une ordonnance, par laquelle il chaſſoit de la Ville, entre pluſieurs eſpeces de perſonnes ſcandaleuſes qu'il nommoit, tous ceux qui entendroient la Meſſe, ou qui reconnoîtroient le Pape: La Reine caſſa les magiſtrats qui avoient eu part à cette ordonnance, & en fit mettre d'autres en leurs places. Cette action de hauteur luy ayant réuſſi, elle conceut qu'elle pouvoit faire plus qu'elle ne s'étoit imaginé. D'ailleurs le peu de bonne foy avec laquelle on en uſoit avec elle, par la contrainte où on la tenoit pour ſes propres devotions, luy donnant lieu de ſe croire diſpenſée de la tolerance, qu'on l'avoit forcée de promettre aux Novateurs, elle commença à chercher les moyens de ſe mettre

tre en état d'agir avec eux en maîtreſſe & en ſou-
1565. veraine.

La premiere choſe qu'elle crut devoir faire pour venir à bout de ce deſſein, fut de ſe deffendre de ratifier le traité fait à Edimbourg avec la Reine d'Angleterre, dans lequel il y avoit des articles qui luy auroient de nouveau lié les mains, & donné pretexte à cette Princeſſe, d'exiger d'elle pour les Proteſtans l'indulgence qu'elle ne vouloit plus avoir. Pour obvier à cet embarras, & donner le change à Elizabeth, elle s'aviſa d'un expedient, qui eut tout le ſuccés qu'elle en attendoit. Comme dans toutes les affaires qui ne regardoient pas la Religion, les Grands d'Ecoſſe témoignoient aſſez de complaiſance pour elle, elle s'aviſa de leur propoſer de demander à la Reine d'Angleterre, pour mieux unir les deux Royaumes, & rendre la paix plus ſtable entre eux; qu'elle la fît déclarer dans ſon Parlement heritiere préſomptive de ſa Couronne, comme elle l'étoit en effet, ſi elle n'étoit quelque choſe de plus. Le propoſition plût aux Ecoſſois, qui regardoient comme un honneur conſiderable pour leur Nation, que leurs Rois commandaſſent aux Anglois. Les Proteſtans y voyoient même un grand avantage, pour rendre les nouvelles Religions dominantes dans les deux Etats.

L'Ambaſſadeur étant choiſi, il ſe rendit promptement à Londres, où ayant demandé audience, il propoſa à Elizabeth de la part de la Reine d'Ecoſſe, & de toute la Nation Ecoſſoiſe le ſujet de ſa Legation. Elizabeth en fut ſurpriſe, & ne s'attendoit à rien moins; mais cette ſurpriſe ne fit que mieux voir ſon extrême preſence d'eſprit, & qu'elle n'étoit pas moins habile à répondre ſans dire plus qu'elle ne vouloit, qu'à negocier ſans s'engager à faire ce qu'elle ne vouloit pas.

Cette

Cette réponse represente si bien le caractere d'Elizabeth, & donne même tant de lumieres, pour découvrir à la posterité les ressorts de sa politique, qu'elle cachoit avec tant d'adresse à ceux qui vivoient de son temps, que je ne puis me dispenser d'en faire icy part au Lecteur. 1565.

Elle commença d'abord par se plaindre, de ce qu'on ne luy parloit point du traité, dont elle attendoit la ratification: mais elle n'insista pas sur ce point, & venant à celuy qui faisoit le sujet principal de l'Ambassade: *La Reine vôtre Maîtresse*, dit-elle, *& les Grands du Royaume d'Ecosse me font remontrer par vôtre bouche, que cette Princesse est née du sang des Rois d'Angleterre nos communs Ancestres, & qu'elle a droit de me succeder. Toute l'Europe sçait que jamais je ne l'ay attaquée là-dessus, non pas même lorsqu'on l'a veuë entreprendre sur ma succession, se l'attribuer, prendre les armes & les titres de mes Royaumes. J'ay voulu croire, que ce procedé venoit moins d'elle que de ceux au pouvoir de qui elle étoit, & cette insulte ne m'a point portée, ni à tenter pendant son absence la fidelité de ses sujets, ni à troubler le repos de son Etat, ni à m'opposer à son retour. J'ay mis un ordre à mes affaires, qui me donne lieu de croire sans trop de présomption, que je mourray Reine d'Angleterre: sçavoir qui me succedera, c'est au Seigneur à y pourvoir: sçavoir qui a droit de me succeder, c'est ce que je n'ay pas encore eu la curiosité d'examiner. Il y a sur cela des loix sur lesquelles je m'en repose, & dont je n'ay pas intention d'empêcher le cours. Si elles sont favorables à la Reine d'Ecosse, je m'en réjoüis par avance avec elle, & je ne crois pas que personne ose luy contester une Couronne, qu'une succession legitime luy fera écheoir. Vous connoissez ceux qui le pourroient faire, & vous jugez par le peu de moyens que leur en fournit leur fortune, du peu qu'on en auroit à craindre si les loix leur*

étoient contraires. Je ne sçaurois sçavoir mauvais gré
1565. *aux Grands & à la Noblesse d'Ecosse, du zele qu'ils font paroître pour une Reine qui le merite, de veiller à la conservation de ses droits, & de chercher tous les moyens d'établir entre elle & moy une amitié indissoluble. J'ay répondu à l'article des droits: à celuy de l'amitié je répons, que c'est une erreur de s'imaginer, que si la Reine vôtre maîtresse étoit déclarée mon heritiere, nous en vécussions plus en paix. Ce seroit au contraire une source de toutes sortes de démêlez. Elle deviendroit le refuge de tous les mécontents de mon Royaume, & peut-être je laisseroit-elle aller à être l'appuy des inquiets. Je ne crois pas luy faire injure par cette défiance: je l'ay de moy-même: je ne voudrois pas bien répondre que j'amasse mon heritier. Nous avons de si grands exemples & chez nous & chez nos voisins de cette bizarrerie de l'esprit humain, que je n'oserois me flatter d'en être exempte. Il me semble que se pourvoir d'un heritier & d'un tombeau, est à peu prés la même chose; & je ne me sens pas d'humeur à faire faire mes funerailles par avance.*

Quand la Reine eut fini de parler, l'Ambassadeur prit congé d'elle, & se preparoit à partir. mais Elizabeth l'arrêta. Le traité d'Edimbourg luy tenoit au cœur, & quelque tranquille qu'elle voulût paroître, son esprit n'étoit pas en repos sur les pretentions de la Reine d'Ecosse, qui n'ayant quitté la qualité de Reine d'Angleterre & d'Irlande, que par un traité sans effet, puis qu'il n'étoit point ratifié, faisoit craindre qu'elle ne la reprît en quelque occasion qui eut des suites. Cette crainte la fit entrer dans une espece de negociation avec l'Ambassadeur d'Ecosse, dans laquelle le traité d'Edimbourg fut reduit entre les deux Reines à deux articles principaux, dans l'un desquels Marie renonçoit au titre de Reine d'Angleterre; dans l'autre Elisabeth pro-

promettoit, qu'elle ne préjudicieroit en rien au droit de Marie pour la succession. Elizabeth n'insista pas sur l'affaire des Protestans, déja assez puissans par eux-mêmes pour faire plus que de balancer l'autorité Royale en Ecosse. Par là Marie eut ce qu'elle demandoit, & pour comble de satisfaction, elle receut peu de temps après une solemnelle ambassade de la part de la Reine d'Angleterre, accompagnée de protestations d'une veritable amitié, & d'un present pour en être le gage. Marie répondit a ces honnêtetez avec une politesse pour le moins égale à celle d'Elizabeth, & beaucoup plus de sincerité; & ce fut à cette occasion, que ces deux Princesses commencerent à s'appeller du nom de sœur. 1566.

La Reine d'Ecosse s'étant défenduë de ratifier le traité d'Edimbourg, qui eût entierement ruiné ce qui luy restoit d'esperance de rétablir la Religion, elle chercha des moyens plus positifs de reprimer les Protestans. Elle conceut aisément d'abord qu'il luy falloit l'appuy d'un mary; qu'une femme, quelque habile qu'elle fût, ne pouvoit seule arrêter l'insolence des Pretendus Reformateurs, au point où elle étoit montée; qu'une Reine pouvoit gouverner dans le Cabinet, & donner des ordres, mais qu'il falloit en même temps qu'un Roy parût à la tête des troupes, & fit craindre, les armes à la main, ceux que les loix ne seroient pas capables de ramener à leur devoir; que l'exemple d'Elizabeth ne faisoit point de consequence pour elle; qu'Elizabeth avoit trouvé les esprits des Anglois disposez à suivre tous les mouvemens, qu'elle avoit voulu leur donner sur le fait de la Religion, & qu'Elle au contraire trouvoit dans les esprits des Ecossois une opposition opiniâtre, qu'elle ne surmonteroit jamais que par d'extraordinaires

efforts; qu'au reſte quand elle auroit pu les ſurmonter ſeule & par elle-même, les Hamiltons étant ſes heritiers, & déterminez Calviniſtes, il arriveroit toûjours à la fin qu'elle auroit travaillé en vain, & qu'elle auroit le chagrin en mourant, de voir éteindre la Religion avec elle.

1566.

Une Reine qui avoit moins de vingt ans, & qui n'avoit pas fait ſon compte de paſſer ſa vie dans la viduité, trouva ces raiſons de ſe marier meilleures que n'auroit fait une autre. Il s'agiſſoit de faire un choix, & c'étoit là le grand embarras. Sans être Reine, Marie Stuart étoit la perſonne de ſon ſiécle la plus capable de faire des rivaux. C'étoit la plus belle femme de l'Europe, & ſa beauté cedoit encore aux agrémens de ſon eſprit. On peut s'imaginer, combien le relief que donnoit à tant de charmes le diademe qu'elle portoit, & celuy qu'elle avoit porté, faiſoit d'impreſſion ſur l'eſprit de ceux, qui avoient aſſez de naiſſance, ou aſſez de preſomption pour pretendre à elle.

La peine de ſe déterminer n'eût pas été conſiderable, ſi la Reine n'eût eu qu'à choiſir, ou un homme qui luy eût plû, ou un mari qui luy convînt; mais comme il falloit que cet homme pleût & convînt à beaucoup d'autres, qui s'intereſſoient à ſon mariage, le choix en devenoit une affaire d'une grande délicateſſe, & d'une grande difficulté.

Parmi les Princes étrangers qui recherchoient la Reine d'Ecoſſe, on comptoit le Prince d'Eſpagne, l'Archiduc Charles d'Aûtriche, le Roy de Suede, le Duc de Ferrare, le Prince de Condé, & pluſieurs autres. Parmi les pretendans Ecoſſois, on parloit particulierement de Jacques Hamilton Comte d'Aran, heritier preſomptif de la Couronne; de Jean de Gourdon, d'une

d'une Maiſon puiſſante, & fils du plus riche Seigneur du Royaume; d'Henri Stuart fils du Comte de Lennox, que l'on nommoit Milord d'Arlay. Comme l'Angleterre étoit ſans Princes, & que les Seigneurs particuliers n'avoient pas les mêmes raiſons que ceux d'Ecoſſe, d'aſpirer à ce mariage; Elizabeth, qui pretendoit devoir donner un mary à ſa parente,, mit ſur les rangs le Comte de Leyceſtre, qui étoit ſi fort ſon favori, qu'il avoit pretendu à être ſon époux. 1566.

De tous ceux que Marie ne vouloit point, ce dernier fut celuy dont elle eut le plus de peine à ſe défendre; & l'excluſion qu'elle luy donna ne fut pas ce qui contribua le moins à ſes malheurs. Il étoit Anglois, d'une maiſon tout nouvellement illuſtrée, & par deſſus cela Proteſtant. C'étoit beaucoup plus de raiſons qu'il n'en falloit pour n'en point vouloir. Mais autant que Marie avoit de raiſons pour le rejetter, autant Elizabeth en avoit de l'engager à le recevoir, & ce fut en cette occaſion qu'il paroît que cette Princeſſe forma le deſſein qu'elle executa depuis, d'unir ſous un Roy Proteſtant les Couronnes d'Angleterre & d'Ecoſſe. Elle conſidera que Marie étoit heritiere preſomptive de la premiere, & que ſi elle y venoit jamais, elle feroit naturellement cette union des deux Royaumes, qui avoit été juſques-là le but de la politique Angloiſe, & le ſujet de tant de guerres; que deux choſes pouvant empêcher la conſommation de ce grand ouvrage, l'une que Marie choiſit un époux qui n'agréât pas aux Anglois, & l'autre qu'il fût Catholique, le mariage de la Reine d'Ecoſſe avec le Comte de Leyceſtre obvieroit à ces deux inconveniens, ce Seigneur étant Anglois & Proteſtant; qu'ainſi dans ce ſeul mariage ſe trouveroit en même temps l'accroiſſement de la

Monarchie, la gloire de la Nation, l'ordre de la
1566. ſucceſſion, la ſtabilité de la reforme. Elizabeth haïſſoit Marie; mais elle aimoit l'honneur de l'Angleterre & regardoit ſa Secte comme ſon ouvrage, ces avantages l'emportoient ſur ſa haine, qu'elle dédommageoit même aſſez bien de la violence qu'elle luy faiſoit en faiſant du bien à une femme qu'elle n'aimoit pas, par celuy qu'elle faiſoit à un homme qu'elle aimoit.

Selon ce plan, Elizabeth n'omit rien de ce qu'elle pût faire, & par elle, & par les amis qu'elle avoit à la Cour d'Ecoſſe, pour avancer ce mariage. Elle employa d'abord tous les artifices du Comte de Mouray ſon correſpondant, pour dégoûter la jeune Reine de tous les Princes étrangers, & de tous les Seigneurs du pays, qui luy avoient été propoſez. En quoy elle fut ſecondée d'un côté par la Cour de France, à laquelle les alliances étrangeres étoient ſuſpectes, de l'autre par la Maiſon de Guiſe, à qui les domeſtiques paroiſſoient honteuſes. Elizabeth n'épargna pas les negociations & les ambaſſades pour faire réüſſir ſon deſſein, & mit en œuvre, tan-tôt les menaces, tan-tôt les promeſſes, ſelon le temps. Elle pouſſa les promeſſes ſi loin, que contre ſa reſolution, elle s'engagea à faire declarer la Reine d'Ecoſſe ſon heritiere par le Parlement d'Angleterre.

Marie avoit cet avantage dans l'averſion qu'elle témoignoit à épouſer le Comte de Leyceſtre, que la Nobleſſe du pays y avoit encore plus d'oppoſition qu'elle, les Ecoſſois ne pouvant ſouffrir qu'un Anglois de cette naiſſance montât ſur le trône de leurs Rois. La France & les Princes de Guiſe n'y étoient pas plus favorables. Ainſi l'infortunée Princeſſe trouvoit par tout

du

du pour & du contre, & se voyoit en necessité de ne pouvoir choisir un époux, sans se faire de grands ennemis. 1567.

Quelques-uns disent que dans cet embarras, sa raison se trouvant indecise, son inclination decida. Le jeune Comte de Lenox étoit alors le plus bel homme, qui fût en Ecosse & en Angleterre, elle arrêta les yeux sur luy, & declara qu'il seroit l'époux qu'elle éleveroit sur le trône. Sans juger temerairement de Marie Stuart, on peut croire que l'inclination eut beaucoup de part à ce choix: mais on ne peut aussi, sans luy faire une injustice manifeste, dire, que dans les conjonctures où elle se trouvoit, ce choix ce fût pas un de ceux qu'elle pouvoit faire le plus prudemment. Il luy falloit un mary Catholique, puisque son premier but étoit de rétablir la Religion. Il falloit adoucir ce choix, d'un côté aux Protestans d'Ecosse, de l'autre à la Reine d'Angleterre. Lenox étoit de la Maison Stuart, venerable à l'Ecosse par tant de Rois de ce nom & de ce sang illustre qui en avoient porté la Couronne; Il étoit né en Angleterre, il y avoit été élevé, & y possedoit de grands biens; ainsi il pouvoit passer pour Anglois. De plus il étoit petit-fils de la même sœur d'Henri VIII. dont Marie étoit petite-fille, cette Princesse ayant épousé en secondes nopces un Douglas, duquel elle avoit eu la mere du jeune Comte de Lenox. Par dessus cela ce Seigneur paroissoit avoir du courage, & s'il avoit l'esprit mediocre, on n'y reconnoissoit point encore la foiblesse qu'on y vit depuis.

Le projet de ce mariage fut traversé par Elizabeth, & par ses Partisans en Ecosse, autant qu'on peut l'imaginer. Le Comte de Mouray, & avec luy les plus emportez Calvinistes resolurent d'employer la force, pour empêcher qu'il

ne s'accomplît. La Cour n'étoit pas à Edimbourg,
1567. & y devoit revenir dans peu pour la célebration des nopces. Le jour en avoit été marqué, auſſi-bien que le temps, & la route qu'on avoit pris pour le retour. Les Conjurez en ayant été avertis, s'aſſemblerent ſecretement, & ſe tinrent ſur le paſſage, reſolus d'enlever la Reine, & d'inſulter le Comte de Lenox. Ils étoient en état de le faire, mais la Princeſſe en eut avis, & ayant pris un autre chemin, ſe rendit heureuſement dans la Capitale, où malgré tant d'oppoſitions ſon mariage fut celebré. Les Conjurez au deſeſpoir d'avoir manqué leur entrepriſe, augmenterent leurs troupes, & ſe mirent en campagne. La Reine & ſon nouvel époux aſſemblerent de leur côté leurs amis, & leurs plus fideles ſujets, mirent ſur pied un corps capable non ſeulement de faire tête aux rebelles, mais de les pourſuivre, & de les pouſſer. On les joignit au pont de Glaſco, où ayant été diſſipez, le Comte de Mouray fut luy-même obligé de prendre la fuite, & de ſe retirer en Angleterre.

L'abſence de ce méchant homme contribua beaucoup au repos, que produiſit dans le Royaume le mariage de la Reine, & la défaite des mutins. L'autorité s'y rétabliſſoit, & avec l'autorité le bon ordre; ce qui donnoit quelque eſperance d'y voir refleurir la Religion. Cette eſperance ne fut pas de longue durée. Quoyque le Comte de Mouray fût abſent, il avoit à la Cour d'Ecoſſe de ſecrets partiſans, à portée d'executer ſes deſſeins, pour l'avancement deſquels on peut préſumer qu'Elizabeth & ſes Courtiſans ne luy refuſerent pas leurs lumieres. Les Novateurs des deux Royaumes concoururent unanimement à la perte de Marie Stuart, & du mari qu'elle avoit choiſi. Ceux de Genéve ſe mirent de la partie. Beze écrivit à Buchanan une lettre

qu'on

qu'on voit encore, où il fait des vœux pour voir l'Ecosse bien-tôt delivrée de ce qu'il appelle une Medée & une Athalie. Ce sont les noms qu'il donne à la Reine: heureux monumens qui nous sont restez de la fureur de l'heresie contre le zele de cette Princesse pour la Religion de ses peres, où l'on voit évidemment que sa foy ayant été la premiere cause de la persécution qu'on luy fit, ce n'est rien moins qu'exagerer, que de la qualifier de Martyre. 1567.

L'histoire de cette celebre Reine est de celles qu'on apprend au berceau, & de ces évenemens tragiques, par lesquels on donne aux enfans le goût de la lecture & des livres. Tout le monde en est si instruit, qu'outre qu'elle ne tombe dans mon sujet que par occasion & par incident, je crois qu'il suffit d'en marquer les principales circonstances, pour rappeller au lecteur le souvenir du reste.

Le premier pas que les ennemis de cette Princesse firent pour la perdre, fut de la broüiller avec son mari, en mettant à ce jeune Prince, foible, credule, peu éclairé, de la jalousie dans la tête pour l'homme du monde qui en devoit le moins causer. C'étoit un Musicien Piemontois, de basse naissance, mais de bon esprit, que l'on appelloit David Rix. Il étoit laid, il étoit vieux, au rapport même des historiens les moins favorables à la Reine: cependant on voulut qu'elle l'aimât, parce qu'elle l'avoit enrichi, & qu'étant homme de bon conseil, elle l'avoit mis dans les affaires, où son zele pour sa maîtresse, sa penetration à découvrir les secretes cabales des Protestans, sa fermeté à luy resister luy avoit attiré leur haine. Peut-être luy pouvoit-on reprocher quelque abus du pouvoir que luy donnoit la Princesse, quelque manque de circonspection dans l'usage de certaines distinc-

tions, qu'elle ne devoit point luy accorder, &
1567. qu'il devoit encore moins recevoir. Mais il y avoit bien loin de-là aux calomnies que la faction imposoit à l'un & à l'autre, & dont l'inconsideré Prince s'étant laissé préoccuper, alla luy-même avec Jacques de Douglas Comte de Morton emissaire de Mouray, Reven, Lindsey & quelques autres, faire poignarder Riz aux yeux de la Reine, & jusques dans son cabinet. Elle étoit grosse, & un historien dit, que l'intention des assassins étoit que la peur la saisit, & la fit mourir elle & son fruit. Elle eut neanmoins la presence d'esprit parmy l'horreur d'un spectacle si affreux, de trouver moyen de parler au Roy, de luy remontrer son aveuglement, de luy inspirer du repentir de l'action qu'il venoit de faire, de prendre des mesures avec luy, pour se tirer l'un & l'autre des mains de ces hommes sanguinaires. Ils se sauverent durant la nuit, & s'allerent enfermer dans Dombar, où les assassins de Riz les ayant suivis pour les assieger, furent dissipez par les Comtes de Hontley, de Bothuel & d'Athol, qui survinrent avec sept mille hommes levez à la hâte, mais bien resolus.

Cette seconde défaite des seditieux produisit encore quelque calme, durant lequel la Reine accoucha assez heureusement d'un Prince, qui fut nommé Jacques au Baptême. Les Protestans ne vouloient pas que la ceremonie s'en fit selon l'usage de l'Eglise Romaine, mais aprés bien des contestations, la Reine emporta enfin ce point, qui fut de grande consolation pour tous les Catholiques du pays.

Il est des playes qui se rouvrent tout d'un coup lorsqu'on les croit le mieux gueries. La Reine n'avoit pû oublier l'égarement du Roy son mary: insensiblement le dégoût qu'elle avoit d'un esprit si leger, & d'ailleurs peu propre aux affaires,

faires, s'étoit fait connoître au public. Elle avoit porté ce degoût si loin, qu'elle avoit fait revenir à la Cour le Comte de Mouray, & s'y confioit, au moins comme à un homme de tête, & capable de l'assister à soûtenir le poids du Gouvernement. L'évenement fit voir que Marie s'étoit mis un serpent dans le sein, en rappellant auprés d'elle ce pernicieux esprit. Il n'y eut pas été long-temps, qu'il resolut la perte de sa bienfactrice. Comme son credit avoit causé quelque nouveau chagrin au Roy, & que ce Prince peu circonspect s'étoit emporté à faire des menaces, le Comte resolut de le prevenir; & pour porter le crime aussi loin qu'une ame perverse le peut porter, il prit toutes les mesures necessaires pour faire croire la Reine coupable du parricide qu'il meditoit, les voulant perdre ainsi l'un par l'autre. 1567.

Pour executer ce dessein, il seduisit un Seigneur de la Cour sous esperance de le faire Roy, pour delivrer, disoit-il, la Reine d'un mari qui luy étoit à charge, & qu'elle ne pouvoit plus souffrir; l'asseurant que cette Princesse l'épouseroit aprés ce bon office, & se tiendroit heureuse d'être elle-même le prix de sa délivrance.

Jacques Heburne, Comte de Bothuel, fut celuy dont le Comte de Mouray eut assez mauvaise opinion pour le croire propre à cette entrepriſe. C'étoit un homme d'une grande maison, d'une audace à croire tout facile, quand il y alloit de satisfaire ou son amour, ou son ambition; au reste, quoique Calviniste, de tout temps attaché à la Reine, & en ayant merité par là beaucoup de consideration. Outre le crime qu'il y avoit dans cette affreuse proposition, il y avoit une extravagance, dont on ne peut imaginer qu'un homme sensé ait été capable. On dit que Bothuel étoit marié, & qu'il avoit une fem-

me de la Maison de Gourdon. Malgré tout cela
1567. le desir d'être Roy, & peut être autant d'être mari de la Reine, aveugla tellement cet esprit hardi, qu'il entreprit en même temps de se démarier, d'ôter la vie à celuy qui occupoit le trône, d'enlever la Reine, & de l'épouser. On a de la peine à comprendre qu'un homme ait pû faire un projet, où il entrât tant de grands crimes de difficile execution: non seulement Bothuel forma celuy dont je parle, mais il en vint à bout. Il trouva une raison de divorce avec sa femme, & s'en separa; il fit étrangler le Roy dans son lit, & sauter un moment aprés sa chambre en l'air avec de la poudre. Cette horrible action fut conduite avec un secret qui n'empêcha pas que Bothuel n'en fût soupçonné, mais assez bien gardé néanmoins pour empêcher qu'il n'en fût convaincu. La Reine en faisoit les perquisitions, lors qu'étant allée voir son fils à Sterlin, où on l'élevoit, au retour elle fut enlevée par le meurtrier de son mari, conduite à Dombar, & pressée en tant de manieres de l'épouser, que le courage luy manqua. Les menaces qu'on luy fit l'effrayerent. Un consentement par écrit de la principale Noblesse pour cet infortuné mariage, que le ravisseur luy montra, luy parut, dans ce moment de trouble où une crainte subite lie la raison, autoriser sa foiblesse. Elle épousa le Comte de Bothuel. Elle ne l'eut pas fait, qu'elle reconnut, que périr pour périr, il vaut mieux périr plûtôt avec toute sa gloire, que d'acheter quelques années de vie aux dépens de sa réputation.

La nouvelle de ce mariage n'eut pas plûtôt été portée aux Partisans du Comte de Mouray, que la Reine se vit investie, avec son indigne époux, par une armée, que les conjurez tenoient prête

prête pour tirer de cette avanture tout le fruit qu'ils en eſperoient. Dombar fut forcé, Marie y fut priſe, & on laiſſa échaper Bothuel, de crainte qu'il ne rendît à l'innocence d'une perſonne qu'on vouloit faire paſſer pour coupable, des témoignages qui l'euſſent pû juſtifier. 1567.

Dés qu'on fut maître de la Reine, on la mit ſur un mauvais cheval, avec un habit convenable au deſſein qu'on avoit de la rendre mépriſable, & on la conduiſit, à la tête des troupes qui s'en étoient ſaiſies, premierement à Edimbourg, & de là à Loclevin, où on l'enferma.

Dans tous les lieux par où l'on paſſoit, on faiſoit porter devant elle un étendart, où l'on voyoit le corps du Roy ſon mari dépeint, & le petit Prince ſon fils tendant ſes mains innocentes au Ciel, comme pour en demander juſtice. Ce ſpectacle, les bruits, les relations, que les ennemis de la Reine ſemoient par tout touchant ſa conduite, le mariage qu'elle venoit de faire, qui ſembloit les autoriſer, prevint tellement le peuple contre elle, que par tout elle fut receuë avec des cris, des injures, des inſultes, qu'on imagine plûtôt qu'on ne peint. A quoy ſe joignant les predications de Knox Miniſtre Caviniſte, les écrits ſeditieux de Buchanan, les diſcours de tous les Sectaires; ce ne pût être que par un effet d'une protection particuliere d'enhaut ſur cette martyre de la Religion Catholique, qu'elle trouva encore dans la ſuite des défenſeurs de ſon innocence, que ſa vertu triompha de la calomnie, & que ceux qui luy ôterent la vie ne purent donner d'atteinte à ſa gloire. Il fallut attendre du temps la diſſipation d'un nuage, qui l'avoit tellement offuſquée, que les plus favorablement prévenus chancelerent; & ce fut pour gagner ce temps qu'aprés de grandes reſiſtances elle conſentit à ſigner deux actes, que ſa captivité

vité rendoit invalides, & contre lesquels elle pro-
1567. testa avec les formalitez requises. Par l'un elle se démettoit de la Couronne en faveur de son fils, qui n'avoit gueres plus d'un an, qui dés lors fut déclaré Roy. Par l'autre elle établissoit le Comte de Mouray Regent du Royaume. Elle devoit être releguée ou en France, ou en Angleterre, selon le resultat des conseils que tinrent ses ennemis contre elle: mais ils jugerent plus à propos de la tenir en prison dans Loclevin, fortereſſe située au milieu d'un lac, où l'on n'alloit qu'avec le batteau.

Ce fut de là qu'aprés quelque temps d'une captivité fort triste, l'infortunée Marie se sauva: mais ce ne fut que pour tomber dans une autre encore plus fâcheuse. Georges de Douglas l'avoit tirée par adresse de Loclevin. Elle avoit trouvé des amis sur le bord du lac, qui l'avoient conduite à Hamilton, où le bruit de son évasion luy avoit attiré assez de troupes pour rendre son parti redoutable, si l'activité de Mouray n'eût prévenu tous ses desseins, en l'attaquant à l'improviste avec des troupes disciplinées, qui aprés un combat de quelques heures, mirent enfin les siennes en déroute, & l'obligerent d'aller chercher un asyle en Angleterre.

Au lieu d'un asyle elle n'y trouva que des fers, & une prison plus fâcheuse par sa longueur, que la mort violente par où elle finit. Elizabeth fit voir par là la difference des sentimens qu'inspire la vraye Religion, d'avec ceux que donnent les sectes. La proximité du sang, le droit d'hospitalité, le respect dû au diadéme, les alliances, l'amitié promise, la charité, l'humanité même, tout parloit en faveur de Marie, mais tout ce
1568. ce qui parla en sa faveur parla inutilement. Elizabeth n'écouta rien, que ses anciens ressentimens contre une Princesse qui avoit pris le titre de Rei-

ne

ne d'Angleterre, sa haine contre l'Eglise Catholique, son entêtement pour les nouveautez en matiere de Religion. Ainsi loin de donner retraite à la Princesse fugitive, elle la fit conduire en prison, où durant dix huit ans qu'elle la tint, elle amusa tous les Rois de la Chrétienté qui s'interesserent à sa délivrance, les Grands & le Parlement d'Ecosse qui la demanderent instamment, par des artifices, des negociations, des projets de traité, qui aboutirent toûjours à la faire garder plus étroitement. Il en coûta même de temps en temps des disgraces aux Anglois genereux, qui oserent entrer par pitié dans les affaires de cette Reine. Le Duc de Norfolch, pour s'y être mêlé, perdit la tête sur un échafaud, & personne ne se déclara pour elle, qu'il ne ressentît les effets de la haine qu'Elizabeth luy portoit. Elizabeth ne laissa pas de luy faire du bien sans le vouloir. Pressée de la mettre en liberté par les Etats d'Ecosse, qui étant revenus à eux trouverent qu'il leur étoit honteux de laisser leur Reine prisonniere entre les mains des Etrangers, elle voulut auparavant prendre connoissance des choses dont ses ennemis l'accusoient. Marie protesta de son indépendance; mais bien aise d'avoir occasion de faire connoître son innocence dans un exact & severe examen des crimes qu'on luy imposoit, elle consentit à une assemblée, qui se tint pour cela à Yorch. Là ceux qui entreprirent sa deffense firent voir si évidemment, qu'elle étoit vrayment innocente & du meurtre de son mari, & des amours qu'on pretendoit qu'elle avoit eus avec Bothuel, que ses ennemis ne sortirent de ce pas qu'avec confusion, sur tout quand on les eut convaincus d'avoir contrefait l'écriture de la Reine, pour luy imposer les fameuses lettres, que l'on feignit avoir trouvées parmi les papiers de ce Comte. On

1569.

1570.

1571.

s'éton-

s'étonneroit de les voir encore tout nouvellement
1572. imprimées dans un livre venu d'un pays, où, si tous les Stuarts ne sont pas aimez, le nom
doit être respecté, si celuy qui fait revivre ces
1573. calomnies pouvoit encore donner au public, en matiere de calomnies, quelque chose capable de nous étonner. Le Comte de Mouray & ses partisans eurent le chagrin de s'appercevoir, que non-seulement les Commissaires demeurerent convaincus de leur imposture ; mais qu'Elisabeth
même la reconnut. Ainsi l'écrit Camden Protes-
1574. tant, & Historien de cette Princesse; ajoûtant qu'elle mépriſa les écrits mercenaires & passionnez, par lesquels Buchanan, pensionnaire du Regent d'Ecosse, & déchaîné par profession contre Marie, tâcha de noircir la réputation de son ancienne Bienfactrice. Il s'en repentit à la mort, au rapport du même Ecrivain. Un celebre Auteur de ce temps dit avoir leu tout le contraire
dans le manuscrit de Monsieur de Thou, auquel
1575. il défera plus qu'à Camden: Ce qui l'oblige d'avoir recours, pour justifier la Reine d'Ecosse, à deux autres testamens de mort, dont l'un est de Bothuel, attesté & envoyé à la plûpart des Testes couronnées de l'Europe, par le Roy de Dannemarch, dans les Etats duquel ce Seigneur mourut. L'autre est du Comte de Morton ennemi juré de Marie Stuart. Ce sont-là sans doute des preuves convaincantes de l'innocence de cette
1576. Reine: mais le remors de Buchanan est ce me semble trop bien averé, étant rapporté par Camden pour être rejetté en vertu du manuscrit de Monsieur de Thou, qu'on suppose ne l'avoir pas imprimé: marque évidente qu'il le croyoit faux, n'ayant pas plus de raison de supprimer cette circonstance, que tant d'autres choses desavantageuses à la memoire de cette Princesse, qu'il a transcrites presque mot à mot de

Bucha-

Buchanan, & auſquelles l'autorité de cet habile Preſident n'a encore pû faire trouver croyance, que parmi ceux qui independemment de luy l'auroient donnée à l'Auteur qu'il copie. 1577.

Quelque juſtifié que fût Marie Stuart, elle ne pouvoit être innocente, puiſque ſa Religion étoit ſon crime. On luy en impoſa d'autres, parce qu'il n'étoit pas honnête de la condamner pour celuy-là: mais ils parurent aſſez peu vray-ſemblables, pour ne pas laiſſer lieu de douter, que ſon zele pour l'Egliſe Romaine ne fût toûjours la premiere cauſe de tous les mauvais traitemens qu'on luy fit. Il y entra des raiſons politiques, mais qui auroient été trouvées foibles ſans celle de la Religion. Il n'en auroit pas plus coûté à Marie pour être tombée entre les mains d'Elizabeth, qu'il en avoit autrefois coûté au jeune Brus pour être tombé entre les mains d'Edoüard III. Elizabeth, qui aimoit ſa gloire, & ſon Conſeil, compoſé de gens, à cela prés de fort bon ſens, n'euſſent pas ſoüillé leur reputation par un attentat qui les devoit rendre odieux à tout l'univers, s'ils n'euſſent été poſſedez de cet eſprit ſanguinaire, qu'inſpirent toutes les fauſſes Religions contre la vraye. 1578. 1579.

On ne peut mieux profiter d'un crime, que cette Princeſſe, vrayment habile & politique, profita du ſien pour la fin qu'elle s'en propoſa. Elle étoit attentive à toutes les occaſions de prendre de juſtes meſures, pous aſſeurer la ſucceſſion à un heritier qui convint au grand deſſein qu'elle avoit formé, d'unir les trois Couronnes Britanniques ſur la tête d'un Monarque Proteſtant. Le mariage du Comte de Leyceſtre avec la Reine d'Ecoſſe, qui en eût été un moyen ſeur, luy manqua malgré ſes intrigues; mais pour cela elle ne perdit point courage. Elle donna tant de mouvement aux affaires de ce Royaume, qu'el- 1580. 1581.

qu'elles se trouverent à la fin dans la situation la
1582. plus propre qu'elle eût pû souhaiter pour faire réüssir ses projets, moyennant le secours d'un grand crime, qui rendra sa memoire odieuse à toute la posterité. La prison de la Reine Marie étant justement tombée dans un temps, où le
Prince Jacques son fils avoit à peine atteint deux-
1583. ans, Elizabeth jugea qu'en perdant la mere, elle se feroit aisément du fils un successeur tel qu'elle le vouloit, comme il étoit par le droit & les loix celuy qu'elle devoit vouloir. Il étoit entre les mains des Protestans, dont elle disposoit à son
gré: on pouvoit luy donner les principes de telle
1584. Religion qu'on vouloit; & il importoit peu à Elizabeth dans quelle secte il fût élevé, pourvû qu'il ne fût point Catholique.

L'évenement ne fit que trop voir, que c'étoit là le point capital de la politique de cette Princesse dans la conduite qu'elle garda avec la Reine &
1585. le Prince d'Ecosse. Peut-être n'eut-elle pas d'abord le dessein qui luy vint depuis, de faire mourir sa prisonniere: mais il paroît par tous les projets des traitez qu'elle luy proposa, que dés le commencement elle avoit fait son plan, d'empêcher que Marie Stuart n'eût jamais assez de liberté pour être maîtresse de son fils, Elizabeth ayant presque toûjours demandé le fils pour ôtage, quand elle offrit de rendre la mere. Quelques soulevemens des Catholiques, où les Protestans donnoient d'ordinaire quelque part à la Reine captive, servirent de pretexte pour la retenir, pour la resserrer de temps en temps, pour la changer souvent de prison, & pour s'excuser de la rendre envers les plus grands Rois de l'Europe, qui s'interessoient à sa délivrance, particulierement envers son fils, quand il fut en âge d'être écouté. Ces excuses même étoient toûjours

jours accompagnées de quelque esperance, qui faisoit prendre patience à ceux qui entroient dans l'affaire. On ajoûtoit au jeune Roy quelques mots confus touchant la succession, qui le tenoient en bride, & qui l'empêcherent d'éclater. 1585.

Par cet artifice Elizabeth pousſa la prison de Marie jusqu'à l'an mil cinq cens quatre-vingt six, que Babington, jeune homme hardi, mais peu capable de soûtenir l'entreprise qu'il meditoit, ayant formé une faction contre la Reine d'Angleterre, & lié même quelque intelligence avec les Princes étrangers, mêla mal à propos le nom de la Reine d'Ecosse dans son dessein. Percy Comte de Northumberland, & Neville Comte de Westmorland venoient de faire la même chose. Il avoient été découverts; le premier en avoit perdu la vie, le second s'étoit retiré, & mourut depuis en exil. Babington se découvrit luy-même; il luy en coûta la tête, & il enveloppa Marie Stuart dans son malheur. La délivrance de cette Reine étoit toûjours, sans qu'elle le sceût, un des articles de ces mauvais projets. Elle étoit entrée dans celuy des deux Comtes; elle entra encore dans celuy de Babington. Les Protestans furent plus vifs sur ce dernier que sur les autres, & jugeant que pour asseurer la nouvelle Religion dans les deux Royaumes, il falloit sacrifier une Reine qu'on regardoit comme l'appuy de l'ancienne, ils firent naître tant d'ombrages dans l'esprit d'Elizabeth, que contre tous les droits du monde les plus sacrez & les plus inviolables, elle fit condamner Marie à avoir la tête tranchée. 1586.

Quoyque la Reine d'Angleterre deût être accoûtumée au sang Catholique, qu'elle avoit versé en grande abondance, quelques-uns disent que celuy d'une Teste couronnée luy fit horreur; que la nuit qui suivit la Sentence prononcée

cée contre Marie Stuart, elle eut de violens re-
1587. mors ; qu'elle envoya revoquer l'ordre qu'elle avoit donné pour l'execution, & que ſon Secretoire Davidſon ayant déja dépêché le courier qui portoit cet ordre à Fotherighey, où la Reine condamnée étoit priſonniere, elle ordonna qu'on arrêtât cet Officier trop precipité, & le mit entre les mains de la Juſtice, qui n'étant plus rien moins que Juſtice, luy en fit ſoufrir une legere peine.

Cependant le Courier arriva, & rapporta la fatale nouvelle de l'arrêt prononcé contre Marie. Là on pût voir, combien la cauſe de la mort rend l'impreſſion de la mort differente ſur le cœur d'une même perſonne. Juſqu'à ce moment Marie Stuart n'avoit point paru trop courageuſe à la veuë du trépas ; ſa crainte luy avoit fait faire des fautes : par un changement qui ne peut venir que d'enhaut, tout ce que le dernier ſupplice a de plus affreux ne l'affraya point. Elle appella au tribunal du Protecteur & du Juge des Rois, de la ſentence portée contre elle : elle proteſta de ſon innocence, & aſſeura que Babington, ſes intrigues & ſes deſſeins luy étoient également inconnus ; & que ſi elle avoit travaillé à ſortir de priſon, ç'avoit toûjours été ſans complot, & ſans attentat contre Elizabeth. Aprés ces proteſtations, elle demanda ſon Confeſſeur, qu'on luy refuſa inhumainement. On luy produiſit un Proteſtant, qu'elle ne voulut pas écouter. Ainſi privée de tout ſecours humain, elle ſe renferma dans ſon oratoire, où elle ſe prépara à la mort, & trouva un fonds de force heroïque, qui étonna ſes ennemis. Elle monta ſur l'échaffaud vêtuë d'un ornement pompeux, regardant le jour auquel elle mouroit condamnée au ſupplice en haine de ſa Religion, comme le jour de ſon triomphe. Ses domeſtiques fondoient

doient en larmes: ſes bourreaux mêmes étoient touchez: elle ſeule avoit les yeux ſecs, & une ſerenité ſur le front, qui marquoit celle qu'elle avoit dans l'ame. Ce fut le dix-huitiéme de Fevrier de l'an mil cinq cens quatre-vingts ſept, que cette ame Royalle & vrayment Chreſtienne, purifiée & éprouvée dans le feu d'une longue tribulation, fut enfin trouvée digne de Dieu, aprés que le glaive eut tranché les liens qui l'attachoient à la vie mortelle. L'Europe entiere fremit de ce coup. On en fit des feux de joye à Londres: la Reine les deſavoüa, témoigna de la douleur, & prit le dueil. On eut peine à la croire ſincere, & ceux qui penſerent qu'elle avoit joüé la comedie juſqu'au bout, en jugerent mieux que les autres. Henri III. Roy de France, qui avoit envoyé exprés Pompone de Believre à Elizabeth pour demander la vie de Marie, témoigna beaucoup de reſſentiment de ſa mort, & Jacques Roy d'Ecoſſe encore plus. Elizabeth leur en fit faire à l'un & à l'autre des excuſes, ſur la précipitation de ſon Secretaire: il y a apparence qu'elle n'euſſent pas été receuës, ſi Henri eût été plus tranquille dans ſes Etats qu'il n'étoit alors, & ſi Jacques n'eût été appaiſé ſur la mort de la Reine ſa mere, par la même raiſon qui luy en avoit fait ſouffrir la captivité: Elizabeth luy ayant fait dire, & l'ayant même fait inſerer dans la ſentence de Marie, que la mort de cette Princeſſe ne préjudicieroit en rien au droit que le Roy ſon Roy fils prétendoit ſur la Couronne d'Angleterre. Elle ne trompa pas l'eſpérance dont elle l'avoit flatté ſur ce point, où elle trouvoit l'accompliſſement de celuy de tous ſes deſſeins qu'elle avoit eu le plus à cœur, & qu'elle avoit conduit avec le plus d'adreſſe. A ſa mort elle nomma ce Prince ſeul heritier de ſes deux Royaumes, auſquels Jacques joignant le ſien, s'intitula

1587.

18. Fevrier.

Roy

Roy de la grande Bretagne, dont il entra en poſ-
1587. ſeſſion la troiſiéme annee du ſiecle où nous ſom-
mes, Clement VIII. occupant le Siege Apoſtoli-
1603. que, Rodolphe II. le trône Imperial, Henri le Grand celuy de France, & Philippe III. celuy d'Eſpagne.

L'ancienne & illuſtre Maiſon Stuart forma de trois Etats une puiſſante Monarchie. Un étrange évenement luy fraya le chemin à un ſi beau trône, puis qu'il fallut qu'il en coûtât la vie à celle qui y devoit monter la premiere, & que ce ne fut qu'au prix du ſang d'une mere Catholique, qu'on y éleva un fils Proteſtant. On avoit au moins ſujet d'eſperer, que ce tribut de ſang une fois payé au trône d'Angleterre, & à la nouvelle Religion, une Maiſon ſi feconde en Princes, braves, bons, aimant leurs ſujets, feroit changer l'étoile du pays, & que ſous un gouvernement noble, doux, humain & commode, on ignoreroit deſormais juſqu'au nom des revolutions. L'experience nous a fait voir, que cette race a trouvé l'aſpect de l'aſtre qui domine ſur l'Angleterre plus malin que ne l'éprouva jamais celle des Plantagenetes, & que ceux qui ont introduit parmi cette nation floriſſante une nouvelle Religion, y ont fait naître une nouvelle ſource de de ces évenemens tragiques, qui n'eſt pas prête de tarir: la conſcience & la raiſon rappellant toûjours à la Religion ancienne; & les paſſions, ou les erreurs, qui attirent aux ſectes de la nouvelle, faiſant ſouvent des partages dangereux à la tranquillité de l'Etat.

La preuve de cette verité ne demande pas de lecture, mais du ſouvenir & des reflexions. C'eſt de nos jours, l'an mil ſix cens quarante neuf, que Charles I. ayant voulu introduire en Ecoſſe la liturgie Anglicane, les Presbyteriens des deux Royaumes s'éleverent contre luy,

&

& luy ſuſciterent la faction qui le fit perir la tête ſur un échaffaut: heureux ſi ſon zele, auſſi ardent pour la veritable Religion, qu'il le fut pour une erreur contre une autre, luy eût attiré cette preſecution, & eût rendu ſon ſort ſemblable à celuy de Marie ſon ayeule, par un martyre que fait non la mort, mais la cauſe pour laquelle on la ſouffre. La gloire d'une ſeconde perſecution, ſoufferte dans la Maiſon Stuart pour la Religion & pour la juſtice, étoit reſervée à ce Prince, que Dieu nous met devant les yeux, comme un témoignage irreprochable de la verité d'une foy, qui apprend à ſacrifier des Couronnes. Les ſectes n'ont point de tels exemples. Ses ennemis ne deſavouënt pas que ſa Religion a fait naître leur haine. Monarque d'une valeur éprouvée, d'une tendreſſe pour ſes ſujets que leur revolte n'éteint pas, regnant avec gloire à l'égard des Etrangers, qui recherchoient ſon amitié, entretenant la paix, l'abondance, les richeſſes dans ſes Etats, il eût paſſé chez eux pour un de leurs meilleurs Rois, s'il n'eût point été Catholique, quand même il n'eût point eu de Religion. Cette cauſe de ce que le monde appelle ſa diſgrace la luy rend douce, & luy donne une tranquillité, qu'on ne conçoit que quand on a une fermeté de courage & de foy pareille à la ſienne. 1649.

C'eſt icy que je veux finir l'Hiſtoire des Revolutions d'Angleterre, & reſerver, comme je l'ay promis, à donner dans un autre Volume une juſte étenduë à celles qui regardent la Maiſon Stuart, quand le temps en ſera venu 1649.

Le premier Livre de ce troiſiéme Tome comprendra, ſuivant la methode que j'ay ſuivi dans les deux autres, aprés le floriſſant Regne de Jacques I. la fin tragique de Charles ſon fils.

Le deuxiéme comprendra l'interregne, où le meurtrier du Roy étant mort Maître abſolu dans 1660.

le

le Royaume, Charles II. ne laissa pas d'être réta-
1685. bli sur le trône de ses Peres, où il regna glorieu-
sement.

Le troisiéme doit renfermer l'heureux com-
mencement de Jacques II. & le changement que
1689. la Religion a apporté dans sa fortune.

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenuës en ce second Volume.

A.

ALEXANDRE Seton est défait par Bailleul, 8. il soûtient le siege de Barvik contre toutes les forces d'Edoüard III. 12. Il aime mieux laisser perir ses deux enfans que de manquer de fidelité à son Roy. *là même.*

Alexandre de Neville Archevêque d'Yorch, 67

Alix Perez Maîtresse d'Edoüard impudique harpie, 58

Ambassade de Charles VI. à Henri V. pour détourner la guerre, 149

André Trolop vieux Capitaine fidelle à Henri VI. passe du côté de ce Prince avec des troupes, 224

André Comte de Murray Regent d'Ecosse, pendant que David fut en France 9. Il est pris par Bailleul au siege de Rosbourg, 10

Les Anglois perdent la Guyenne aprés une domination de trois cens ans, 204, *& suiv.*

Anne de Boulen devient la passion d'Henri. Ce que Sanderus raconte de la conduite & de la naissance de cette femme, 349. Le Roy l'é-

l'épouſe en ſecret, & peu de mois aprés elle accouche de la fameuſe Eliſabeth, 352. Elle eſt condamnée à perdre la tête pour ſon incontinence, 356

Anne de Mortemer ſœur d'Edmond porte ſes droits ſur la couronne d'Angleterre dans la Maiſon d'Yorch, 151

Antoine Vodwile Comte de Rivers oncle maternel d'Edoüard V. 290. il eſt arrêté avec d'autres Seigneurs par la trahiſon du Duc de Gloceſtre, 296

Archambault de Douglas, & autres Seigneurs d'Ecoſſe attaquent Bailleul, & le contraignent de s'enfuir ſur un cheval ſans ſelle & ſans bride, 10. Archambaut eſt défait par Edoüard & dix mille Ecoſſois periſſent avec luy, 14

Artus de Bretagne Comte de Richemont eſt pris à la bataille d'Azincourt, 159. Il ſort de priſon, & eſt fait Connêtable de France, 173. Malgré ſon grand merite il eſt éloigné de la Cour par les intrigues de la Tremoille favori de Charles VII. 179. Il ſert le Roy malgré luy, & contribuë beaucoup au gain de la bataille de Patay, 182. il aime mieux ſe retirer dans une de ſes terres, que de troubler l'Etat, 183. Comparaiſon du Connêtable & de la Tremoille, 185. il rentre enfin dans les bonnes graces du Roy, & la Tremoille eſt éloigné, 186. il gagne la bataille de Formigny en Normandie, & contribuë beaucoup à la reddition de cette province, 202, 205

Aſſemblée d'Arras, 188

B.

Bataille d'Auray où Charles de Blois fut tué, 57

Bataille de Caſſel où Philippe de Valois défait les Fla-

Flamans. Suite de cette bataille, 16
Bataille de Crecy en Ponthieu, 36
Bataille de Poitiers où le Roy Jean fut pris. 49
Bataille de Verneuil qui reduisit Charles VII. à l'extremité, 174 *& suiv.*
Bataille de Patay où les Anglois sont défaits, 182
Bataille de S. Quentin gagnée par les Espagnols, 374
Beaumanoir. Le Maréchal de Beaumanoir reprend Vannes, sur les Anglois 31
Bernard II. Comte d'Armagnac est fait Connêtable de France 155. Son caractere, *ibid.* il est massacré avec le Chancelier, & plus de 3000. hommes par les Parisiens dévoüez au Duc de Bourgogne, 159

C.

Calais repris sur les Anglois, 374
Calvin écrit au Protecteur d'Angleterre d'employer le glaive contre les Catholiques, 362
Le Cardinal des Ursins travaille inutilement à la paix entre la France & l'Angleterre, 161
Le Cardinal de la Pôle dont Henri avoit mis la tête à prix, harangue le Parlement sous le regne de Marie, & le porte à rentrer sous l'obéïssance du saint Siége, 372, 373. il meurt seize heures aprés la Reine Marie, 375
Catherine de France veuve d'Henri V. épouse Owin Teuders, dont la famille monta depuis sur le Trône, 213
Catherine de Gourdon mariée par le Roy d'Ecosse à Perkin qui se disoit Duc d'Yorch, 335. sa tendresse pour un mari indigne d'elle. Elle est extremement considerée du Roy d'Angleterre qui la donne à la Reine sa femme, 339
Catherine Pare sixiéme femme d'Henri. Ses qualitez, 357. 358

Causes des dernieres revolutions d'Angleterre, 406

Charles I. Roy d'Angleterre a la tête tranchée sur un échafaut, 406, 407

Charles Comte de Charolois devenu Duc de Bourgogne par la mort de Philippe son pere, 260. il envoye sa flote pour prendre le Comte de Warvik à son passage, 262. son embarras à l'arrivée d'Edoüard qui se refugie dans ses Etats, 270. il lui donne pourtant du secours, 272. il engage ce Prince aprés son rétablissement à faire avec luy la guerre à la France, 287

Charles II. Roy de Navarre, surnommé le Mauvais, son caractere, 44. il est arrêté dans un festin par ordre du Roy Jean, 46. il sort de prison, & se joint enfin avec Charles Dauphin contre les Anglois, 53. Ce Prince inconstant introduit les Anglois en Normandie, 61

Charles de Blois de la Maison de Châtillon prétend par sa femme à la succession du Duché de Bretagne. Il engage la France dans ses interêts, 28. il gagne deux batailles, & en perd une où il est pris & mené prisonnier à Londres, 42. il perit à la bataille d'Auray, 57

Charles V. surnommé le Sage repare peu à peu les pertes de ses predecesseurs, 56, 61

Charles VI. chasse de Flandre les Croisez Anglois, 65. il fait des preparatifs de guerre contre l'Angleterre, 74. tous ses dessein échoüent, 75. malheurs de son regne, 139. sa mort, 172

Charles VII. surnommé le Victorieux. Il devient Dauphin par la mort de ses deux freres Louis & Jean, 156. sa haine pour le Duc de Bourgogne, *Là même.* Danger qu'il court à Paris, 159. il traite avec les Anglois: mais il n'accepte pas leurs propositions, 161. La guerre des Anglois l'oblige à se reconcilier du moins

moins en apparence avec le Duc de Bourgogne qui fut peu de tems aprés massacré à ses pieds, 164, 165. suites funestes de cette mort. Charles déclaré exclus de la Couronne par les intrigues de Philippe fils du feu Duc de Bourgogne, 167. Tout abandonné qu'il est, il fait une armée, il assiege Chartres dont il leve le siege, 169. Défauts de Charles, & les suites dangereuses qu'ils penserent avoir, 178. aprés la levée du Siege d'Orleans, & la bataille de Patay il est conduit à Reims par la Pucelle pour y être sacré, 183. ses grands succez depuis son sacre, *Là même.* Il prend Pontoise sur le Duc d'Yorch, & monte lui-même à l'assaut, 192. il reprend toute la Normandie en 13. mois, 202, *& suiv.* Ses conquêtes en Guyenne par ses Lieutenans, 204, *& suiv.* Il chasse les Anglois de toute la France à la reserve de Calais, 211. Mort deplorable de ce Prince restaurateur de la Monarchie Françoise, 238

Charles VIII. épouse Anne de Bretagne, 322. entêté de la guerre d'Italie, il s'oblige à payer une pension au Roy d'Angleterre, 323

Clement VII. excommunie Henri VIII. & interdit l'Angleterre deux jours trop tôt, 353

Clisson Connêtable de France est arrêté par le Duc de Bretagne, 75

Combats de Crevan, & de Verneuil funestes à la France, 174, *& suivantes.*

Le Comte de Derby un des Generaux d'Edoüard III. prend saint Jean d'Angely, & autres places. Il ruine Poitiers, 42

Le Comte de Penthievre prend Bergerac en Guyenne, 204. il contribuë à la défaite du fameux Talbot, 205

Le Comte de S. Pol Ambassadeur de France en Angleterre persuade à Richard II. de se défaire

re du Duc de Gloceſtre, 96. il appelle en duel Henri de Lancaſtre uſurpateur de la Couronne ſur Richard, 127
Coniers vieux Capitaine du Parti de Warvik, gagne la bataille de Bamberi. 254
Cranmer Archevêque de Cantorbery prononce la ſentence de divorce entre Henri VIII. & Catherine d'Arragon, 352. Foibleſſe que Cranmer montra pour éviter la mort, 373
Cromwel Miniſtre des cruautez d'Henri VIII. en devient lui-même la victime. 356

D.

David Brus Roy d'Ecoſſe paſſe en France, 9. il repaſſe en Ecoſſe, entre en Angleterre avec une groſſe armée & prend Durham, 26. il leve le ſiege de Salisbery, 27. il eſt défait & fait priſonnier par la Reine d'Angleterre. 42. il fait une paix honteuſe, 51
David Cumin Comte d'Athol eſt établi Regent d'Ecoſſe par Edoüard d'Angleterre, 15
Deſſein d'un troiſiéme volume de cette hiſtoire, 407. *& ſuiv.*
Douglas General des Ecoſſois, défait & pris par Henri IV. d'Angleterre qui le renvoye ſans rançon, 131
Le *Duc* de Clarence ſecond fils d'Henri IV. paſſe en France au ſecours du Parti d'Orleans, 142. il eſt tué dans un combat contre quelques troupes de Charles VII. 169
Le *Duc* de Lancaſtre qui avoit épouſé la fille aînée de Pierre le Cruel, penſe à ſe rendre maître de la Caſtille, 70. il retourne en Angleterre, aprés avoir fait un traité avec Jean Roy de Caſtille, 91
Le *Duc* de Sommerſet eſt envoyé en France à la place du Duc d'Yorch, 199. Il donne occaſion au

au renouvellement de la guerre avec la France, 201. il ne peut empêcher les victoires de Charles VII. 202, 203. repasse en Angleterre, où il est fait Ministre d'Etat, 211. il surprend le Duc d'Yorch qui le croyoit prisonnier, 216. il est arrêté par l'intrigue de ce Duc dans la chambre de la Reine, 217. il est tué dans une bataille contre ce même Prince, 129

E.

Edmond de Mortemer Comte de la Marche. Ses droits sur la Couronne d'Angleterre, 126. il est pris par Owin Glandor fameux Capitaine, *ibid.* il finit ses jours en Irlande sans avoir pû rien faire contre Henri IV. 132

Edmond Teuders Comte de Richemont fils de Catherine de France & d'Owin Teuders, que cette Princesse avoit épousé en secondes nôces aprés la mort d'Henri V. 213

Edoüard III. fils & Pere de Rois dépossedez, 1. il entreprend sur la Souveraineté d'Ecosse, mais à sa honte, 4, 5. il est contraint de rendre hommage à Philippe de Valois, 15, 16. sa seconde entreprise sur l'Ecosse, il assiege Barvic, 11. il défait les Ecossois & prend Barvic, 14. il emmene à Londres Bailleul nouveau Roy d'Ecosse, 15. il reprend ses prétentions sur la Couronne de France, 17, *& suiv.* il fait le siege de Cambray avec 74000. hommes, mais inutilement, il prend le titre & les armes de Roy de France, 21. il défait l'armée navalle de France, il assiege Tournay inutilement, 23. il appelle en duel Philippe de Valois, *ibid.* il établit l'ordre de la jartiere, origine de cet ordre, 28. il fait une irruption en Normandie & vient jusqu'à Paris dont il ruine les environs, 34. il prend Calais, aprés avoir

gagné la bataille de Crecy, 42. il oblige le Roy Jean son prisonnier à faire un traité desavantageux, 54. sa mort & celle du Prince de Galles son fils, 57, 58

Edoüard de Bailleul fils du Roy Jean, mene une vie privée en Normandie, 7. il passe en Ecosse avec une poignée de gens ramassez, 8. il est couronné Roy d'Ecosse à Scone aprés avoir défait un parti Ecossois, & une armée de quarante mille hommes, 9. il est surpris à Anand par les Stuards & autres Seigneurs fidéles au Roy David, *ibid.* il est obligé de s'enfuir, 10. mais il repare ses pertes & est reconnu Roy tout de nouveau, 14. il rend hommage à Edoüard qui l'avoit secouru, *ibid.* il cede à Edoüard son droit sur la Couronne d'Ecosse, 51

Edoüard d'Yorch fils du Comte de la Marche, son caractere, 213. il gagne la bataille de Northampton, 226, 227. il défait le Comte de Pembroc qui étoit du parti du Roy, 233. il se fait reconnoître Roy d'Angleterre sous le nom d'Edoüard IV. *ibid.* il gagne une sanglante bataille, 234, *& suiv.* il va à Londres, où il se fait couronner, 237. sa jalousie contre le Comte de Warvik à qui il devoit la Couronne, 246. il épouse Elizabeth Wodwile, 248. il leve des troupes contre le Comte de Warvik, qui le fait enlever dans son camp, & le fait prisonnier dans le Château de Medelan d'où il se sauve, 255, *& suiv.* il gagne une bataille contre Warvik, 258. se voyant abandonné il passe en Flandres, 267. dangers qu'il court dans son passage, 269. il est déclaré traître & usurpateur, 268. il repasse en Angleterre avec un secours du Duc de Bourgogne, 273. causes de son rétablissement subit, 274, 275. il retourne victorieux à Londres, 278.

278. il remporte une victoire decisive, 280. il passe en France avec une armée; mais il fait bientôt avec Louis XI. une paix glorieuse à l'Angleterre, 286, 287. il meurt aimé de ses peuples, ses mœurs dereglez, 288

Edoüard V. succede à son pere Edoüard IV. *ibid.* servitude de ce Prince sous le Duc de Glocestre, 296. il fait son entrée à Londres, 297. il est tué avec son frere par ordre du Duc de Glocestre son oncle, 306

Edoüard VI. élevé dans la Religion Catholique, 361. succede à Henri VIII. il se laisse gouverner par Dudley, 367. il est attaqué d'une fluxion sur la poitrine, & casse en mourant l'ordre des successions établi par Henri VIII. 368

Edoüard Seymours Lutherien protecteur d'Angleterre pendant la minorité d'Edoüard VI. acheve de détruire la Religion, 361. il fait trancher la tête à son frere, *ibid.* Il est mis dans la tour de Londres par les intrigues du Comte de Warvik. Il en sort, & y est remis une seconde fois avec sa femme, & plusieurs de ses amis, 365, *& suiv.* il est abandonné à la justice qui le condamne à mort, 365, 366

Elisabeth succede à la Couronne. Caractere de cette fameuse Princesse, 375. son ambition la porte à bannir d'Angleterre la Religion Catholique, 377. elle se fait déclarer chef de l'Eglise Anglicane, 277. son adresse & son habileté à répondre à l'Ambassadeur de la Reine d'Ecosse, 385, *& suiv.* Elle veut donner un mari à cette Princesse. Vûës qu'elle eut en lui proposant le Comte de Leycestre, 389. elle fait agir en Ecosse pour empêcher son mariage avec le Comte de Lennox, 391. elle retient cette Princesse dans une dure prison, & est contrainte de reconnoître son innocence, 398, 400. elle cherche de nouveaux pretextes

pour la perdre, 401. Elle prend le dueil à sa mort dont elle témoigne de la douleur, 405
Estienne Gardiner Evêque de Wincheſtre grand Catholique eſt tiré de priſon par Marie & fait Chancelier d'Angleterre, 372. il meurt un peu avant la Reine Marie, 375
L'*Evêque* de Vincheſtre oncle d'Henri V. & gouverneur d'Henri VI. 171. il ſe broüille avec le Duc de Gloceſtre, 190. il s'attache à la Reine Marguerite d'Anjou, 197. il intrigue contre le Duc de Gloceſtre, *ibid. & ſuiv.* ſa mort, 199
L'*Evêque* de Lincolne Confeſſeur d'Henri VIII. perſuade à ce Prince, qu'il eſt obligé de rompre ſon mariage, 351

F.

Factions de Lancaſtre & d'Yorck autrement dites de la roſe rouge & de la roſe blanche, 212
Factions des Ducs de Berry & de Bourgogne & leurs ſuites fâcheuſes. Le Duc d'Orleans tué, &c. 139, *& ſ.*
Faction de la Praguerie diſſipée par l'activité de Charles VII. 189, *& ſ.*
Fautes que fit la maiſon des Lancaſtre, & qui furent cauſe de ſa ruine, 190
La *Fayette* Le Mareſchal de la Fayette qui tenoit pour le Dauphin, défait le Duc de Clarence, 169
François I. employe ſon credit à Rome en faveur d'Henri VIII. 351. il tâche d'empêcher le ſchiſme de ce Prince, 352
François Surienne, dit l'Arragonois gouverneur de la baſſe-Normandie pour le Roy d'Angleterre ſurprend Fougeres pendant une tréve, 200

G.

Gaſpard Comte de Pembroc, ſa naiſſance, 213. il ſe ſauve aprés la défaite des Lancaſtres, 281. il eſt retenu priſonnnier en Bretagne avec le jeune Henri Comte de Richemont ſon neveu, 283. il eſt fait Duc de Bethford par le même Henri depuis devenu Roy, 313. il défait le faux Comte de Warvik, 320. ſa mort & ſon éloge, 337.

Gautier de Mauny celebre Capitaine Anglois, 43

Geoffroy d'Harcourt revolté contre Philippe de Valois perſuade à Edoüard de deſcendre en Normandie avec toutes ſes forces, 33. il rentre dans ſon devoir & eſt tué enfin dans une ſeconde revolte, 46, 47

Georges de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye contribuë beaucoup avec les Bretons à la défaite de Talbot, 206.

Georges Buchanan ſe repent à la mort d'avoir noirci Marie Stuart. 400

Georges Plantagenette, Duc de Clarence, frere d'Edoüard IV. ſe joint au Comte de Warvik pour perdre Edoüard, 251. il ſe reconcilie ſecretement avec ſon frere par l'adreſſe d'une femme, 265, 266. la veille d'une bataille il ſe ſepare de Warvik & ſe joint avec quelques troupes au Roy ſon frere 274. ſes nouveaux murmures contre ce Prince, 284. ſa mort. 385

Guerre entre les factions de Berry & de Bourgogne, 148, *& ſ.*

Guillaume de la Pôle Comte de Suffolk eſt pris priſonnier à Baugé, 169. il prend la conduite du ſiege d'Orleans aprés la mort de Salisbury, 178. il fait propoſer au Roy d'Angleterre le

mariage de Marguerite d'Anjou, 194. il conduit cette Princeſſe en Angleterre, 195. il intrigue contre le Duc de Gloceſtre, 198. il eſt fait Duc de Suffolk & entre dans le miniſtere, 199. il perit par les intrigues du Duc d'Yorch, 209

Guillaume de Courtenay Archevêque de Cantorbery engage Richard II. à revenir à Londres, 89

H.

H*Enri* II. Roy de France fait la guerre aux Anglois, & ſe joint aux Ecoſſois, 362, *&ſ.*

Henri III. Roy de France envoye exprés Pompone de Believre pour demander la vie de Marie Stuart, 405

Henri Duc de Buchingham entre dans les intrigues de Richard Duc de Gloceſtre, 292. Il ſe laiſſe engager par ce Prince à le ſeconder dans le deſſein de détrôner Edoüard V. 300. il harangue le peuple en faveur de Richard, 304. Richard n'eſt pas plûtôt Roy, qu'il en eſt mécontent, 307. il communique à l'Evêque d'Ely le deſſein qu'il a de ſe défaire de l'Uſurpateur, 309. Les meſures qu'il prend pour reüſſir *ibid. &ſ.* il tombe entre les mains de Richard qui le fait mourir, 311

Henri Comte de Tranſtamare mis ſur le trône de Caſtille par le famaux Bertrand du Gueſclin, 56

Henri de Lancaſtre Comte de Derby. Ses commencemens, 66. ſes qualitez naturelles gâtées par le Duc de Gloceſtre, 102. il eſt excité. Détail de ſa condamnation, 104. il repaſſe en Angleterre à la ſollicitation de l'Archevêque de Cantorbery. Il prend le nom de Duc de Lancaſtre. Il va à la tête d'une armée au devant de Richard

Richard II. dont il se rend maître, 112, *& ſ.* Il uſurpe la couronne d'Angleterre ſous le nom d'Henri IV. 122. ſa ſeverité. Il fait mourir vingt-neuf Barons ou Chevaliers, 124. Diverſes factions contre ce Prince, 125, *& ſ.* il gagne la bataille de Schrewsbury, & ne fait grace à aucun priſonnier Anglois, 130. Il vient heureuſement à bout des nouvelles factions. Il commence à regner paiſiblement, 134, *& ſ.* Eloge de ce Prince & de ſon fils Henri V. 136, & 138. Son bonheur par rapport au merite de ſes enfans, & de ſes freres. *ibid.* Oppoſition de la Cour de ce Prince, & de celle de Charles VI. 139. ſa mort, ce qu'il dit à ſon fils ſur le point de mourir, 145

Henri V. fils & ſucceſſeur d'Henri IV. *ibid.* Ambition de ce Prince qui croyoit tout permis pour regner, *ibid.* Preparatifs d'Henri contre la France, 149. il débarque en Normandie, & prend Harfleur aprés trente-ſix jours de ſiege, 151. Il gagne la bataille d'Azincourt plus ſanglante encore aux François que celle de Crecy, 152. Sentimens de ce Prince ſur cette victoire, 153. Seconde deſcente d'Henri en Normandie avec 50. mille hommes. Il prend Honfleur & Caën, il corrompt par argent le Gouverneur de Cherbourg, 160. Il prend Roüen. Cauſe de cette perte pour la France, 162. Il épouſe à Troyes la Princeſſe Catherine. Les articles de ce malheureux mariage dont l'un étoit l'exheredation du Dauphin, 167. Henri repaſſe en Angleterre, d'où il revient avec une nouvelle armée contre le Dauphin, 168. ſes nouveaux progrez, la priſe de Meaux, alors place conſiderable, &c. 169. Sa maladie dont il avoit ſenti les premieres atteintes à Vincennes, ſe déclare à Melun. Sa mort à trente-huit ans, 170, *& ſuiv.*

Henri VI. encore au berceau succede à Henri son pere sous la tutelle de ses oncles, 172. ses conquêtes sous la conduitte du Duc de Bethfort, 174. & Il est couronné Roy de France dans Nôtre-Dame de Paris: 184. Caractere de ce Prince devenu majeur, 193. On luy propose divers mariages, il épouse Marguerite d'Anjou, 194. Commencement des troubles de son regne, 208. il perd une grande bataille contre les rebelles, 218, 219. il demeure à la discretion du Vainqueur. Il reprend le gouvernement de l'Etat. Il perd une seconde bataille, 226, 227, il perd une troisiéme bataille, 240, 241. il est pris & mené prisonnier à Londres, 243. il est tiré de prison & remis sur le trône, 267, 268. il est remis par le Duc de Gloceſtre. Sainteté de ce Prince confirmée même par des miracles, 281

Henri Teuders Comte de Richemont, fils d'Edmond, frere uterin d'Henri VI. Il est sauvé dans la ruine des Lancastres par les soins du Comte de Pembroc son oncle, 282. il est retenu prisonnier par le Duc de Bretagne, 283. il recouvre la liberté, il est averti du dessein qu'on a de le mettre sur le trône, 311. son second débarquement en Angleterre plus heureux que le premier *ibid. & ſ.* ce que dit Philippe de Comines, des Normans qu'il avoit dans ses troupes, 312. Il gagne la bataille de Bosworth où l'Usurpateur Richard perd la vie, *idid.* il épouse Elisabeth fille aînée d'Edoüard IV. & reünit par-là les Maisons de Lancastre & d'Yorch, *ibid.* Les commencemens de son regne sous le nom d'Henri VII. *ibid.* il combat les rebelles, & les défait, 320. il fait mine de vouloir faire la guerre à la France, 323. ce qu'il fait pour détruire une nouvelle revolte 330. L'estime que ses peuples ont de

ſa prudence, 333, & 334. Ses juſtes meſures contre de nouvelles factions, 337. il fait une tréve avec l'Ecoſſe, 338. il fait mourir le Comte de Warvik reſte du ſang des Plantagenettes. Eloge d'Henri. Sa maladie, & ſa mort tres-Chrêtienne, 340. *& ſ.*

Henri VIII. ſes qualitez, les beaux commencemens de ſon regne, 344, & 345. il fait quelque temps la guerre à la France, *ibid.* ſes deux ſœurs aprés avoir été Reines, épouſent des Seigneurs particuliers, 346. ſon zele pour la Religion qui luy merite le titre de Défenſeur de la foy, *ibid.* Les ſources de ſes malheurs, 347, *& ſ.* il veut rompre ſon mariage avec Catherine d'Arragon, 349. il ne trouve pas Rome favorable à ſon divorce, 351, & 352. Il rompt avec l'Egliſe Romaine, 353. il aſſemble un Parlement qui renverſe toute la Religion, *ibid.* il fait mourir quantité de perſonnes de qualité, même ſes plus fideles ſerviteurs, des Prétres, des Religieux, 354, & 355. Il épouſe Jeanne Seymours mere d'Edoüard VI. aprés avoir fait mourir Anne de Boulen, 356. Brutalité de ce Prince à l'égard de Jeanne Seymours, 4, 5, & 6. ſon mariage, 357. il retracte ſa déclaration par laquelle il declaroit Marie & Eliſabeth incapables de ſucceder à la Couronne, il ſe ligue contre François I. qui ne vouloit pas comme luy ſecoüer le joug de l'Egliſe, 358, & 359. ſa mort. 360

Henri Chicheley Archevêque de Cantorbery porte Henri V. à faire la guere à la France, 145, & 146

Henri Percy & autres de la même famille conſpirent contre Henri IV. 128. ils ſont défaits par ce Prince, 130

Henri nouveau Duc de Sommerſet tâche inutilement

ment d'entrer dans Calais, 225. il suit le parti d'Henri & de Marguerite d'Anjou; 230. il se sauve aprés un grand combat, 236. il abandonne le parti du Roy, 237. il y rentre, 240. il est pris dans un combat, & a la tête tranchée par ordre d'Edoüard IV. 241

Henri Stuart Comte de Lennox est choisi par Marie Stuart pour son époux, qualitez de ce Prince peu spirituel, 391. il épouse la Reine, 392. il conçoit une ridicule jalousie, 391. il est étranglé dans son lit, 396

Hugues Latimer fameux Predicant appellé par les Lutheriens le premier Apôtre d'Angleterre, 362

Hugues deKerveel &Pierre Bahuchet Amiraux de France croisent dans la Manche, 22

Hugues Spenser Evêque de Norwic chef des Croisez Anglois est chassé de Flandres par Charles VI. 65

Hugues Cardinal de Chypre mediateur pour la paix entre la France & l'Angleterre, 188

Humfroy Duc de Gloceſtre quatriéme fils d'Henri IV. est déclaré Regent d'Angleterre, 171. ses broüilleries avec le Cardinal Evêque de Vincheſtre, 192. il est éloigné des affaires, 198. Il est arrêté, quoy qu'innocent, & mis en prison, on le trouve peu de tems aprés mort dans son lit, *ibid.*

Humfroy Stafford Duc de Buchingham, *ibid.*

Hunaudaye, Georges de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye. 206

I.

Jacques Artevelle Brasseur de biere, devient chef des Flamans contre le Comte de Flandres, 18. Il est enfin assassiné par les Flamans, 33

Jacques Cades Irlandois de basse condition, premier instrument de la rebellion contre Henri VI. 209. il est abandonné, & tué, 210

Jacques Stuart Comte de Mourray, frere naturel de Marie Stuart. Caractere de cet homme sanguinaire, dont Buchanan fait son Heros, 281, 282. il broüille en Ecosse contre la Reine. Il est contraint de passer en Angleterre, 392. il est rappellé par Marie; ses damnables intrigues pour perdre cette Princesse & le Roy son mari, 395. il se saisit de la Reine, qu'il traite d'une maniere indigne. 397. il défait quelques troupes de la Reine qu'il oblige à prendre la fuite, 398

Jacques Stuart I. réunit en sa personne l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, & se fait appeller Roy de la grande Bretagne, 405.

Jacques II. Roy de la grande Bretagne. 407

Jacques Heburne, Comte de Bothuel homme capable des crimes les plus noirs. il fait étrangler le Roy d'Ecosse, & enleve la Reine 395, & 396

Jean Roy de Boheme est tué à la bataille de Crecy, étant aveugle il s'étoit fait conduire au plus fort de la mêlée, 42

Jean d'Orleans Comte de Dunois, ses services au commencement du regne de Charles VII. & à la reduction de Paris, 173, & 189. ses exploits en Normandie où il oblige les Anglois à rendre le vieux Palais de Roüen, 202. il prend quantité de villes en Guyenne, entre autres Bourdeaux & Fronsac. 205

Jean Dudley Comte de Warvik. ses intrigues pour parvenir au poste de Protecteur, 363. il se déclare tout de nouveau contre Edoüard Seymours, il est fait Duc de Northumberland, *ibid.* son ambition sans mesure, il porte le Roy à changer la disposition d'Henri touchant l'article

ticle des succeſſions à la Couronne, 467. il fait proclamer ſa belle-fille Reine, & va pour combattre la Reine Marie, mais il eſt abandonné, 369. il eſt mis à mort avec toute ſa famille, 371. il déclare qu'il meurt Catholique, & qu'il n'avoit été Proteſtant que par ambition, 373

Jean Duc de Bourgogne Prince capable des coups les plus violens, fureur des Pariſiens déclarez en ſa faveur, 144. il fait une cruelle guerre aux environs de Paris aprés avoir tenté les choſes les plus noires pour y entrer, 157, & 158. Il entre enfin dans Paris avec la Reine, qui s'étoit liée d'interêt avec luy, 160. ſa reconciliation avec Charles depuis Charles VII. 164. il eſt maſſacré par Tanneguy du Chatel, 165. Differens ſentimens ſur cette mort, *là même*.

Jean Vallée Prêtre ſeditieux, 62. il a la tête tranchée, 64.

Jean Holland frere uterin de Richard, 62. il contribuë beaucoup à faire arrêter le Duc de Glocestre, 97, & 98. il eſt fait Duc d'Exceſtre, 102 il eſt pris, lorſqu'il cherchoit à ſortir d'Angleterre, & a la tête tranchée, 124

Jean Subury Archevêque de Cantorbery, & grand Chancelier d'Angleterre, il eſt maſſacré par les ſeditieux, 62

Jean Duc de Bethford troiſiéme fils d'Henri IV. ſes belles qualitez, 138, il ſe rend à Paris, où Henri V. le nomme en mourant Regent de France, 171. Il aſſiege Ivry ſur les Frontieres de Normandie, 174. Il gagne la bataille de Verneüil, 175, 176. Il meurt de chagrin, 189

Jean Stuart & autres Seigneurs Ecoſſois viennent au ſecours de Charles VII. 169

Jean Fiſcher Evêque & Cardinal de Rocheſter a la gloire de mourir Martyr, 354, 355

Jean

Jean de la Pôle Comte de Lincolne fils du Duc de Suffolk, & d'une sœur d'Edoüard IV. Son ambition, 317, 318. il perit dans un combat à la tête des rebelles, 321
Jean Stuard Connétable d'Ecosse tige des Seigneurs d'Aubigny, 175
Jean Stafford Chancelier d'Angleterre, & Archevêque de Cantorbery, sa prudence, 210
Jean de Vienne Amiral de France, 60
Jean Morton Evêque d'Ely est mis en prison par ordre de l'Usurpateur Richard III. au quel il s'opposoit, 302. il prend des mesures avec le Duc de Buchingham pour chasser ce Prince, 309. Caractere de cet Evêque, 307, 308. Il est fait Archevéque de Cantorbery, & Chancelier d'Angleterre, 313. Il est fait Cardinal. 336
Jean fils de Philippe de Valois, & depuis son successeur, nommé Duc de Normandie, ravage le Hainaut, 22. Il prend Nantes & le Comte de Montfort qui étoit dedans, 29. il fait lever à Edoüard les sieges de Rennes, de Nantes & de Vannes, 31. étant devenu Roy il est pris à la bataille de Poictiers, 50. il traite avec Edoüard à qui il cede une grande partie de son Royaume, il revient en France. 54
Jeanne Gray fille du Duc de Suffolk, épouse le fils de Dudley Protecteur d'Angleterre, 367. on l'oblige malgré elle à souffrir qu'on la proclame Reine suivant le testament d'Edoüard VI. Belles qualitez de cette Dame digne d'un meilleur sort, 368. sa mort. 378
Jeanne Seymours troisiéme femme d'Henri VIII. sa mort, 356
Jeanne de Valois sœur de Philippe & Belle-mere d'Edoüard, negocie entre ces deux Princes une tréve, 24
Incident qui rallume la guerre entre les factions de Lancastre & d'Yorch, 222, 223

La journée des harangs, 177
Isabelle de Portugal, troisiéme femme de Philippe Duc de Bourgogne, Princesse tout à fait Françoise, 187
Isabelle de Baviere épouse de Charles VI, Princesse née pour la ruine de la France, 139. elle se joint avec le Duc de Bourgogne, 158, 159. elle assiste en la place du Roy son mary à une conference avec le Roy d'Angleterre, 163. jusqu'où elle porte la haine contre le Dauphin son fils, 167. Miserable état où cette Princesse dénaturée fut reduite, 172

L.

Lambert Simnel passe en Irlande pour le vray Comte de Warvik fils du Duc de Clarence, 314, 315. il est couronné à Dublin par les credules Irlandois, 316. il est pris dans un combat & confiné dans une cuisine du Palais, d'où on le tire, pour être Fauconnier, 321
Laurent Tuine scelerat Anglois excommunié & chassé d'Ecosse; passe en Normandie & engage Edoüard de Bailleul à passer en Ecosse, 7
Levée du siege d'Orleans & le commencement des revolutions des affaires d'Angleterre en France, 181
Louis de Büeil Comte de Sancerre & depuis Amiral, 173, 177. il met en fuite les Anglois à saint Celerin, 185
Louis XI. succede à Charles VII. 239. il ne veut seulement pas voir des Ambassadeurs que Richard III. usurpateur d'Angleterre luy envoye, 306

M.

Le *Maire* de Londres fait déclarer cette Ville pour la faction d'Yorch ou de la Rose blan-

blanche, 226
Marguerite de Flandres Comteſſe de Montfort, ſoûtient les forces de ſon parti, elle deffend Hennebond contre les François, 30. elle fait un tréve & paſſe en Angleterre pour preſſer le ſecours des Anglois, *ibid.*
Marguerite d'Anjou épouſe d'Henri VI. Roy d'Angleterre, ſes admirables qualitez, 194, 196, 197. elle eſt ſoupçonnée de la mort du Duc de Gloceſtre, 199. elle choiſit le Duc de Sommerſet pour Miniſtre, 210. ſon habileté à renverſer les deſſeins du Duc d'Yorch, 220, 221. elle amaſſe une armée qu'elle commande elle-même, défait le Duc d'Yorch, & peu de temps aprés le Comte de Warvik, 231, 232. elle ſe ſauve en Ecoſſe avec le Roy 236. elle paſſe en France pour chercher du ſecours, 238. elle repaſſe en Ecoſſe aprés bien des fatigues, elle entre en Angleterre avec un corps d'armée 239, 240. avanture de cette Princeſſe lorſqu'elle fuyoit avec ſon fils, 241. elle paſſe une ſeconde fois en France, 243. elle repaſſe en Angleterre à la nouvelle du rétabliſſement d'Henri VI. 276. elle paroît à la tête d'une belle armée, qui eſt défaite par la faute du Duc de Sommerſet, 279, *& ſuiv.* elle eſt priſe dans le combat, & miſe dans la Tour de Londres d'où elle eſt tirée & vient paſſer en France les ſept dernieres années de ſa vie, 283. *& ſuiv.*
Marguerite Plantagenette Princeſſe du ſang miſe à mort dans un âge fort avancé, par ordre du cruel Henri VIII. 355
Marguerite d'Yorch Ducheſſe Douairiere de Bourgogne, ſon averſion pour la maiſon de Lancaſtre: ſes intrigues contre Henri VII. 317. ſon extréme envie de détruire ce Prince. Hiſtoire du fameux Perkin dont elle ſe ſervit pour

pour cela, 325, *& suiv.* elle ne se rebute point des mauvais succés, 334, *& suiv.*

Marie Princesse d'Angleterre succede à la Couronne, 369, son zele un peu trop severe, 370, *& suiv.* elle épouse Philippe II. Prince d'Espagne, mouvemens que ce mariage causa, 371. elle envoye une magnifique Ambassade pour reconnoître le saint Siege, 373. elle fait mourir Cranmer & Latimer, *ibid.* elle se déclare legerement pour l'Espagne contre la France, 373, 374. sujets de chagrin qui accablent cette Princesse, sa mort à l'âge de 43. ans, 374, 375.

Marie Stuart Reine d'Ecosse huit jours aprés sa naissance. Elle est recherchée en mariage dés le berceau, 380. elle passe en France. Triste situation où elle se trouve aprés la mort de François II. son mari, *ibid.* elle évite heureusement la flotte Angloise en repassant en Ecosse, 382. insolence des heretiques à son égard. Action de hauteur de cette Princesse, 383. elle envoye une Ambassade à Elisabeth. Sujet de cette Ambassade, 384. elle pense à prendre un mari, 387. son embarras dans le choix de quelqu'un des pretendans, 388, *& suiv.* Elle se determine au jeune Comte de Lennox, 491. on tuë un de ses serviteurs en sa presence lors qu'elle étoit grosse, 394. faute qu'elle fait en rappellant le Comte de Mourray, 395. elle est enlevée & contrainte d'épouser le meurtrier de son mari, 396. elle est menée prisonniere à Loclevin, & chargée d'injures sur son passage, 397. on la contraint de renoncer à la Couronne & de declarer le Comte de Mourray Regent du Royaume, 398. elle se fauve de Loclevin & aprés une défaite se retire en Angleterre, où elle est arrêtée, *ibid. & suiv.* sa prison de 18. ans

ans & son innocence, 399, *& suiv* moyens dont on use pour la retenir prisonniere. Sa mort heroïque, 401, *& suiv.*

Le *Marquis* de Montaigu frere du fameux Comte de Warvik, son caractere d'esprit incertain, 251. mouvement qu'il cause dans l'armée d'Edoüard, qui est obligée de quitter l'Angleterre, 267. il perit avec son frere à la bataille de Barnet, 277

Math Levrier infidelle de Richard II. 118

Montfort. Le Comte de Montfort frere du feu Duc de Bretagne veut luy succeder. Il engage l'Angleterre dans ses interêts, 28, 29. il est pris à Nantes & envoyé prisonnier dans la Tour du Louvre à Paris. Il meurt un peu aprés en être sorti, *ibid.*

N.

Nicolas Albergati Cardinal de sainte Croix & Hugues Cardinal de Chypre Mediateurs entre la France & l'Angleterre, 188

O.

Owin de Glandor fait la guerre à l'usurpateur Henri IV. 126. *& suiv.*

P.

Paris rentre sous l'obéissance de Charles VII. aprés dix-huit ans de domination Angloise, 189

Perkin Flamand, fourbe insigne, son origine 325. ses voyages & ses pratiques en Portugal, en Irlande & en France, 327 il revient en Flandres où la Duchesse Doüairiere de Bourgogne le reçoit comme le vray Duc d'Yorch, 428. mou-

mouvemens en Angleterre en sa faveur, 329. Il débarque quelques troupes en Angleterre, mais avec peu de succés, 332. il prend des liaisons avec le Roy d'Ecosse, dont il épouse la parente, 335. il ose publier un Edit de proscription contre Henri VII. *ibid.* il est obligé de s'enfuir en Irlande, 338. Il repasse en Angleterre à la sollicitation d'une populace revoltée. Il se rend au Roy qui luy promet la vie, 338, 339. sa mort, quelles en furent les causes, 340

Philippe de Valois gagne la bataille de Cassel contre les Flamans, & oblige Edoüard Roy d'Angleterre son concurrent à luy rendre hommage, 16. il quitte le dessein de la guèrre sainte pour se deffendre contre ce Prince, 19. il va au secours de Cambray, & évite sagement le combat, 19, 20. il ne l'évite pas à la funeste journée de Crecy, 37

Philippe Comte de Charolois, successeur & fils de Jean Duc de Bourgogne. Cruelle vangeance qu'il prit du Dauphin qu'il croyoit autheur de la mort Duc Jean, 166. il commence à s'éloigner des Anglois, 187. il renonce solemnellement à leur alliance à l'assemblée d'Arras, 188

Pothon de Saintrailles ramasse les débris de l'armée aprés la bataille de Verneüil, 176. il est pris par les Anglois mais on l'échange pour Talbot pris à la bataille de Patay, 182. il défait le Comte d'Arondel au lieu même où il avoit été pris, 185

Pourquoy les Anglois faisoient autrefois la guerre à la France avec avantage, 180, 182

Le Prince de Galles fils d'Edoüard III. surnommé *le Prince noir*. Il fait son coup d'essay à la bataille de Crecy, 39. il gagne la bataille de Poitiers, 49. il traite le Roy Jean son prisonnier avec

avec toute sorte de respects, 50. sa mort precipitée, mais tres chrétienne, 57
Le Prince de Galles fils d'Henri VI. 217. il tombe entre les mains d'Edoüard IV. & est mis à mort par le Duc Glocestre & autres Seigneurs, 281
La Pucelle d'Orleans délivre cette ville lors qu'elle étoit sur le point d'être emportée par les Anglois, 179 *& s.* Elle gagne la bataille de Patay aprés avoir chassé les Anglois de plusieurs postes, 181. Elle conduit le Roi à Rheims, où il est sacré, 183. Elle accompagne ce Monarque dans la suite rapide de ses conquestes. Elle est prise malheureusement au siege de Compiegne, & venduë aux Anglois qui la font mourir, *ib. & s.*

R.

Raphael de Néville Comte de Westmerland commande les troupes d'Henri IV. Roy d'Angleterre contre les conjurez 132. il conseille à Henri V. de porter la guerre en Ecosse, plûtôt qu'en France, 146
Richard second fils du Prince de Galles, petit-fils & successeur d'Edoüard III. son caractere, 58. 59. minorité de ce Prince, 61. commencement de revoltes contre luy, 62. nouvelles factions, 66. noms & caracteres des principaux conjurez, *ibid. & s.* Richard est obligé de contenter les deputez des villes seditieuses, 81. il se retire à Nottingham avec ses favoris, il fait des troupes, 83. il fait la paix qui ne dure gueres, 85. le bon cœur de ce Prince, témoignages d'amitié qu'il donne à son favori même aprés sa mort 88. 89. Paroles memorables de Richard en plein Parlement 90. Il fait la paix avec la France & épouse Isabelle fille de Charles VI. 92. il fait mourir

sir le Duc de Gloceſtre & le Comte d'Arondel, 99. il paſſe en Irlande où il fait des merveilles, l'arrivée du Comte de Derby le rappelle en Angleterre, 109. ſa lâcheté & ſon peu de cœur dans ſes malheurs, 114. il renonce à la Couronne par une abdication indigne, 117. il eſt déclaré par le Parlement, depoſé de la Royauté. 121. ſa mort & quelles en furent les cauſes, 122. *& ſ.*

Richard Comte de Cambrige qui avoit droit à la Couronne par ſa femme, conſpire contre Henri V. il a la tête coupée, 150. 151

Richard fils du Comte de Cambrige rentre dans tous les biens de ſa maiſon & reçoit le titre de Duc d'Yorch, 191. nommé à la regence de France aprés la mort du Duc de Bethford. *ibid.* il perd Pontoiſe; mais ſans rien perdre de ſa gloire, 192. il eſt rappellé de France & envoyé en Irlande, 199. il penſe à remonter ſur le Trône de ſes Anceſtres, 207. commence tout de bon à faire la guerre aux Lancaſtres, 212. fautes qu'il fait contre la Politique, 215. il reprend les armes & gagne une bataille contre le Roy, 218. 219. ſon parti eſt défait, il ſe retire en Irlande, 224. 225. nouvelle victoire de ſon parti, il entre en triomphe dans Londres, ſa réponſe fierre à l'Archevêque de Cantorbery, il ſe place ſur le trône en plein Parlement, ſon diſcours à l'aſſemblée 227. *& ſ.* malgré l'envie qu'il a de regner, il eſt ſeulement declaré heritier préſomptif de la Couronne, 229. il eſt défait par la Reine Marguerite d'Anjou & demeure ſur la place avec 3000. des ſiens, 230. 231

Richard de Neville Comte de Warvik ſurnommé le Grand. Caractere de ce grand Homme, 214. uni avec le Duc d'Yorch, il met en déroute l'armée d'Henri VI. 219. 220. il eſt abandon-

donné à la veille d'un combat, il se retire à Calais 225. il remporte une nouvelle victoire, 226. 227. il est défait par la Reine Marguerite d'Anjou, 231. ce qu'il fait pour engager les troupes à faire ferme dans une bataille décisive, 235. sujets de mécontentement qu'il a d'Edoüard 247. & *f.* il prend la resolution de détrôner ce Prince, ses intrigues, 250. son voyage à Calais & son retour en Angleterre à la nouvelle d'un avantage remporté par son parti. Il surprend le Roy & s'en saisit, mais il ne sçait pas le garder, 255 & *f.* il perd une bataille & passe en France, 258. 259. succés de son voyage, ses liaisons avec Marguerite d'Anjou, 260. il repasse en Angleterre & marche contre Edoüard avec 60000. hommes, 263 il oblige ce Prince à passer la mer, il ne tient qu'à luy de se faire Roy, il aime mieux rétablir Henri VI. 267. fautes qu'il fait qui furent causes de sa perte. 275. 276. il perd la bataille de Barnet où il est tué avec son frere le Marquis de Montaigu, 277

Richard III. frere d'Edoüard IV. est fait Duc de Glocestre, 237. portrait affreux de ce Prince, 299. il est déclaré tuteur Edoüard V. ses desseins & ses intrigues pour détrôner ce jeune Prince, 290 & *f.* il va au devant du Roy & se saisit de sa personne, 295. 296. il est declaré protecteur du Royaume, 297. il se rend maître du Duc d'Yorch frere du Roy, *ibid.* il fait mourir le grand Chambellan Hastings & autres Seigneurs, 302. il deshonore sa famille pour se faire un droit à la Couronne, 303. supercherie ridicule de ce Prince, *ibid.* il se fait offrir la Couronne, qu'il fait semblant de refuser, 305. il fait mourir Edoüard V. & le Duc d'Yorch, 306. il envoye des Ambassadeurs en France que Loüis XI. ne veut pas mê-

me voir, *ibid.* il fait trancher la tête au Duc de Buchingham qui avoit pris les armes contre luy, 311. il est défait & tué à la bataille de Bosworth, 312

Richard de la Pôle mis à mort pour la foy avec toute sa famille par ordre d'Henri VIII. 355

Richard Simondi prestre fourbe leve l'étendart de la rebellion contre Henri VII. 314. il est pris & confiné dans une prison inconnuë, 321

Robert Brus Roy d'Ecosse porte la guerre en Angleterre au commencement du Regne d'Edoüard III. 4. il oblige Edoüard à faire la paix & à ceder ses prétentions sur la couronne d'Ecosse, 6. il meurt & laisse pour successeur son fils David encore jeune. 6.

Robert Stuart heritier présomptif de la Couronne d'Ecosse heureusement sauvé des mains de ceux qui le poursuivoient, 14. il défait David Cumin & enleve à Bailleul presque toute l'Ecosse, 25. il succede à David Brus à la Couronne d'Ecosse, 60

Robert III. Roy d'Ecosse fait passer en France son fils Jacques, pour le soustraire à la fureur de son oncle, 147

Robert Knoles & Perduccas d'Albret fameux Capitaines, 64

Robert de Büeil, surnommé Floquet, Baillif d'Evreux, prend Conches & Vernueil, 202

Robert Vere Duc d'Irlande, favori de Richard, ses qualitez, 66. 67. son peu de cœur au moment d'une bataille, d'où il se sauve & va mourir enfin à Louvain, 88

Robert d'Artois Prince du sang de France & Comte de Beaumont le Roger sollicite l'Angleterre à faire la guerre à la France, 17. il est battu devant

vant saint Omer & perd 4000 hommes, 23. il conduit une armée d'Anglois au secours de Marguerite Comtesse de Montfort, il est blessé & retourne mourir en Angleterre, 31

S.

Siege d'Orleans par le Comte de Salisbury qui y est tué, 176, & *s.*

Simon Burle Chevalier de la jartiere est mis dans la Tour de Londres où on le fait mourir, 82

Sollicitations de plusieurs Couronnes pour la delivrance de Marie Stuart 399

T.

Talbot dit l'Achille d'Angleterre presse le siege d'Orleans 178. il est fait prisonnier à la bataille de Patay, 182. à la prise de Roüen, il demeure en ôtage de 50000. écus d'or, 203. Il reprend Fronsac & Castillon en Guienne, 205. il est défait en voulant secourir Castillon. Sa mort à l'âge de 80. ans, ses dernieres paroles à son fils qui ne veut pas luy survivre 205. 206

Taneguy du Châtel tire le Dauphin Charles d'un extrême danger, 159. il massacre le Duc de Bourgogne, 165

Thomas Wrisley Chancelier & autres Seigneurs soûtiennent la Religion, 361

Thomas de Voodstock Duc de Gloceſtre, Chef de parti contre Richard II. son caractere, 72 & *s.* ses nouvelles intrigues, 78. Il est fait chef d'une nouvelle Chambre de justice, 81. il se retire de Londres, & fait des troupes: mais il accepte la paix que le Roy lui fait offrir, 85. il est éloigné nommément du Conseil du

Roy, 901. il reçoit encore d'autres sujets de mortification, 91, 92. Il intrigue plus que jamais, & forme le dessein de détrôner Richard, 93. *& s.* il est arrêté & mené prisonnier à Calais où on le fait mourir, 98. 99

Thomas Morus Chancelier d'Angleterre martyrisé, 354. 355

Thomas d'Arondel Evêque d'Ely, & depuis Archevêque de Cantorbery a les sceaux en la place du Comte de Suffolk, 78. il est exilé, 99. il engage le Comte de Derby à repasser en Angleterre pour détrôner Richard 109. les mesures qu'il prend pour faire reüssir ce dessein, 112. il fait un discours à la loüange de l'usurpateur, 122

Thomas Randolphe General de l'armée de Robert Brus, & depuis Regent d'Ecosse durant la minorité de David, 5. il est empriſonné par les Anglois. 6.

Tillier Couvreur devient chef des rebelles contre Richard II. 62

Tournemine. v. Georges de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye.

Treſilien grand Justicier d'Angletrre, ſes intrigues, 83. il a la tête tranchée par ordre du Duc Glocestre, 86

Traité de Bretigny entre les Anglois, & le Dauphin depuis Charles V. 54

De Trie Amiral de France debarque en Angleterre 10000. hommes contre Henri. 130, 131

Troubles en Ecosse excitez par Laurent Tuine scelerat Anglois. 7.

Troubles cauſez en France par les factions de Berry & de Bourgogne. 148. 149

U.

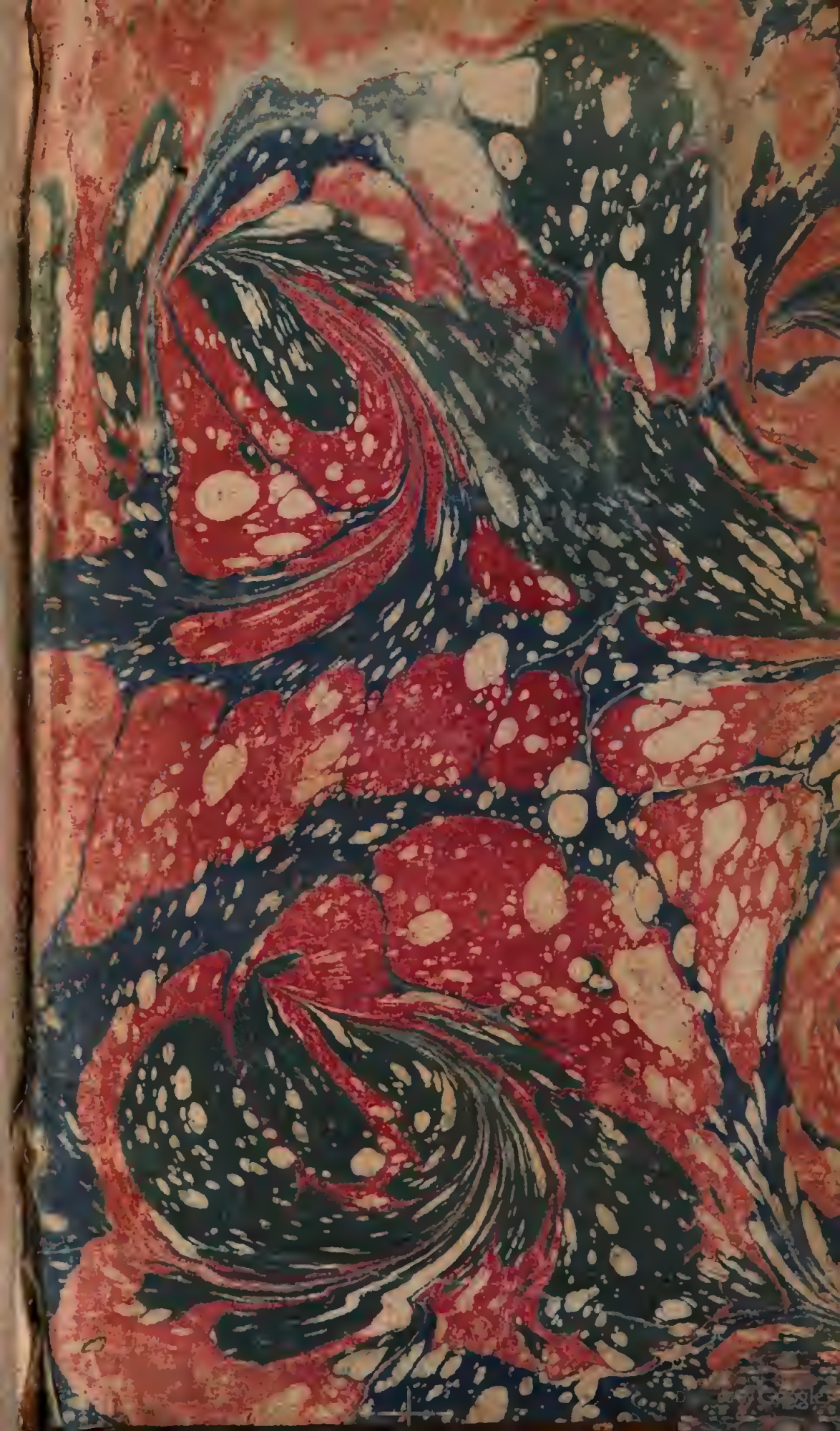
URbain VI. propose à l'Angleterre une croisade contre la France qui tenoit pour Clement VII. 65

Waulourde homme brusque, mais zelé pour son Roy, tuë le seditieux Tillier, 63. 64

Wolsey fils d'un Boucher devenu Cardinal, Archevêque d'Yorch, & Ministre d'Henri VIII. ses qualitez, son ambition 341. son mécontentement de Charles quint. Vangeance qu'il en prit funeste à l'Eglise, *ibid. & s.* il est nommé Commissaire du Pape dans l'affaire du divorce, 351. est puni des mauvais conseils dont il étoit l'Auteur. On dit qu'il mourut penitent, 354

Z.

ZEle de la noblesse Françoise pour Charles VII. Noms des principaux Seigneurs qui le suivirent, 173

Fin de la Table du II. Volume.

A01 1473216